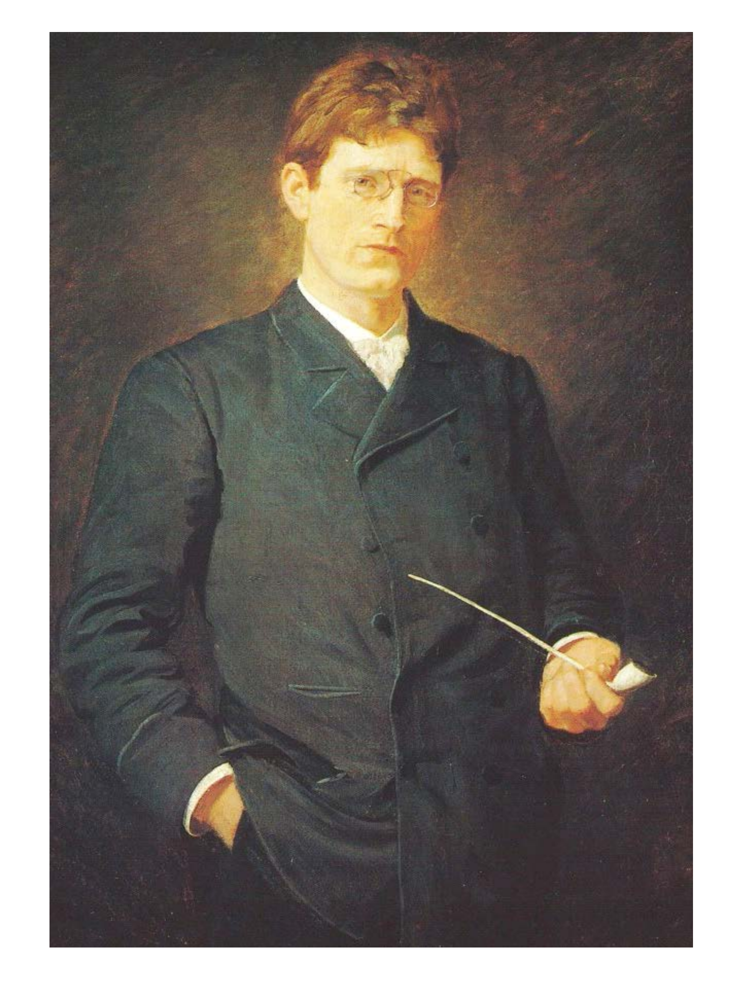
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Knut Hamsun

MYSTÈRES

Traduit du norvégien sur l'édition de 1921
par Georges Sautreau

(1892)

Table des matières

I

L'année dernière au milieu de l'été une petite ville côtière norvégienne fut le théâtre de quelques événements on ne peut plus insolites. Il surgit dans cette ville un étranger, un certain Nagel, un curieux et singulier charlatan, qui fit une foule de choses bizarres et redisparut tout aussi soudainement qu'il était venu. Cet homme reçut même la visite d'une mystérieuse jeune dame qui vint Dieu sait dans quel but et n'osa pas demeurer sur les lieux plus d'une couple d'heures avant de reprendre sa volée. Mais tout ceci n'est pas le commencement…

Le commencement c'est que, lorsque le vapeur accosta le quai à six heures du soir, il se montra sur le pont deux ou trois voyageurs parmi lesquels un homme portant un costume d'un jaune voyant et une ample casquette de velours. C'était dans la soirée du 12 juin ; car on avait pavoisé ce jour-là en maints endroits de la ville, à l'occasion des fiançailles de Mademoiselle Kielland qui furent précisément publiées le 12 juin. Le garçon du *Central Hotel* monta aussitôt à bord et l'homme au costume jaune lui confia son bagage ; en même temps il remit son billet à l'un des officiers du bord ; mais là-dessus il se mit à arpenter le pont de long en large sans débarquer. Il semblait être en proie à une grande émotion. Quand le vapeur donna le troisième coup de cloche, il n'avait même pas réglé son addition au stewart.

Tandis qu'il était en train de le faire il s'arrêta subitement et vit que le bateau démarrait déjà. Il resta un instant

interdit puis fit signe au garçon de l’hôtel qui était déjà à terre et lui dit par-dessus le bastingage :

— C’est bon ! montez mon bagage et préparez tout de même une chambre.

Sur quoi le bateau l’emporta plus loin dans le fjord.

Cet homme était Johan Nilsen Nagel.

Le garçon de l’hôtel transporta son bagage sur une charrette ; ce n’était rien de plus que deux petites malles et une pelisse, – une pelisse aussi, bien que ce fût en plein été – et, en outre, une petite valise et une boîte à violon. Aucun de ces bagages ne portait de marque distinctive.

Le lendemain à midi Johan Nagel arriva à l’hôtel en voiture ; il arriva par la grand’route en voiture à deux chevaux. Il aurait pu tout aussi bien, et même beaucoup plus facilement, venir par mer, et néanmoins il vint en voiture. Il apportait quelques nouveaux bagages : sur le siège de devant il y avait encore une malle et, à côté, un sac de voyage, un pardessus et une enveloppe de plaid renfermant quelques effets. Le plaid était marqué aux initiales J.N.N. brodées en perles.

Avant même de quitter la voiture, Nagel interrogea l’hôtelier sur sa chambre et quand on l’eut conduit au premier étage il se mit à inspecter les cloisons, examinant quelle en était l’épaisseur et si l’on pouvait entendre quelque chose des chambres voisines. Puis il demanda brusquement à la bonne :

— Comment vous appelez-vous ?

— Sara.

— Sara… Et tout aussitôt : Puis-je avoir quelque chose à manger ? Ah ! ah ! vous vous appelez Sara ? Écoutez, reprit-il, y a-t-il eu dans le temps une pharmacie dans cette maison ?

Sara répondit, étonnée.

— Oui. Mais il y a plusieurs années de cela.

— Ah ! ah ! plusieurs années ? Oui, cela m'a frappé tout à coup en entrant dans le vestibule ; ce n'est pas à l'odeur que je l'ai reconnu, mais j'en ai eu néanmoins le sentiment. Oui, oui.

Quand Nagel descendit pour manger, il n'ouvrit pas la bouche et ne dit pas un mot durant le repas. Ses compagnons de voyage de la veille, les deux messieurs qui étaient assis au haut bout de la table, se firent des signes d'intelligence quand il entra, plaisantèrent même assez ouvertement sur sa mésaventure de la veille sans qu'il fît mine de les entendre. Il mangea rapidement, refusa le dessert d'un signe de tête et se leva brusquement en se laissant glisser à reculons sur son tabouret. Aussitôt il alluma un cigare et disparut en descendant la rue.

Puis il resta absent jusqu'à bien après minuit ; il revint un peu avant que la pendule sonnât trois heures. Où avait-il été ? Il s'avéra plus tard qu'il était retourné à pied à la ville voisine, qu'il avait marché, aller et retour, tout le long chemin qu'il avait déjà parcouru en voiture le matin. Il devait avoir une affaire extrêmement urgente. Quand Sara lui ouvrit la porte, il était trempé de sueur ; il sourit pourtant à plusieurs reprises à la servante et il était d'excellente humeur.

— Dieu, quelle délicieuse nuque vous avez, ma fille ! dit-il. Est-il arrivé du courrier pour moi pendant que j'étais absent ? À l'adresse de Nagel, naturellement, Johan Nagel ? Hou, trois télégrammes ! Ah ! écoutez, rendez-moi le service d'emporter ce tableau, là sur le mur, voulez-vous ? Comme cela j'éviterai de l'avoir devant les yeux. Ce serait si ennuyeux de le regarder tout le temps quand je serai au lit. Napoléon III n'a d'ailleurs pas la barbe aussi verte. Je vous remercie.

Quand Sara fut partie, Nagel s'arrêta au milieu de la pièce. Il se mit à regarder fixement un point précis sur le mur, l'esprit totalement absent, et n'était que sa tête s'inclinait de plus en plus d'un côté, il ne fit pas un mouvement. Cela dura un long moment.

Il était d'une taille au-dessous de la moyenne et avait un visage brun avec un regard étrangement sombre et une bouche très fine, une bouche féminine. À l'un de ses doigts il portait une bague commune, de plomb ou de fer. Il était très large d'épaules et pouvait avoir vingt-huit ou trente ans, en tout cas pas plus de trente. Ses cheveux commençaient à grisonner autour des oreilles.

Il s'éveilla de ses pensées avec un grand sursaut, si grand qu'on l'eût pu croire affecté, tout comme s'il eût dès longtemps prémédité de faire ce sursaut bien qu'il fût seul dans la chambre. Puis il tira de sa poche de pantalon quelques clefs, de la menue monnaie et une espèce de médaille de sauvetage attachée à un ruban en fort piteux état ; il posa ces objets sur la table près de son lit. Sur quoi il fourra son portefeuille sous l'oreiller et tira de la poche de son gilet sa montre et un flacon, une petite fiole de pharmacie portant une vignette « Poison ». Il tint la montre un moment à la

main avant de la poser, par contre il remit aussitôt le flacon dans sa poche. Puis il ôta sa bague et fit sa toilette ; il rejeta ses cheveux en arrière avec les doigts, sans se servir aucunement de la glace.

Il s'était déjà mis au lit quand il constata soudain l'absence de sa bague qui était restée oubliée sur la toilette et, comme s'il ne pouvait se passer de ce pitoyable anneau de fer, il se leva et la remit. Finalement il décacheta les trois télégrammes, mais il n'avait pas même lu le premier en entier qu'il émit un petit rire bref et silencieux. Il riait tout seul, dans son lit ; ses dents étaient extraordinairement belles. Puis son visage redevint sérieux et, un peu après, il jeta les télégrammes avec la plus grande indifférence. Ils semblaient néanmoins concerner une grande et importante affaire ; il y était question de soixante-deux mille couronnes pour une propriété rurale, et même d'une offre de paiement de toute la somme en espèces si la vente était conclue immédiatement. C'étaient de secs et brefs télégrammes d'affaires, et ils n'avaient rien de risible ; mais ils étaient sans signature. Quelques minutes après, Nagel était endormi. Les deux bougies qui brûlaient sur la table et qu'il avait oublié d'éteindre éclairaient son visage rasé et sa poitrine et jetaient une lueur tranquille sur les télégrammes qui s'étalaient grands ouverts sur la table.

Le lendemain matin Johan Nagel envoya quelqu'un au bureau de poste : il reçut quelques journaux, parmi lesquels deux ou trois journaux étrangers, mais pas de lettre. Il prit sa boîte à violon et la posa sur une chaise au milieu de sa chambre, comme pour la bien mettre en vue ; mais il ne l'ouvrit pas et laissa reposer l'instrument sans y toucher.

Dans le courant de la matinée il ne fit rien d'autre que d'écrire quelques lettres et de marcher de long en large par la pièce en lisant un livre. En outre il acheta une paire de gants dans une boutique et, un peu après, quand il passa sur le marché, il paya dix couronnes un petit chien rouge dont il fit incontinent cadeau à l'hôtelier. Il avait baptisé le petit chien Jakobsen[1], à la risée générale, et ce, malgré que ce fût une chienne, par-dessus le marché.

Ainsi il n'entreprit rien de toute la journée. Il n'avait aucune affaire en ville et ne fit aucune visite, ne se rendit dans aucun bureau : il ne connaissait âme qui vive. À l'hôtel on s'étonna un peu de sa manifeste indifférence pour à peu près tout, même pour ses effets personnels. Ainsi les trois télégrammes s'étalaient encore, ouverts à la vue de chacun, sur la table de sa chambre ; il n'y avait pas touché depuis le soir qu'ils étaient arrivés. Il pouvait aussi négliger de répondre à des questions directes. L'hôtelier avait essayé deux fois de lui faire dire qui il était et ce pourquoi il était venu dans cette ville, mais Nagel avait par deux fois rompu les chiens. Un trait particulier de son caractère se manifesta encore au cours de la journée ; bien qu'il ne connût personne dans l'endroit et ne se fût adressé à personne, il s'était cependant arrêté devant une des jeunes dames de la ville, à l'entrée du cimetière : il s'était arrêté brusquement, l'avait regardée et saluée très bas sans dire un mot d'explication. La dame en question avait rougi de tout son visage. Là-dessus l'effronté personnage avait marché tout droit par la grand'route jusqu'au presbytère et l'avait même dépassé, chose que, du

---

[1] Prénom masculin.

reste, il fit aussi les jours suivants. Il fallait constamment lui ouvrir la porte après que l'hôtel était fermé le soir, tant il rentrait tard de ses pérégrinations.

Le troisième matin, juste comme Nagel sortait de sa chambre, il fut interpellé par l'hôtelier qui le salua et lui dit quelques paroles aimables. Ils sortirent sur la véranda, s'assirent tous deux et l'hôtelier imagina de lui poser une question touchant l'expédition d'une caisse de poisson frais.

— Comment dois-je expédier cette caisse-là, pouvez-vous me le dire ?

Nagel regarda la caisse, sourit et secoua la tête.

— Non, je n'y entends rien, répondit-il.

— Ah ! vous n'y entendez rien. Je pensais que peut-être vous pouviez avoir passablement voyagé et vu une chose ou l'autre, ailleurs, comment on s'y prend.

— Oh ! non, je n'ai pas beaucoup voyagé.

Pause.

— Ah ! c'est peut-être plutôt de… d'autres choses que vous vous êtes occupé. Vous êtes peut-être dans les affaires ?

— Non, je ne suis pas dans les affaires.

— Alors, ce n'est pas pour affaires que vous êtes en ville ?

Pas de réponse. Nagel alluma un cigare et se mit à fumer lentement en regardant dans le vide. L'hôtelier l'observait de côté.

— Ne voudrez-vous pas un jour nous jouer quelque petite chose ? Je vois que vous avez apporté votre violon, reprit l'hôtelier.

Nagel répondit avec indifférence :

— Oh ! non, j'ai cessé de jouer du violon.

Un peu après il se leva, sans autre forme de procès, et s'en alla. Après un moment il revint et dit :

— Écoutez, il m'est venu une idée. Vous pouvez me présenter la note quand vous voudrez. Cela m'est égal de payer n'importe quand.

— Oh ! merci, répondit l'hôtelier, cela ne presse pas. Si vous restez ici un certain temps, je vous compterai un peu meilleur marché. Je ne sais si vous avez l'intention de demeurer ici un certain temps ?

Nagel s'anima tout à coup et répondit immédiatement ; et même, sans motif plausible, son visage rougit légèrement.

— Oui, il peut bien se faire que je demeure ici un certain temps, dit-il. Cela dépend des circonstances. À propos, je ne vous l'ai peut-être pas dit : je suis agronome, cultivateur, j'arrive de voyage, et il peut se faire que je m'installe ici un temps. Mais j'ai peut-être même oublié de… Je m'appelle Nagel, Johan Nilsen Nagel.

Sur quoi il alla serrer la main de l'hôtelier tout à fait cordialement et s'excusa de ne pas s'être présenté plus tôt. On ne pouvait voir aucune trace d'ironie dans l'expression de son visage.

— L'idée me vient que nous pourrions peut-être vous procurer une meilleure chambre, plus tranquille, dit

l'hôtelier. Vous demeurez tout près de l'escalier et ce n'est pas toujours agréable.

— Non, merci, ce n'est pas la peine, la chambre est excellente, j'en suis très satisfait. En outre, je puis, de mes fenêtres, voir toute la place du marché et c'est amusant.

Un peu après, l'hôtelier dit encore :

— Oui, alors, vous vous donnez un moment de liberté ? Vous resterez en tout cas une bonne partie de l'été ?

Nagel répondit :

— Deux ou trois mois, peut-être aussi plus longtemps, je ne sais pas au juste. Tout cela dépend des circonstances. Je verrai venir.

À ce moment un homme passa et salua l'hôtelier.

C'était un homme de chétive apparence, de petite taille et fort pauvrement vêtu ; sa démarche était si pénible que cela vous frappait et, néanmoins, il avançait assez rapidement. Bien qu'il eût salué très bas, l'hôtelier ne leva pas son chapeau. Nagel, par contre, ôta complètement sa casquette de velours.

L'hôtelier le regarda et dit :

C'est un homme que nous appelons Minûte. Il est un peu imbécile, mais c'est grand'pitié car c'est une bonne pâte.

C'est tout ce qui fut dit de Minûte.

— J'ai lu, dit soudain Nagel, j'ai lu il y a quelques jours dans les journaux qu'un homme avait été trouvé mort ici quelque part dans le bois, qu'était-ce au juste que cet homme ? Un certain Karlsen, je crois ? Était-il d'ici ?

— Oui, répond l’hôtelier, c’était le fils d’une poseuse de sangsues de la ville ; vous pouvez voir sa maison d’ici, le toit rouge là-bas. Il n’était chez elle que pour ses vacances et il en a profité pour mettre fin à ses jours du même coup. Mais c’est grand dommage, c’était un garçon très doué et il allait bientôt devenir pasteur. Ah ! ce n’est pas si facile de savoir ce qu’on doit en dire ; mais c’est un peu suspect ; car, du moment que les deux artères des poignets étaient tranchées, ce pouvait difficilement être un accident. Maintenant on a aussi trouvé le couteau, un petit canif à manche blanc ; la police l’a trouvé hier soir, très tard. Il y avait probablement une histoire d’amour là-dessous.

— Ah ! ah ! Mais y a-t-il vraiment quelque doute qu’il se soit tué lui-même ?

— On a bon espoir ; c’est-à-dire il y a même des gens qui croient qu’il peut avoir marché en tenant le couteau à la main et trébuché si malencontreusement qu’il s’est endommagé en deux endroits à la fois. Haha ! je trouve que c’est peu vraisemblable, très peu vraisemblable. Mais on lui accordera très certainement la sépulture en terre bénite. Oh ! non, il ne doit pas avoir trébuché, malheureusement !

— Vous dites que l’on n’a trouvé le couteau qu’hier soir, le couteau n’était-il donc pas à côté de lui ?

— Non, il était quelques pas plus loin. Après s’en être servi, il l’aura jeté loin dans le bois ; c’est par un pur hasard qu’on l’a trouvé.

— Ah ! mais quel motif pouvait-il avoir de jeter le couteau, du moment que son corps présenterait tout de même des blessures provenant manifestement d’un couteau ? Il se-

rait clair pour tout le monde qu'il devait s'être servi d'un couteau ?

— Ah ! Dieu sait quelle intention il peut avoir eue en faisant cela ; mais il devait y avoir, comme dit, une histoire d'amour là-dessous. Je n'ai jamais entendu chose si inouïe ; plus j'y pense, pire je la trouve.

— Pourquoi croyez-vous qu'il y avait une histoire d'amour là-dessous ?

— Pour différentes raisons. Du reste ce n'est pas si facile d'en dire quelque chose.

— Mais ne pourrait-il pas être tombé tout seul, involontairement ? Il était dans une position si affreuse : n'était-il pas étendu sur le ventre, le visage dans une flaque d'eau ?

— Oui, et il s'était terriblement sali. Mais cela ne signifie rien, il peut avoir eu aussi une intention en le faisant. Il peut avoir voulu, de cette manière, cacher les affres de la mort sur son visage. Nul ne le sait.

— N'a-t-il pas laissé un mot d'écrit ?

— Il doit avoir écrit, en marchant, sur un bout de papier ; il avait du reste coutume d'aller souvent par les chemins en écrivant quelque chose. Aussi pense-t-on qu'il s'est servi du canif pour tailler son crayon, ou quelque chose de ce genre, et qu'il est tombé et s'est fait une entaille d'abord à l'un des poignets, juste sur l'artère, et ensuite à l'autre poignet, juste sur l'artère, le tout dans la même chute. Hahaha ! Mais il a effectivement laissé un mot d'écrit, il tenait un petit papier à la main et sur ce papier étaient écrits ces mots « Plût à Dieu que ton acier fût aussi tranchant que ton dernier : Non ! »

— Quelle absurdité ! Le canif était-il émoussé ?

— Oui, il était émoussé.

— N'aurait-il pas pu l'aiguiser d'abord ?

— Ce n'était pas *son* canif.

— À qui appartenait donc le canif ?

L'hôtelier hésite un peu, puis dit :

— C'était le canif de Mademoiselle Kielland.

— C'était le canif de Mademoiselle Kielland ? demande Nagel. Et un peu après il demande encore : Bon ! et qui est mademoiselle Kielland ?

— Dagny Kielland. C'est la fille du pasteur.

— Ah ! ah ! C'est tout à fait extraordinaire. A-t-on jamais vu chose pareille ! Le jeune homme était-il si toqué d'elle ?

— Oui, il devait l'être. Du reste tout le monde est toqué d'elle, de sorte qu'il n'était pas le seul.

Nagel s'absorbe dans ses réflexions et ne dit plus rien. Alors l'hôtelier rompt le silence et déclare :

— Ce que je viens de vous raconter est un secret et je vous prie de…

— Ah ! bien ! répond Nagel. Oui, vous pouvez être tout à fait tranquille.

Lorsqu'un peu plus tard Nagel descendit déjeuner l'hôtelier était déjà dans la cuisine à raconter qu'il avait enfin eu une conversation en règle avec l'homme jaune du n° 7. « Il est agronome, disait l'hôtelier, et puis il arrive de

l'étranger. Il dit qu'il veut rester ici plusieurs mois, Dieu sait ce que c'est que cet homme-là ! »

II

Le soir du même jour, il arriva que Nagel se trouva tout à coup en présence de Minûte. Il s'ensuivit une conversation ennuyeuse et interminable entre eux, une conversation qui dura bel et bien trois heures.

Voici comment la chose se passa, du commencement à la fin.

Johan Nagel était assis dans le café de l'hôtel et tenait un journal à la main quand Minûte entra. Il y avait là aussi quelques autres personnes autour des tables et, parmi elles, une grosse paysanne avec un fichu de tricot rouge et noir sur les épaules.

Minûte semblait être connu de tous ; il salua poliment à droite et à gauche en entrant, mais fut accueilli avec de grands cris et des rires. La paysanne elle-même se leva et voulut danser avec lui.

— Pas aujourd'hui, pas aujourd'hui, dit-il à la femme en manière de refus, sur quoi il va droit à l'hôtelier et s'adresse à lui, la casquette à la main.

— J'ai monté le charbon à la cuisine et c'est sans doute tout pour aujourd'hui ?

— Oui, dit l'hôtelier, que pourrait-il y avoir de plus ?

— Oui, dit aussi Minûte, et il se retire humblement.

Il était d'une laideur tout à fait insolite. Il avait de calmes yeux bleus, mais d'inquiétantes incisives saillantes et

une démarche extrêmement disloquée, conséquence d'un défaut de conformation. Ses cheveux étaient passablement gris ; par contre sa barbe était plus noire, mais si clairsemée que le visage transparaissait partout au travers. Cet homme avait autrefois été matelot, mais il vivait maintenant chez un parent qui avait un petit commerce de charbons là-bas vers les quais. Il ne détachait que rarement ou jamais les yeux du plancher quand il causait avec quelqu'un.

On l'appela d'une des tables, un monsieur en costume d'été gris lui faisait des signes pressants et lui montrait une bouteille de bière.

— Venez prendre un verre de lolo. En outre je veux voir comment cela vous irait de ne plus avoir de barbe, dit-il.

Respectueux, la casquette toujours à la main et le dos courbé, Minûte s'approche de la table. En passant devant Nagel il le salua tout particulièrement et remua les lèvres un tout petit peu. Il se place devant le monsieur en gris et murmure.

— Pas si haut, monsieur le juge suppléant, je vous en prie. Vous voyez qu'il y a ici un étranger.

— Mais, grand Dieu ! dit le juge suppléant, je voulais simplement vous offrir un verre de bière. Et vous venez m'engueuler parce que je parle trop haut.

— Non, vous me comprenez mal et je vous demande pardon. Mais, quand il y a des étrangers, je n'ai pas envie de recommencer les vieilles farces… Je ne peux pas non plus boire de bière, pas maintenant.

— Ah ! ah ! vous ne pouvez pas ? Vous ne pouvez pas boire de bière ?

— Non, je vous remercie, pas maintenant.

— Ah ! bien, vous ne me remerciez pas maintenant ? Alors quand me remercierez-vous ? Hahaha ! Êtes-vous fils d'un pasteur ? Mais remarquez comme vous vous exprimez.

— Oh ! Vous ne me comprenez pas, et puis, restons-en là.

— Bon, bon, pas de bêtises ! Qu'est-ce qui vous prend ?

Le suppléant assied Minûte sur une chaise, et Minûte reste assis un instant, puis se relève.

— Non, laissez-moi tranquille, dit-il, je ne supporte pas la boisson ; ces temps derniers je la supporte encore moins qu'avant, Dieu sait d'où ça peut venir. Je deviens ivre en moins de rien et je me mets à divaguer.

Le suppléant se lève, regarde fixement Minûte, lui met un verre dans la main et dit :

— Buvez.

Pause. Minûte lève les yeux, écarte les cheveux de son front et reste muet.

— Bon, pour vous faire plaisir ; mais seulement quelques gouttes, dit-il enfin. Mais rien qu'un peu, pour avoir l'honneur de trinquer avec vous.

— Videz le verre ! crie le suppléant, et il est forcé de se détourner pour ne pas éclater de rire.

— Non, pas tout entier, pas tout entier. Pourquoi devrais-je vider ce verre quand cela m'est contraire ? Ne le prenez pas en mauvaise part et ne froncez pas les sourcils pour cela ; j'aime mieux le boire pour cette fois, puisque

vous y tenez. J'espère que ça ne me montera pas à la tête. C'est ridicule, mais j'en supporte si peu… À votre santé !

— Videz, videz ! crie de nouveau le suppléant, jusqu'au fond ! Voilà, c'est parfait. Bon, maintenant asseyons-nous et faisons des grimaces. D'abord vous pouvez grincer un peu des dents, ensuite je vous coupe la barbe et vous rajeunis de dix ans. Mais, d'abord, vous grincez des dents.

— Non, je ne le ferai pas, pas en présence de ces étrangers. Il ne faut pas l'exiger, je ne le ferai réellement pas, répond Minûte, et il essaie de s'en aller. Je n'ai pas le temps non plus, dit-il.

— Pas le temps non plus ? C'est malheureux. Haha ! C'est vraiment malheureux. Pas même le temps ?

— Non, pas maintenant.

— Écoutez : si je vous racontais que depuis longtemps j'ai eu l'idée de vous voir porter un autre paletot que celui que vous avez là… Laissez-moi voir du reste, oui, il est complètement pourri, voyez donc ! Il ne supporte pas la pression du doigt. » Et le suppléant trouve un petit trou où il fourre son doigt. « Il cède, il ne tient pas du tout, voyez-donc, mais regardez donc !

— Laissez-moi tranquille ! Au nom de Dieu, que vous ai-je fait ? Et laissez mon paletot en paix !

— Mais, grand Dieu, je vous promets un autre paletot pour demain, je vous le promets en présence… laissez-moi voir ; une, deux, quatre, sept… ainsi donc, en présence de sept personnes. Qu'est-ce qui vous prend, ce soir ? Vous montez comme une soupe au lait, vous faites le vilain et vous voulez nous fouler aux pieds, tous tant que nous sommes.

Oui, voici ce que vous faites. Tout simplement parce que je touche à votre paletot.

— Je vous demande pardon, ce n'était pas mon intention de faire le vilain ; vous savez que je ne demande qu'à vous faire plaisir, n'importe comment, mais…

— Bon, alors, faites-moi le plaisir de vous asseoir.

Minûte écarte ses cheveux gris de son front et s'assied.

— Bien, ensuite faites-moi le plaisir de grincer un peu des dents.

— Non, je ne le ferai pas.

— Alors, vous ne le ferez pas, quoi ! Oui ou non !

— Mais, grand Dieu, qu'est-ce que je vous ai fait ? Ne pouvez-vous pas me laisser tranquille ? Pourquoi est-ce justement moi qui dois être la risée de tout le monde. L'étranger là-bas regarde par ici, je l'ai remarqué, il nous observe et probablement qu'il rit, lui aussi. C'est toujours comme ça ; le premier jour que vous êtes venu ici comme juge suppléant, le docteur Stenersen m'a pris à partie et vous a aussitôt appris à me faire des farces et maintenant vous apprenez la même chose au monsieur là-bas. Ils apprennent cela à leur tour, l'un après l'autre.

— Bien, bien, oui ou non ?

— Non, entendez-vous ! crie Minûte, et il saute de sa chaise. Mais, comme s'il avait peur d'avoir été trop arrogant, il se rassied et ajoute : Du reste, je ne peux pas grincer des dents, il faut me croire.

— Vous ne *pouvez* pas ? Haha, certainement que si, vous le pouvez ! Vous grincez admirablement des dents.

— Que Dieu m'assiste si je le peux !

— Hahaha ! Mais vous l'avez déjà fait ?

— Oui, mais alors j'étais ivre, je ne me rappelle plus, tout tournait. J'ai été malade après, pendant deux jours.

— Exact, dit le suppléant, vous étiez ivre cette fois-là, je vous l'accorde. D'ailleurs, pourquoi êtes-vous là à jaboter et divulguer cela en présence de tout ce monde ? C'est plus que je n'aurais voulu faire.

À ce moment l'hôtelier sortit du café. Minûte reste muet, le suppléant le regarde et dit :

— Alors ! que décidez-vous ? Pensez au paletot.

— J'y pense, répond Minûte, mais je ne veux ni ne peux boire davantage, vous êtes prévenu.

— Vous le voulez et vous le pouvez ! Avez-vous entendu ce que j'ai dit ? Vous voulez et pouvez, ai-je dit. Et quand je devrais vous verser de la bière dans le gosier, alors… À ces mots, le suppléant se lève avec le verre de Minûte à la main. Allons, baillez !

— Par le Dieu du ciel, je ne boirai pas davantage de bière ! crie Minûte, blême d'émotion. Et aucun pouvoir au monde ne me fera boire ! Oh ! excusez-moi, cela me rend malade, vous ne savez pas l'effet que cela me fait. Ne me faites pas si mal, je vous en prie sincèrement. J'aime mieux… j'aime mieux grincer un peu des dents, sans bière.

— Bon, c'est une autre affaire, diable, c'est une toute autre affaire, si vous voulez le faire sans bière.

— Oui, j'aime mieux le faire sans bière.

Et enfin Minûte, au milieu des éclats de rire des assistants, fait grincer ses effroyables dents. Nagel, en apparence, continue à lire son journal ; il est assis très tranquillement à sa place, près de la fenêtre.

— Plus fort ! plus fort ! crie le suppléant ; grincez plus fort, sinon nous ne pouvons pas l'entendre.

Minûte est assis droit comme un piquet sur sa chaise il se cramponne des deux mains comme s'il avait peur de tomber et grince des dents que la tête lui en tremble. Tout le monde rit, la paysanne rit aussi, au point, quelle est forcée de s'essuyer les yeux ; elle ne sait plus où elle en est, tant elle rit, et se met à cracher stupidement deux fois sur le plancher, de pur ravissement.

— Dieu me garde de vous ! hurle-t-elle, complètement épuisée. Ah ! ce suppléant !

— Voilà ! Je ne peux pas grincer plus fort, dit Minûte, je ne peux vraiment pas, Dieu m'en est témoin, croyez-moi, maintenant je ne peux plus.

— Bon, bon, reposez-vous un peu et vous reprendrez. Mais il faut grincer des dents. Après, nous vous couperons la barbe. Goûtez la bière maintenant ; si, faites-le, tenez, elle est prête.

Minûte secoue la tête sans rien dire. Le suppléant tire sa bourse et pose sur la table une pièce de vingt-cinq öre. En même temps il dit :

— Vous avez l'habitude de faire ça pour dix öre, mais je vous en accorde vingt-cinq, j'augmente votre traitement. Allons !

— Ne me tourmentez pas davantage, je ne le ferai pas.

— Vous ne le ferez pas ? Vous refusez ?

— Mais, bonté céleste, cessez donc une bonne fois et laissez-moi la paix ! Je ne vous céderai plus, même pour le paletot, je suis tout de même un homme. Que voulez-vous de moi ?

— Je vais vous dire une chose : comme vous voyez, je secoue cette parcelle de cendre de cigare dans votre verre, le voyez-vous ? Et je prends cette insignifiante allumette-ci et cette bagatelle d'allumette-là et je fourre ces deux allumettes dans le dit verre pendant que vous le regardez. Comme ceci ! Et maintenant je vous garantis que vous boirez néanmoins votre verre jusqu'au fond. Oui, vous le boirez.

Minûte bondit. Il tremblait visiblement, ses cheveux gris étaient retombés sur son front et il regardait fixement le suppléant en plein visage. Cela dura quelques secondes.

— Non, c'est trop, c'est trop ! crie encore la paysanne. Ne faites pas cela ! Hahaha, Dieu me préserve de vous !

— Alors, vous ne voulez pas ? Vous vous y refusez ? demande le suppléant. Il se lève, lui aussi, et reste debout.

Minûte faisait des efforts pour parler mais n'arrivait pas à émettre un mot. Tout le monde le regardait.

Alors Nagel se lève soudain de sa table près de la fenêtre, pose son journal et traverse la pièce. Il ne se hâte pas et ne fait pas de bruit et cependant il attire l'attention géné-

rale. Il s'arrête près de Minûte, lui pose la main sur l'épaule et dit à voix haute et claire :

— Si vous voulez prendre votre verre et le jeter à la tête de ce galopin, je vous verse comptant un billet de dix couronnes et vous mets à l'abri de toutes les conséquences possibles. Il désigna du doigt le visage du suppléant et reprit : Je veux dire ce galopin-là.

Il se fit tout à coup un silence total. Minûte jetait des regards terrifiés de l'un à l'autre et disait : Mais… Ah ! mais… ? Il n'arrivait pas plus loin, mais il répétait cela coup sur coup d'une voix tremblante et comme si c'était une question. Aucun des autres ne disait rien. Le suppléant, abasourdi, fit un pas en arrière et regagna sa chaise ; son visage était devenu tout blanc et il ne dit rien, lui non plus. Il restait bouche bée.

— Je répète, continua Nagel, à haute voix et lentement, que je vous donne un billet de dix couronnes pour jeter votre verre à la tête de ce galopin. Je tiens l'argent ici dans ma main. Vous n'avez rien à craindre non plus pour les conséquences. Et Nagel tenait effectivement un billet de dix couronnes qu'il montra à Minûte.

Mais Minûte se comporta d'une manière singulière. Il s'esquiva vers un coin du café, il courut de son petit pas disloqué vers ce coin et s'y assit sans répondre. Il restait assis la tête baissée et louchait de tous les côtés tandis qu'à plusieurs reprises il rentrait les genoux sous lui, comme dans l'anxiété.

Alors la porte s'ouvrit et l'hôtelier rentra. Il se mit à tripoter ses petites affaires sur le comptoir sans prêter attention à ce qui se passait autour de lui. Ce fut seulement lorsque le suppléant bondit en l'air et leva les deux bras avec un

cri furieux, presque silencieux, devant Nagel, que l'hôtelier devint attentif et demanda :

— Mais que diable… ?

Mais personne ne répondit rien. Le suppléant frappa deux fois furieusement devant soi, mais rencontra chaque fois les poings fermés de Nagel, sans aucun résultat. Son insuccès l'exaspéra et il se mit à frapper sottement dans le vide comme s'il voulait écarter de soi le monde entier, enfin il s'en alla de biais le long des tables, trébucha dans un tabouret et tomba sur les genoux. Il respirait bruyamment, la fureur rendait toute sa personne méconnaissable ; par-dessus le marché il s'était terriblement meurtri les bras contre ces deux poings aigus qui se dressaient partout où il frappait. Ce fut alors un tumulte général dans le café, la paysanne et sa compagnie s'enfuirent vers les portes, tandis que les autres braillaient tous à la fois et voulaient s'interposer. Enfin le suppléant se relève et marche sur Nagel, il s'arrête et crie, les mains tendues en avant, crie, dans un ridicule désespoir de ne pouvoir trouver ses mots :

— Damné… Que le diable te noircisse, freluquet !

Nagel le regarda, sourit, alla à la table, prit le chapeau du suppléant et le lui tendit en s'inclinant.

Le suppléant lui arracha le chapeau et, dans sa fureur, il voulait le lui renvoyer, mais il se ravisa et se le mit sur la tête en le faisant claquer. Sur quoi il fit demi-tour et sortit. Il partit avec deux grosses bosselures à son chapeau, ce qui lui donnait un aspect comique.

Alors l'hôtelier s'avança et demanda des explications.

Il s'adressa à Nagel, le saisit par le bras et dit :

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Oh ! voulez-vous cesser de me prendre par le bras, je ne vais pas me sauver. Du reste il ne se passe rien ici ; j'ai offensé l'homme qui vient de sortir et il voulait se défendre, il n'y a rien à redire à cela, tout est régulier.

Mais l'hôtelier se fâcha et frappa du pied.

— Pas de tapage ici ! cria-t-il, je n'en veux pas. Si vous voulez faire du boucan, sortez dans la rue, mais ici je ne veux rien savoir, en aucune façon. Ma parole, les gens deviennent fous !

— Oui, c'est bon ! interrompent quelques clients, mais nous avons tout vu !

Et, avec le besoin des bonnes gens de soutenir le vainqueur du moment, ils prennent aveuglément parti pour Nagel. Ils expliquèrent à l'hôtelier toute l'histoire.

Quant à Nagel, il haussa les épaules et se dirigea vers Minûte. Sans aucune préparation il demanda au petit bouffon grisonnant :

— Quels sont donc vos rapports avec ce suppléant, pour que vous vous laissiez traiter de la sorte par lui ?

— Ne dites rien ! répond Minûte. Je n'ai aucun rapport avec lui, il m'est étranger. J'ai seulement dansé pour lui une fois sur la place, pour dix öre. Du reste il me fait toujours des farces.

— Ainsi vous dansez pour les gens et vous recevez un salaire en échange ?

— Oui, de temps en temps. Mais ce n'est pas souvent, c'est seulement quand j'ai absolument besoin de ces dix öre et qu'il m'est impossible de me les procurer d'une autre manière.

— Et à quoi employez-vous cet argent ?

— Je puis avoir beaucoup d'emplois pour cet argent. En premier lieu, je suis un imbécile, je suis peu intelligent et la vie ne m'est pas facile. Quand j'étais matelot et subvenais moi-même à mes besoins, cela allait mieux sous tous les rapports ; mais j'ai eu un accident, je suis tombé d'une vergue et j'ai attrapé une hernie et depuis il m'a été impossible de me tirer d'affaire. C'est mon oncle qui me fournit la nourriture et tout le reste dont j'ai besoin, je demeure aussi chez lui et je suis bien, j'ai de tout en abondance, car mon oncle a un commerce de charbon, dont il vit. Mais je contribue aussi un peu moi-même à mon entretien, surtout maintenant en été, où nous ne vendons presque pas de charbon. Ceci est aussi vrai comme je vous l'explique. Il y a des jours où dix öre sont les bienvenus, j'achète toujours quelque chose avec et je le rapporte à la maison. Mais, en ce qui concerne ce suppléant, ça l'amuse de me voir danser, justement parce que j'ai une hernie et que je ne peux pas danser convenablement.

— C'est donc avec le consentement de votre oncle que vous dansez ainsi sur la place publique pour un salaire ?

— Non, non, ce n'est pas avec son consentement, il ne faut pas croire cela. Il dit souvent : « Foin de cet argent de pitre ! « Oui, il appelle cela maintes fois de l'argent de pitre quand je rentre avec mes dix öre et il m'attrape parce que les gens font de moi leur jouet.

— Bon, ceci pour « en premier lieu ». Et en second lieu ?

— Plaît-il ?

— Et en second lieu ?

— Je ne comprends pas.

— Vous avez dit que « en premier lieu » vous étiez un imbécile ; bon, mais « en second lieu ».

— Si j'ai dit cela, je vous demande pardon.

— Alors, vous êtes simplement un imbécile ?

— Je vous demande sincèrement excuse !

— Est-ce que votre père était pasteur ?

— Oui, mon père était pasteur.

Pause.

— Écoutez, dit Nagel, si vous n'avez rien qui vous presse, montons chez moi un instant, dans ma chambre, voulez-vous ? Fumez-vous ? Bon ! Je vous en prie, je demeure au-dessus. Je vous serai très reconnaissant de bien vouloir monter chez moi.

Au grand étonnement de tous, Nagel et Minûte montèrent au premier étage où ils passèrent toute la soirée ensemble.

III

Minûte prit une chaise et alluma un cigare.

— Ne voulez-vous rien boire ? demanda Nagel.

— Non, je ne bois guère, cela me tourne la tête et je vois double au bout de très peu de temps, répondit son invité.

— Avez-vous jamais bu du champagne ? Oui, naturellement.

— Oui, il y a bien des années, aux noces d'argent de mes parents, j'ai bu du champagne.

— Était-ce bon ?

— Oui, je me rappelle que j'ai trouvé ça bon.

Nagel sonna et fit apporter du champagne. Cependant qu'ils dégustent leurs verres en fumant, Nagel dit soudain en regardant fixement Minûte :

— Dites-moi… c'est simplement une question et cela va peut-être vous paraître ridicule ; mais, pourriez-vous, pour une certaine somme, vous faire inscrire comme étant le père d'un enfant dont vous ne seriez pas le père ? C'est simplement une idée qui me passe par la tête.

Minûte le regarda avec des yeux écarquillés et resta muet.

— Pour une petite somme, cinquante couronnes, ou bien, disons, jusqu'à quelques centaines de couronnes ? demande Nagel. Le montant n'a pas grande importance.

Minûte secoue la tête et reste muet un long moment.

— Non, répond-il enfin.

— Ah ! Vous ne pourriez pas faire cela ? Le cas échéant je vous verserais l'argent comptant.

— Cela ne servirait à rien. Non, je ne peux pas faire cela, je ne peux pas vous rendre ce service.

— Et pourquoi pas, au fond ?

— Ne me demandez pas cela, laissez-moi en paix. Je suis un homme.

— Bon, c'était peut-être par trop gros ; pourquoi rendriez-vous un pareil service à quelqu'un ? Mais j'aurais envie de vous poser encore une question : consentiriez-vous à… pourriez-vous, pour cinq couronnes, faire le tour de la ville avec un journal ou un sac de papier attaché dans le dos, commencer ici à l'hôtel et passer par la place et les quais… pourriez-vous faire cela ? Et pour cinq couronnes ?

Minûte baisse la tête, plein de honte, et répète machinalement : cinq couronnes. Au demeurant il ne répondit pas à la question.

— Eh ! bien, pour dix couronnes, si vous voulez ; disons dix couronnes. Alors, vous le feriez pour dix ?

Minûte écarte ses cheveux de son front.

— Je ne comprends pas que tous les gens qui viennent ici savent d'avance que je suis le bouffon de tout le monde, dit-il.

— Comme vous voyez, je peux vous remettre l'argent tout de suite, continue Nagel. Cela ne dépend que de vous.

Minûte attache son regard sur le billet, fixe éperdûment cet argent durant un moment, s’en pourlèche les babines et s’écrie :

— Oui, je…

— Excusez ! dit Nagel vivement ; excusez-moi de vous interrompre, répète-t-il, pour empêcher l’autre de parler. Quel est votre nom ? Je ne sais pas, je ne crois pas que vous m’ayez dit comment vous vous appelez ?

— Mon nom est Grögaard.

— Grögaard. Êtes-vous en famille avec l’homme de Eidsvold[2] ?

— Oui, aussi.

— De quoi parlions-nous ? Alors, Grögaard ? Naturellement vous ne voulez pas gagner ces dix couronnes de cette manière ?

— Non, murmure Minûte, indécis.

— Eh bien, écoutez, dit Nagel en parlant très lentement. Je vous donnerai avec joie ce billet de dix couronnes parce que vous n’avez pas voulu faire ce que je vous proposais. Et, en outre, je vous donnerai encore un billet de dix couronnes, si vous voulez me rendre le service de l’accepter. Ne bondissez pas ; cette petite complaisance ne me gêne en rien, j’ai

---

[2] Grögaard, un des 112 députés de l’assemblée constituante, réunie à Eidsvold, qui proclama l’indépendance de la Norvège le 17 mai 1814.

beaucoup d'argent pour le moment, passablement d'argent, cela ne me mettra pas dans l'embarras.

Quand il eut sorti l'argent, Nagel ajouta : « Vous me ferez une joie en le prenant. Je vous en prie ! »

Mais Minûte reste muet, son bonheur lui monte à la tête et il commence à lutter contre une envie de pleurer. Il cligne des yeux et ravale sa salive. Nagel dit :

— Vous pouvez avoir dans les quarante ans ?

— Quarante-trois, j'ai plus de quarante-trois.

— Allons, fourrez l'argent dans votre poche. Grand bien vous fasse !… Comment s'appelle le juge suppléant avec qui nous causions en bas au café ?

— Je ne sais pas, nous l'appelons simplement le suppléant. Il est suppléant au bureau du juge cantonal.

— Oui, oui, cela est sans importance. Dites-moi…

— Excusez-moi ! » Minûte ne peut plus se contenir, il est écrasé d'émotion et veut absolument s'expliquer, bien qu'il bégaie comme un enfant. « Excusez et pardonnez-moi ! » dit-il. Et durant un long moment il ne parvient pas à en dire davantage.

— Qu'est-ce que vous vouliez dire ?

— Merci, sincèrement merci d'un sincère…

Pause.

— C'est une affaire terminée.

— Non, attendez un peu ! crie Minûte. Excusez-moi, mais ce n'est pas une affaire terminée. Vous avez cru que je

ne voulais pas le faire, que c'était mauvaise volonté de ma part et que je me faisais un plaisir de regimber ; mais aussi vrai qu'il y a un Dieu… Peut-on dire que c'est une affaire terminée quand, peut-être même, vous avez eu l'impression que je regardais au prix et ne voulais pas le faire pour cinq couronnes ? Et c'est là tout ce que je voulais dire.

— Oui, c'est bien. Un homme avec votre nom et votre éducation ne doit pas faire de pareilles pitreries. L'idée m'est venue que… vous connaissez tout ce qui concerne la ville, n'est-ce pas ? Je vais vous dire, l'idée m'est venue de demeurer ici quelque temps, de vraiment m'installer ici pour quelques mois, l'été durant, qu'en pensez-vous ? Êtes-vous d'ici ?

— Oui, je suis né ici ; mon père était pasteur ici et j'ai habité ici les treize dernières années, depuis que je suis devenu infirme.

— Vous faites la tournée en portant du charbon ?

— Oui, je porte du charbon dans les maisons. Cela ne me gêne pas, si c'est à cause de cela que vous posez cette question. C'est une vieille habitude et cela ne m'est pas nuisible, pourvu que je monte les escaliers avec précaution. Mais, l'hiver de l'année dernière, je suis tombé, mon infirmité a empiré au point que pendant longtemps j'ai dû marcher avec un bâton.

— Vraiment, vous êtes tombé ? Comment cela est-il arrivé ?

— Oui, c'était dans l'escalier de la Banque et il y avait un peu de glace sur les marches. Je montais avec un sac passablement lourd. Comme j'étais arrivé à mi-chemin, je vois en haut de l'escalier le consul Andresen qui descend juste-

ment. Alors je veux tourner et redescendre pour laisser passer le consul ; il n'avait pas dit que je devais le faire, mais cela allait de soi et je l'aurais tout aussi bien fait sans en être prié ; mais au même moment j'eus le malheur de glisser sur la marche et je tombai. J'arrivai en bas sur mon épaule droite. « Comment vous sentez-vous ? me dit le consul, vous ne criez pas, vous ne vous êtes donc pas cogné ? Non, répondis-je, j'ai même eu un peu de chance ! » Mais cela ne dura pas cinq minutes avant que je m'évanouisse deux fois de suite ; en outre j'eus de l'enflure au bas ventre à cause de ma vieille histoire. Du reste le consul me dédommagea largement par la suite, bien que ce ne fût en rien de sa faute.

— N'avez-vous pas souffert d'autre dommage ? Ne vous êtes-vous pas cogné la tête ?

— Oh ! si, je me suis cogné un peu la tête. J'ai aussi craché le sang quelque temps.

— Et le consul vous est venu en aide pendant le temps que vous étiez malade ?

— Oui, grandiosement. Il m'envoyait une chose et une autre, il ne m'oubliait pas un seul jour. Mais le meilleur de tout c'est que le jour où je pus me lever et où j'allai chez le consul pour le remercier, il avait déjà fait hisser le drapeau. Il avait expressément donné ordre de hisser le drapeau uniquement en mon honneur, bien que ce fût aussi l'anniversaire de Mademoiselle Fredrikke.

— Qui est mademoiselle Fredrikke ?

— C'est sa fille.

— Ah ! Oui, c'était un joli trait de sa part… Oh ! écoutez, savez-vous en l'honneur de qui on a pavoisé ici en ville il y a quelques jours ?

— Il y a quelques jours ? Laissez-moi voir, était-ce bien il y a une semaine ? Alors c'était à l'occasion des fiançailles de Mademoiselle Kielland, des fiançailles de Mademoiselle Dagny Kielland. Ah ! l'un après l'autre se fiance et se marie et s'en va. J'ai des amis et des connaissances pour ainsi dire par tout le pays maintenant, et il n'est personne d'entre eux que je n'aurais plaisir à revoir. Je les ai tous vus jouer, aller à l'école, faire leur confirmation et devenir grands. Dagny n'avait que vingt-trois ans et elle était l'enfant de toute la ville. Elle était jolie aussi. Elle s'est fiancée avec le lieutenant Hansen qui, dans le temps, m'a fait cadeau de cette même casquette que j'ai là. Lui aussi est d'ici.

— Cette demoiselle Kielland a-t-elle des cheveux blonds ?

— Oui, elle a des cheveux blonds. Elle est extraordinairement belle et tout le monde l'aimait.

— Ce doit être elle que j'ai vue là-bas, vers le presbytère. A-t-elle coutume de porter une ombrelle rouge ?

— Justement ! Du reste, il n'y a personne d'autre ici qui ait une ombrelle rouge. C'est elle que vous avez vue, si vous avez vu une dame avec une grosse natte blonde dans le dos. Elle ne ressemble à personne d'autre aux alentours. Mais vous n'avez peut-être pas encore causé avec elle ?

— Si, j'ai peut-être aussi causé avec elle. » … Et Nagel ajoute pensivement, pour soi-même : « Était-ce là Mademoiselle Kielland ? »

— Oui, mais pas pour de bon, vous n'avez peut-être pas eu un long entretien avec elle ? C'est une joie que vous avez en réserve. Elle rit haut quand elle trouve qu'une chose est amusante et elle peut aussi souvent rire de presque rien, tant elle est gaie. Si vous causez avec elle, vous verrez comme elle prête attentivement l'oreille à ce que vous dites jusqu'à ce que vous ayez fini, puis elle répond. Mais, quand elle répond, ses joues deviennent facilement rouges. C'est comme ça, ça lui monte à la tête ; j'en ai souvent fait la remarque quand elle causait avec quelqu'un, elle devient très belle. Avec moi par contre c'est une autre affaire, elle bavarde avec moi quand cela se trouve, sans y mettre de façons. Je pourrais par exemple aller la trouver dans la rue et elle s'arrêterait et me tendrait la main, même si elle était pressée. Si vous ne le croyez pas, vous n'avez qu'à y prêter attention une fois.

— Je le crois volontiers. Ainsi vous avez en Mademoiselle Kielland une bonne amie ?

— En ce sens naturellement qu'elle me témoigne une indulgence constante. Cela ne peut pas être d'une autre manière. Je vais de temps à autre au presbytère quand je suis invité et, autant que j'aie pu comprendre, je n'ai pas été non plus malvenu quand je m'y suis rendu sans être invité. Mademoiselle Dagny m'a aussi prêté des livres quand j'étais malade, elle est même venue en personne me les apporter, elle les portait tout le long du chemin sous le bras.

— Quelle sorte de livres cela pouvait-il être ?

— Vous voulez dire quelle sorte de livres cela pouvait-il être que je sois capable de lire et de comprendre ?

— Cette fois vous me comprenez mal. Votre question fait preuve de subtilité, mais vous me comprenez mal. Vous êtes un homme intéressant. Je voulais dire : quelle sorte de livres possède et lit cette jeune dame ? Cela m'amuserait de le savoir.

— Je me rappelle qu'une fois elle m'a apporté « Étudiants-paysans » de Garborg[3] et deux autres, l'un était sans doute « Rudin » de Tourguenieff. Mais, dans une autre circonstance, elle m'a lu à haute voix un passage de « Irréconciliables » de Garborg.

— Et c'étaient ses livres à elle ?

— Oui, c'était à son père. C'était le nom de son père qui était inscrit dedans.

— À propos : cette fois où vous êtes allé chez le consul Andresen pour le remercier, comme vous racontez…

— Oui, je voulais le remercier de son aide.

— Sans doute. Mais, le drapeau était-il hissé avant que vous arriviez ce jour-là ?

— Oui, il l'avait fait hisser en mon honneur. Il me l'a raconté lui-même.

— Ah ! voyez-vous ! Mais ne serait-ce pas à l'occasion de l'anniversaire que le drapeau aurait été hissé ?

---

[3] Romancier Norvégien moderne.

— Oh ! si, ce devait être ça. Cela peut bien être, ce n'en est pas moins bien. C'eût été une honte que le drapeau ne fût pas hissé pour l'anniversaire de Mademoiselle Fredrikke.

— Oui, vous avez raison… Pour parler d'autre chose : Quel âge a votre oncle ?

— Il doit être dans les soixante-dix ans. Non, c'est peut-être trop, mais il a sûrement plus de soixante. Il est très vieux, mais alerte pour son âge. Au besoin, il peut encore lire sans lunettes.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il s'appelle Grögaard, lui aussi. Lui et moi, nous nous appelons tous deux Grögaard.

— Est-ce que votre oncle a une maison pour lui seul ou bien s'il est en location ?

— Il loue la chambre où nous demeurons mais il est propriétaire du magasin au charbon. Cela ne nous est pas difficile de payer ce loyer, si c'est à cela que vous pensez. Nous payons en charbon et parfois je peux payer un peu, moi aussi, en travail d'une nature ou de l'autre.

— Votre oncle ne porte sans doute pas le charbon ?

— Non, c'est mon rôle. Lui, il le pèse et dirige tout, et moi je le porte. Je fais plus facilement la tournée, parce que je suis plus fort.

— Sans doute. Et vous avez une femme pour vous faire la cuisine.

Pause.

— Excusez, répond Minûte, ne vous fâchez pas ; mais je voudrais m'en aller, si vous le trouvez bon. Vous me retenez peut-être ici pour me procurer une joie, bien que vous ne puissiez avoir aucun plaisir à entendre parler de mes petites affaires. Il peut se faire aussi que vous causiez avec moi pour un autre motif que je ne comprends pas et, en ce cas, c'est bien. Mais, si je m'en vais, personne ne me molestera, ne le croyez pas. Je ne rencontre jamais, à vrai dire, aucun être malintentionné. Il n'y a pas de danger que le suppléant soit devant la porte à me guetter, si c'est cela que vous craignez. Et même s'il était là, en tout cas, il ne me ferait pas de mal, je ne le crois pas.

— C'est à moi que vous faites plaisir en restant ; mais il ne faut pas vous sentir obligé à me raconter quelque chose parce que je vous ai avancé quelques couronnes pour votre tabac. Faites comme il vous plaira.

— Je reste ! Je reste ! crie Minûte, et Dieu vous bénisse ! crie-t-il. Je suis heureux que vous trouviez en moi quelque distraction, quoique j'aie honte de moi, aussi bien que d'être assis ici dans ce costume. J'aurais bien pu être un peu plus convenable si j'avais eu un peu de temps pour m'arranger. C'est un des vieux paletots de mon oncle que j'ai là et il ne tient plus, c'est tout à fait vrai, il ne supporte pas la pression du doigt. Et, ici, le suppléant m'a fait une grande déchirure que vous excusez, je l'espère… Non, pour ce qui est d'avoir une femme pour nous faire la cuisine, nous n'avons pas de femme pour cela. Nous cuisons et lavons tout nous-mêmes au droit de nous. Ce n'est pas particulièrement fatigant et nous en faisons aussi le moins possible. Par exemple, quand nous préparons le café le matin, nous buvons le reste le soir sans le réchauffer et il en est de même pour le dîner que nous préparons, pour ainsi dire, une fois pour toutes, comme cela

se trouve. Que pouvons-nous désirer de plus dans notre situation ? Et en outre j'ai le lavage dans mes attributions. Cela peut aussi être un petit passe-temps quand je n'ai pas autre chose à faire.

Une cloche sonne en bas dans l'hôtel et on entend les gens descendre les escaliers pour aller dîner.

— C'est la cloche du dîner, dit Minûte.

— Oui, répond Nagel. Mais il ne se lève pas et ne donne non plus aucun signe d'impatience, au contraire, il s'assied plus à l'aise et demande : Vous connaissiez peut-être aussi ce Karlsen que l'on a trouvé mort ici dans le bois dernièrement ? N'est-ce pas un triste événement ?

— Oui, un événement extrêmement triste. Je pense que je le connaissais ! Un brave garçon et un noble caractère. Savez-vous ce qu'il me dit une fois ? Je fus appelé chez lui de bonne heure un dimanche matin, il doit bien y avoir un an de cela, c'était en mai de l'année dernière. Il me pria de porter une lettre pour lui. « Oui, dis-je, je le ferai ; mais aujourd'hui j'ai des souliers si peu convenables, je ne peux guère aller chez le monde avec ces souliers. Si vous le permettez je rentrerai chez moi en emprunter une autre paire. – Non, ce n'est pas nécessaire, répond-il, je ne puis croire que cela fasse quelque chose, si toutefois vous ne vous mouillez pas les pieds avec ceux-là. » … Il avait pensé même à cela : que je pourrais peut-être me mouiller les pieds avec ces souliers ! Bon, mais voilà qu'il me glisse une couronne dans la main, à la dérobée, et me remet la lettre. Comme j'étais déjà sorti dans le couloir, il rouvre la porte et court après moi ; tout son visage est si rayonnant que je m'arrête et le regarde, et ses yeux sont pleins de larmes. Il passe son bras autour de mon corps, se presse tout contre moi, me prend positi-

vement par la taille et dit : Partez avec cette lettre, vieil ami, je me souviendrai de vous par la suite. Quand je deviendrai pasteur un jour et que j'aurai une cure, vous viendrez et vous resterez chez moi tout le temps. Allez donc, et bonne chance !… Il n'a jamais eu de cure, malheureusement ; mais il aurait bien tenu parole s'il avait vécu.

— Et vous avez porté la lettre ?

— Oui.

— Et Mademoiselle Kielland, a-t-elle été contente quand elle l'a reçue ?

— Comment pouvez-vous savoir que cette lettre était pour Mademoiselle Kielland ?

— Comment je puis le savoir ? Mais vous venez de le dire vous-même.

— Je l'ai dit moi-même ? Ce n'est pas vrai.

— Héhé, ce n'est pas vrai ? Croyez-vous que je m'amuse à vous faire des mensonges ?

— Oh ! excusez, il peut bien se faire que vous ayez raison : mais, en tout cas, je n'aurais pas dû le dire. Ça m'est arrivé par mégarde. L'ai-je vraiment dit ?

— Pourquoi pas ? Vous avait-il défendu de le dire ?

— Non, pas lui.

— Mais elle ?

— Oui.

— C’est bien, je garderai le secret. Mais pouvez-vous comprendre pourquoi il s’en est allé mourir là-bas juste maintenant ?

— Non, je ne comprends pas. C’est le malheur qui l’a voulu.

— Savez-vous quand on doit l’enterrer ?

— Demain à midi.

Il ne fut pas parlé davantage de cette question. Un moment durant aucun d’eux ne dit rien. Sara passa la tête dans la porte et annonça que le dîner était prêt. Un peu après Nagel dit :

— Et maintenant voilà Mademoiselle Kielland fiancée. Comment a-t-il l’air, son amoureux ?

— C’est le lieutenant Hansen, un beau gaillard et un homme très bien. Oh ! elle ne manquera de rien chez lui.

— Est-il riche ?

— Oui, son père est très riche.

— Il est négociant ?

— Non, il est armateur. Il demeure à quelques maisons d’ici. Ce n’est d’ailleurs pas une grande maison qu’il a, mais il n’en a pas besoin non plus d’une plus grande, une fois le fils parti il ne restera que les deux vieux. Ils ont aussi une fille, mais elle est mariée en Angleterre.

— Et combien peut posséder le vieux Hansen, croyez-vous ?

— Il possède peut-être un million. Il n'y a personne qui le sache.

Pause.

— Ah ! dit Nagel, c'est mal partagé en ce monde. Hein ! Si vous aviez un peu de cet argent, Grögaard ?

— Dieu vous bénisse, et pourquoi cela ? Nous devons nous contenter de ce que nous avons.

— On dit cela… Il me vient justement à l'idée de vous demander quelque chose ! Vous ne devez guère avoir de temps pour un autre travail, si vous devez faire la tournée avec tout ce charbon ? Oh ! je puis le comprendre. Mais je vous ai entendu demander à l'hôtelier s'il avait encore quelque chose à vous donner à faire aujourd'hui ?

— Non, répond Minûte en secouant la tête.

— C'était en bas, au café. Vous lui racontiez que vous aviez porté le charbon dans la cuisine ; « Et il n'y a sans doute rien de plus pour aujourd'hui ? » avez-vous demandé.

— Cela avait une autre raison. Vous avez remarqué cette question ? Non, le fait est que j'espérais recevoir tout de suite le paiement du charbon et je n'osais pas le demander carrément. Voilà toute l'affaire. Nous nous trouvions justement dans l'embarras et nous avions mis notre espoir dans ce paiement.

— De combien auriez-vous besoin pour sortir de cet embarras ? demande Nagel.

— Dieu vous garde ! crie Minûte à haute voix. N'en parlez plus, nous sommes déjà plus que largement tirés d'affaire. Il s'agissait en tout de six couronnes et me voilà

avec vos vingt couronnes en poche, que Dieu vous le rende ! Mais nous devions précisément ces six couronnes, c'était notre marchand qui les réclamait pour des pommes de terre et quelques autres choses. Il nous avait envoyé la facture et nous nous cassions la tête, tous les deux, pour trouver un moyen. Mais il n'y a plus de danger, nous pouvons dormir tranquilles, pour ce qui est de ça, et nous lever demain matin, contents comme devant.

Pause.

— Oui, oui, c'est peut-être le mieux que nous vidions nos verres et que nous nous séparions pour ce soir, dit Nagel en se levant. À votre santé ! J'espère que ce n'est pas la dernière fois que nous nous rencontrons. Il faut vraiment me promettre de revenir, je demeure au numéro 7. Merci, merci, de votre visite.

Nagel dit cela d'une manière tout à fait sincère et secoua la main de Minûte. Il descendit accompagner son invité et l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée ; là il ôta sa casquette de velours, se découvrant tout à fait, comme une fois déjà, et fit un profond salut.

Et Minûte partit. Il s'inclina un nombre de fois incalculable en montant la rue à reculons. Mais il ne put prononcer un mot, bien qu'il fît tout le temps des efforts pour dire quelque chose.

Quand Nagel entra dans la salle à manger, il s'excusa auprès de Sara, avec une politesse superflue, de venir en retard au dîner.

IV

Johan Nagel se réveilla le lendemain matin en entendant Sara qui frappait à sa porte et lui apportait les journaux. Il les parcourut distraitement et les jeta par terre à mesure qu'il en avait fini. Il lut deux fois une dépêche annonçant que Gladstone avait gardé le lit deux jours à la suite d'un refroidissement, mais qu'il était de nouveau sur pied, et là-dessus Nagel éclata de rire. Puis il se passa les bras sous la nuque et tomba dans l'association d'idées suivantes, cependant qu'il parlait tout seul à haute voix de temps à autre :

« C'est dangereux de marcher dans un bois avec un canif ouvert. Comme il est facile de tomber si malencontreusement que la lame se ferme sur l'un et même sur les deux poignets. Voyez ce qui est arrivé à Karlsen… Du reste c'est dangereux aussi de circuler avec une fiole de médicament dans son gousset. On peut tomber sur la route, la bouteille se brise, les éclats entrent dans l'homme et le poison pénètre dans le sang. Il n'y a pas de chemin sans danger. Alors, quoi ? Mais il y a un chemin sans chute… celui que suit Gladstone. Je vois la mine intelligente de Gladstone, sa mine d'*intelligence ménagère*, quand il marche sur une route ; comme il évite de faire un faux pas, comme la Providence et lui, de compagnie, s'entraident pour le protéger. Maintenant, son rhume aussi est passé. Gladstone vivra jusqu'à ce qu'il meure de sa belle mort par excès de santé.

Pasteur Karlsen, pourquoi as-tu enfoui ton visage dans une flaque d'eau ? Doit-on laisser ouverte la question de savoir si c'était pour cacher les grimaces de la mort, ou si c'est

un mouvement auquel t'a contraint l'agonie ? D'ailleurs tu as choisi ton moment comme un enfant qui a peur des ténèbres, une journée étincelante, l'heure de midi, et tu gisais avec un adieu dans la main. Petit Karlsen, petit Karlsen !

Et pourquoi as-tu gagné la forêt avec ton brillant petit projet ? Connaissais-tu la forêt, et avait-elle pour toi plus d'attraits qu'un champ, qu'un chemin ou un lac ? « Dans le bois, le petit garçon errait tout le long du jour, la la la la[4]. » Nous avons par exemple les forêts de Vardal, sur la route qui monte de Gjövik. S'étendre là et s'assoupir et s'oublier, regarder fixement en l'air, guigner dans le ciel à perte d'haleine, héhé ! jusqu'à se rendre presque compte de ce qu'on jabote sur vous là-haut : « Celui-là, dit la bienheureuse Maman, s'il vient ici je me retire » dit-elle, et elle en fait une question de cabinet. Héhé ! je réponds et dis : « Pst, que je ne vous dérange pas, surtout que je ne vous dérange pas ! » Et je dis cela assez haut pour m'attirer l'attention générale d'une couple d'anges féminins, l'honorable fille de Jaïre et Svava[5] Björnson. Héhéhé !

De quoi diable est-ce que je ris ? Serait-ce arrogance ? Seuls les enfants devraient avoir le droit de rire, et les toutes jeunes filles, personne d'autre. Le rire est un vestige de l'âge simiesque, un bruit dégoûtant et éhonté de l'œsophage. Il est expulsé de l'une ou de l'autre partie de mon corps quand on me chatouille sous le menton. Que m'a donc dit une fois le boucher Hauge, le boucher Hauge qui avait lui-même un rire

---

[4] Citation d'un poème de Björnstjerne Björnson.

[5] Svava, héroïne de « Un Gant » de Björnstjerne Björnson.

puissant et s’en prévalait largement ? Il m’a dit que personne, jouissant pleinement de ses cinq sens…

Ah ! quelle jolie enfant il avait ! Le jour que je la rencontrai dans la rue, il pleuvait ; elle portait un seau à la main et avait perdu son argent, l’argent qu’on lui avait donné pour le restaurant populaire, elle marchait et pleurait. Bienheureuse Maman, as-tu vu du haut du Ciel que je ne possédais pas un seul et unique liard pour le donner à cette enfant ? Que je m’arrachais les cheveux dans la rue et ne possédais pas un öre ? La musique militaire vint à passer, la belle diaconesse se retourna une fois et me jeta un regard étincelant ; puis elle rentra tranquillement chez elle, la tête baissée, pleurant sans doute sur elle-même à cause du regard étincelant qu’elle m’avait jeté. Mais un homme à longue barbe, coiffé d’un chapeau de feutre mou, me secoua le bras au même instant, sinon j’aurais été écrasé. Ah ! Dieu sait que j’aurais été…

Chut ! Un… deux… trois ; comme elle sonne lentement ! Quatre… cinq… six… sept… huit ; est-il déjà huit heures ? Neuf… dix ! Il est déjà dix heures ! Alors il faut me lever. Où sonnait cette pendule ? Ça ne peut pas être au café ? Bah, c’est indifférent, indifférent, indifférent. Mais n’y a-t-il pas eu un incident tout à fait drôle, hier au café ? Minûte tremblait, je suis arrivé juste au bon moment. Cela aurait sûrement fini par là qu’il aurait bu sa bière avec de la cendre de cigare et des allumettes dedans. Et puis après ? Peut-on demander à Ton Impertinence fieffée : « Et puis après ? » Pourquoi est-ce que je me mêle des affaires des autres ? Pourquoi en somme suis-je venu dans cette ville ? Est-ce arrivé à cause de telle ou telle catastrophe dans l’univers, par exemple à cause du rhume de Gladstone ? Héhéhé ! Dieu t’assiste, enfant, si tu dis comme il est vrai : que tu étais en réalité en route pour rentrer chez toi, mais que tu as été tout à coup si vivement

ému à la vue de cette ville – toute petite et misérable qu'elle fût – que tu fus sur le point de pleurer d'une joie mystérieuse et étrange en voyant tous les drapeaux. À propos : c'était le 12 juin, c'était à l'occasion des fiançailles de Mademoiselle Kielland que l'on pavoisait. Et deux jours plus tard, je la rencontrai elle-même.

Pourquoi me fallut-il la rencontrer précisément le soir où j'étais dans un tel état de déchirement et ne me souciais pas de ce que je faisais ? Quand je réfléchis à tout cela, j'ai honte de moi comme un chien.

« Bonsoir, Mademoiselle ! Je suis étranger ici, pardonnez-moi, je fais un tour de promenade et je ne sais pas où je me trouve. »

Minûte a raison, elle rougit tout de suite et, quand elle répond, elle rougit encore davantage.

« Mais où allez-vous ? » dit-elle, en me toisant des yeux.

Je prends ma casquette à la main et reste tête nue et j'imagine de répondre, cependant que je continue à tenir ma casquette à la main :

« Soyez assez aimable de me dire combien il y a d'ici à la ville, la distance exacte.

— Je n'en sais rien, dit-elle ; pas d'ici. Mais, la première maison où vous arriverez c'est le presbytère et, de là, il y a un quart de lieue jusqu'à la ville. » Là-dessus elle veut s'en aller sans plus attendre.

— Mille fois merci, dis-je, mais si le presbytère est de l'autre côté de cette forêt, permettez-moi de vous accompagner, si vous allez là ou plus loin. Le soleil ne donne plus, laissez-moi porter votre ombrelle. Je ne vous importunerai

pas, je ne parlerai même pas, si tel est votre désir, pourvu que je puisse marcher à côté de vous et écouter le gazouillis des oiseaux. Oh ! ne vous en allez pas, pas tout de suite ! Pourquoi vous sauvez-vous ?

Mais comme elle courait tout de même et ne voulait pas m'écouter, je me mis à courir derrière elle, pour qu'elle pût entendre ma justification : « Que le diable emporte votre clair visage s'il n'a pas fait sur moi la plus forte impression ! »

Mais elle détalait si vite qu'en quelques minutes elle était hors de ma vue. La grosse natte blonde, elle l'avait tout simplement prise dans la main en se mettant à courir. Je n'ai jamais vu chose pareille.

C'est ainsi que cela s'est passé. Je ne voulais pas l'importuner, je n'avais pas de mauvaises intentions ; je parierais bien quelque chose qu'elle aime son lieutenant, l'idée ne m'est pas venue de m'imposer à elle. Mais c'est bien, tout est bien ; son lieutenant me provoquera peut-être, héhé, il va se cotiser avec le suppléant, le suppléant du juge cantonal, et me provoquer…

J'aimerais du reste à savoir si ce suppléant va donner un nouveau paletot à Minûte ? Nous pouvons attendre un jour, nous pouvons peut-être attendre deux jours, mais s'il ne l'a pas fait d'ici deux jours nous lui rafraîchirons la mémoire. Un point. Nagel.

Je sais une pauvre femme ici, elle m'a regardé d'un air honteux, comme si elle voulait demander quelque chose, mais elle n'a même pas osé. Je suis absolument hanté par ses yeux, bien que ses cheveux soient blancs, quatre fois j'ai fait un détour pour éviter de la rencontrer. Elle n'est pas

vieille, ce n'est pas l'âge qui l'a blanchie ; ses cils sont encore terriblement noirs, cruellement noirs, si bien que ses yeux semblent se tapir et couver leur feu. Elle porte presque toujours une corbeille devant soi sous son tablier et c'est sans doute de cela qu'elle est honteuse. Quand elle a passé devant moi je me retourne et je vois qu'elle descend vers le marché et tire quelques rares œufs de sa corbeille et, ces trois œufs, elle les vend à n'importe qui, sur quoi elle rentre chez elle en portant la corbeille de la même façon, sous son tablier. Elle demeure dans une toute petite maison en bas près du quai ; la maison n'a qu'un rez-de-chaussée et n'est pas peinte. Une fois, je l'ai vue à travers la croisée, il n'y a pas de rideaux devant, je n'y ai vu que quelques fleurs blanches : elle se tenait très avant dans l'intérieur de la pièce et me regarda fixement quand je passai. Dieu sait quelle personne c'est ; mais ses mains sont toutes petites. J'aurais bien pu te donner une aumône, fille aux cheveux blancs, mais j'aimerais mieux t'apporter une aide.

Je sais du reste très bien pourquoi ces yeux me hantent de la sorte, je l'ai su tout de suite. Il est étrange qu'une amourette de jeunesse puisse s'accrocher si longtemps et reparaître de loin en loin. Mais tu n'as pas son visage béni et tu es beaucoup plus âgée qu'elle. Ah ! oui, mais elle s'est mariée tout de même avec un télégraphiste et a émigré à Kabelvaag ! Bah ! autant de têtes, autant d'avis ; je ne pouvais pas attendre son amour, et je ne l'ai pas eu non plus. Il n'y a rien à y faire… Tiens, la pendule sonne dix heures et demie…

Ah ! que nenni, il n'y a rien à y faire. Mais si seulement tu savais avec quelle intensité je me suis souvenu de toi pendant dix, douze ans, et que je ne t'ai jamais oubliée… Héhé ! mais c'est aussi ma propre faute, elle n'y peut pas remédier.

Tandis que les autres gens se souviennent pendant un an, et puis basta, moi je me souviens pendant dix.

J'apporterai une aide à la marchande d'œufs aux cheveux blancs, oui, une aide et une aumône, en l'honneur de ses yeux. J'ai, ici tout un univers où puiser, soixante-deux mille couronnes pour une propriété rurale, et ce, en espèces dans la main. Hoho ! je n'ai qu'à jeter un regard sur la table et à chercher des yeux trois documents télégraphiques de la plus haute valeur… Aïe, quelle farce et quel bon tour ! On est agronome et capitaliste, on ne vend pas sans barguigner à la première offre, on dort là-dessus et on réfléchit. Voilà ce qu'on fait, on réfléchit. Et entre temps il n'y a pas un être humain qui tique, quoiqu'on ait fait la farce aussi grossière et le tour aussi gros que possible. Homme, ton nom est âne ! On peut t'*ânifier* et te conduire par le bout du nez où l'on veut.

Par exemple, il sort un petit goulot de bouteille de la poche de mon gilet là-bas. C'est un médicament, c'est de l'acide prussique, je le conserve à titre de curiosité et je n'ai pas le courage de m'en servir. Alors, pourquoi porter cette fiole et pourquoi me l'être procurée ? Bluff, cela aussi, simple bluff, moderne bluff de décadence, réclame et snobisme. Fi… « Aussi tendre que porcelaine, elle est le remède à ma peine[6]… ».

Ou bien prenez une chose aussi innocente que ma médaille de sauvetage. Je l'ai ce qu'on appelle honnêtement méritée, on bricole un peu dans tous les genres, on sauve des gens. Mais Dieu sait si, en réalité, ce fut un mérite de ma

---

[6] Sans doute un refrain d'une chanson populaire.

part. Jugez vous-mêmes, Messieurs et Mesdames : Un jeune homme se tient près du bastingage, il pleure, ses épaules tressautent, quand je lui adresse la parole il me regarde avec un air égaré et file subitement dans le salon du bas. Je le suis, l'homme est déjà allé se coucher. J'examine la liste des passagers, trouve le nom de l'homme et vois qu'il se rend à Hambourg. C'est le premier soir. De ce moment je le tiens constamment à l'œil, je le surprends dans des endroits inattendus et le regarde en plein visage. Pourquoi fais-je cela ? Messieurs et Mesdames, jugez vous-mêmes. Je le regarde pleurer, quelque chose le tourmente atrocement, il regarde souvent dans l'abîme avec des mines affolées et ravies. En quoi cela me regarde-t-il ? Non, certainement, aussi, jugez vous-mêmes, ne vous gênez pas ! Quelques jours se passent, nous avons vent debout et grosse mer. La nuit, à deux heures, mon homme vient à l'arrière, je suis déjà étendu là, bien caché, et je l'observe, la lune lui fait un visage jaune. Quoi encore ? Il se tourne de côté et d'autre, tend les bras en l'air et saute par-dessus bord, les jambes en avant. Il n'est tout de même pas capable de retenir un cri. Regrettait-il sa résolution ? Avait-il eu peur au dernier moment ? Sinon, pourquoi donc avait-il crié ? Messieurs et Mesdames, qu'auriez-vous fait à ma place ? Je m'en remets complètement à vous. Peut-être auriez-vous respecté cet honorable bien qu'un peu défaillant courage chez un malheureux et seriez-vous restés tranquilles dans votre cachette ; moi, au contraire, je hurle quelques mots au capitaine sur la passerelle et je saute par-dessus bord, moi aussi, et, par pure précipitation, je saute même la tête en avant. Je bats des bras comme un forcené, je cafouille dans toutes les directions et j'entends que là-haut sur le bateau on crie avec une voix de tonnerre. Puis tout à coup je rencontre un des bras de l'homme, un bras étendu et raide, avec les doigts écartés.

L'homme remue un peu les jambes. Bon, je le prends par la nuque, il devient de plus en plus lourd, il fainéante, il ne remue plus les jambes ; à la fin il donne une secousse pour se dégager. Je tourbillonne avec lui, la mer houle fortement et entrechoque nos fronts, un voile noir me passe devant les yeux. Que devais-je faire ? Je grince des dents et jure comme un païen, et je tiens le gaillard fidèlement et tenacement par la nuque pendant tout le long temps jusqu'à ce que le canot arrive enfin. Qu'auriez-vous fait ? Je l'ai sauvé comme un ours mal léché et sans égards, et puis après ? Ne vous ai-je pas déjà laissé à vous-mêmes le soin de juger, Messieurs et Mesdames ? N'y allez pas de main morte, en quoi cela me regardait-il ? Mais supposez, dis-je, que c'eût été d'une importance capitale pour l'homme d'éviter d'aborder à Hambourg ? Nous tenons le nœud de l'affaire ! Peut-être devait-il y rencontrer quelqu'un qu'il ne voulait pas rencontrer ? Mais la médaille, c'est une médaille pour un acte méritoire et je la porte dans ma poche, je ne la jette pas le moins du monde aux pourceaux. Cela aussi vous devez le juger, jugez carrément, en quoi diable cela me regardait-il ? Tout cela me regarde si peu que je ne me rappelle même pas le nom de ce malheureux, bien que très certainement il vive encore aujourd'hui. Pourquoi a-t-il fait cela ? Peut-être à cause d'un amour sans espoir, peut-être y avait-il réellement une femme en jeu, je n'en sais rien ; mais cela m'est d'ailleurs indifférent. Basta !…

Ah ! les femmes, les femmes ! Voilà, par exemple, Kamma, la petite danoise Kamma. Que Dieu te protège ! Tendre comme une petite colombe, totalement malade de tendresse et en outre pleine de dévouement, mais néanmoins capable de soutirer à quelqu'un son dernier liard, de le pressurer jusqu'à l'indigence, rien qu'en penchant de côté sa tête astucieuse et en murmurant : « Simonsen, petit Simonsen ! »

Bah ! Dieu soit avec toi, Kamma, tu as été pleine de dévouement pour moi, je t'envoie au diable, nous sommes quittes…

Et maintenant je me lève…

Oh ! il faut prendre garde à cette espèce ! « Mon fils, garde-toi de la faveur des femmes » dit un grand écrivain… ou n'importe ce que dit un grand écrivain. Karlsen était un faible, un idéaliste qui est allé à la mort pour ses grands sentiments, c'est-à-dire pour ses nerfs trop ténus, ce qui, à son tour, veut dire : faute de nourriture solide et de travail en plein air… Héhé, et de travail en plein air. « Plût au ciel que ton acier fût aussi tranchant que ton dernier : Non ! » Il a gâté son renom posthume sur cette terre par une citation d'un poète. Mettons que j'aie rencontré Karlsen en temps opportun, même à son dernier jour, même une demi-heure avant la catastrophe, et qu'il m'ait raconté qu'il voulait citer quelqu'un à son heure dernière, je lui aurais dit, par exemple : « Regardez-moi, je jouis de mon bon sens, j'ai intérêt, pour la cause de l'humanité, à ce que vous ne souilliez pas vos derniers moments par une citation de tel ou tel grand poète. Savez-vous ce que c'est qu'un grand poète ? Un grand poète est un homme qui n'a pas de pudeur, qui réellement ne rougit pas. D'autres fous ont des moments où ils rougissent de honte devant eux-mêmes dans le privé ; mais non pas le grand poète. Regardez-moi encore ; voulez-vous citer quelqu'un, alors citez un géographe et ne vous trahissez pas. Victor Hugo… Avez-vous le sens du comique ? Le baron Lesdain causait un jour avec Victor Hugo. Au cours de la conversation, l'astucieux baron Lesdain demanda : « Quel est à votre avis le plus grand poète de France ? »… Victor Hugo fit la grimace, se mordit les lèvres et finit par dire : Alfred de Musset est le second ! Héhéhé ! Mais vous n'avez peut-être pas le sens du comique ? Savez-vous ce que fit Vic-

tor Hugo en 1870 ? Il écrivit une proclamation aux habitants de la terre, par laquelle il interdisait le plus strictement aux troupes allemandes d'assiéger et de bombarder Paris. « J'ai mes petits-fils et d'autre famille ici, je n'ai pas envie de les voir atteints par des obus » dit Victor Hugo.

Tu vas voir que je n'ai pas encore mes souliers. Que fait Sara avec mes souliers ? Il est bientôt onze heures et elle n'a pas encore apporté mes souliers.

Ainsi donc, nous citons un géographe…

Elle a d'ailleurs un corps délicieux, cette Sara. Ses hanches tremblent quand elle marche, c'est exactement comme les reins d'une jument grasse à éclater. C'est tout à fait grandiose. J'aimerais savoir si elle a été mariée dans sa vie ? En tout cas elle ne piaule vraiment pas beaucoup quand on lui chatouille les côtes et elle doit ouvrir les jambes à n'importe quoi. … Ah ! j'ai vu un mariage dans mon existence, j'y ai, pour ainsi dire, bel et bien assisté. Hem ! Messieurs et Mesdames, c'était un dimanche soir dans une gare de Suède, à la gare de Kungsbacka. Mais je dois vous prier de bien vous rappeler que c'était un dimanche soir. Elle avait de longues mains blanches, Lui un uniforme de cadet tout battant neuf et pas encore de barbe, tant il était jeune. Ils venaient ensemble de Göteborg et elle aussi était jeune, c'étaient tous deux de vrais enfants. Je les regardais derrière mon journal ; ils étaient complètement déconcertés par ma présence ; ils se regardaient tout le temps. La jeune fille avait les yeux brillants et ne pouvait rester tranquille sur la banquette. Tout à coup le train siffle en entrant à Kungsbacka ; le cadet prend la main de sa compagne, ils se comprennent et sitôt que le train s'arrête ils sautent vivement à terre tous les deux. Elle court vers le « Côté des Dames », il lui emboîte

le pas, droit sur les talons… par Dieu, il se trompe, il entre dans le « Côté des Dames » lui aussi ! Et ils ferment rapidement la porte derrière eux. Au même moment la cloche de l'église s'ébranle et se met à sonner là-haut dans la ville parce que c'était dimanche soir. Pendant toute la sonnerie de la cloche ils restèrent là-dedans ; trois minutes, quatre minutes, cinq minutes se passent ; que deviennent-ils ? Ils sont encore là et la cloche sonne, le bon Dieu sait s'ils n'arriveront pas trop tard ! Enfin, Lui ouvre la porte et guette dehors. Il était nu-tête. Elle se tient juste derrière Lui et lui met sa casquette et Lui se tourne vers Elle et sourit. Puis il descend l'escalier d'un bond, Elle vient derrière, encore occupée à rajuster ses vêtements, et quand ils atteignirent le train et reprirent leurs places, pas une âme ne les avait observés, non, pas une âme en dehors de moi. Les yeux de la jeune fille étaient absolument dorés quand elle me regarda avec un sourire, mais sa petite poitrine palpitait fortement, en haut, en bas, en haut, en bas. Quelques minutes après ils étaient endormis, tous les deux ; ils perdirent connaissance sur place, tant ils étaient délicieusement las.

Que vous en semble ? Messieurs et Mesdames, mon histoire est terminée. Je néglige l'excellente dame là-bas, celle qui a un lorgnon et un col d'homme montant, c'est-à-dire celle qui a des bas bleus ; je m'adresse aux deux ou trois d'entre vous qui ne passent pas leurs jours, les dents serrées, dans une activité utile à la Société. Pardon si j'ai blessé quelqu'un, tout spécialement je demande, pardon à l'honorée dame au lorgnon et aux bas bleus. Tiens, voilà qu'elle se lève, elle se lève ! Par Dieu, ou bien elle veut s'en aller ou bien elle veut citer quelqu'un. Et si elle veut citer quelqu'un, elle veut sans doute me réfuter. Mais si elle veut me réfuter elle va dire, par exemple : Hem ! va-t-elle dire, ce monsieur a de la vie la plus masculinement grossière conception que

j'aie encore entendue. Est-ce là vivre ? Je ne sais si ce monsieur est totalement ignorant de ce qu'un des plus grands penseurs du monde a dit de la vie : Vivre c'est la guerre avec les trolls sous la voûte du cœur et du cerveau, dit-il[7]…

Vivre c'est la guerre avec les trolls, oui. Sous la voûte du cœur et du cerveau. Ça colle. Messieurs et Mesdames, le Norvégien Per Skysskaffer[8] conduisait un jour un grand poète. Tandis que la voiture roulait, le simple Per Skysskaffer parla, il dit : « Avec votre permission, qu'est-ce que c'est au juste que de composer des poèmes, à votre avis ? »… Le grand poète arbore une bouche pincée, bombe à l'extrême son jabot d'oiseau et produit les paroles suivantes : Composer des poèmes c'est tenir le jugement dernier sur soi-même… Sur quoi le norvégien Per Skysskaffer se sentit atteint dans chaque articulation.

Onze heures, mes souliers, où diable sont passés mes souliers ?… Bon, mais pour ce qui est de se hérisser contre tout et contre tous…

Une dame, grande et pâle, vêtue de noir, avec le plus rouge des sourires, me voulant du bien, me tira par la manche pour m'arrêter. Mettez en branle un mouvement comme le poète, dit-elle, alors vous aurez en tout cas le droit de parler, dit-elle. Héhé ! répondis-je. Moi qui ne connais pas seulement un poète et n'ai jamais causé avec l'un deux : moi qui suis agronome et ai vécu avec le guano et la buvée de son depuis ma petite enfance, moi qui ne pourrais pas même

---

[7] Citation d'Ibsen.

[8] C'est-à-dire Per le Voiturier.

composer un poème sur un parapluie et, à plus forte raison, encore moins sur la mort et la vie et la paix éternelle !

Oui, oui, ou un autre grand homme, dit-elle alors. Vous êtes là à faire l'important et vous ravalez tous les grands hommes. Mais les grands hommes sont encore debout, et ils parviendront à rester debout aussi longtemps que vous vivrez, vous verrez. – Madame, répondis-je, en baissant la tête respectueusement ! Madame, grand Dieu, comme cela sent la demi-culture, la médiocre culture intellectuelle, ce que vous venez de dire. Excusez-moi d'ailleurs de parler si directement ; mais si vous étiez un homme et non pas une femme, je jurerais sur ma part de paradis que vous êtes un « homme de gauche ». Je ne ravale pas *tous* les grands hommes, mais je ne juge pas la grandeur d'un homme d'après l'ampleur du mouvement qu'il a déclenché, je juge le grand homme d'après moi-même, d'après la propre vue de mon petit cerveau, d'après ma faculté spirituelle d'évaluation. Je le juge, pour ainsi dire, d'après le goût que son activité me laisse dans la bouche. Ceci n'est pas de la suffisance, c'est une décision de la logique subjective de mon sang. Ce qui importe avant tout n'est pas de créer un mouvement, d'arriver à faire supplanter Kingo par Landstad dans la commune de Höivaag près Lillesand. Ce qui a de la valeur ce n'est nullement de faire du remue-ménage parmi une plèbe d'avocats, de journalistes ou de pêcheurs galiléens, ou de publier un écrit sur Napoléon le Petit. Ce qui importe c'est d'exercer une influence et d'éduquer la *Puissance*, les élus et les supérieurs, les hommes maîtres, les grands, Caïphe, Pilate et l'Empereur. À quoi cela a-t-il servi que j'aie créé un mouvement parmi la canaille si j'ai, néanmoins, été livré à la croix ? On peut rendre la canaille si nombreuse qu'elle soit capable d'arracher avec ses ongles une parcelle de domination ; on peut lui mettre en main un couteau de boucher et lui ordon-

ner de piquer et d'éventrer, on peut la pousser, comme on pousse les ânes, à prendre le dessus dans une élection ; mais gagner *la victoire*, gagner en valeur spirituelle fondamentale, faire avancer le monde d'un pas de coq vers le profit… non, elle ne le peut pas, la canaille ne le peut pas. Les grands hommes sont d'excellents sujets de conversation, mais l'homme haut, les hommes hauts, les maîtres, les esprits mondiaux équestres, il leur faut faire un effort de mémoire quand on prononce le nom des grands hommes, pour savoir qui c'est. Et le grand homme reste en arrière, avec la plèbe, la majorité sans valeur, l'avocat, l'institutrice, le journaliste et l'empereur du Brésil comme admirateurs.

Bon, dit la dame ironiquement… Le président frappe sur la table et réclame le silence, mais la dame persiste et dit tout de même : Bon, mais si vous n'attaquez pas *tous* les grands hommes, nommez-en quelques-uns ou en tout cas nommez-en un qui trouve grâce même à vos yeux. Ce serait amusant à entendre.

Je réponds comme suit :

Je le ferais volontiers. Mais le fait est que vous me prendriez beaucoup trop brutalement au mot. Si j'en nommais un ou deux ou dix vous en conclueriez simplement qu'en dehors de ceux-là je n'en connais pas d'autres. Et, en outre, pourquoi le ferais-je ? Si je vous donnais le choix, par exemple, entre Léon Tolstoï, Jésus-Christ et Emmanuel Kant, vous réfléchiriez encore avant de choisir le bon parmi ceux-là. Vous diriez, par exemple, que tous ceux-là étaient des grands hommes, chacun à sa manière, ce en quoi toute la presse libérale et avancée vous donnerait raison…

Eh ! bien, quel est donc le plus grand de ceux-là, à votre avis ? interrompt-elle.

À mon avis, Madame, le plus grand n'est pas celui qui a été le plus habile à « débiter », bien que ce soit, maintenant et toujours, celui-là qui fasse le plus de tapage dans le monde. Non, la voix de mon sang dit que celui-là est le plus grand qui a apporté à l'existence le plus de valeur foncière, le plus de profit positif. Le grand terroriste est le plus grand, la dimension, le cric inouï qui tient le monde en équilibre.

Mais, des trois noms cités, c'est tout de même le Christ qui… ?… est-ce le Christ, oui ! me hâtai-je de dire. Vous avez tout à fait raison, Madame, et cela me fait plaisir que nous soyons tout de même d'accord sur ce point… Non, somme toute, je place très bas l'aptitude à « débiter », l'aptitude de l'apôtre, ce don purement formel d'avoir toujours le mot à la gueule. Qu'est-ce qu'un apôtre, un apôtre professionnel ? Un homme qui rend le service négatif de l'intermédiaire, un agent en marchandises. Et plus il fait dans les marchandises, plus est grande la renommée mondiale qu'il acquiert ! Héhé, c'est comme cela, plus il est capable de faire le boniment, plus il peut étendre son affaire. Mais quel poids cela peut-il avoir de prêcher à mon bon voisin Ola Nordistuen[9] les vues de Faust sur l'existence ! Cela modifiera-t-il, peut-être, le mode de penser du siècle qui vient ?

Mais qu'adviendra-t-il de Ola Nordistuen si personne… ?

Laissez Ola Nordistuen aller au diable ! interrompis-je, Ola Nordistuen n'a rien d'autre à faire en ce monde qu'à se morfondre en attendant de mourir, c'est-à-dire de débarrasser le plancher le plus tôt possible. Ola Nordistuen est bon à fumer la terre, il est le soldat que Napoléon piétine sous les

---

[9] Nom typique de paysan, l'équivalent de Jacques Bonhomme.

fers de son cheval, voilà Ola Nordistuen… sachez-le bien ! Ola Nordistuen n'est même pas, le diable me danse, un commencement, encore moins un résultat de quoi que ce soit ; il n'est pas même une virgule dans le grand Livre, mais une tache dans le papier. Voilà Ola Nordistuen…

Chut ! Au nom de Dieu ! dit la dame terrifiée, en regardant le président pour voir s'il va m'expulser.

Bon ! répondis-je, héhéhé, bon, je n'en dirai pas plus long. Mais, au même instant, mon regard tombe sur sa bouche exquise et je dis : Pardon, Madame, de vous avoir retenue si longtemps avec des balivernes et des billevesées. Permettez-moi plutôt de vous remercier infiniment de votre bienveillance. Votre bouche est merveilleusement belle quand vous souriez. Adieu.

Mais voilà qu'elle rougit de tout son visage et m'invite chez elle. Simplement chez elle, dans sa maison, là où elle habite. Héhéhé ! Elle habite dans telle et telle rue, tel et tel numéro. Elle aimerait causer encore un peu avec moi de cette question, elle n'est pas de mon avis et pourrait faire mainte et mainte objection. Si je venais demain soir elle serait toute seule. Alors, viendrais-je demain soir ? Merci. Alors adieu.

Et puis ce n'était pas autre chose que ceci : elle voulait me montrer une nouvelle couverture moelleuse, un dessin national, tissage de Hallingdal.

« Le soleil brille sur la colline[10]… »

---

[10] Refrain de chanson populaire.

Nagel sauta à bas du lit, ouvrit les rideaux et regarda dehors. Le soleil brillait sur la place du marché et le temps était calme. Il sonna. Il voulait profiter de la négligence de Sara pour l'approcher d'un peu plus près aujourd'hui. Voyons de quoi est faite cette fille du Trondhjem aux yeux pleins de sexe. Ce n'est sans doute que du bluff.

Il la prit par la taille, sans plus.

— À bas les pattes ! dit-elle, furieuse, en le repoussant.

Alors il demanda froidement :

— Pourquoi n'ai-je pas eu mes souliers plus tôt ?

— Ah ! je vous demande excuse pour les souliers, répond Sara. Nous avons lessive aujourd'hui et nous avons beaucoup d'ouvrage.

Nagel resta dans sa chambre jusqu'à midi, sur quoi il sortit et alla au cimetière pour assister à l'enterrement de Karlsen. Il portait comme d'habitude son costume jaune.

V

Quand Nagel arriva au cimetière il n'y avait encore personne en vue. Il s'avança vers la tombe et y jeta un regard ; il y avait deux fleurs blanches dans le fond. Qui les avait jetées là, et dans quelle intention ? J'ai déjà vu ces fleurs blanches, dit-il. Tout à coup l'idée lui vint qu'il n'était pas rasé. Il regarda sa montre, délibéra un moment, puis redescendit rapidement en ville. Au milieu de la place il vit le suppléant du juge cantonal venir à sa rencontre ; Nagel mit le cap sur lui et le regarda, mais aucun des messieurs ne dit rien, ils ne se saluèrent pas non plus. Nagel entra chez le coiffeur. Au même moment les cloches de l'église se mirent à sonner pour le cortège funèbre.

Nagel prit son temps, ne causa avec personne, ne prononça pas une parole, par contre il examina les images sur les murs pendant plusieurs minutes ; il allait d'un mur à l'autre et considérait chaque image. Enfin son tour vint et il s'assit dans le fauteuil.

Juste comme il avait fini et ressortait dans la rue, il vit le suppléant du juge cantonal qui semblait être revenu sur ses pas et attendre quelque chose. Il portait une canne à la main gauche, mais aussitôt qu'il aperçut Nagel, il la passa dans la droite et se mit à la faire tournoyer. Les deux hommes marchèrent lentement l'un vers l'autre. « Il n'avait pas de canne quand je l'ai rencontré, il y a un instant, se dit Nagel. Elle n'est pas neuve, il ne vient pas de l'acheter, mais de l'emprunter. C'est une canne de rotin. »

Quand ils furent arrivés côte à côte, le suppléant s'arrêta ; Nagel aussi stoppa brusquement ; tous deux s'arrêtèrent presque en même temps. Alors Nagel souleva sa casquette de velours comme pour se gratter la nuque et la remit ; par contre le suppléant planta sa canne rudement sur les pavés, derrière son dos, et s'appuya dessus. Il resta ainsi quelques secondes et continua à ne rien dire. Soudain il se redressa, tourna le dos à Nagel et s'en alla. Finalement Nagel vit son dos disparaître au coin de la boutique du coiffeur.

Cette scène muette se déroula en présence de plusieurs personnes. Entre autres, un homme, qui vendait des billets de loterie pour une machine à calandrer, avait tout vu. Un peu plus loin que lui était assis un homme qui faisait le commerce de figurines de plâtre, et cet homme avait aussi observé l'étrange scène : Nagel reconnut dans le plâtrier un des clients qui avaient assisté l'autre soir à la scène du café et avaient ensuite pris son parti contre l'hôtelier.

Quand Nagel arriva au cimetière pour la seconde fois, le pasteur était déjà en train de prononcer son discours. C'était noir de monde. Nagel alla vers la tombe, mais s'assit à l'écart sur une grande dalle de marbre neuve qui portait l'inscription suivante : « Vilhelmine Meek, née le 20 mai 1873, morte le 16 février 1891. » La dalle était battant neuve et la terre sur laquelle elle reposait venait d'être aplanie à la bêche.

Nagel appela d'un signe un gamin.

— Tu vois l'homme là-bas, celui qui a le paletot brun ? demanda-t-il.

— Celui avec une casquette ? C'est Minûte.

— Va le prier de venir ici.

Et le gamin partit.

Quand Minûte arriva, Nagel se leva, lui tendit la main et dit :

— Bonjour, mon ami. Cela me fait plaisir de vous revoir. Avez-vous eu le paletot ?

— Le paletot ? Non, pas encore. Mais cela viendra, répondit Minûte. Ne puis-je vous remercier grandement … pour hier… et merci de tout ! Oui, oui, aujourd'hui nous enterrons Karlsen ! Ah, oui, au nom de Dieu, il faut bien nous y résigner !

Tous deux s'assirent sur la dalle de marbre neuve et causèrent. Nagel sortit de sa poche un crayon et se mit à écrire sur la dalle.

— Qui est-ce qui est enterré ici ? demanda-t-il.

— Vilhelmine Meek. Nous l'appelions d'ailleurs simplement Mina Meek, par abréviation. Ce n'était presque qu'une enfant ; je crois qu'elle avait vingt ans.

— Non, elle n'en avait même pas dix-huit, d'après ce qu'indique l'inscription. C'était une brave personne, elle aussi ?

— Vous dites cela d'une manière si étrange ; mais…

— J'ai simplement remarqué chez vous cette belle particularité que vous parlez bien de toutes les personnes, quelles qu'elles soient.

— Si vous aviez connu Mina Meek, je suis sûr que vous auriez été de mon avis. C'était une bonne âme, d'une bonté

tout à fait extraordinaire. Si quelqu'un est un ange de Dieu, alors elle en est un.

— Était-elle fiancée ?

— Fiancée ? Non, pas du tout. Pas que je sache. Elle n'était sûrement pas fiancée ; elle lisait toujours la Bible et parlait tout haut avec Dieu, souvent en pleine rue, que tous l'entendaient. Et les gens s'arrêtaient et faisaient silence ; tout le monde aimait Mina Meek.

Nagel remit le crayon dans sa poche. Il y avait quelque chose d'écrit sur la pierre, des vers, cela ne faisait pas bien sur le marbre blanc.

Minûte dit :

— Vous attirez grandement l'attention. J'étais là-bas à écouter le discours ; mais j'ai remarqué qu'au moins la moitié de l'assistance était occupée de vous.

— De moi ?

— Oui, il y en avait plusieurs qui chuchotaient et se demandaient entre eux qui vous étiez. Maintenant les voilà qui regardent par ici.

— Quelle est cette dame avec une grande plume noire à son chapeau ?

— Celle qui a une ombrelle avec un manche blanc ? C'est Fredrikke Andresen, Mademoiselle Fredrikke, dont je vous ai parlé. Et celle qui est à côté d'elle, qui regarde par ici juste maintenant, c'est la fille du commissaire de police ; elle s'appelle Mademoiselle Olsen, Gudrun Olsen. Oh ! je les connais toutes. Dagny Kielland est là aussi ; elle a une robe noire aujourd'hui et elle lui va presque mieux qu'aucune

autre robe ; l'avez-vous vue ? D'ailleurs elles ont toutes des robes noires aujourd'hui, cela va de soi ; je dis des bêtises. Vous voyez le monsieur avec le pardessus d'été bleu et des lunettes ? C'est le docteur Stenersen. Ce n'est pas lui qui est médecin de district ici, il est simplement médecin praticien, il s'est marié l'année dernière. Sa femme se tient plus loin ; je ne sais pas si vous pouvez voir une petite dame brune avec une bordure de soie à son manteau ? C'est sa femme. Elle est un peu maladive et doit toujours être habillée chaudement. Voilà aussi le suppléant qui vient…

Nagel demanda :

— Pouvez-vous me montrer le fiancé de Mademoiselle Kielland ?

— Mais c'est le lieutenant Hansen. Il n'est pas là, il est en expédition ; voilà plusieurs jours qu'il est parti ; il est parti aussitôt après les fiançailles.

Après un court silence, Nagel dit :

— Il y avait deux fleurs au fond de la tombe, deux fleurs blanches… vous ne sauriez pas d'où elles viennent ?

— Si, répond Minûte. C'est-à-dire… interrogez-vous ? est-ce une question ?… C'est une honte de raconter cela ; j'aurais peut-être pu les faire placer sur la bière, si je l'avais demandé, au lieu de les jeter au vent, pour ainsi dire, de cette manière ; mais à quoi pouvaient servir deux fleurs ? Et où que je les eusse placées, ce n'eût jamais été plus que deux fleurs. Alors, de préférence, je me suis levé un peu après trois heures ce matin, je peux bien dire cette nuit, et je les ai déposées dans la tombe. Je suis descendu moi-même dans la tombe pour les arranger et je lui ai dit deux fois adieu à haute voix pendant que j'étais dans la tombe. Cela m'a fait

une si forte impression qu'ensuite je suis allé dans la forêt en me tenant les mains devant les yeux, de chagrin. C'est étrange de se séparer de quelqu'un pour toujours et, bien que Jens Karlsen fût tellement au-dessus de moi sous tous les rapports, il était pour moi un bon ami.

— Ainsi donc, les fleurs viennent de vous ?

— Oui, elles viennent de moi. Mais ce n'est pas par ostentation que j'ai fait cela ; Dieu m'en est témoin. Du reste cela ne vaut pas la peine de parler d'une pareille bagatelle. Je les ai achetées hier soir en rentrant chez moi après vous avoir quitté. Il s'est trouvé que mon oncle m'a donné une demi-couronne pour mon usage personnel, quand je lui ai apporté votre argent ; il était si content aussi qu'il m'aurait presque culbuté. Oh ! il viendra bien un jour vous remercier ; si, si, il le fera, je sais qu'il le fera. Mais quand j'eus reçu cette demi-couronne j'en vins à me rappeler que je n'avais pas acheté de fleurs pour l'enterrement et je descendis au quai…

— Vous êtes descendu au quai ?

— Oui, chez une dame qui demeure là-bas.

— Dans une maison en rez-de-chaussée ?

— Oui.

— Est-ce que la dame a des cheveux blancs ?

— Oui, des cheveux tout blancs ; l'avez-vous vue ? Elle est la fille d'un capitaine de navire, mais elle est cependant très pauvre. D'abord elle ne voulait pas accepter ma demi-couronne, mais je l'ai tout de même laissée sur une chaise en m'en allant, bien qu'elle protestât et dit : Non, plusieurs fois.

Elle est si timide, et sa modestie la fait certainement souffrir plus d'une fois.

— Savez-vous comment elle s'appelle ?

— Martha Gude.

— Martha Gude.

Nagel tira son carnet, écrivit le nom et dit :

— A-t-elle été mariée ? Est-elle veuve ?

— Non. Elle a longtemps voyagé avec son père, aussi longtemps qu'il a conduit un navire ; mais, depuis sa mort, elle a demeuré ici.

— N'a-t-elle donc pas de parents ?

— Je ne sais pas. Non, elle ne doit pas en avoir.

— De quoi vit-elle donc ?

— Dieu sait de quoi elle vit. Il n'y a personne qui le sache. D'ailleurs elle doit sans doute recevoir quelque chose du bureau de bienfaisance.

— Écoutez, vous êtes entré chez cette dame, cette Martha Gude, quelle apparence a son intérieur ?

— Quelle apparence peut avoir une pauvre vieille chambre ? Il y a là un lit, une table, une couple de chaises ; il doit du reste y avoir trois chaises, quand j'y réfléchis, car il y en a une aussi dans le coin près du lit ; elle est garnie de peluche rouge, mais il faut l'appuyer au mur, sinon elle ne peut pas tenir debout tant elle est mauvaise. Je ne me rappelle pas qu'il y ait autre chose.

— N'y a-t-il vraiment rien de plus ? Il n'y a pas une horloge accrochée au mur, une vieille image ou quelque chose de ce genre ?

— Non. Pourquoi demandez-vous cela ?

— La chaise qui ne peut pas tenir debout, je veux dire celle en peluche rouge, quel aspect a-t-elle ? Est-elle très ancienne ? Pourquoi donc est-elle près du lit ? Ne peut-on pas s'asseoir dessus ? Est-ce une chaise avec un dossier haut ?

— Oui, avec un dossier haut, je crois, je ne me rappelle pas exactement.

Là-bas vers la tombe on commençait à chanter. Les assistants avaient fini de défiler en jetant une poignée de terre sur la bière. Quand le chant fut fini aussi, il y eut un instant de silence complet ; puis les gens commencèrent à se disperser de tous les côtés. La plupart descendirent en traversant le cimetière vers le grand portail, d'autres restèrent debout à causer ensemble à mi-voix. Un groupe de messieurs et de dames prit le chemin qui menait vers Nagel et Minûte, tous des jeunes gens, des dames avec des yeux brillants, étonnés, qui examinaient les deux personnages. Le visage de Dagny Kielland rougit fortement, mais elle conserva les yeux fixés droit devant soi sans regarder à droite ni à gauche ; le suppléant du juge cantonal non plus ne leva pas les yeux, mais continua de parler en sourdine avec une des dames.

Juste comme ils passaient, le docteur Stenersen, qui faisait aussi partie du groupe, s'arrêta. Il fit signe à Minûte qui se leva. Nagel resta assis tout seul.

— Voulez-vous prier ce Monsieur… dit le docteur ; Nagel n'en entendit pas davantage. Mais un peu plus tard il en-

tendit prononcer son nom et il se leva, lui aussi. Il ôta sa casquette et fit un grand salut.

Le docteur s'excusa ; il était chargé d'une mission peu agréable par une dame, une des dames dans la compagnie desquelles il se trouvait, Mademoiselle Meek, il devait prier ces messieurs de bien vouloir faire un peu attention à la pierre, la pierre tombale, et ne pas s'asseoir dessus. La dalle était neuve, on venait de la poser, les fondations étaient encore fraîches, la terre tout à fait meuble, si bien qu'il pouvait se produire un tassement, tout à fait à l'improviste. C'était la sœur de la défunte qui leur adressait cette prière.

Nagel demanda mille fois pardon. C'était une étourderie de sa part, une négligence, et il comprenait parfaitement l'inquiétude de Mademoiselle pour la pierre. Il remercia aussi le docteur.

Cependant ils s'étaient mis à marcher. Quand ils furent descendus au portail, Minûte dit adieu et le docteur et Nagel restèrent seuls. Ce fut seulement alors qu'ils se présentèrent l'un à l'autre.

Le docteur demanda :

— Et vous avez peut-être l'intention de vous installer ici quelque temps ?

— Oui, répondit Nagel. Il faut bien suivre la mode, aller à la campagne l'été et prendre des vacances, amasser des forces pour l'hiver afin de reprendre le collier… C'est une amusante petite ville que vous avez là.

— D'où êtes-vous ? Je suis en train d'étudier quel dialecte vous parlez.

— Je suis originaire du Finmarken, je suis Kvæn[11]. Mais j'ai vécu un peu ici et un peu là.

— Venez-vous de l'étranger ?

— Seulement de Helsingfors.

Ils parlèrent d'abord de maintes choses indifférentes, mais la conversation s'aiguilla bientôt vers d'autres questions, les élections, la mauvaise récolte en Russie, la littérature, et feu Karlsen.

— Quelle est votre opinion, avez-vous enterré un suicide aujourd'hui ? demanda Nagel.

Le docteur ne pouvait pas dire cela, ne voulait pas le dire. Cela ne le regardait pas, et il ne voulait pas s'en mêler. On disait tant de choses. Mais d'ailleurs, pourquoi ne serait-ce pas un suicide ? Tous les théologiens devraient se tuer.

— Pourquoi cela au juste ?

Pourquoi ? Parce que leur rôle était périmé, parce que notre siècle les avait rendus superflus. Les gens avaient commencé à penser par eux-mêmes et chez eux le sentiment religieux s'était de plus en plus effacé.

« Homme de gauche » ! pensa Nagel. Il ne pouvait pas comprendre quel gain ce pouvait être pour l'homme que l'on dépouillât la vie de tout symbole, de toute poésie. Au reste cela pouvait faire question de savoir si le siècle avait rendu les théologiens superflus, puisque, précisément, le sentiment religieux *n'était pas* en régression…

---

[11] Race parente des Finnois.

Sans doute, pas dans les basses couches du peuple… quoique toutefois de plus en plus… mais, chez les gens éclairés, il était positivement en régression.

— Mais, du reste, ne parlons plus de cela, interrompit brusquement le docteur ; nous avons des points de vue par trop différents. » Le docteur était libre-penseur, le docteur avait déjà entendu ces objections tant de fois qu'il n'en savait pas le nombre. Et cela l'avait-il converti ? Durant vingt années il était demeuré le même. Comme médecin, il avait contribué à extraire « l'âme » des gens à la cuiller ! Non, il avait dépassé le stade de la superstition… « Que pensez-vous des élections ? »

— Les élections ? » Nagel rit. « J'ai bon espoir » dit-il.

— Oui, moi aussi, dit le docteur. Ce serait une honte éternelle si le ministère n'obtenait pas la majorité sur un programme aussi intégralement démocratique. » Le docteur était « homme de gauche » et radical, il l'avait été depuis qu'il avait l'âge de raison. Il avait de grandes craintes pour Buskerud[12], il abandonnait les Smaalenene[13]. « Le fait est que, dit-il, nous avons trop peu de monnaie, à gauche. Vous et les autres qui avez la monnaie maintenant, vous devriez nous soutenir. Il s'agit en vérité un peu de l'avenir de tout le pays. »

— Moi ? J'ai de l'argent ? demanda Nagel. Ah ! ce n'est pas riche.

---

[12] Petite circonscription électorale : équivalent de « Carpentras ».

[13] District paysan du sud de la Norvège.

— Bon, bon, même quand vous ne seriez pas précisément millionnaire. Quelqu'un a raconté que vous étiez un vrai Crésus, que vous possédiez, par exemple, une propriété rurale de soixante-deux mille couronnes.

— Héhéhé. Je n'ai jamais entendu pareille folie. Voici à quoi cela se réduit : j'ai, ces jours-ci, encaissé une parcelle d'héritage maternel, quelques pauvres milliers de couronnes. Voilà tout. Par contre je ne possède pas de propriété rurale, c'est une mystification.

Ils étaient arrivés à la maison du docteur, une maison à un étage, peinte en jaune, avec une véranda. La peinture était écaillée en maints endroits. Les gouttières du toit pendaient en lambeaux. À l'étage, une vitre manquait, les rideaux étaient loin d'être propres. Nagel éprouva une impression d'antipathie à l'aspect désordonné de la maison et voulut partir tout de suite ; mais le docteur dit :

— Ne voulez-vous pas entrer ? Non ? Alors, j'espère que je vous verrai plus tard. Ma femme et moi nous serions tous deux très heureux si vous nous rendiez visite. Vous ne voulez pas entrer et saluer ma femme maintenant ?

— Madame votre femme était au cimetière ? elle est à peine rentrée.

— Vous avez, ma foi, raison ; elle était en compagnie des autres. Eh ! bien, venez plus tard, alors, quand vous passerez par là.

Nagel redescendit à l'hôtel en flânant ; mais juste comme il allait passer la porte une idée lui vint. Il claqua des doigts, éclata d'un petit rire bref et dit tout haut : « Ce serait amusant de voir si les vers y sont encore ! » Là-dessus il remonta au cimetière et s'arrêta devant la pierre tombale de

Mina Meek. On ne voyait personne nulle part ; mais les vers avaient été effacés. Qui avait fait cela ? Il ne restait pas la moindre trace de son écriture.

VI

Le lendemain matin Nagel se trouvait de parfaite et joyeuse humeur. Cela lui était venu tandis qu'il était couché dans son lit, c'était comme si le plafond de sa chambre avait brusquement monté, s'élevant de plus en plus jusqu'à l'infini, et était devenu une lointaine et claire voûte céleste. Et il perçut tout à coup sur son corps une brise douce et molle, comme s'il était couché dehors dans l'herbe. Les mouches bourdonnaient aussi alentour dans la chambre : c'était une chaude matinée d'été.

Il s'habilla en un tour de main, quitta l'hôtel sans manger et sortit flâner en ville. Il était alors onze heures.

De maison en maison résonnaient déjà les pianos ; à travers les fenêtres ouvertes se faisaient entendre des mélodies, différentes selon les quartiers, et, dans la rue, un chien énervé répondait à hauts aboiements prolongés. Nagel se sentit envahi d'une sensation de clair bien-être, il se mit involontairement à chanter à mi-voix pour lui-même et, en passant devant un vieil homme qu'il salua, il trouva l'occasion de lui mettre une piécette dans la main.

Il arriva à une grande maison blanche. Une fenêtre s'ouvre au premier étage, une fine main blanche accroche le loquet. Le rideau s'agite encore, la main s'attarde sur le loquet et Nagel eut l'impression que quelqu'un se tenait derrière le rideau et l'observait. Il s'arrêta et leva les yeux, il resta fixe à son poste plus d'une minute, mais personne ne se laissa voir. Il lut sur la plaque de la porte : F. M. Andresen, consulat de Danemark.

Nagel allait justement partir, mais quand il se retourna, Mademoiselle Fredrikke tendit dehors son visage allongé et distingué, et le suivit de ses yeux étonnés. Il s'arrêta de nouveau, leurs regards se rencontrèrent, les joues de la jeune fille commencèrent à se colorer ; mais, comme par bravade, elle remonta un peu les manches de sa robe et s'accouda à la fenêtre. Elle resta longtemps ainsi, sans qu'aucun changement survînt et Nagel fut contraint à la longue d'en finir et de s'en aller. Au même moment une question singulière surgit dans sa tête. « Je me demande si la jeune dame était agenouillée de l'autre côté de la fenêtre ? En ce cas, pensa-t-il, ce n'est pas très haut de plafond dans l'appartement du consul, car la fenêtre a à peine six pieds de haut et il n'y a qu'un pied entre sa partie supérieure et l'avant-toit. » Il dut rire de lui-même à propos de cette idée saugrenue ; qu'avait-il à faire avec l'appartement du consul Andresen !

Il continua sa flânerie.

En bas, au quai, le travail battait son plein. Ouvriers des entrepôts, douaniers et pêcheurs se croisaient, chacun occupé de son travail. Les treuils ferraillaient, deux vapeurs sifflèrent presque en même temps, annonçant leur départ. La mer était absolument calme, le soleil brillait et faisait de l'eau une seule plaque d'or dans laquelle navires et barques s'enfonçaient, comme fondus, jusqu'au milieu de la carène. D'un énorme trois-mâts, loin en mer, on entendait un pauvre orgue de Barbarie et, quand les sirènes et les treuils se taisaient un moment, sa triste mélodie résonnait comme une voix de jeune fille, une voix tremblante, expirante, qui n'en pouvait plus. À bord du trois-mâts on faisait aussi des blagues avec l'orgue de Barbarie et on se mit à danser la polka sur ses airs touchants.

Nagel remarqua un enfant, une toute petite fille, debout, qui serrait un chat dans ses bras ; le chat pendait tout droit, très patiemment, de telle sorte que ses pattes de derrière reposaient presque sur le sol et il ne faisait pas un mouvement. Nagel caressa la joue de la fillette et lui parla :

— Est-ce que c'est ton chat ?

— Oui. Deux, quatre, six, sept.

— Ah ! ah : tu sais aussi compter ?

— Oui. Sept, huit, onze, deux, quatre, six, sept.

Il continua sa marche. Dans la direction du presbytère, un pigeon blanc ivre de soleil tanguait de biais au ras du ciel et disparut derrière les cimes des arbres ; il avait l'air d'une flèche d'argent étincelante qui tomba à terre dans le lointain. Un bref coup de feu, presque sans bruit, partit quelque part, et un peu après, un panache de fumée bleue monta de la forêt de l'autre côté de la baie.

Quand Nagel fut arrivé au dernier môle et qu'il eut marché plusieurs fois de long en large sur le quai désert, il gravit la pente sans y penser et se rendit dans la forêt. Il marcha une bonne demi-heure, s'enfonçant toujours de plus en plus dans la forêt et s'arrêta enfin dans un petit sentier. Tout était tranquille, on ne voyait pas même un oiseau, et il n'y avait pas un nuage au ciel. Nagel se retira encore quelques pas à l'écart, chercha une place sèche et s'étendit tout de son long sur le dos. À sa droite il avait le presbytère, à sa gauche la ville, et au-dessus de soi l'immense mer du ciel bleu.

Hein ! si l'on était là-haut, si l'on errait parmi les soleils, si l'on sentait les queues des comètes vous éventer le front ! Comme la terre était minuscule et les hommes petits ; une

Norvège avec deux millions de *Sætersdöler*[14] et une banque hypothécaire avec des secours alimentaires ! À quoi cela ressemblait-il d'être un homme pour si peu de chose ? On se frayait un chemin en jouant des coudes à la sueur de son front durant quelques pauvres années de poussière, pour, ensuite, périr tout de même, tout de même ! Nagel se frotta la tête. Oh ! il en arriverait à s'expédier hors du monde, pour en finir ! Réaliserait-il jamais sérieusement cette idée ? Oui. Et par le Dieu du ciel, oui ; il ne reculerait pas ! Et dans ce moment il était absolument ravi d'avoir en réserve cette issue si simple ; les larmes lui vinrent aux yeux, d'enthousiasme, et on pouvait presque entendre sa respiration. Il était déjà bercé sur la mer du ciel et pêchait avec un hameçon d'argent, en chantant. Et la barque était de bois odoriférant et les rames étincelaient comme des ailes blanches ; quant à la voile, elle était de soie bleu pâle et taillée en croissant de lune…

Une joie frémissante le parcourut, il s'oublia totalement, se sentit transporté et se blottit dans le rayonnement furieux du soleil. Le silence l'enchantait, une satisfaction absolue le possédait, rien ne venait le déranger ; seul, là-haut dans l'air, bruissait un son moelleux, le son de l'énorme pilon broyeur, Dieu qui faisait tourner sa roue. Alentour la forêt ne remuait pas une feuille, pas une aiguille. Nagel se recroquevilla d'aise, remonta les genoux sous lui, et s'ébroua parce que tout était si bon. Une voix l'appela et il répondit : oui ; il se leva sur son coude et regarda autour de soi. Il n'y avait personne. Il dit : oui, encore une fois, et prêta l'oreille, mais personne ne se montra. C'était pourtant étrange, il avait si distinctement entendu quelqu'un l'appeler ; mais il n'y réfléchit

[14] Paysans-du Sætersdal.

pas davantage, ce n'était peut-être qu'un jeu de son imagination, en tout cas il ne voulait pas se laisser déranger. Il était dans un état mystérieux, plein d'une euphorie psychique ; chacun de ses nerfs était éveillé, il percevait de la musique dans son sang, se sentait en famille avec toute la nature, le soleil et les montagnes et tout le reste, le sentiment de sa personnalité l'enveloppait comme un souffle issu des arbres, des mottes de terre et des herbes. Son âme devenait grande et sonore comme un orgue au fond de lui-même et jamais il n'oublia comment la suave musique fluait et refluait positivement dans son sang.

Il resta étendu encore quelque temps, à jouir de sa solitude. Puis il entendit des pas en bas sur le sentier, des pas réels auxquels il ne pouvait se tromper. Il leva la tête et vit un homme qui venait de la ville. L'homme portait sous le bras un long pain et menait une vache derrière soi avec une corde ; il essuyait constamment la sueur de son visage et il était en bras de chemise à cause de la chaleur, mais il portait néanmoins une épaisse écharpe de laine rouge faisant deux fois le tour de son cou. Nagel resta sans bouger à observer le paysan. C'était bien lui ! C'était le Sæterdöle, le Norvégien, héhé, oui, c'était l'indigène, avec la galette sous le bras et la vache sur les talons ! Ah ! c'était une vision ! Héhéhéhéhé ! Dieu t'assiste, vaillant Viking de Norvège, si tu desserrais un peu ton écharpe et lâchais tes poux ! Tu ne pourrais pas vivre, cela te donnerait de l'air frais et tu en mourrais. Et la presse déplorerait ton décès prématuré et en ferait toute une histoire ; mais pour éviter le retour de pareils accidents le député libéral Vetle Vetlesen déposerait un projet de loi tendant à la rigoureuse protection de la vermine nationale.

Dans le cerveau de Nagel d'amères joyeusetés naissaient l'une après l'autre. Il se leva et rentra chez lui de mauvaise

humeur et surexcité. Ah ! il avait absolument raison, ce n'était partout que poux et *gammelost*[15] et catéchisme de Luther. Et les hommes étaient des citoyens de taille moyenne dans des huttes à deux étages ; ils mangeaient et buvaient le strict nécessaire, se régalaient de grogs et de politique électorale et commerçaient jour à jour dans le savon noir, les peignes de cuivre et le poisson. Mais la nuit, quand il tonnait, ils étaient couchés et, par pure anxiété, lisaient Johan Arendt[16]. Ah, procurez-nous une seule et unique exception, voyez si c'est possible ! Apportez-nous, par exemple, un crime bien conduit, un péché éminent ! Mais foin de cette ridicule et bourgeoise erreur d'ABC, plutôt la rare et horrifiante débauche, la délicate perversité, le péché royal, plein de la brutale magnificence de l'enfer. Non, tout était mesquin. Que pensez-vous des élections, Monsieur ? J'ai la plus grande crainte pour Buskerud…

Mais quand Nagel repassa par les quais et qu'il vit autour de soi la vie affairée, son humeur s'éclaircit petit à petit, il redevint joyeux et se remit à chanter. Il ne faisait pas un temps à être triste, il faisait beau, un bon temps, une pétillante journée de juin. Toute la petite ville s'étalait et resplendissait au soleil comme une cité enchantée.

Quand il entra dans la porte de l'hôtel, Nagel avait déjà depuis longtemps oublié toute son amertume ; son cœur était sans rancune, de nouveau rayonnait dans son âme l'image d'une barque de bois odoriférant et d'une voile de soie bleu pâle, taillée en croissant de lune…

---

[15] « Vieux fromage ». Sorte de fromage très fort et nauséabond.

[16] Piétiste auteur de livres édifiants.

Il conserva sa bonne humeur toute la journée. Il sortit de nouveau vers le soir, prit de nouveau le chemin vers la mer et retrouva les mille petites choses qui le mettaient dans le ravissement. Le soleil déclinait, la brutale et brûlante lumière s'estompait et s'épandait moelleusement sur l'eau ; il n'était pas jusqu'au vacarme venu des navires là-bas qui ne résonnât plus calmement. Nagel vit que l'on hissait des pavillons ça et là sur la baie, sur plusieurs maisons de la ville aussi ondoyaient des drapeaux et, peu après, le travail s'arrêta sur tous les quais.

Cela n'éveilla en lui aucune idée, il remonta dans la forêt, flâna de long en large, alla jusqu'aux communs du presbytère et regarda dans la cour. De là il rentra dans la forêt, s'enfonça dans l'endroit le plus sombre qu'il put trouver et s'assit sur une pierre. Il appuya sa tête sur une main, de l'autre, il tambourinait sur son genou. Il demeura ainsi un long moment, peut-être toute une heure, et quand enfin il se leva et s'en alla le soleil était tout à fait couché. La première teinte de crépuscule avait recouvert la ville.

Une grande surprise l'attendait. En sortant de la forêt il avait découvert une quantité de feux allumés alentour sur les hauteurs, peut-être vingt brasiers qui brûlaient comme de petits soleils dans toutes les directions. Là-bas sur l'eau c'était un fourmillement de barques et, dans ces bateaux, on frottait des allumettes qui brillaient d'une flamme rouge et verte. Et même, de l'un des bateaux où chantait un quatuor vocal, quelques fusées montèrent dans le ciel. Beaucoup de gens étaient sur pied, là-bas sur le quai des vapeurs c'était noir de monde assis ou marchant.

Nagel poussa une petite exclamation de surprise.

Il s'adressa à un homme et lui demanda ce que signifiaient les feux et les drapeaux. L'homme le regarda, cracha, le regarda de nouveau et répondit que c'était le 23 juin, c'était la nuit de la Saint-Jean. Bah ! c'était la nuit de la Saint-Jean ! Au fait, c'était exact, il n'y avait pas à s'y tromper, cela concordait aussi avec la date. Pensez, la nuit de la Saint-Jean, ce soir, les bonnes choses s'accumulaient, c'était la nuit de la Saint-Jean par-dessus le marché ! Nagel se frotta les mains de contentement et il s'en alla flâner, lui aussi, sur le quai des vapeurs et plusieurs fois il répéta à part soi que c'était une chance non pareille qui lui arrivait.

Dans un groupe de dames et de messieurs il vit de loin l'ombrelle rouge sang de Dagny Kielland et quand il découvrit aussi le docteur Stenersen dans le groupe il ne réfléchit pas, mais alla vers lui. Il salua, serra la main du docteur et continua à rester tête nue un long moment. Le docteur le présenta à la société ; Madame Stenersen aussi lui tendit la main et il s'assit à côté d'elle. La dame était pâle et avait un teint cendreux qui la faisait paraître maladive ; mais elle était très jeune, à peine plus de vingt ans. Elle était chaudement vêtue.

Nagel remit sa casquette et dit, en s'adressant à tous :

— Je vous prie de m'excuser de m'introduire dans votre société, de venir ainsi en intrus…

— Mais non, vous nous faites plaisir, interrompit la dame aimablement. Vous pourriez peut-être aussi organiser un chœur !

— Non, j'en suis incapable, répondit-il, je suis aussi peu doué pour la musique que possible.

— Au contraire, c'est très bien que vous soyez venu ; nous étions justement en train de parler de vous, déclara le docteur… Pourtant, vous jouez du violon ?

— Non, répondit de nouveau Nagel en secouant la tête ; et il sourit aussi. Je n'en fais rien. » Mais soudain, sans aucun motif, il se lève et dit, cependant que ses yeux deviennent tout à fait brillants : « Ah ! je suis heureux aujourd'hui. Il a fait un temps si délicieux toute la journée, depuis que je me suis éveillé ce matin ; j'ai marché dans le plus beau des rêves dix heures durant. Pensez donc ; je suis littéralement hanté par l'idée de me trouver dans une barque de bois odoriférant avec une voile de soie bleu pâle, taillée en forme de croissant de lune. N'est-ce pas beau ? Je ne puis décrire le parfum de la barque, j'en serais incapable, quel qu'en fût mon désir, quelle que fût mon habileté à trouver le mot juste. Mais pensez, il me semble que je suis en train de pêcher et que j'emploie un hameçon d'argent. Excusez-moi, ne trouvez-vous pas, vous, en tout cas, mesdames, que cela est… Ah ! non, je ne sais pas.

Aucune des dames ne répondit, elles échangeaient des regards embarrassés et s'interrogeaient mutuellement des yeux : que devaient-elles faire ? Finalement elles se mirent à rire, l'une après l'autre ; elles ne montraient aucun ménagement, mais riaient aux éclats de toute cette histoire.

Les regards de Nagel allaient de l'une à l'autre, ses yeux étaient encore brillants et, visiblement, il pensait encore à la barque à la voile bleue. Mais, bien que son visage fût calme, ses mains tremblaient un peu.

Le docteur vint à son secours et dit :

— Oui, c'est une sorte d'hallucination qui…

— Non, pardon, répondit Nagel. Oui, d'ailleurs, volontiers ; pourquoi pas ? Peu importe comment vous appelez cela. J'ai été délicieusement ensorcelé toute la journée, que ce soit ou non une hallucination. Cela a commencé ce matin alors que j'étais encore au lit. J'entendis bourdonner une mouche, ce fut mon premier fait de conscience après que je me fus éveillé ; ensuite je vis le soleil s'infiltrer par un trou du rideau et tout d'un coup un état d'âme délicat et clair naquit en moi. J'eus dans mon âme la perception de l'été : imaginez un suave murmure dans l'herbe et que ce murmure traverse votre cœur. Hallucination… oui c'en pouvait être une, je n'en sais rien ; mais remarquez que je dois avoir été dans un état donné de réceptivité, que j'ai entendu la mouche juste au bon moment, qu'à ce moment j'avais besoin de telle sorte et de telle quantité de lumière, soit un seul rayon de soleil à travers un trou du rideau, et ainsi de suite. Mais, plus tard, quand je me fus levé et que je sortis, je vis d'abord une belle dame à une fenêtre… en même temps il regarda Mademoiselle Andresen qui baissa les yeux… ensuite je vis un grand nombre de navires, puis une petite fille qui tenait un chat dans ses bras, et ainsi de suite, toutes choses qui chacune firent leur impression sur moi. Peu après j'entrai dans la forêt et c'est là qu'il me fut donné de voir la barque et le croissant de lune, rien qu'en restant couché sur le dos et bayant au ciel.

Les dames continuaient à rire ; le docteur aussi semblait près de céder à la contagion de leur ricanement, il dit avec un sourire :

— Alors, c'était avec un hameçon d'argent que vous pêchiez ?

— Oui, avec un hameçon d'argent.

— Hahaha !

Alors le sang monta soudain au visage de Dagny Kielland et elle dit :

— Je puis très bien comprendre qu'une telle image… Pour ma part, je puis voir si distinctement la barque et la voile, ce croissant de lune bleu… et, pensez, un hameçon d'argent, tout blanc, qui descend comme cela dans l'eau ! Je trouve que c'est beau.

Elle ne put en dire davantage, elle bégaya et demeura coite ; elle baissa les yeux et regarda le sol.

Nagel la délivra aussitôt :

— N'est-ce pas ? Je me suis dit aussi à moi-même tout d'un coup : fais attention, ceci est un rêve blanc, un avertissement. Que ceci te soit une admonition : pêche avec des hameçons purs, avec des hameçons purs ! Vous demandiez, docteur, si je joue du violon ? Je ne joue pas, pas du tout ; je trimballe une boîte à violon, mais il n'y a même pas de violon dedans, la boîte est pleine de linge sale, hélas ! Je trouvais simplement que cela devait avoir bon air d'avoir une boîte à violon parmi ses bagages, c'est pour cela que je me la suis procurée. Je ne sais pas si cet aveu vous a donné de moi une trop mauvaise impression ; mais il n'y a rien à y faire, quoique cela me fasse de la peine. C'est d'ailleurs l'hameçon d'argent qui est cause de tout.

Les dames, étonnées, ne riaient plus ; même le docteur, le suppléant Reinert – le suppléant du juge cantonal – et le professeur restaient là tous trois, bouche bée. Tous regardaient Nagel ; visiblement le docteur ne savait ce qu'il devait penser. Que diable lui prenait-il, à cet individu, cet étranger tombé du ciel. Quant à Nagel, il s'assit tranquillement et ne

fit pas mine d'en vouloir dire davantage. Le pénible silence ne semblait pas devoir prendre fin. Mais Madame Stenersen vint à la rescousse. Elle était l'amabilité personnifiée, elle était comme une mère pour tous et veillait à ce que personne ne fût molesté. Elle s'appliqua à plisser le front pour se faire plus vieille qu'elle ne l'était, rien que pour pouvoir donner plus de poids à ses paroles.

— Vous venez de l'étranger, Monsieur Nagel ?

— Oui, Madame.

— De Helsingfors, a dit, je crois, mon mari.

— Oui, de Helsingfors. C'est-à-dire, de Helsingfors en dernier lieu. Je suis agronome, j'ai été quelque temps là-bas à l'école.

Pause.

— Et comment vous plaît la ville ? demanda de nouveau la dame.

— Helsingfors ?

— Non, celle-ci.

— Oh ! c'est une ville excellente, un endroit enchanteur ! Je ne veux plus partir d'ici, non, réellement je ne le veux plus. Héhé ! ne vous laissez pas trop effrayer, du reste, je partirai peut-être tout de même un jour, cela dépend des circonstances… À propos, dit-il alors en se relevant, si je vous ai dérangés en venant ici, je vous en demande infiniment pardon. Le fait est que je serais très content de pouvoir m'asseoir ici et rester dans votre société. Je n'ai, à vrai dire, que fort peu de personnes que je puisse fréquenter et je suis étranger pour tous, aussi me suis-je habitué à parler beau-

coup trop avec moi-même. Vous me ferez plaisir en oubliant complètement que je me trouve parmi vous et en continuant à causer entre vous comme avant mon arrivée.

— Vous avez pourtant vraiment apporté quelque diversion depuis votre arrivée, dit Reinert, d'un ton haineux.

À quoi Nagel répondit :

— Oui, à vous, monsieur le suppléant, j'ai une excuse particulière à demander et je veux vous donner toute satisfaction que vous puissiez exiger ; mais pas maintenant. N'est-ce pas ? Pas maintenant ?

— Non, cela n'est pas de mise ici, dit aussi Reinert.

— Je suis d'ailleurs joyeux aujourd'hui, continua Nagel, et un chaud sourire voltigea sur son visage. Ce sourire rendait son visage plus clair, il eut, un moment, l'air d'un enfant… C'est une soirée merveilleuse que nous avons et bientôt s'allumeront les étoiles. Des feux brûlent du haut en bas des collines et, là-bas, en mer, nous entendons des chants. Écoutez donc ! Ça n'est pas si mal. Je ne m'y entends pas le moins du monde ; mais n'est-ce pas assez bien ? Cela me rappelle un peu une nuit en Méditerranée, sur la côte de Tunisie. Il y avait bien cent passagers à bord, un chœur vocal qui venait de quelque part en Sardaigne. Je n'appartenais pas à la société et ne savais pas chanter, j'étais simplement assis sur le pont à écouter pendant que le chœur chantait en bas dans le salon. Cela dura presque toute la nuit ; je n'oublierai jamais la belle résonance de ce chant dans la nuit étouffante. Je fermai en cachette toutes les portes du salon, j'enfermai hermétiquement le chant, pour ainsi dire, et ce fut comme si le son venait du fond de la mer, comme si le navire eût dû entrer dans l'éternité au son de la musique. Imaginez

quelque chose dans le genre d'une mer pleine de chant, d'un chœur infraterrestre.

Mademoiselle Andresen, qui était assise le plus près de Nagel, dit spontanément :

— Ah ! Dieu ! comme ce devait être délicieux !

— Je n'ai entendu qu'une fois quelque chose de plus beau, et c'était en rêve. Mais il y a maintenant longtemps que j'ai rêvé cela, c'était quand j'étais enfant. On ne fait plus d'aussi beaux rêves quand on devient grand.

— Vraiment non ? dit la demoiselle.

— Oh ! non. Ah ! c'est naturellement une exagération, mais… Je me rappelle encore si distinctement mon dernier rêve : Je vis un vaste marais… Excusez-moi d'ailleurs, je parle tout le temps et je vous importune en vous forçant à m'écouter. Cela peut devenir par trop ennuyeux à la longue. Je ne parle pas toujours autant.

Alors Dagny Kielland ouvrit la bouche et dit :

— Il n'est certes personne ici qui ne préfère vous écouter que de raconter soi-même quelque chose… Et, se penchant vers Madame Stenersen, elle murmura : Ne pouvez-vous l'amener à continuer ? Dites, faites-le. Écoutez seulement la voix qu'il a.

Nagel dit avec un sourire :

— C'est bien volontiers que je continuerai à divaguer. Somme toute je suis dans cette disposition ce soir, Dieu sait ce qui me prend… Bah ! du reste, ce petit rêve n'était rien. Je vis donc un vaste marais sans arbres, avec seulement toute une masse de racines qui s'étendaient alentour de tous les

côtés comme des serpents étrangement contorsionnés. Un fou errait parmi toutes ces racines tortues. Je le vois encore, il était pâle et avait une barbe brune, mais la barbe était si maigre et clairsemée que partout son visage apparaissait au travers. Il fixait tout autour de soi des yeux grands ouverts, remplis de souffrance. J'étais caché derrière une pierre et je l'appelai. Tout à coup il regarda vers la pierre, sans un mouvement de surprise en découvrant d'où venait l'appel ; c'était comme s'il eût bien su que je me tenais précisément à cet endroit, quoique je fusse bien caché. Il continuait à fixer la pierre tout le temps. Je pensai : il ne me trouvera tout de même pas et, au pis aller, je puis bondir et me sauver s'il vient vers moi. Cela ne me plaisait guère qu'il me regardât, je l'appelai de nouveau pour le taquiner. Il fit quelques pas vers moi, il avait la bouche ouverte, prête à mordre ; mais il n'avança pas, les racines s'amoncelèrent devant lui, il fut accablé à terre sous les racines et ne put bouger de place. J'appelai encore ; j'appelai plusieurs fois de suite, pour l'exaspérer de la belle manière, et il se mit à travailler pour se débarrasser des racines, il les rejetait à pleines brassées et faisait d'énormes efforts pour me joindre ; mais c'était en vain. Il commença aussi à gémir, si haut que le bruit s'en faisait entendre jusqu'à moi et ses yeux étaient fixes, de douleur. Mais, quand je vis que j'étais si parfaitement en sécurité, je me levai, agitai ma casquette et me montrai à lui de toute ma hauteur et l'agaçai en lui criant : Hallo ! sans relâche, en frappant la terre du pied et criant encore : Hallo ! Je m'approchai même de lui pour l'irriter encore plus cruellement, je tendis les doigts en le montrant et criai : Hallo ! à proximité outrageante de son oreille, pour le faire sortir de ses gonds encore un peu plus, si possible ; là-dessus je reculai et le laissai là à constater que j'avais été si près de lui. Mais il n'abandonna pas encore tout espoir, il continua à lut-

ter avec les racines, endurci par la douleur, il peina pour les écarter, s'écorcha au sang, se frappa le visage, se dressa sur les orteils et poussa des cris vers moi. Oui, imaginez-vous, il se tenait tout droit sur ses orteils, me regardait et criait. Et son visage était ruisselant de sueur et contracté par une effroyable souffrance parce qu'il ne pouvait pas m'attraper. Je voulus le pousser encore un peu plus à bout, je m'approchai encore, fis claquer mes doigts droit devant son nez et dis : Ti hi hi hi hi ! avec la plus cruelle dérision. Je lançai une racine sur lui, je l'atteignis à la bouche, je réussis à le faire presque culbuter ; mais il se contenta de cracher du sang, porta la main à sa bouche et se remit à batailler avec les racines. Alors je pensai que je pouvais oser, j'étendis la main pour l'atteindre, je voulais lui poser le doigt en plein sur le front, puis me retirer. Mais au même moment il me saisit. Grand Dieu ! comme c'était terrifiant quand il me saisit ! Il fit une prise furieuse et se cramponna à ma main. Je poussai un cri ; mais il se contenta de me tenir par la main, puis il me suivit. Nous sortîmes du marais, les racines ne lui voulaient plus aucun mal après qu'il m'avait pris la main, et nous arrivâmes à la pierre où je m'étais caché d'abord. Quand nous arrivâmes là l'homme se jeta à terre et baisa le sol où j'avais marché ; il était à genoux devant moi, sanglant et déchiré, et me remerciait d'avoir été bon envers lui, il me bénissait aussi et priait Dieu de me bénir en récompense. Ses yeux étaient francs et pleins de bonnes prières à Dieu pour moi et ce n'était pas ma main qu'il baisait, ni même mon soulier, mais la terre où avaient marché mes souliers. Je dis : « Pourquoi baises-tu la terre précisément là où j'ai marché ? – Parce que, dit-il, parce que ma bouche saigne, et je ne veux pas salir tes souliers. » Il ne voulait pas salir mes souliers ! Alors je dis encore : « Mais pourquoi me remercies-tu, alors que je t'ai fait du mal et que je t'ai causé de la souffrance ! – Je te re-

mercie, dit-il, de ne pas m'avoir causé plus de souffrance, d'avoir été bon envers moi et de ne pas m'avoir martyrisé encore davantage. – Oui, dis-je alors, mais pourquoi as-tu crié vers moi et ouvert la bouche pour me mordre ? – Je ne voulais pas te mordre, répondit-il, j'ouvrais la bouche pour te demander secours ; mais je ne suis pas arrivé à parler et tu ne m'as pas compris. Alors j'ai crié à cause de ma très grande souffrance. – Était-ce pour cela que tu criais ? demandai-je de nouveau. – Oui, c'était pour cela !… Je regardai le fou, il crachait encore du sang mais n'en priait pas moins Dieu pour moi ; je compris que je l'avais déjà vu et que je le connaissais ; c'était un homme entre deux âges avec des cheveux gris et une petite barbe misérable… c'était Minûte.

Nagel se tut. Une commotion parcourut le groupe. Le suppléant Reinert baissa les yeux et regarda par terre un long moment.

— Minûte ? Était-ce lui ? demanda Madame Stenersen.

— Oui, c'était lui, répondit Nagel.

— Oh ! vous me donnez presque des idées sinistres.

— Pensez, je le savais ! dit Dagny Kielland tout à coup… Je l'ai reconnu, dès le moment où vous avez dit qu'il s'agenouillait et baisait la terre. Je vous assure que je l'ai reconnu. Avez-vous causé un peu longuement avec lui ?

— Oh ! non, je ne l'ai rencontré que deux ou trois fois… Mais, dites, il semble que j'ai gâté votre bonne humeur ; Madame, vous êtes toute pâle ! Que diable… mais ce n'était qu'un rêve !

— Non, ceci ne va pas ! dit le docteur, à son tour. Que diable nous fiche que Minûte… laissez-le baiser toutes les

racines de Norvège, pour ce qui est de ça. Voyez, voilà même Mademoiselle Andresen qui pleure. Hahahah !

— Je ne pleure pas du tout, répondit-elle ; cela ne me viendrait pas à l'idée. Mais j'avouerai volontiers que ce rêve m'a impressionnée. Et je crois d'ailleurs qu'il vous a impressionné aussi.

— Moi ? cria le docteur. Pas la moindre trace, naturellement ! Hahaha, je crois que vous devenez fous. Allons, marchons un peu. Tout le monde debout ! L'air commence à s'agiter. As-tu froid, Jetta ?

— Non, je n'ai pas froid, restons assis, répondit la dame.

Mais le docteur était enragé pour marcher ; il voulait absolument marcher ; l'air s'agitait, dit-il encore une fois, et quand bien même il serait seul, il voulait se donner du mouvement. Nagel se leva et l'accompagna.

Ils parcoururent le quai de long en large plusieurs fois, fendant la foule, bavardant et répondant au salut des gens. Ils marchèrent peut-être une demi-heure de cette manière, puis Madame Stenersen leur cria :

— Allons, revenez donc, à la fin !… Savez-vous ce que nous avons inventé en votre absence ? Nous avons décidé de donner une grande soirée chez nous demain. Et vous, Monsieur Nagel, il faut absolument que vous veniez ! Mais vous saurez que, par une grande soirée chez nous, on n'entend pas autre chose que le moins possible de nourriture et de boisson…

— Et le plus possible de tapage, interrompit le docteur gaiement. Oui, je connais cela. Mais ce n'est pas une mauvaise invention ; tu as fait pis que cela, Jetta… Le docteur

était tout à coup devenu de bonne humeur et il rit avec bonhomie, de tout son visage, à la perspective de cette soirée. « – Mais ne venez pas trop tard, dit-il, et plaise à Dieu qu'on ne m'appelle pas auprès d'un malade.

— Mais, puis-je me présenter dans ce costume ? demanda Nagel. Je n'en ai pas d'autre.

Tout le monde rit et Madame Stenersen répondit :

— Naturellement. C'est tout à fait amusant.

En rentrant, Nagel se tint à côté de Dagny Kielland. Il n'avait fait aucun effort pour arriver à se trouver là, cela s'était fait absolument par hasard ; la demoiselle ne fit rien non plus pour l'éviter. Elle venait justement de dire qu'elle se réjouissait déjà de la soirée de demain parce que c'était toujours si agréable et peu guindé chez les « Docteur », c'étaient des gens si charmants, ils s'entendaient si bien à rendre les choses amusantes… alors Nagel dit tout à coup à voix basse :

— Puis-je espérer, Mademoiselle, que vous m'avez pardonné ma terrible extravagance de l'autre fois dans la forêt !

Il parlait avec véhémence, presque dans un murmure, et la jeune fille fut forcée de répondre.

— Oui, dit-elle, maintenant je comprends mieux votre conduite de ce soir-là. Vous ne devez pas être tout à fait comme tous les autres hommes.

— Merci ! murmura-t-il. Ah ! oui, je vous remercie comme jamais je n'ai remercié dans ma vie ! Ah ! pourquoi ne suis-je pas comme les autres hommes ? Sachez, Mademoiselle, que j'ai fait des efforts toute la soirée pour adoucir l'impression première que vous avez dû avoir de moi. Je n'ai

pas dit un mot qui ne fût à votre intention. Que dites-vous de cela ? Songez-y, je vous avais grandement offensée et il me fallait essayer quelque chose. Je confesse que j'ai vraiment été dans un état d'âme un peu insolite toute la journée ; mais je me suis fait toutefois sensiblement pire que je ne suis et j'ai joué un rôle suspect presque tout le temps. Il s'agissait en effet pour moi de vous amener à croire que je suis réellement un peu capricieux, que *j'ai l'habitude* de commettre de bizarres inconvenances ; par là j'espérais vous amener à m'excuser d'autant plus facilement. C'est aussi pour cela que je me suis imposé en temps et lieu inopportuns avec mes rêves, que j'ai montré mon faible au sujet d'une boîte à violon, que j'ai volontairement dévoilé une de mes extravagances, ce que je n'étais pas obligé de faire…

— Pardon ! interrompit vivement la jeune fille, mais pourquoi me racontez-vous tout ceci et gâtez-vous de nouveau les choses ?

— Non, je ne les gâte pas. Vous le comprendrez quand je vous raconterai que l'autre fois dans la forêt j'ai cédé à une impulsion de méchanceté, en courant après vous. Ce n'était qu'un besoin subit de vous effrayer parce que vous vous sauviez. Cette fois-là, il est vrai, je ne vous connaissais pas. Mais si je vous raconte maintenant que je suis exactement comme les autres hommes, vous le comprendrez aussi. Ce soir je me suis rendu ridicule et j'ai étonné toute une société par la conduite la plus excentrique, uniquement dans le dessin de vous radoucir assez pour que vous consentiez en tout cas à m'écouter quand j'en viendrais à m'expliquer. J'ai atteint ce résultat, vous m'avez écouté et vous avez tout compris.

— Non, je dois vraiment avouer que je ne vous comprends pas tout à fait. Mais peu importe, je ne vais pas me casser la tête là-dessus…

— Non, naturellement, pourquoi vous mettriez-vous à étudier cette question ? Mais, n'est-ce pas, cette soirée de demain a été décidée parce que vous croyiez tous que j'étais un monsieur anormal dont on pouvait attendre bon nombre de choses singulières ? Je vais peut-être vous décevoir, je dirai peut-être seulement : « ah » et « oui », peut-être ne viendrai-je pas. Dieu seul le sait.

— Si, il faut venir, naturellement.

— Le faut-il ? dit Nagel, et il regarda Dagny, qui n'en dit pas davantage. Ils continuèrent à marcher côte à côte. Ils étaient arrivés au chemin du presbytère. Mademoiselle Kielland s'arrêta. Elle éclata de rire et dit :

— Non, jamais je n'ai entendu chose pareille ! Et elle secoua la tête.

Elle se mit à attendre le reste de la société qui était demeurée en arrière. Nagel voulait demander s'il pouvait l'accompagner jusque chez elle ; il était sur le point de l'oser, mais au même moment, la jeune fille se détourna de lui et cria au professeur :

— Venez donc, professeur, venez donc ! Et elle agita vivement la main pour le faire presser.

VII

Le lendemain soir à six heures Nagel entra dans le salon du docteur. Il croyait qu'il était venu beaucoup trop tôt ; mais la société de la veille était déjà rassemblée. Il y avait en outre quelques nouveaux invités, un avocat et un jeune étudiant blond. On buvait déjà de l'eau de Seltz et du cognac à deux tables ; à une troisième table se trouvaient les dames, le suppléant Reinert et le jeune étudiant, en grande conversation. Le professeur, cet homme silencieux qui émettait rarement un son, était simplement déjà ivre et maintenant, dans la chaleur de son état d'âme, les joues incandescentes, il parlait haut d'une chose et d'une autre. « Nous avons la Serbie ou quatre-vingts pour cent de la population ne savent ni lire ni écrire, les choses en vont-elles mieux là-bas ? Je vous le demande ! » Et le professeur regardait autour de soi avec une mine furibonde bien que pas une âme ne l'eût contredit.

La maîtresse de la maison appela Nagel et lui fit place à la table des dames. Que préférait-il boire ? Ils étaient justement en train de parler de Christiania, dit-elle. C'était tout de même une idée singulière qu'avait Nagel de venir s'installer dans une petite ville quand il avait le choix et pouvait vivre même à Christiania.

Nagel ne trouvait pas l'idée si singulière ; il devait séjourner à la campagne et prendre des vacances. En tout cas il ne voudrait pas demeurer à Christiania ; Christiania était un des derniers endroits qu'il choisirait.

Vraiment ? Pourtant, c'était tout de même la capitale. C'était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait dans le pays de

grandeurs et de célébrités, et l'art et le théâtre et tout ce qu'il est possible.

Oui, et en outre tous les étrangers qui affluaient, remarqua Mademoiselle Andresen ; des acteurs étrangers, des chanteurs, des musiciens, des artistes de toute sorte.

Dagny Kielland restait silencieuse et se contentait d'écouter.

Ah ! oui, cela pouvait être assez vrai, concéda Nagel aussi ; mais, il ne savait comment cela se faisait, en tout cas, chaque fois que le nom de Christiania était prononcé, il voyait devant ses yeux un coin de la rue « Grænsen » et cela sentait les habits étendus à sécher. C'était réellement vrai, il n'inventait rien. Il surgissait en lui l'image d'une petite ville arrogante avec une couple d'églises, une couple de journaux, un hôtel et une fontaine publique, mais avec les plus grands hommes du monde. Il n'avait jamais vu les gens se rengorger comme à Christiania et, grand Dieu, comme maintes fois il s'était souhaité loin, quand il y vivait !

Le suppléant ne pouvait comprendre que quelqu'un pût concevoir une telle antipathie… non pour un simple individu, mais pour toute une ville, la capitale d'un pays. En réalité Christiania n'était pas si petite maintenant, elle commençait à prendre sa place parmi les villes de rang. Et le Grand Café[17] n'était pas un mince café.

---

[17] Café du « Grand Hôtel » à Christiania, que l'on appelle simplement « Grand ».

Nagel ne fit aucune objection au *Grand*. Mais un peu après il plissa le front et remarqua de manière que tous l'entendirent :

— Grand est un café *incomparable*.

— Vous n'avez pas l'air de le penser ?

Si. Grand était l'endroit fameux de la ville où tout ce qu'il y avait de grand se rencontrait. Là se trouvaient les plus grands peintres du monde, la jeunesse la plus pleine de promesses du monde, les dames les plus fashionables du monde, les journalistes les plus habiles du monde et les plus grands poètes du monde ! Héhé, ils étaient là à faire la roue l'un devant l'autre… l'un ravi dans l'âme d'être apprécié par l'autre. « J'ai vu chacun s'asseoir là et se réjouir de ce que les autres chacuns l'observaient. »

Cette réponse souleva la réprobation générale. Le suppléant du juge cantonal se pencha vers la chaise de Mademoiselle Kielland et dit passablement haut :

— Je n'ai jamais entendu pareilles calembredaines !

La jeune fille se réveilla. Elle jeta un regard rapide vers Nagel ; il avait très certainement entendu le mot du suppléant ; mais il ne sembla pas s'en affecter. Au contraire, il but à la santé du jeune étudiant et se mit à parler d'autre chose, avec une mine indifférente. Oui, ces airs de supériorité agaçaient aussi la jeune fille ; Dieu sait ce qu'il pensait d'eux tous pour croire pouvoir leur servir de telles prétentieuses billevesées ! Quelle présomption, quelle folie des grandeurs ! Quand le suppléant demanda à la jeune fille : « Et vous, qu'en pensez-vous ? » elle répondit intentionnellement à haute-voix : « Ce que je pense ? Je pense, ma foi, que Christiania est assez bonne pour moi. »

Cela non plus ne troubla pas le calme de Nagel. Quand il entendit cette voix, haute et claire, qui s'adressait à demi à lui, il se mit à regarder la jeune fille avec une mine pensive, comme s'il essayait de se rappeler par quoi il avait bien pu la scandaliser. Il la regarda continûment pendant plus d'une minute, cillant des yeux et réfléchissant, et ce pendant il avait une expression affligée.

Mais voilà que le professeur, lui aussi, avait entendu ce dont il était question et il protestait contre cette idée que Christiania était plus petite que, par exemple, Belgrade. Tout compte fait, Christiania n'était pas plus petite que les autres capitales de grandeur raisonnable…

Tout le monde se mit à rire ; le professeur avait l'air par trop comique avec ses joues brûlantes et son inébranlable conviction. L'avocat Hansen, un gros petit homme avec des lunettes d'or et un crâne poli, riait continuellement du professeur, il se tapait sur les genoux et riait.

— Une grandeur raisonnable, une grandeur raisonnable, criait-il. Christiania n'est pas plus petite que les autres capitales de la même grandeur, de juste la même grandeur. Pas beaucoup plus petite. Ah ! Seigneur Dieu ! À votre santé !

Nagel se remit à causer avec l'étudiant Öien. Oui, en son jeune temps il avait aussi, lui, Nagel, été passionné de musique et surtout de Wagner. Mais cela s'était effacé avec les années. Il n'avait jamais poussé plus loin que d'apprendre ses notes et de jouer quelques airs.

— Au piano ? demanda l'étudiant… Le piano était sa partie.

— Ah ! fi ! Sur le violon. Mais, comme je vous l'ai dit, je ne suis arrivé à rien et j'ai abandonné tout de suite.

Le regard de Nagel tomba par hasard sur Mademoiselle Andresen qui, depuis au moins un quart d'heure, était restée assise dans un coin près du poêle à bavarder avec le suppléant. Le regard de la jeune fille rencontra celui de Nagel, furtivement, à l'improviste, et cependant elle s'agita sur sa chaise, inquiète, et, du même coup, elle perdit le fil de ce qu'elle voulait dire.

Dagny était assise et se tapotait la main avec un journal plié. Ses doigts effilés et blancs n'avaient pas de bagues. Nagel l'examinait à la dérobée. Grand Dieu ! comme elle était belle ce soir ; dans cet éclairage, sur le fond du mur sombre, son épaisse natte blonde paraissait plus blonde encore. Quand elle était assise, son corps avait une légère nuance d'embonpoint qui disparaissait lorsqu'elle se levait. Elle avait une démarche légère, balancée, comme si elle avait beaucoup pratiqué le patinage.

Nagel se leva et alla vers elle.

Un instant elle avait lâché sur lui son regard bleu foncé et, tout à coup, il s'exclama, sans réfléchir :

— Dieu m'assiste, comme vous êtes belle !

Elle fut tout à fait décontenancée par cette franchise et demeura bouche bée, ne sachant à quel saint se vouer.

Puis elle murmura :

— Oh ! soyez donc un peu raisonnable !

Peu après elle se leva, alla au piano et se mit à feuilleter des cahiers de musique, les joues empourprées.

Le docteur, qui brûlait de parler politique, demanda tout à coup, à travers le salon :

— Avez-vous lu les journaux aujourd'hui ? Le diable m'emporte, le *Morgenbladel* est par trop idiot en ce moment ! Ce n'est plus du langage de gens bien élevés, c'est du parler de canaille et des injures à bouche que veux-tu.

Mais quand le docteur n'était pas contredit il ne pouvait plus en sortir. L'avocat Hansen le savait, aussi dit-il, avec une malice pleine de mansuétude :

— Ne dirons-nous pas qu'il y a des torts des deux côtés ?

— Non, tout de même, cria le docteur, en se levant d'un bond. Tu ne vas pourtant pas dire que…

La table était servie. La société se rendit dans la salle à manger, le docteur continua à parler. La conversation se poursuivit à table. Nagel, qu'on avait placé entre la maîtresse de maison et la jeune Mademoiselle Olsen, la fille du commissaire de police, n'y prit point part. Quand on se leva de table on était déjà parvenu fort avant dans la politique européenne. On disait son opinion sur le tsar, sur Constans, sur Parnell et comme, finalement, on attaquait la question des Balkans, le professeur ivre trouva de nouveau l'occasion de tomber sur la Serbie. Il venait justement de lire la *Statistische Monatschrift* ; c'était une situation effroyable, l'école absolument négligée…

— Il y a une chose qui me réjouit au delà de toute mesure, dit le docteur avec des yeux humides, c'est que Gladstone vit encore. Faites vos grogs, messieurs, et buvons à la santé de Gladstone, oui, de Gladstone, ce grand et pur démocrate, l'homme du temps présent et de l'avenir.

— Attends un peu, que nous en soyons aussi, cria Madame Stenersen. Et elle remplit de vin les verres des dames,

les faisant déborder par excès de zèle, et offrit le plateau à la ronde avec des mains tremblantes.

Et tout le monde but.

— Oui, n'est-ce pas un gaillard ! continua le docteur, en faisant claquer sa langue. Le pauvre, il est enrhumé depuis quelque temps, mais espérons que cela passera. Il n'y a aucun des politiciens que je craindrais autant de perdre que Gladstone, grand Dieu. Quand je pense à lui, il se dresse devant moi comme un phare éclairant le monde entier !… Vous avez l'air absent, Monsieur Nagel ; n'êtes-vous pas de mon avis ?

— Plaît-il ? Je suis naturellement tout à fait d'accord avec vous.

— Naturellement. Oh ! il y a maintes choses chez Bismarck qui m'en imposent ; mais Gladstone !

On continuait à ne pas contredire le docteur, tous connaissaient son intarissable bavardage. Finalement la conversation mourut, si bien que le docteur proposa une partie de cartes pour passer le temps. Qui voulait jouer ? Mais voici que Madame Stenersen cria à travers le salon :

— Oh ! c'est trop fort ! Savez-vous ce que l'étudiant Öien est en train de me raconter ? Monsieur Nagel, vous n'avez pas toujours trouvé Gladstone aussi remarquable que ce soir, l'étudiant Öien vous a entendu une fois à Christiania – était-ce à la Société des ouvriers ? – vilipender Gladstone de la belle manière. Ah ! vous en faites un bon ! Est-ce que cela est réellement vrai ? Oh ! essayez un peu, essayez un peu !

La dame dit cela de bonne foi, la bouche souriante, tendant l'index en l'air, par manière de plaisanterie. Elle répéta que Nagel devait dire si c'était vrai.

Nagel hésita, puis répondit :

— Ce doit être une confusion.

— Je ne veux pas dire que vous l'avez vilipendé, dit Öien, mais vous lui étiez fortement opposé. Je me rappelle même que vous avez dit que Gladstone était bigot.

— Bigot ! Gladstone bigot ! cria le docteur. Étiez-vous ivre, mon brave ?

Nagel rit.

— Je ne devais pas l'être. Si, peut-être étais-je ivre, je n'en sais rien. On le croirait.

— Ah ! Dieu le sait qu'on le croirait, dit le docteur, satisfait. Nagel ne voulait pas s'expliquer, il évitait d'en dire davantage, mais Dagny Kielland pria Madame Stenersen d'insister.

— Faites-lui dire quelle était son idée. C'est si amusant.

— Bien, mais quelle était au juste votre idée ? demanda alors la maîtresse de maison. Du moment que vous faisiez opposition, vous aviez bien une idée. Allons, dites-la nous ! D'ailleurs vous nous ferez plaisir ; car si vous vous mettez à jouer aux cartes, cela va devenir bien ennuyeux.

— Si je puis, par là, égayer la société, c'est une autre affaire, répond Nagel.

Voulait-il par cette remarque se narguer soi-même et son rôle ? Sa bouche se contracta légèrement.

Il commença par dire qu'il ne se rappelait pas la fois dont parlait Monsieur Öien… Quelqu'un de vous a-t-il jamais vu et entendu parler Gladstone ? Il est une impression qu'il vous donne à la tribune : la conduite franche de l'homme, sa grande équité. C'est comme s'il était impossible qu'il fût question d'autre chose que de conscience nette, d'or pur dans son sac. Comment cet homme pourrait-il commettre la grande méchanceté de pécher contre Dieu ? Et il est si profondément pénétré lui-même de cette idée d'or pur dans son sac que lui aussi présuppose la même qualité chez les auditeurs, littéralement présuppose l'or pur même chez ses auditeurs…

— Mais c'est un beau trait de sa part ? Cela montre son équité et sa manière de penser « humaine », interrompit le docteur. Je n'ai jamais rien entendu de pareil !

— C'est aussi mon avis ; je n'en parle aussi que pour le caractériser, comme un beau trait à son portrait, héhéhé ! Je vais citer un incident qui me revient justement à la mémoire ; je n'ai peut-être pas besoin de raconter tout l'incident, mais seulement de nommer le nom de Carey. Je ne sais si tout le monde se rappelle comment Gladstone, étant ministre à une certaine époque, accueillit les indications du traître Carey ? Il l'aida du reste plus tard à passer en Afrique pour le sauver de la vengeance des *Fenians*. Bon, ce n'est pas de cela qu'il est question ici, c'est une autre histoire ; je n'attache aucune importance à cette sorte de bagatelle qu'un ministre peut être forcé de commettre de temps à autre. Mais, pour en revenir à ce dont nous parlions, c'est un fait que Gladstone, comme orateur, n'a dans son sac que l'or le plus pur. …Mais vous auriez dû voir et entendre Gladstone parler, il me suffirait alors d'indiquer ses mines pendant son discours. Il est tellement sûr de son or pur que cette certi-

tude se reflète dans son regard, sa voix, sa tenue et ses gestes. Son discours est trivial et facile à comprendre, lent et sempiternel ; ah ! comme il dure éternellement ! Son sac ne se vide jamais ! Vous auriez dû voir comme il distribue ses remarques à la ronde dans la salle, un peu au marchand de fer par ici, un peu au pelletier par là, comme il sait ce dont il parle au point qu'il a l'air d'évaluer ses mots à une couronne pièce. Ah ! c'est vraiment un amusant spectacle ! Gladstone est en effet le chevalier du droit indiscutable et c'est cette cause qu'il défend. Il ne pourrait jamais lui venir à l'idée de faire à l'erreur la moindre concession. C'est-à-dire : quand il sait que le droit est de son côté, il l'emploie sans ménagements, le met en avant, le lève en l'air, le fait flotter aux yeux des auditeurs, pour faire honte à ses adversaires. Sa morale est de la sorte la plus saine et la plus durable, il travaille pour le christianisme, pour l'humanisme et pour la civilisation. Si quelqu'un offrait à notre homme tant et tant de milliers de livres pour sauver de l'échafaud une bonne femme accusée et innocente, il sauverait la femme, repousserait l'argent avec mépris et ne s'en ferait pas un mérite par la suite. Pas le moins du monde ; il ne s'en ferait pas un mérite ; voilà la sorte d'homme qu'il est. C'est un combattant infatigable et il est constamment en campagne pour faire le bien sur notre globe, chaque jour il ceint ses reins et combat pour le droit, la vérité et Dieu. Et quelle bataille ne gagne-t-il pas ! Deux et deux font quatre, la vérité a triomphé, l'honneur en revient à Dieu !… Oh ! Gladstone peut aller plus haut que « deux et deux » ; je l'ai entendu, dans un débat budgétaire, démontrer que dix-sept fois vingt-trois font trois cent quatre-vingt onze, et son triomphe fut énorme, écrasant, il avait encore une fois raison, et le droit rayonnait de ses yeux, tremblait dans sa voix et le haussait à la grandeur. Mais alors je stoppai littéralement et regardai l'homme. Je comprenais qu'il avait de l'or

pur dans son sac, mais je stoppai tout de même. Me voilà qui réfléchis à ses trois cent quatre-vingt-onze et je trouve que c'est exact, mais néanmoins j'y goûte un peu et me dis à moi-même : Halte-là ! Dix-sept fois vingt-trois font trois cent quatre-vingt-dix-sept ! Je sais bien que c'est quatre-vingt-onze, mais je dis néanmoins, contre ma conviction, quatre-vingt-dix-sept, pour ne pas être du même côté que cet individu, ce professionnel du droit. Il y a en moi une voix qui exige : Lève-toi, lève-toi contre ce droit « tout de go ». Et je me lève et je dis : « quatre-vingt-dix-sept », uniquement par brûlante nécessité intérieure de préserver ma conscience du droit d'être banalisée à mort par cet homme qui est si indiscutablement du côté du droit…

— Je n'ai jamais, Dieu me damne, entendu pareil non-sens ! crie le docteur. Cela vous indigne que Gladstone ait toujours raison ?

Nagel sourit… était-ce par mansuétude ou par affectation, il est difficile de le dire. Il continua :

— Cela ne m'indigne pas, cela me démoralise plutôt. Oh ! je ne compte guère être compris en ceci, mais cela n'a pas d'importance. Gladstone est un tel paladin du droit et de la vérité, son cerveau est empesé de résultats généralement admis. « Deux et deux font quatre » est pour lui la plus grande vérité sous le soleil. Et nierons-nous que deux et deux font quatre ? Naturellement non, et je le dis aussi pour montrer que Gladstone a éternellement raison. Il s'agit de savoir si l'on est assez fou de vérité pour se le laisser dire, si votre entendement est devenu assez coriace de vérité pour pouvoir se laisser encore assommer et jeter à terre avec une pareille vérité. Voilà de quoi il s'agit… Bien, mais Gladstone a raison a un tel degré et il a de l'or si pur dans son sac qu'il ne

lui vient sûrement jamais à l'idée de cesser volontairement d'exercer sa bonté envers notre globe. Il lui faut être constamment en campagne, on a besoin de lui partout. Il rebat les oreilles du monde avec sa sagesse à Birmingham et sa sagesse à Glasgow, il amène un bouchonnier et un avocat à la même conception de la politique, combat valeureusement pour sa conviction et surmène à l'extrême ses vieux et fidèles poumons afin qu'aucune de ses précieuses paroles ne soit perdue pour ses auditeurs. Et quand la pièce est jouée, que les gens ont exulté d'enthousiasme et que Gladstone a fait la révérence, il rentre chez lui le soir, se couche, joint les mains, fait sa prière et s'endort, sans le plus minime soupçon dans son âme, sans la moindre honte d'avoir rempli Birmingham et rempli Glasgow… de quoi ? Il a seulement le sentiment d'avoir fait son devoir envers les hommes et d'être dans son bon droit et il s'endort comme s'endort un juste. Il ne saurait être assez pécheur pour se dire à lui-même : Aujourd'hui tu t'es un peu mal conduit, tu as ennuyé deux filateurs de coton sur le premier banc, tu as fait bâiller l'un d'eux… il ne saurait se dire cela à lui-même car il n'est pas sûr que ce soit vrai. Et il ne veut pas mentir, car mentir est un péché, et Gladstone ne veut pas pécher. Non, il dirait : il m'a semblé qu'il y avait un homme qui bâillait, il m'a semblé, chose curieuse, qu'il bâillait, mais j'ai dû me tromper, l'homme ne bâillait sans doute pas. Héhéhé !… Je ne sais si c'est quelque chose dans ce genre-là que j'ai exprimé à Christiania ; mais cela ne fait rien. J'avoue en tout cas que la grandeur de Gladstone comme esprit a toujours fait sur moi une impression assez peu écrasante.

— Pauvre Gladstone ! dit le suppléant Reinert.

Ce à quoi Nagel ne répondit rien.

— Non, ce n'est pas de cela que vous avez parlé à Christiania, précisa Öien. Vous avez pris Gladstone à partie sur la question de ses relations avec les Irlandais et avec Parnell, et vous avez dit, entre autres choses, qu'il n'était pas un esprit éminent, remarquable. Je me rappelle que vous avez dit cela. Il n'était qu'une grande force, utilisable, mais d'une qualité extrêmement ordinaire, avez-vous dit, un énorme petit doigt de Beaconsfield.

— Je m'en souviens ; on m'a retiré la parole, héhéhé ! Bien, mais à cela aussi je souscris ; pourquoi pas ? Mon cas n'en deviendra pas plus mauvais qu'il ne l'est. Mais jugez-moi avec mansuétude !

Alors le docteur Stenersen dit :

— Dites-moi donc : êtes-vous un « homme de *droite* ? »

Nagel écarquilla des yeux étonnés ; puis il éclata de rire et répondit :

— Eh ! bien, qu'en pensez-vous vous-même ?

Au même moment on sonna à la porte du bureau du docteur. Madame Stenersen se leva d'un bond ; naturellement, le docteur allait encore être forcé de sortir, quel malheur ! Mais personne d'autre n'avait la permission de s'en aller, pas le moins du monde, pas avant minuit, en tout cas. Mademoiselle Andresen devait tout simplement se rasseoir ; Anna allait rapporter de l'eau chaude, beaucoup d'eau chaude pour les grogs, il n'était que dix heures.

— Monsieur le suppléant, vous ne buvez pas.

Si, si… le suppléant ne se négligeait pas.

— Mais vous n’avez pas la permission de partir. Il faut que vous restiez tous. Dagny, tu es tellement silencieuse ?

Non, Dagny n’était pas plus silencieuse qu’à l’ordinaire.

Le docteur revint de son bureau. Il fallait l’excuser, il était forcé de partir ; un cas dangereux, une hémorragie. Bah ! ce n’était pas si loin ; il pourrait être de retour d’ici trois heures ; il espérait retrouver la société. Adieu, tout le monde, adieu Jetta.

Et le docteur partit en toute hâte. Une minute après, on le vit, en compagnie d’un autre homme, trotter sur le chemin qui descendait au quai, tant il était pressé.

Madame Stenersen dit :

— Voyons, trouvons quelque chose… Brrr ! vous pouvez croire que c’est souvent assez ennuyeux de rester seule ici quand mon mari s’en va. Surtout les nuits d’hiver, c’est absolument terrible, car je ne suis pas même sûre qu’il revienne.

— Il n’y a pas d’enfants dans la maison, à ce que je vois ? demanda Nagel.

— Non, pas d’enfants… Ah ! je commence à m’habituer à ces longues nuits ; mais, au début, c’était affreux. Je vous assure que j’avais si peur… peur des ténèbres et angoisse, car hélas, j’ai aussi la phobie de l’obscurité… que, plus d’une fois, j’ai dû me lever et aller coucher avec la bonne… Ah ! mais, il faut dire quelque chose, toi aussi, Dagny ! À quoi penses-tu ? À ton amoureux, naturellement.

Dagny rougit, fit un petit rire d’embarras et répondit :

— Bien sûr, je pense à lui. C'est bien naturel. Mais demande plutôt au suppléant à quoi il pense ; il n'a pas dit un mot de toute la soirée.

Le suppléant protesta ; il avait fait la conversation avec Mesdemoiselles Olsen et Andresen, déployé une grande activité pour ainsi dire in petto, constamment en éveil, suivi les développements politiques des autres invités, en un mot…

— C'est que le fiancé de Mademoiselle Kielland a repris la mer, dit la maîtresse de maison à Nagel. Il est officier de marine, il est parti pour Malte… n'était-ce pas pour Malte ?

— Oui, pour Malte, répondit Dagny.

— Ah ! ils font vite pour se fiancer, ces gens-là ! Il vient passer trois semaines chez ses parents, et, un beau soir… Ah ! ces lieutenants !

Des gens intrépides ! opina Nagel. En règle générale, de beaux hommes, au teint halé, avec une âme fraîche et des visages ouverts. Leur uniforme aussi était très beau et ils le portaient avec élégance. Oh ! les officiers de marine l'avaient toujours charmé.

Tout à coup Mademoiselle Kielland se tourne vers Öien et lui demande, avec un sourire :

— Oui, c'est ce que dit Monsieur Nagel maintenant. Mais qu'a-t-il dit à Christiania ?

Tout le monde se mit à rire ; l'avocat Hansen cria d'une voix avinée :

— Oui, qu'a-t-il dit à Christiania… à Christiania ? qu'est-ce que Monsieur Nagel a dit là ? Hahaha, Seigneur ! À votre santé !

Nagel trinqua avec lui et but. Il avait réellement toujours eu un faible pour les officiers de marine. Il irait même jusqu'à dire que s'il avait été une jeune fille il aurait voulu épouser un officier de marine ; sinon il ne se serait pas marié.

Là-dessus on rit de nouveau ; l'avocat, d'enthousiasme, trinqua avec tous les verres qu'il aperçut sur la table, et but. Mais Dagny dit tout à coup :

— Tous les lieutenants passent pour être si peu intelligents. Alors, ce n'est pas votre avis ?

Non sens. Mais, du reste, même si c'était le cas, Nagel aurait tout de même préféré, s'il avait été une jeune fille, avoir pour mari un bel homme qu'un homme intelligent. Absolument ! Et surtout pour une très jeune fille. Que ferait-on d'un cerveau sans corps ? Sans doute, pourrait-on dire, mais que ferait-on aussi d'un corps sans cerveau ? Oh ! il y avait une sacrée différence ! Les parents de Shakespeare ne savaient pas lire. Oh ! Shakespeare lui-même ne devait pas non plus très bien savoir lire ; ce qui ne l'avait pas empêché de devenir une figure historique. Mais quoi qu'il en pût être, une jeune fille devait se lasser plus vite d'un mari savant et laid que d'un mari sot et beau. S'il était jeune fille et qu'il eût le choix il prendrait avant tout un bel homme. Quant aux opinions de son mari sur la politique norvégienne, la philosophie de Nietzsche et la Sainte-Trinité, il en ferait bon marché.

— Tenez, voici le lieutenant de Mademoiselle Kielland, dit la maîtresse de maison en apportant un album.

Dagny se leva d'un bond. Il lui échappa un : Oh ! non ! mais peu après elle se rassit.

— Mais le portrait est mauvais, dit-elle alors, il a encore bien meilleur air en réalité.

Nagel vit un beau jeune homme avec toute sa barbe. Il était assis à une table, droit et dégagé, et tenait la main sur son épée. Ses cheveux un peu clairsemés étaient partagés par une raie au milieu ; il avait un peu l'air anglais.

— Oui, c'est d'ailleurs vrai, dit aussi Madame Stenersen, il est beaucoup plus joli que cela. J'ai moi-même été amoureuse de lui dans mon temps de jeune fille… Mais regardez cet homme ici à côté. C'est un jeune théologien qui vient justement de mourir, Karlsen, il s'appelait Karlsen. Il a péri il y a quelques semaines : C'était bien triste. Hein ? Oui, c'est lui que nous avons enterré avant-hier.

C'était un être d'aspect maladif avec des joues creuses et des lèvres si minces et si pincées qu'elles avaient l'air d'un simple trait dans son visage. Les yeux étaient grands et sombres, son front était extraordinairement haut et clair ; mais sa poitrine était plate et ses épaules n'étaient pas plus larges que celles d'une femme.

C'était donc là Karlsen. Voilà l'aspect qu'il avait. Nagel pensa à part soi qu'à ce visage correspondaient des mains cyanosées et la théologie. Il était sur le point d'émettre la remarque que c'était un visage lugubre, quand il s'aperçut que le suppléant Reinert rapprochait sa chaise de celle de Dagny et se mettait à causer avec elle. Il continua donc à feuilleter l'album dans tous les sens et resta muet, pour ne pas les déranger.

— Puisque vous vous êtes plainte de mon mutisme ce soir, dit le suppléant, vous me permettrez peut-être de vous raconter ce qui m'est arrivé, hors de la visite de l'empereur,

c'est une histoire véridique. Je viens justement de me la rappeler…

Dagny l'interrompit et dit à mi-voix :

— À quel propos avez-vous fait tant de tapage là-bas dans le coin toute la soirée ? dites-moi plutôt cela. Je voulais simplement vous donner un avertissement en disant que vous aviez été silencieux. Vous étiez naturellement encore plein de méchanceté. C'est vraiment vilain de votre part de contrefaire les gens et de vous moquer de tout. C'est vrai, c'est terrible les manières qu'il fait avec cette bague de fer au petit doigt, il la lève en l'air, la regarde et l'essuie. Bah ! il est bien possible qu'il fasse cela par distraction. En tout cas, il n'en a pas fait autant que vous-même en le singeant. D'ailleurs il est si gonflé d'importance et si timbré qu'il mérite la moquerie. Mais toi, Gudrun, tu as exagéré avec ton rire. Il a certainement remarqué que tu riais de lui.

Gudrun s'approcha, se défendit, prétendit que c'était purement et simplement la faute du suppléant, il avait été si comique, irrésistible. Rien que la manière dont il avait dit : La grandeur de Gladstone ne m'en a jamais imposé… *à moi* !

— Chut ! voilà encore que tu parles trop haut. Gudrun. Il t'a entendue, certainement, il s'est retourné. Mais, dis, as-tu remarqué… quand on l'interrompait, cela ne le rendait pas violent le moins du monde ; n'est-ce pas ? Il nous regardait tous presque avec tristesse. Tiens, je commence à regretter que nous soyons là à potiner sur son compte. Oui, racontez-nous votre histoire de la visite de l'empereur, suppléant.

Et le suppléant raconta. Comme ce n'était pas un secret mais un très innocent incident concernant une bonne femme et un bouquet de fleurs, le suppléant éleva la voix de plus en

plus si bien qu'à la fin toute la maison l'écoutait. L'histoire était très circonstanciée et dura plusieurs minutes. Quand elle fut terminée, Mademoiselle Andresen dit :

— Monsieur Nagel, vous rappelez-vous, hier soir, l'histoire du chœur vocal sur la Méditerranée ?…

Nagel ferma vivement l'album, jeta un regard dans le salon et prit une expression presque effrayée. Était-ce jeu ou sincérité ? Il répondit à mi-voix qu'il avait peut-être pu faire des erreurs de détail, mais ce n'était pas de propos délibéré et il n'avait pas forgé cette histoire, c'était une chose vécue.

— Oh ! je ne voulais pas dire non plus que vous l'aviez forgée, répondit-elle en riant. Mais vous rappelez-vous aussi ce que vous avez répondu quand je l'ai trouvée belle ? Que vous n'aviez qu'une seule fois entendu quelque chose d'encore plus beau et que c'était en rêve.

Certes oui, il se le rappelait, il hocha la tête affirmativement.

— Alors, voulez-vous nous raconter aussi le rêve ! Oh ! faites-le. Vous racontez d'une manière si étrange. Nous vous en prions tous.

Mais Nagel refusa. Il se confondit en excuses, dit que ce n'était qu'une chose insignifiante, un rêve sans queue ni tête, un souffle de l'imagination dans le sommeil. Non, cela ne pouvait même pas se rendre avec des mots, on connaissait bien ce genre de perceptions vagues, fugitives, que l'on ne peut percevoir que comme une onde et qui disparaissent brusquement de nouveau. On pouvait comprendre combien toute cette histoire était sotte, en sachant que le rêve se passait dans une blanche forêt d'argent…

— Oui bien, une forêt d'argent. Et puis ?

Non. Et Nagel secoua la tête négativement.

Il ferait volontiers n'importe quoi pour la jeune fille, elle n'avait qu'à le mettre à l'épreuve. Mais il ne pouvait pas raconter ce rêve, elle devait l'en croire.

— Bien, mais alors, autre chose. Nous vous en prions tous.

Il en était incapable ; pas ce soir. Pardon.

Il tomba quelques rares paroles indifférentes, quelques questions et réponses enfantines, le pur non-sens. Dagny dit :

— Vous pourriez faire n'importe quoi pour Mademoiselle Andresen, que pourriez-vous donc faire, par exemple ?

On rit de cette idée et Dagny en rit elle-même. Après un moment de réflexion, Nagel rit :

— Pour *vous*, je pourrais commettre une mauvaise action.

— Une mauvaise action pour moi ? Voyons. Un meurtre, par exemple.

— Certes oui. Je pourrais tuer un Esquimau et l'écorcher pour vous faire un sous-main avec sa peau.

— Voyez-vous ! Et maintenant, Mademoiselle Andresen, que pourriez-vous faire pour elle ? Une belle action inouïe ?

— Oui, je le pourrais peut-être, je ne sais pas. À propos, cette histoire d'Esquimau, je l'ai vue quelque part. Ne croyez pas que c'est de ma propre invention.

Pause.

— Vous êtes des gens merveilleusement aimables, dit alors Nagel. Vous voulez tout le temps que je me fasse valoir et que je raconte mes petites histoires de préférence à tout le monde. Simplement parce que je suis étranger.

Le professeur s'ingéniait à regarder l'heure à la dérobée.

— Sachez-le bien, dit la maîtresse de maison, vous n'aurez pas la permission de partir avant que mon mari revienne. Rigoureusement interdit. Inventez ce que vous voudrez, mais vous ne partirez pas.

On apporta du café et toute la société reprit aussitôt de l'animation. L'avocat, qui était resté assis à discuter avec le jeune étudiant, se leva d'un bond, léger comme une plume tout gros qu'il était, battit des mains avec ravissement : quant à l'étudiant, il se frotta les doigts et alla au piano sur lequel il plaqua quelques accords.

— C'est vrai, cria l'hôtesse, comment avons-nous pu oublier que vous jouez du piano. Mais il faut continuer, absolument !

Au fond, l'étudiant ne demandait pas mieux que de jouer. Il ne savait pas grand'chose, mais si l'on ne trouvait pas à redire à un peu de Chopin, ou peut-être une valse de Lanner…

Nagel applaudit la musique avec empressement et dit à Dagny :

— N'est-ce pas, quand on entend ce genre de musique, on aimerait à être assis à quelque distance, dans une chambre voisine ou ailleurs, avec la main de sa bien-aimée dans la vôtre, et rester tout à fait tranquille sans rien dire ! Je

ne sais pas, mais je me suis toujours figuré que cela devait être délicieux !

Dagny l'examina. Pensait-il cette sottise ? Son visage n'offrait pas trace d'ironie, aussi abonda-t-elle dans le même ton banal :

— Oui. Mais il ne devrait pas y avoir trop de lumière, n'est-ce pas ? Et l'on aimerait que les chaises fussent un peu basses et moelleuses. Mais, dehors, il devrait pleuvoir et faire sombre.

Elle était ce soir d'une beauté tout à fait inaccoutumée. Ces yeux sombres dans le visage clair faisaient grand effet. Bien qu'elle n'eût pas des dents parfaitement blanches elle riait volontiers, elle riait même de choses absolument insignifiantes ; sa bouche était si rouge et charnue qu'elle attirait aussitôt l'attention. Mais, ce qu'il y avait peut-être de plus singulier, c'est que, régulièrement, chaque fois qu'elle parlait, une rougeur fugace lui montait aux joues pour redisparaître aussitôt.

— Bon, voilà encore le professeur disparu ! cria la femme du docteur. Naturellement, naturellement ! Personne ne peut surveiller cet homme-là, il est toujours le même ! J'espère que vous, au moins, Monsieur le suppléant, vous direz bonne nuit avant de partir ?

Le professeur était sorti par la cuisine, s'était esquivé sans tambour ni trompette selon son habitude, blême et fatigué d'ivresse et de veille, et il n'était pas revenu.

À cette nouvelle, le visage de Nagel changea soudain d'expression. Aussitôt une idée s'implanta en lui : il pourrait risquer de proposer à Dagny de l'accompagner pour traverser la forêt, au lieu et place du professeur. Il la pria aussi sur

le champ sans le moindre retard, la supplia des yeux et de sa tête inclinée, et finalement il ajouta :

— Et je serai si gentil !

Elle rit et répondit :

— Oui, oui, merci, du moment que vous serez gentil.

Dès lors il n'attendit plus que le retour du docteur pour partir. La perspective de cette promenade dans la forêt lui donna plus d'animation, il prit part à la conversation sur tous les sujets possibles, fit rire tout le monde et fut d'une amabilité exquise. Il était à tel point ravi, si rempli de son bonheur, qu'il promit même de visiter le jardin de Madame Stenersen et, en sa qualité de demi-spécialiste, d'analyser la composition du sol dans le coin inférieur du jardin, où se trouvaient les groseilliers malades. Oh ! il viendrait bien à bout des pucerons, quand il devrait les chasser par des prières, les exorciser !

S'entendait-il aussi à la sorcellerie ?

Il se mêlait un peu de tout. On pouvait voir, par exemple, qu'il portait une bague, un anneau de fer de chétive apparence, mais doué des plus merveilleuses propriétés. Le croirait-on en le voyant ? Mais s'il perdait cet anneau un soir à dix heures, il lui faudrait le chercher jusqu'à minuit, sinon il lui arriverait malheur. Il le tenait d'un vieux grec, archi-vieux, un marchand du Pirée. Oui, il avait rendu un service à l'homme en retour de l'anneau et lui avait fait cadeau, par-dessus le marché, d'une couffe de tabac.

Mais croyait-il vraiment à cet anneau ?

Oui, un peu. Vraiment ! L'anneau l'avait guéri une fois.

On entendit aboyer un chien dans la direction de la mer. La maîtresse de maison regarda l'heure : ah ! c'était le docteur, elle reconnaissait le chien. Ah ! comme c'était heureux ; il n'était que minuit et le docteur était déjà de retour ! Elle sonna et fit rapporter du café.

— Vraiment, c'est un anneau si extraordinaire, Monsieur Nagel ? Et vous y croyez si fermement ?

Assez fermement. C'est-à-dire : il avait de bonnes raisons de n'en pas douter tout à fait. Et puis, n'était-ce pas indifférent, le remède auquel on avait foi, du moment qu'en son for intérieur on tenait un remède pour tout aussi bon que l'autre ? L'anneau l'avait guéri de sa nervosité, l'avait rendu ferme et fort.

La maîtresse de maison rit un moment, puis elle se mit à contredire Nagel avec véhémence. Non, elle ne pouvait pas supporter ce genre de bavardage blasé… pardon d'appeler cela un bavardage blasé… et elle se sentait sûre que Monsieur Nagel ne pensait pas non plus ce qu'il disait. Quand on entendait dire de pareilles choses à des gens cultivés, que ne pouvait-on attendre du commun ? Où irait-on ? Alors, les docteurs aussi pouvaient plier bagage ?

Nagel se défendit. Oui, un remède était presque tout aussi bon que l'autre. C'était la volonté, c'était la foi et la disposition du malade qui importaient. Mais les docteurs ne devaient pas plier bagage, eux non plus, ils avaient leurs ouailles, leurs croyants, eux aussi, ils avaient les gens cultivés ; et les gens cultivés se guérissaient avec des potions, tandis que les hérétiques, les gens du commun, se guérissaient avec des anneaux de fer, des os humains brûlés et de la terre de cimetière. Ne voyait-on pas par exemple des malades se rétablir avec de l'eau pure, pour peu qu'on leur fît

accroire que c'était un médicament de choix ? Quelles expériences n'avait-on pas faites, entre autres, parmi les morphinomanes ? C'était alors, quand on avait assisté à ces événements extraordinaires, que l'homme non-doctrinaire pouvait envoyer promener le diable et proclamer sa propre indépendance vis-à-vis de la croyance à la science médicale. D'ailleurs, il ne fallait pas avoir l'impression qu'il prétendait s'entendre à ces choses, il n'était pas spécialiste et n'avait, en la matière, aucune connaissance. En fin de compte, il était, en outre, de si bonne humeur pour le moment qu'il ne voulait pas non plus gâter l'humeur des autres. Que Madame veuille bien lui pardonner, que tout le monde lui pardonne.

Il regardait la pendule à chaque instant et boutonnait déjà sa jaquette.

Le docteur tomba au beau milieu de cette conversation. Il était nerveux et de mauvaise humeur, dit bonsoir avec un entrain forcé et remercia ses invités de ne pas être encore partis. Ah ! bah ! avec le professeur il n'y avait pas de remède, la paix soit avec lui ! À part lui, la société était au complet. Ah ! c'en était, une lutte, en ce monde !

Il se mit alors à parler de son voyage, comme il en avait l'habitude. Sa mine rechignée provenait de ce que ses malades avaient déçu ses espérances, ils s'étaient conduits comme des idiots et des ânes, il souhaiterait qu'on les mît en prison. Une maison comme celle d'où il venait ! La femme malade, le père de la femme malade, le fils de la femme malade ; et il y avait une odeur dans toute la maison ! Bon, mais le reste de la famille alerte et les joues vermeilles malgré tout, les petits enfants pétant littéralement de santé. C'était inconcevable, fabuleux ; il n'y comprenait rien ! Le vieillard, le père de la femme, était au lit avec une plaie, une coupure

grande comme ça. On avait envoyé chercher une bonne femme qui savait des remèdes et elle avait arrêté le sang, parfaitement ; mais avec quoi l'avait-elle arrêté ? Révoltant, criminel ; ça ne pouvait pas se dire, le mot sentait mauvais ; il y avait de quoi en périr ! Et, au surplus, à la première occasion, la gangrène dans la plaie ! Si lui, le docteur, n'était pas arrivé ce soir… Dieu seul le sait ! On devrait étendre la loi contre les charlatans, on devrait vraiment faire cela et la mettre entre les mains de ces gens… « Bon, le sang était arrêté. Mais voilà le fils qui arrive, le fils de la maison, un jeune homme, une grande andouille, qui s'était collé une éruption de la face. Je lui avais donné des onguents il y a quelque temps et lui avais dit expressément : cet onguent jaune, pendant une, rien qu'une heure, et cet onguent blanc, de l'oxyde de zinc, le reste de la journée. Qu'est-ce qu'il fait ? Naturellement il confond les onguents, emploie le blanc une heure et le jaune, qui brûle comme le diable, il l'emploie tout le jour et toute la nuit. Et il continue ce régime pendant deux semaines. Mais le plus extraordinaire c'est tout de même que le gaillard se soit rétabli, rétabli malgré sa bêtise ; il a guéri ! Un butor, un chameau, qui guérit, quelque remède qu'il emploie ! Ce soir il se présente à moi avec une joue et un museau où on ne trouve plus une trace. Chance, veine de cochon ! L'homme aurait pu se défigurer pour longtemps, mais va t'en voir s'il a seulement sourcillé… Et puis, c'est la mère du garçon, la ménagère de la maison. Elle est malade, affaiblie, lasse, nerveuse, avec des vertiges, des bourdonnements, pas d'appétit. Un bain, dis-je, un bain, un lavage, de l'eau sur tout le corps, que diable ! Faites cuire un veau et mangez, faites-vous un peu de viande, ouvrez les fenêtres pour donner un peu d'air, ne vous mouillez pas les pieds, sortez, jetez-moi ce livre-là, Johan Arendt, jetez-le au feu, et ainsi de suite ; mais, avant tout, bain et frictions et encore bain, sinon

mon remède ne servira de rien… Bon, pour le veau, elle n'avait pas les moyens, et cela peut être ; mais elle se baigne, se baigne et enlève un peu de sa crasse, elle devient frileuse, elle frissonne, cette propreté la fait claquer des dents et elle cesse d'employer l'eau. Non, elle ne pouvait plus supporter d'être propre ! Alors, quoi ? Elle déniche une chaîne, une chaîne à rhumatismes, une croix de Volta, Dieu sait comment ça s'appelle, et elle se l'accroche sur le corps. Je demande à voir la chose : une plaque de zinc, un chiffon, une paire de crochets, une autre paire de crochets plus petits, et c'est tout. À quoi diable employez-vous cela ? dis-je. Oh ! ça l'avait soulagée un peu, vraiment soulagée, ça avait atténué les douleurs dans la tête, ça l'avait réchauffée un peu. Parfaitement, ces crochets et cette plaque de zinc avaient amélioré son état ! Que doit-on faire en pareil cas ? Je pourrais cracher sur un bout de bois et le lui donner, que ça l'améliorerait tout autant ; mais allez donc lui dire ça ! Allons, enlevez-moi ça, lui dis-je, ou je ne fais plus rien pour vous, je ne vous touche plus. Et que croyez-vous qu'elle fait ? Elle garde la plaque de zinc et elle me laisse aller. Hihihi ! elle me laisse aller ! Grand Dieu ! Non, on ne devrait pas être médecin, on devrait être apothicaire… »

Le docteur s'assied, en grande surexcitation, pour prendre son café. Sa femme échange un regard avec Nagel, puis dit en riant :

— Monsieur Nagel aurait fait exactement comme la bonne femme. Nous avons justement parlé de cela avant que tu arrives. Monsieur Nagel ne croit pas à ta science.

— Ah ! Monsieur Nagel n'y croit pas ! répond le docteur sèchement. Eh ! bien, Monsieur Nagel a le droit d'en faire à sa tête.

Agacé, blessé, plein de colère contre ces mauvais malades qui avaient tourné ses prescriptions, le docteur but son café en silence. Il était exaspéré de voir que tous restaient là à le regarder. Inventez quelque chose, remuez-vous, dit-il. Mais, après le café, il redevint gai, causa un moment avec Dagny, se moqua de son batelier, l'homme qui était venu le chercher pour les malades ; il revint sur ses contrariétés de médecin et s'échauffa de nouveau. Il lui était encore impossible d'oublier cette confusion des onguents ; tout n'était que grossièreté, superstition et ânerie. En somme c'était effrayant, cette ignorance chez les gens du peuple.

— Oui, mais l'homme a pourtant guéri ?

Le docteur aurait pu mordre Dagny à belles dents, en l'entendant dire cela. Il se redressa. L'homme avait guéri ; oui, et puis après ? Cela n'empêchait pas que la bêtise du peuple était révoltante. L'homme avait guéri, oui, il avait guéri, mais s'il s'était brûlé la gueule ? Cela avait-il un sens de défendre sa stupidité bovine ?

Ce conflit ignominieux avec un rustre qui avait pris le contrepied de ses prescriptions et avait pourtant guéri irritait le docteur plus que tout et rendait son regard, d'ordinaire si doux, complètement furieux derrière les verres de ses lunettes. Il avait été mystifié par le plus perfide coup de hasard, évincé par une plaque de zinc, et il ne put l'oublier avant d'avoir, par-dessus son café, bu encore un grand verre de grog corsé. Alors il dit tout à coup :

— Ah ! Jetta, j'ai donné cinq couronnes à l'homme qui est venu me chercher, pour que tu le saches. Hahaha ! je n'ai jamais vu un pareil gaillard, tout le fond de son pantalon était emporté ; mais quelle force dans le corps, et quel « je m'en fichisme » ! Un vrai démon ! Il chantait tout le long du

chemin. Il croyait dur comme fer qu'il pourrait atteindre le ciel avec une canne à pêche s'il était sur le sommet de l'Etjefjæld. Alors il faudrait que tu te dresses sur tes orteils, dis-je. Il ne comprit pas, prit cela au sérieux, et il jura qu'il pouvait se tenir sur les orteils aussi bien que quiconque. Hahaha, a-t-on jamais entendu chose pareille ! Mais il était amusant.

Enfin Mademoiselle Andresen se leva pour partir et tout le monde se leva. Quand Nagel dit bonne nuit, il remercia si chaudement, si sincèrement, qu'il désarma tout à fait le docteur qui lui avait fait grise mine durant le dernier quart d'heure. Revenez bientôt ! Dites-moi, avez-vous un cigare ? Allumez donc un cigare. Et le docteur le força à rentrer prendre encore un cigare. Cependant Dagny se tenait déjà, tout habillée, sur le perron, et attendait.

VIII

Nuits claires.

C'était une belle nuit.

Les deux ou trois personnes que l'on apercevait encore dans les rues avaient des visages joyeux ; dans le cimetière il y avait encore un homme qui roulait une brouette en chantant à mi-voix. En dehors de cela le silence était si total que l'on n'entendait rien d'autre que ce chant. De la hauteur près de la maison du docteur, la ville avait l'air d'un insecte géant, étrange, ramifié, un animal fabuleux qui s'était jeté à plat ventre et avait écarté des bras, des cornes et des tentacules dans toutes les directions ; ça et là seulement il remuait un anneau ou ramenait une pince, comme par exemple là-bas vers la mer, où un minuscule canot à vapeur glissait sans bruit en rentrant dans la baie et traçait un sillon dans l'eau noire.

La fumée du cigare de Nagel montait bleue dans l'air. Déjà il aspirait le parfum de la forêt et de l'herbe et une impression de bonheur pénétrant le saisit, une joie singulière et forte qui lui fit monter les larmes aux yeux et lui coupa presque la respiration. Il marchait à côté de Dagny ; elle n'avait encore rien dit. En passant devant le cimetière, Nagel avait prononcé quelques paroles de louange sur les « Docteur », mais la jeune fille n'avait pas répondu. Maintenant le calme et la beauté de la nuit avaient si profondément grisé Nagel, avaient pénétré si passionnément en lui que sa respiration devenait courte et que son regard se voilait. Ah ! comme c'était délicieux les nuits claires ! Il dit à haute voix :

— Oh ! voyez comme les collines là-bas sont claires ! Je suis si heureux, Mademoiselle, je vous prie de m'être indulgente, si vous le voulez bien ; mais cette nuit, je pourrais, de pur bonheur, faire des bêtises. Voyez-vous les pins ici et les pierres et les monticules et les bouquets de genévriers : dans cette clarté nocturne, ils ressemblent à des hommes assis. Et la nuit est fraîche et pure ; elle ne vous oppresse pas de pressentiments étranges et aucun danger secret ne pousse nulle part ; n'est-ce pas ? Mais il ne faut pas être mécontente de moi, il ne le faut pas. C'est absolument comme si des anges passaient dans mon âme en chantant un cantique. Est-ce que je vous fais peur ?

Dagny s'était arrêtée et c'est pour cela que Nagel lui avait demandé s'il lui faisait peur. Elle le regarda en souriant, de son regard bleu, redevint sérieuse et dit :

— J'ai réfléchi et me suis demandé quel homme vous pouvez être.

Elle dit cela sans se remettre à marcher et en le regardant. Pendant toute la promenade elle parla d'une voix tremblante et claire comme si, à la fois, elle avait un peu peur et était un peu joyeuse.

Alors commença entre eux la conversation suivante, une conversation qui dura pendant toute la traversée de la forêt, aussi longtemps qu'ils marchèrent, et qui sauta d'une chose à l'autre, d'impression en impression, avec toute l'inquiétude émue qui les possédait tous deux.

— Avez-vous pensé à moi ? Vraiment ? Mais moi j'ai sûrement pensé beaucoup, beaucoup plus à vous. Je connaissais votre existence déjà avant de venir, j'avais entendu votre nom à bord du vapeur, c'est par hasard qu'il m'est ar-

rivé de l'entendre ; j'écoutais une conversation. Et j'ai débarqué ici le 12 juin. Le 12 juin…

— Ah ! oui, justement le 12 juin !

— Oui. Et la ville était pavoisée et je trouvai que c'était une si enchanteresse petite ville que j'ai débarqué ici. Et aussitôt j'en ai appris davantage sur vous…

Elle sourit et demanda :

— Oui, c'est sans doute de Minûte que vous l'avez appris ?

— Non. J'ai appris que tout le monde vous aimait, tous les gens, et que tous vous admiraient… Et Nagel se rappela soudain le théologien Karlsen qui avait même mis fin à ses jours à cause d'elle.

— Dites-moi, demanda-t-elle, vous pensiez vraiment ce que vous avez dit des officiers de marine ?

— Oui ? Pourquoi cette question ?

— Alors, nous sommes du même avis.

— Pourquoi ne le penserais-je pas ? J'ai un faible pour eux et l'ai toujours eu, j'admire leur vie libre, leur uniforme, leur santé et leur intrépidité ; la plupart aussi sont des hommes extrêmement agréables.

— Mais, maintenant, parlons de vous. Quel sujet de brouille avez-vous avec le suppléant Reinert ?

— Aucun. Avec le suppléant Reinert, dites-vous ?

— Hier soir vous lui avez demandé pardon de quelque chose et toute la soirée vous n'avez pour ainsi dire pas

échangé une parole avec lui. Avez-vous donc l'habitude d'offenser tout le monde et ensuite de faire des excuses ?

Il rit et regarda le sol de la route.

— La vérité, répondit-il, est que c'était très incorrect de ma part d'offenser le suppléant. Mais je suis tout à fait sûr que cela s'arrangera, une fois que j'aurai pu causer avec lui. Je suis un peu vif, un peu cru, tout cela est venu de ce qu'il m'a bousculé en passant dans une porte. Ainsi donc, une bagatelle, une inattention de sa part ; mais je bondis aussitôt comme un fou et lui lance quelques injures, le menace de mon bock sous le nez et lui fais une bosse à son chapeau. Alors il est parti, en tant qu'homme bien élevé, il était forcé de se retirer. Mais, par la suite, j'ai regretté ma conduite, de mon côté, et j'ai résolu d'arranger les choses. Naturellement je pourrais, moi aussi, être excusable dans une certaine mesure, j'étais nerveux ce jour-là et j'avais eu quelques contrariétés. Mais je suis seul à le savoir, on ne peut pas raconter ces choses-là, et il vaut mieux que je prenne toute la faute sur moi.

Il avait parlé sans plus réfléchir, parfaitement sincère, comme s'il voulait être équitable envers les deux parties. L'expression de son visage non plus ne révélait aucune perfidie. Mais Dagny s'arrêta net, le regarda en face avec étonnement et dit :

— Mais… ce n'est pas ainsi que cela s'est passé ? J'ai entendu raconter le fait d'une autre manière.

— Minûte ment ! cria Nagel, le feu aux joues.

— Minûte ? Ce n'est pas de Minûte que je le tiens. Pourquoi mentez-vous sur votre propre compte ? J'ai entendu raconter l'histoire par un homme sur la place, le plâtrier, il m'a

tout raconté. Il a d'ailleurs tout vu, du commencement à la fin.

Pause.

— Pourquoi mentez-vous sur votre propre compte ? Je ne comprends pas cela, continua-t-elle, sans le quitter des yeux. J'ai entendu l'histoire aujourd'hui, et j'en ai été si contente, c'est-à-dire : je trouvais que vous aviez agi d'une manière si extraordinairement belle, si extraordinairement supérieure. Cela vous allait si bien. Si je n'avais pas entendu cette histoire ce matin, je n'aurais sans doute pas osé me promener avec vous, maintenant. Je vous le dis franchement.

Pause.

Puis Nagel dit :

— C'est à cause de cela que vous m'admirez ?

— Je ne sais pas, répondit Dagny.

— Mais si, maintenant vous m'admirez.

— Écoutez, continua-t-il, tout ceci n'est qu'une comédie. Vous êtes une personne sincère, il me répugne de vous berner, je veux vous dire comment tout s'enchaîne.

Et le voilà qui lui explique, effrontément, sans sourciller, comment il a calculé toute la chose :

— Si je présente ce conflit avec le suppléant à ma manière, en donnant aux faits une légère entorse, en mentant même un brin sur mon propre compte, je le fais, au fond, *au fond*, par pure spéculation. J'essaie de m'attribuer tout l'avantage de l'affaire. Vous voyez, je suis sincère avec vous.

Je tiens en effet pour donné que quelque bonne âme vous racontera tout de même un jour la véritable version, et comme je me suis, d'avance, fait aussi noir que possible, j'arriverai à gagner dans le coup, à récolter un bénéfice démesuré. J'acquiers un reflet de grandeur, de magnanimité, tel qu'on peut chercher le pareil… n'est-ce pas ?… mais cela se produit exclusivement grâce à une supercherie si plate, si vulgaire, que cela vous indignera quand il vous sera donné de l'apprendre. Je trouve que le plus correct de ma part est de vous faire cette franche confession, parce que vous méritez la franchise. Mais ce que j'obtiens maintenant c'est de vous chasser à mille lieues de moi, hélas !

Dagny le regardait continuellement, méditait sur cet homme et ses paroles, réfléchissait et essayait de se faire une opinion. Que devait-elle croire ? Où voulait-il en venir avec sa franchise ? Tout à coup elle s'arrête, frappe des mains et éclate d'un rire haut et clair.

— Oh ! vous êtes bien l'homme le plus effronté dont j'aie entendu parler ! Pensez, aller dire des choses plus énormes l'une que l'autre, avec un visage sérieux, uniquement pour se détruire soi-même ! Mais cela ne vous mènera à rien ! Je n'ai jamais rien entendu de si bête ! Quelle certitude aviez-vous que je dusse jamais apprendre la véritable version ? Dites-le moi ! Non, halte, ne dites rien tout de même, vous mentiriez encore. Fi ! Comme c'est vilain de votre part, hahahahaha ! Mais écoutez, quand vous calculez que les choses iront de telle et telle manière et que vous faites toute votre construction et que vous obtenez ce que vous désirez, pourquoi allez-vous, après cela tout gâcher de nouveau, en confessant – comme vous appelez cela – votre supercherie ? Vous avez fait aussi quelque chose d'analogue hier soir. Je ne vous comprends pas. Mais pourquoi donc calculez-vous tout le

reste et ne calculez-vous cependant pas que vous en viendrez à dévoiler vous-même votre tricherie ?

Nagel ne se tint pas le moins du monde pour battu, il réfléchit un moment et répondit :

— Mais je le calcule, oui, je calcule cela aussi. Vous allez le voir vous-même. Quand je me confesse, quand je suis là à me confesser, je ne risque, à vrai dire, rien, je ne risque pas grand'chose. En effet, d'abord il n'est pas certain que celui à qui je me confesse me croie. Vous, par exemple, en ce moment, vous ne me croyez pas. Mais quelle en est la conséquence ? Eh ! bien, la conséquence en est que je gagne le double, je gagne énormément, mon gain grossit comme une avalanche, ma grandeur devient aussi haute qu'une montagne. Bon, mais ensuite, je sortirais de la spéculation avec profit, dans tous les cas, même si vous me croyiez. Vous secouez la tête ? N'en faites rien : je vous assure, j'ai employé ce procédé assez souvent et j'y ai toujours gagné. Si vous croyiez réellement que ma confession est véridique vous seriez en tout cas absolument stupéfaite de ma franchise. Vous diriez : bon, il m'a trompée, mais il le raconte après, et cela sans qu'il en soit besoin ; son effronterie est mystérieuse, il ne recule devant absolument rien, il me barre littéralement la route avec ses aveux ! Bref : je vous pousse à me regarder avec de grands yeux, j'excite votre curiosité à s'occuper de moi, je vous fais cabrer. Il n'y a pas plus d'une minute que vous avez dit vous-même : Non, je ne vous comprends pas ! Voyez, vous avez dit cela parce que vous aviez essayé de m'étudier à fond… encore une chose qui me chatouille, que je trouve positivement suave. Dans tous les cas, j'encaisse donc mon profit, quoi que vous croyiez ou ne croyiez pas.

Pause.

— Et vous voulez me faire croire, dit-elle, que vous avez combiné d'avance toute cette rouerie ? Vous avez paré à toutes les contingences, pris toutes vos mesures ? Hahaha. Mais maintenant rien ne m'étonnera plus, sortant de votre bouche, après cela je m'attends à tout. Bon, assez là-dessus, vous auriez pu mentir beaucoup plus mal, vous êtes vraiment habile.

Nagel s'obstina dans ses affirmations et fit remarquer qu'après cette conclusion de la part de la jeune fille, sa propre magnanimité devait être une montagne. Et il voulait la remercier grandement, héhéhé,… si, il avait obtenu tout ce qu'il avait visé. Mais c'était par trop aimable de sa part, par trop bienveillant…

— Oui, oui, interrompit Dagny, laissez donc cela.

Mais alors ce fut Nagel qui s'arrêta net.

— Je vous dis encore une fois que je vous ai bernée ! dit-il en la regardant fixement.

Ils se regardèrent un moment ; le cœur de Dagny se mit à battre plus fort et elle pâlit légèrement. Pourquoi donc attachait-il tant d'importance à lui faire croire les pires choses sur son propre compte ? Lui qui, par ailleurs, cédait si volontiers et si docilement, il était inébranlable en l'espèce. Quelle idée fixe, quelle extravagance. Elle s'écria, irritée :

— Je ne peux pas comprendre pourquoi vous retournez votre âme devant moi ! Vous aviez pourtant promis d'être gentil.

Sa véhémence était vraiment sincère. Elle commençait à s'embrouiller dans le caractère de Nagel, dont l'obstination était si sûre, si inébranlable, qu'elle la faisait vaciller elle-

même. Elle se sentait froissée qu'on la fît ainsi tourner comme un toton. Dans sa surexcitation, elle se frappait la main de son ombrelle en marchant. Nagel devint très malheureux et dit à ce sujet maintes paroles désemparées et comiques. Finalement la jeune fille fut forcée de rire de nouveau et lui laissa entendre qu'elle ne le prenait pas au sérieux. Il était impossible, restait impossible et resterait impossible. Libre à lui, puisqu'il trouvait cela si amusant. Mais pas un mot de cette idée fixe, pas un mot…

Pause.

— Vous rappelez-vous, dit Nagel, c'est ici que je vous ai rencontrée pour la première fois. Jamais je n'oublierai votre air de fée quand vous avez fui. Comme une dryade, une vision… Mais je vais vous raconter une aventure qui m'est arrivée.

Ce n'était du reste qu'un fragment d'aventure, ce serait vite raconté. Il était une fois assis dans sa chambre, c'était dans une petite ville, ce n'était pas en Norvège, peu importait d'ailleurs où c'était ; donc, pour être bref, il était assis dans sa chambre par une douce soirée d'automne. Il y avait de cela huit ans, c'était en 1883. Il tournait le dos à la porte et lisait un livre.

— Aviez-vous une lampe ?

— Oui, certes, il faisait nuit noire dehors. J'étais assis et lisais. Alors quelqu'un marche dehors, j'entends distinctement des pas dans l'escalier, j'entends aussi que l'on frappe à ma porte. Entrez ! Personne n'entre. J'ouvre la porte ; personne dehors. Il n'y a absolument personne dehors. Je sonne la bonne. Quelqu'un avait-il monté l'escalier ? Non, personne n'avait monté l'escalier. Bien, bonne nuit ! La bonne sort.

Je me remets à lire. Alors je perçois un souffle, un frôlement, comme d'une haleine humaine, et j'entends que l'on murmure : Viens ! Je regarde autour de moi ; il n'y a personne là. Je me remets à lire, je m'irrite et dis : Diable ! Alors, je vois tout à coup à côté de moi un petit homme pâle avec une barbe rousse et des cheveux secs et roides qui se tiennent tout droits en l'air ; l'homme est debout à ma gauche. Il cligne vers moi, d'un œil, je cligne en réponse ; nous ne nous étions jamais vus auparavant, mais cependant nous nous faisions de petits clins d'yeux. Alors je ferme mon livre de la main droite, l'homme va à la porte et disparaît ; je le suivais des yeux et le vis disparaître. Je me lève aussi, vais à la porte, et alors j'entends de nouveau murmurer : Viens ! Bon, je mets un manteau, passe mes caoutchoucs à mes pieds et je sors. Tu devrais allumer un cigare, pensai-je, et je retourne à ma chambre et allume un cigare. Je prends aussi plusieurs cigares sur moi, Dieu sait pourquoi je faisais cela, mais enfin je le fis, et je sortis de nouveau.

Il faisait nuit noire et je ne voyais rien, mais je sentais que le petit homme était à côté de moi. Je battis l'air autour de moi avec les bras pour l'attraper et, devenu rétif, je résolus de rester tranquille s'il n'en disait pas davantage ; mais il demeurait introuvable. J'essayai aussi de lui faire des clins d'yeux dans différentes directions au milieu de l'obscurité, mais cela ne servit à rien. Bon ! dis-je, ce n'est pas toi qui me fais marcher, je marche pour mon propre compte, je vais faire un tour ; remarque bien, s'il te plaît, que je fais simplement un tour de promenade. Je parlais haut pour qu'il pût m'entendre. Je marchai plusieurs heures, j'étais arrivé dans la campagne, dans une forêt, je sentais les branches et les feuilles humides de rosée me frapper au visage. Bien ! dis-je enfin, et je tirai ma montre pour regarder l'heure, bien, maintenant je retourne à la maison ! Mais je ne retournai pas,

j'étais hors d'état de faire demi-tour, j'étais attiré constamment en avant. Du reste il fait un temps incomparable, me dis-je alors à moi-même, tu peux bien continuer une nuit ou deux, tu as tout ton temps ? Je dis cela, bien que je fusse fatigué et complètement mouillé par la rosée. Et j'allumai un nouveau cigare. Et le petit homme était constamment près de moi, je le sentais qui soufflait sur moi. Et je marchais continuellement, je marchais dans toutes les directions possibles, mais jamais dans la direction de la ville, de chez moi. Les pieds commençaient à me faire mal, j'étais trempé de rosée jusqu'aux genoux et le visage me cuisait à cause des branches humides qui me frôlaient. Je dis : Cela peut sembler un peu étrange de ma part de marcher ici à ce moment de la journée ; mais c'est une habitude que j'ai, une coutume, depuis mon enfance, de chercher les plus grandes forêts qui existent pour m'y promener la nuit. Et je continuais à marcher, les dents serrées. Alors l'horloge de la tour sonne minuit, en bas, dans la ville, un, deux, trois, quatre, jusqu'à douze ; je compte les coups. Ce bruit bien connu me ragaillardit notablement bien que cela m'irritât aussi que nous ne fussions pas arrivés plus loin de la ville après cette longue trotte. Bon, mais l'horloge de la tour sonna et, juste en même temps que tombe le dernier coup, le petit homme est de nouveau devant moi, en chair et en os, me regardant et riant. De ma vie je ne l'oublierai, tant il était vraiment en chair et en os, il lui manquait deux incisives et il tenait les mains sur son dos…

— Mais comment pouviez-vous le voir dans l'obscurité ?

— Il était lumineux par lui-même. Il éclairait, d'une étrange lumière qui semblait être derrière lui, rayonner de son dos et le rendre transparent ; même ses vêtements devenaient clairs comme le jour, son pantalon était râpé et beau-

coup trop court. Je vis tout cela en une seconde. Cette vue me frappa d'étonnement, je fermai involontairement les yeux et reculai d'un demi-pas. Quand je rouvris les yeux, l'homme avait disparu…

— Oh !…

— Ce n'est pas tout. J'étais arrivé à la tour. Il y avait devant moi une tour, je m'y cognai et je la vis de plus en plus distinctement, une tour noire, octogone, comme la Tour des Vents à Athènes, si vous en avez vu une gravure. Je n'avais jamais entendu parler d'une tour dans cette forêt, mais c'était un fait : je suis devant cette tour, j'entends de nouveau un : Viens ! et j'entre dans la tour. La porte resta ouverte derrière moi et j'en éprouvai une impression de soulagement.

À l'intérieur, sous la voûte, je rencontre de nouveau le petit homme ; une lampe brûlait à l'un des murs et je le vis distinctement ; il vint à ma rencontre comme s'il avait été dans la tour tout le temps, il me rit silencieusement au visage et resta là à me regarder fixement, en riant. Je le regardai dans les yeux et il me sembla qu'ils étaient pleins de beaucoup de choses affreuses que ces yeux avaient vues dans la vie. De nouveau l'homme cligna de l'œil vers moi et je clignai en réponse, je lui cédais du terrain en reculant à mesure qu'il s'approchait de moi. Tout à coup, j'entends des pas légers derrière moi, je tourne la tête et je vois entrer une jeune femme.

Bon, je la regarde et j'en éprouve une joie ; elle avait des cheveux roux et des yeux noirs, elle n'était pas très vêtue et marchait nu-pieds sur le dallage, ses bras étaient nus et ils étaient sans tache.

La jeune femme nous examine tous deux un moment, incline profondément la tête devant moi et va vers le petit homme. Sans dire un mot, elle se met à lui déboutonner ses vêtements et à le tâter par tout le corps comme si elle cherchait quelque chose et, un peu après, elle tire de la doublure de son manteau une ampoule incandescente, une petite lanterne qui éclairait follement, et se l'accroche au doigt. La lanterne brillait si intensément qu'elle éclipsait complètement la lampe là-bas au mur. L'homme se tenait tout à fait tranquille et riait silencieusement pendant qu'on le fouillait. « Bonne nuit ! » dit la femme, en indiquant du doigt une porte, et l'homme, cette demi-bête effroyable, étrange, s'en alla. Je restais seul avec un nouveau personnage.

La femme vint à moi, s'inclina de nouveau profondément devant moi et dit, sans sourire, sans élever la voix :

— D'où viens-tu ?

— De la ville, belle fille, répondis-je. Je viens jusque de la ville.

— Étranger, pardonne à mon père ! dit-elle tout à coup. Ne nous fais pas de mal à cause de cela ; il est malade, il est fou, tu as vu ses yeux.

— Oui, j'ai vu ses yeux, répondis-je, et j'ai senti qu'ils avaient du pouvoir sur moi, je les ai suivis.

— Où l'as-tu rencontré ? demanda-t-elle.

Et je répondis :

— Chez moi, dans ma chambre. J'étais en train de lire quand il est venu.

Alors elle secoua la tête et abaissa son regard.

— Mais que cela ne te chagrine pas, belle enfant, dis-je alors ; j'ai fait cette promenade bien volontiers, cela ne m'a rien fait perdre, et je t'ai rencontrée. Vois, je suis joyeux et content, souris donc, toi aussi !

Mais elle ne sourit pas, elle dit :

— Ote tes souliers. Il ne faut pas que tu t'en ailles d'ici cette nuit, je vais faire sécher tes vêtements.

Je jetai un regard sur mes vêtements, ils étaient trempés, mes souliers regorgeaient d'eau. Je fis ce qu'elle demandait, ôtai mes souliers et les lui donnai. Mais quand j'eus fait cela, elle souffla la lampe et dit :

— Viens !

— Attends un peu, dis-je, et je l'arrêtai. Si ce n'est pas ici que je dois dormir, pourquoi me fais-tu ôter mes souliers dès maintenant ?

— C'est une chose que tu ne sauras pas, répondit-elle.

Et il ne me fut pas donné de la savoir.

La fille me fit sortir par la porte et me conduisit dans une pièce obscure ; on entendait un bruit comme si quelqu'un flairait derrière nous, je sentis une main molle sur ma bouche et la fille dit à haute voix :

— C'est moi, père. L'étranger est parti… parti.

Mais encore une fois j'entendis le fou difforme qui flairait derrière nous.

Nous montâmes un escalier, la fille me tenait la main et aucun de nous ne parlait. Nous entrâmes sous une nouvelle

voûte où l'on ne voyait pas un rayon de lumière, c'était partout la nuit noire.

— Doucement ! murmura-t-elle, voici mon lit.

Je tâtai pour chercher le lit et le trouvai.

— Enlève aussi tes autres vêtements, murmura-t-elle encore.

Je les ôtai et les lui donnai.

— Bonne nuit ! dit-elle.

Je la retins et la priai de rester : Attends un peu, ne t'en va pas. Je sais maintenant pourquoi tu m'as fait ôter mes souliers en bas ; je resterai si tranquille, ton père ne m'a pas entendu… Viens !

Mais elle ne vint pas.

— Bonne nuit ! dit-elle de nouveau, et elle s'en alla…

Pause… Dagny était devenue pourpre, sa poitrine palpitait rapidement ; ses narines frémissaient. Elle demanda vivement :

— Elle s'en alla ?

Pause.

— Maintenant ma nuit change et devient comme un conte de fée, un souvenir rose. Figurez-vous une nuit claire, claire… J'étais seul ; les ténèbres autour de moi étaient lourdes et épaisses comme du velours. J'étais fatigué, mes genoux tremblaient, j'étais aussi un peu abasourdi. Cette canaille de fou qui m'avait fait tourner pendant plusieurs heures dans l'herbe mouillée, qui m'avait mené comme une

pièce de bétail, simplement avec son regard et son : Viens ! viens ! La prochaine fois je lui arrache sa lanterne et la lui casse sur la gueule ! J'étais tout à fait exaspéré ; de colère j'allumai un cigare et me mis au lit. Je demeurai un petit moment couché à regarder le bout incandescent de mon cigare, puis j'entends la porte se fermer en bas et tout devient silencieux.

Dix minutes passèrent. Remarquez : je suis couché, tout éveillé, sur un lit, et fume un cigare. Tout d'un coup la voûte s'emplit d'un bruissement comme si des soupapes s'étaient ouvertes de tous côtés là-haut dans le toit. Je me lève sur le coude et laisse éteindre mon cigare, fixe l'obscurité autour de moi, sans rien pouvoir découvrir. Je me recouche et tends l'oreille et il me semble entendre des sons lointains, une merveilleuse musique à mille voix, quelque part hors de moi, peut-être là-haut très profondément dans le ciel, mais à mille voix et en sourdine. Cette musique se fait entendre continûment, se rapproche de plus en plus et finalement déferle au-dessus de moi, au-dessus du toit de la tour. Je m'accoude de nouveau. Alors il m'arrive quelque chose qui, encore aujourd'hui, me grise d'une jouissance étrange, surnaturelle, lorsque j'y pense : un flot de minuscules êtres éblouissants fondent soudain sur moi ; ils sont complètement blancs, ce sont des anges, des myriades de petits anges, qui affluent d'en haut comme un mur oblique de lumière. Ils remplissent la voûte, il y en a peut-être un million, ils circulent en vagues, du plancher au plafond, et ils chantent, ils chantent, et ils sont complètement nus et blancs. Mon cœur s'arrête, il y a des anges partout, je tends l'oreille et entends leur chant, ils frôlent mes paupières et se posent dans mes cheveux et toute la voûte est pleine du parfum qui émane de leurs petites bouches ouvertes.

Je suis appuyé sur mon coude et étends ma main vers eux et quelques-uns viennent même s'y poser ; ils ont l'air, sur ma main, d'une Pléiade frémissante. Je me penche en avant et regarde dans leurs yeux et vois que ces yeux sont aveugles. Je lâche les sept angelots aveugles et en prends sept autres et ceux-là aussi sont aveugles. Ah ! ils étaient tous aveugles… toute la tour était pleine d'anges aveugles qui chantaient.

Je ne bougeai pas, je perdis presque le souffle en voyant cela et, à cause de ces yeux aveugles, une note de douleur et de tristesse glissa dans mon âme.

Une minute passa. Je suis là à épier et j'entends un grand coup quelque part au loin, je l'entends affreusement bien, il résonna encore longtemps après : c'était de nouveau l'horloge de la tour de la ville qui sonnait. Elle sonnait une heure.

Et tout à coup le chant des anges se tut. Je les vis se remettre en rang et s'envoler, ils se dirigèrent vers le toit, se pressant pour partir, ils étaient comme un mur oblique d'éternelle lumière et tous me regardèrent avant de partir. Le dernier se retourna et me regarda encore une fois de ses yeux aveugles avant de disparaître.

C'est mon dernier souvenir, cet ange qui se retournait et me regardait bien qu'il fût aveugle. Puis tout devint sombre. Je retombai dans le lit et m'endormis…

Quand je m'éveillai, il faisait grand jour. J'étais toujours seul sous la voûte. Mes vêtements gisaient devant moi sur le plancher. Je les tâtai, ils étaient encore un peu humides, mais je les mis tout de même. Alors la porte s'ouvre et la fille de la veille se montre de nouveau.

Elle vient droit à moi et je dis :

— D'où viens-tu ? Où étais-tu cette nuit ?

— Là-haut, répond-elle en montrant le toit de la tour.

— N'as-tu pas dormi ?

— Non, je n'ai pas dormi. J'ai veillé.

— Mais, n'as-tu pas entendu de la musique cette nuit ? demandai-je. J'ai entendu une musique ineffable.

Et elle répondit :

— Oui, c'était moi qui jouais et chantais.

— Était-ce toi ? Enfant, dis-moi si c'était toi !

— C'était moi.

Elle me tendit la main et dit : Mais, viens maintenant, je vais te mettre dans ton chemin.

Et nous sortîmes de la tour et nous allâmes dans la forêt, la main dans la main. Le soleil brillait sur ses cheveux d'or et ses yeux noirs étaient magnifiques. Je la pris dans mes bras et baisai son front deux fois, puis je tombai à genoux devant elle. Les mains tremblantes, elle détacha de sa taille un ruban noir et le noua autour d'un de mes poignets ; et, ce faisant, elle pleurait d'émotion. Je demandai :

— Pourquoi pleures-tu ? Dis-moi si je t'ai fait mal !

Mais elle répondit seulement :

— Peux-tu voir la ville ?

— Non, répondis-je, je ne puis pas voir la ville. Et toi ?

— Lève-toi et marchons encore, dit-elle.

De nouveau elle me conduisit. Je m'arrêtai encore, je la serrai contre ma poitrine et je dis :

— Comme tu m'inspires de l'amour ! comme tu me remplis de bonheur !

Elle aussi tremblait dans mes bras, elle dit cependant :

— Maintenant il faut que je retourne. Tu dois pouvoir voir la ville ?

— Oui, répondis-je, toi aussi tu dois pouvoir la voir ?

— Non, répondit-elle.

— Pourquoi non ? demandai-je.

Elle s'écarta de moi et me regarda avec de grands yeux et, en s'en allant, elle s'inclina profondément devant moi en manière d'adieu. Quand elle se fut éloignée de quelques pas elle se retourna encore une fois et me regarda.

Mais alors je vis que ses yeux, à elle aussi, étaient aveugles…

Il y a maintenant un intervalle de douze heures dont je ne puis me rendre compte et qui m'a échappé. Je ne sais pas ce que sont devenues ces heures ; mais je me suis frappé la tête en disant : C'est de douze heures qu'il s'agit, elles doivent être quelque part là-dedans, elles se sont simplement cachées et il faut que je les retrouve. Mais je ne les ai pas retrouvées…

C'est de nouveau le soir, un soir d'automne doux et sombre. Je suis assis dans ma chambre et tiens un livre à la main. Je regarde mes jambes, elles sont encore un peu

mouillées ; je regarde mon poignet, et il y a un bout de ruban noir attaché autour. Tout cela est réel.

Je sonne la bonne et demande s'il y a une tour dans le voisinage, quelque part dans la forêt, une tour noire, octogone ? La bonne hoche la tête et dit : Oui, il y a une tour. – Et y demeure-t-il des gens ? – Oui, il y demeure un homme ; mais il est malade, il est possédé ; on l'appelle « le feu follet ». Et « le feu follet » a une fille et elle demeure aussi dans la tour ; à part eux il n'y a personne qui y demeure. – C'est bien, bonne nuit !

Et je me mets au lit.

Et de bonne heure le lendemain matin je me rends dans la forêt. Je suis le même sentier et vois les mêmes arbres et je trouve aussi la tour. Je m'approche de la porte et je vois un spectacle qui fait s'arrêter mon cœur : À terre gît la fille aveugle, broyée dans sa chute, morte, complètement écharpée. Elle gît là, la bouche grande ouverte, et le soleil brille sur ses cheveux roux. Et, là-haut, au bord du toit de la tour, flotte encore un lambeau de sa robe qui est resté accroché ; mais, en bas, dans l'allée de gravier, marche le petit homme, le père, et il regarde le cadavre. Sa poitrine se contracte convulsivement et il pousse des hurlements ; mais il ne sait rien faire d'autre que tourner autour du cadavre, en le regardant et en hurlant. Quand ses yeux m'aperçurent, je me mis à trembler sous son regard cruel et je m'enfuis, terrifié, jusqu'à la ville. Je ne le revis d'ailleurs jamais plus…

Voilà mon conte.

Il y eut un long silence. Dagny regardait la route à ses pieds et marchait avec une lenteur extrême. Enfin elle dit :

— Dieu ! oui, quel étrange conte !

Puis le silence se rétablit et Nagel essaya, à plusieurs reprises, de le rompre par une remarque sur la paix profonde dans la forêt.

— Pouvez-vous sentir le parfum qui se dégage de la forêt en cet endroit précis ? Je vous en prie, asseyons-nous un peu !

Dagny s'assit, encore silencieuse, encore pensive, et Nagel s'assit devant elle.

Il se sentait obligé à bavarder pour lui rendre sa gaieté. Ce n'était pas, à vrai dire, un conte triste, c'était un conte joyeux. Bah ! Ah ! aux Indes… aux Indes, les contes étaient tout autre chose, ils vous coupaient la respiration et vous glaçaient d'effroi. Il y avait deux sortes de contes indiens ; les uns célestement magnifiques, sur les cavernes de diamant, les princes des montagnes, les beautés tentatrices de la mer, les Esprits de la terre et de l'air, les palais de perle, les châteaux enchantés, les chevaux volants, les forêts d'argent et d'or. Les autres décrivaient de préférence le mystérieux, le grandiose, l'étrange et le merveilleux ; du reste les Orientaux n'avaient pas leurs pareils pour faire éclore des erreurs colossales, des phantasmes fiévreux de cerveaux révulsés. Leur vie se passait, dès son premier commencement, dans un monde fantastique et ils parlaient tout aussi facilement des palais des fées derrière les montagnes que du Puissant muet dans le nuage, la grande puissance qui vague là-haut dans l'espace et mâche des étoiles. Mais tout cela venait de ce que ces gens vivaient sous un autre soleil et mangeaient des fruits au lieu de bifteck.

Dagny demanda :

— Mais n'avons-nous pas nous-mêmes des contes remarquables ?

Merveilleux. Seulement d'une autre sorte. Nous n'avions pas idée d'un soleil qui pût éclairer et brûler jusqu'à l'absurde. Nos contes de nixes se tenaient à ras de terre, se tenaient sous terre, c'étaient les élucubrations d'une imagination en culotte de peau, écloses durant les sombres nuits d'hiver dans des huttes de troncs avec un trou à fumée au milieu du toit. Avait-elle jamais lu les Contes des Mille et Une nuits ? Ces contes du Gudbrandsdalen[18], cette chagrine poésie paysanne, cette fantaisie « à pied », ils nous appartenaient en propre, c'était *notre* esprit. Nous ne frissonnions pas de terreur à entendre nos contes, ils étaient familiers et drôles, ils nous faisaient rire. Notre héros n'était pas un prince magnifique, mais un sacristain rusé. Plaît-il ? Eh ! bien, les contes du Nordland n'étaient-ils pas tout pareils ? Qu'avions-nous su tirer de la beauté mystérieuse et brutale de l'Océan ? Un simple *jægt* du Nordland serait pour l'Oriental une barque fabuleuse, une embarcation pour les Esprits. Avait-elle vu un de ces *jægt* ? Non ? Il avait l'air d'avoir un sexe, d'être un grand animal femelle, avec le ventre gonflé de petits, et aplati à l'arrière, comme s'il pouvait s'asseoir. Son nez se dresse en l'air comme une corne capable d'attirer les Quatre Vents… Non, nous vivons trop loin dans le Nord. Bah ! ceci n'était, en toute modestie, que l'opinion d'un agronome sur un phénomène géographique.

---

[18] Province de Norvège.

La jeune fille s'était sans doute lassée de tout ce bavardage, ses yeux bleus semblaient se moquer un peu de Nagel et elle demanda :

— Quelle heure est-il ?

— L'heure ? dit-il, l'esprit absent, il doit être une heure. Il est tôt dans la nuit, l'heure n'existe pas.

Pause.

— Que pensez-vous de Tolstoï ? demanda Dagny.

— Je ne l'aime pas, répondit-il aussitôt en sautant sur la question. J'aime *Anna Karénine* et *La Guerre et la Paix* et…

Alors elle demanda en souriant :

— Et quelle est votre opinion sur la paix perpétuelle ?

C'était un coup droit. Il changea d'expression et se troubla.

— Que voulez-vous dire ?… Sans doute, je vous ai mortellement ennuyée.

— Je vous assure, c'est simplement une idée qui m'est venue, dit-elle vivement, en rougissant. Il ne faut pas le prendre en mauvaise part. Voici la chose : nous devons organiser une kermesse, une distraction du soir au profit de la Défense nationale. C'est simplement cela qui m'a passé par la tête tout à coup.

Pause. Soudain Nagel regarde la jeune fille avec des yeux rayonnants.

— Je vous dirai que je suis heureux ce soir, et c'est pour cela que j'ai peut-être trop bavardé. Je suis heureux de tout,

en premier lieu de me promener ici avec vous, mais ensuite je suis heureux aussi parce que cette nuit est la plus belle que j'aie vécu. Je n'y comprends rien. C'est comme si j'étais une partie de cette forêt et de ces champs, une branche sur un pin, ou une pierre, volontiers aussi une pierre, mais une pierre qui serait imprégnée de ce parfum et de cette paix qui nous environnent. Regardez là-bas, c'est le jour qui point ; il se forme une raie d'argent.

Ils regardèrent tous deux dans la direction de la raie blanche.

— Moi aussi, je suis heureuse ce soir, dit la jeune fille.

Et elle dit cela sans y être contrainte, de sa libre volonté, spontanément, comme si ce lui était une joie de le dire. Nagel la regarda attentivement bien en face et il repartit de plus belle. Nerveusement, impulsivement, il se mit à déclamer sur la nuit de la Saint-Jean, la forêt se berçait et murmurait, l'aube là-bas opérait en lui une transformation, portait d'autres puissances au pouvoir dans son être intérieur. Grundtvig[19] chante : « Enfants de la lumière, nous sentons que la nuit s'achève ! » … Mais si elle trouvait qu'il parlait trop, il pourrait peut-être plutôt lui montrer un petit tour d'adresse avec un brin d'herbe et une branche, comment le brin d'herbe devenait plus fort que la branche. Il ferait tout pour elle… « Tenez, laissez-moi seulement vous indiquer la moindre chose qui fait impression sur moi, ce bouquet de genévriers isolé là-bas. Il s'incline littéralement vers nous et il a l'air *bon*. Et, de pin en pin, l'araignée tend ses toiles ; elles ressemblent à quelque extraordinaire travail chinois,

---

[19] Poète danois du début du XIXe siècle.

elles ressemblent à des soleils tissés d'eau. Vous n'avez pas froid, au moins ? Je suis sûr que des elfes dansent autour de nous, échauffés et riants ; mais j'allumerai tout de même une flambée si vous avez froid… L'idée me vient tout à coup : n'est-ce pas ici dans le voisinage qu'on a trouvé Karlsen ?

Était-ce une riposte au coup droit qu'elle lui avait porté ? Nagel avait un air peu rassurant.

Dagny sursauta, elle prit une expression de malveillance et répondit :

— Laissez celui-là en paix, je vous prie. A-t-on jamais entendu chose pareille ?

— Pardon », dit-il aussitôt et, tentant de biaiser, « on dit seulement qu'il était si épris de vous… et je ne puis l'en blâmer…

— Épris de moi ? Ne dit-on pas aussi qu'il s'est tué à cause de moi, avec mon canif ? Allons, il faut partir.

Dagny se leva. Elle avait parlé d'un ton légèrement attristé, sans embarras ni feinte. Nagel fut extrêmement étonné. Ainsi elle savait qu'elle avait été jusqu'à pousser dans la mort un de ses adorateurs et elle n'en faisait pas autrement cas, ne raillait pas à ce sujet, mais n'en tirait pas non plus avantage, en parlait simplement comme d'un événement regrettable, puis abandonnait ce sujet. Les longs cheveux blonds de sa nuque retombaient sur le col de sa robe et sa joue avait une teinte fraîche et chaude sur laquelle la rosée de la nuit étendait une ombre. En marchant, elle se balançait très légèrement sur ses hanches hautes.

Ils étaient sortis de la forêt, une percée claire s'étendait devant eux, un chien aboya et Nagel dit :

— C’est le presbytère, déjà. Comme cela a l’air charmant, ces grandes bâtisses blanches avec le jardin et la niche à chien et le mât de pavillon, au plus épais de la forêt. Ne croyez-vous pas, Mademoiselle, que vous en viendrez tout de même à éprouver la nostalgie de cet endroit quand vous serez partie, je veux dire quand vous vous marierez ? Oh ! cela dépend beaucoup de l’endroit où vous habiterez.

— Je n’y ai pas encore pensé, répondit-elle. Et elle ajouta : à chaque jour suffit sa peine.

— À chaque jour suffit sa joie ! dit Nagel.

Pause. Certainement Dagny pensait aux paroles de Nagel.

— Écoutez, dit-elle. Il ne faut pas vous étonner que je me sois promenée dehors si tard dans la nuit, voulez-vous ! Ici nous avons l’habitude de le faire. Nous sommes en effet de simples paysans ici aux alentours, de simples enfants de la nature. Le professeur et moi nous avons parfois marché sur cette route jusqu’au clair matin en bavardant.

— Le professeur ? Il me semblait que c’était un homme très taciturne.

— Oui, aussi était-ce surtout moi qui parlais, c’est-à-dire je questionnais et il répondait… Que ferez-vous en rentrant chez vous ?

— Maintenant ? demanda Nagel. Quand je rentrerai ? Je vais me coucher et dormir jusqu’à… oui, environ midi, dormir comme une souche, comme un mort, sans me réveiller et sans rêver. Et vous, que faites-vous ?

— Ne pensez-vous pas ? Ne restez-vous pas longtemps dans votre lit à penser à différentes choses ? Pouvez-vous donc dormir tout de suite ?

— Instantanément. Ne faites-vous pas de même ?

— Écoutez, voilà déjà un oiseau qui chante. Oh ! il doit être plus tard que vous ne le dites ; voulez-vous me laisser regarder votre montre. Mais, grand Dieu ! il est trois heures, presque quatre ! Pourquoi avez-vous dit il n'y a qu'un moment qu'il n'était qu'une heure ?

— Pardonnez-moi ? répondit Nagel.

Dagny le regarda, du reste sans mécontentement, et dit :

— Vous n'auriez pas eu besoin de me tromper. Je serais tout de même restée dehors aussi longtemps, je le dis exactement comme cela est. J'espère que vous ne mettez pas dans ces paroles plus de sens que vous ne le devez. Je n'ai pas beaucoup d'amusements et j'accueille à deux mains le peu que j'en trouve. J'ai été habituée à vivre ainsi depuis que nous sommes venus dans cette ville, je ne crois pas que cela ait scandalisé personne. Oh ! du reste, je n'en sais rien, mais cela peut aussi m'être indifférent. En tout cas, papa n'en dit rien et c'est d'après lui que je me règle. Venez, nous allons marcher encore un bout de chemin.

Ils passèrent devant le presbytère et rentrèrent dans la forêt de l'autre côté. Les oiseaux chantaient ; la bande de jour blanche à l'est devenait de plus en plus large. La conversation mollit un peu et tourna autour de choses indifférentes.

Puis ils revinrent sur leurs pas et arrivèrent au portail du presbytère.

— Oui, me voilà, toutou ! dit Dagny au chien qui s'était levé et tirait sur sa chaîne. Merci de votre compagnie, Monsieur Nagel ; cela a été une soirée magnifique. Maintenant j'ai, moi aussi, quelque chose à raconter à mon fiancé quand je lui écrirai. Je lui dirai que vous êtes un de ces hommes qui sont en désaccord avec tous et tout et il sera terriblement étonné. Il me semble que je le vois étudier ma lettre et ne pas la comprendre. En effet, il est si profondément bon ! Dieu ! comme il est bon ! Il ne contredit personne. C'est bien dommage que vous ne puissiez le rencontrer pendant que vous êtes ici. Bonne nuit !

Et Nagel répondit : « Bonne nuit, bonne nuit ! » et il suivit la jeune fille du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans la maison.

Nagel ôta sa casquette et la garda à la main durant la traversée de la forêt. Il était extraordinairement pensif ; plusieurs fois il s'arrêta, leva les yeux, regarda fixement devant soi un moment, puis reprit sa marche à petits pas lents. Quelle voix, quelle voix elle avait ! Avait-on jamais entendu la pareille, une voix dans laquelle vibrait un chant.

IX

Le lendemain vers midi.

Nagel venait de se lever et était sorti sans manger. Il était déjà descendu loin dans la ville, attiré par le temps rayonnant et la vie allègre des quais. Tout à coup il s'adressa à un homme et lui demanda où était le bureau du juge cantonal. L'homme lui donna le renseignement et Nagel s'y rendit directement.

Il frappa et entra, passa devant deux messieurs en train d'écrire, alla droit au suppléant Reinert à qui il demanda un entretien seul à seul… cela ne prendrait pas grand temps. Le suppléant se leva, un peu à contre cœur, et l'accompagna dans une pièce attenante.

Là, Nagel dit :

— Je vous prie de m'excuser de revenir encore une fois sur cette affaire, mais c'est cette histoire que vous savez, avec Minûte. Je vous en fais profondément amende honorable.

— Je considère cette affaire comme réglée et vidée par vos excuses en présence de toute une société le soir de la Saint-Jean.

— Voyez-vous, c'est infiniment beau, dit Nagel. Mais je ne suis pas parfaitement satisfait de ce règlement, Monsieur le suppléant. C'est-à-dire, j'en suis satisfait pour mon compte, mais non pour celui de Minûte. Je souhaiterais grandement que vous pussiez reconnaître que, lui aussi, Mi-

nûte, doit être réhabilité et que vous êtes l'homme qui doit l'y aider.

— Vous êtes d'avis que je dois aller demander pardon à cet innocent pour quelques bouffonneries, est-ce là votre avis ? Ne feriez-vous pas mieux de vous occuper de vos propres affaires et non pas…

— Oui, oui, oui, nous connaissons cela ! Pour en revenir au fait : vous avez déchiré le paletot de Minûte et vous lui en avez promis un autre à la place, vous le rappelez-vous ?

— Je vais vous dire une chose : vous êtes ici dans un bureau public et vous faites des ragots sur une affaire privée qui ne vous concerne même pas. Ici je suis chez moi. Vous n'avez pas besoin de traverser le bureau pour vous en aller, vous pouvez trouver la rue aussi par cette porte.

Et le suppléant ouvrit la petite porte.

— Merci. Mais, pour parler sérieusement, il faut envoyer sur-le-champ à Minûte le paletot que vous lui avez promis. Il en a grand besoin, savez-vous, et il vous a cru sur parole.

Le suppléant ouvrit la porte toute grande et dit :

— Je vous en prie !

— Minûte est parti de ce point de vue que vous étiez un honnête homme, continua Nagel, et vous ne devriez pas le tromper.

Mais alors, le suppléant ouvrit la porte conduisant au bureau et appela les deux messieurs qui s'y trouvaient. Nagel leva sa casquette et s'en alla aussitôt, sans ajouter une parole.

Quelle triste issue avait eue sa mission ! Il eût été bien préférable de ne faire aucune tentative. Nagel se rendit chez lui, déjeuna, lut les journaux et joua avec le jeune chien Jakobsen.

Au cours de l'après-midi, il vit, de la fenêtre de sa chambre, Minûte, portant un sac, monter le rude chemin caillouteux qui venait du quai. C'était un sac de charbon qu'il portait. Il marchait extrêmement courbé et ne pouvait voir devant soi parce que son fardeau l'écrasait et le courbait presque à terre. Il avait les jambes si mal faites qu'il frottait les chevilles en marchant ; le bas de son pantalon était rongé et tout en loques. Nagel alla à sa rencontre et le rejoignit en bas vers la Poste où Minûte avait posé son sac un moment.

Ils se firent l'un à l'autre un profond salut. Quand Minûte se leva, son épaule gauche penchait très bas. Nagel le saisit brusquement par cette épaule et, sans la moindre préparation, sans lâcher prise, lui dit, d'un ton très irrité :

— Avez-vous bavardé au sujet de l'argent que je vous ai donné, l'avez-vous dit à âme qui vive ?

Minûte répond, étonné :

— Non, je ne l'ai pas dit, pas du tout.

— Laissez-moi seulement vous informer, poursuivit Nagel, blême d'émotion, que si, une seule fois, vous dites un mot de ces quelques sous, je vous assomme… Je vous tue ! Par le Dieu du ciel ! Me comprenez-vous ? et arrangez-vous aussi pour que votre oncle la ferme !

Minûte demeura bouche bée, bégayant un mot de temps à autre : il ne dirait rien, pas un mot, il le promettait, c'était une promesse…

Comme s'il voulait se faire pardonner sa surexcitation, Nagel ajouta aussitôt :

— Cette ville est un trou, une tanière, un guêpier ! On me dévisage où que j'aille ou reste, je ne peux pas bouger. Mais je ne veux pas de cet espionnage de toutes parts, j'envoie tout le monde au diable. Maintenant je vous ai averti. Je vais vous dire : j'ai de bonnes raisons de croire que cette demoiselle Kielland du presbytère, par exemple, est un peu trop habile à vous tirer les vers du nez et vous faire raconter des histoires. Mais je ne veux pas de sa curiosité, pas un brin ! J'étais du reste avec elle hier soir. C'est une grande coquette. Bon, ce n'est pas le lieu. Je vous prierai seulement encore une fois de vous taire, motus sur la bagatelle que nous avons eue entre nous ! Je veux aussi vous parler d'une autre chose : avant-hier nous étions assis ensemble sur une pierre tombale là-haut dans le cimetière.

— Oui.

— J'ai écrit des vers sur cette pierre, je l'avoue, de méchants vers et hors de saison, mais cela ne fait rien à l'affaire, ainsi donc, j'ai écrit ces vers. Quand je suis parti de là, les vers y étaient, mais quand j'y suis revenu quelques minutes plus tard, ils avaient été effacés… est-ce votre œuvre ?

Minûte regarde à terre et répond :

— Oui.

Pause. Mais, bégayant, et inquiet d'être pris sur le fait dans cette action hardie qu'il avait accomplie de son propre chef, Minûte veut s'expliquer :

— J'aurais voulu prévenir… Vous n'avez pas connu Mina Meek, voilà tout le malheur, sinon vous n'auriez pas fait

cela, vous n'auriez pas écrit cela. Je me suis dit aussi tout de suite à moi-même : il a une excuse, il est étranger à la ville, et moi qui suis ici dans mon pays, il m'est facile d'arranger les choses ; n'aurais-je pas dû le faire ? J'ai biffé les vers. Il n'y avait personne qui les eût lus.

— Comment savez-vous que personne ne les avait lus ?

— Il n'y avait pas une âme qui les eût lus. Après vous avoir accompagnés à la porte, vous et le docteur Stenersen, je suis revenu aussitôt et je les ai effacés. Je n'avais pas été absent plus d'une couple de minutes.

Nagel le regarda, lui prit la main et la pressa sans rien dire. Ils se regardèrent l'un l'autre ; la bouche de Nagel tremblait un peu.

— Adieu ! dit-il… C'est vrai, avez-vous reçu le paletot ?

— Hem ! Mais je le recevrai d'ici le jour où j'en aurai besoin. Dans trois semaines il doit…

Au même moment passe la marchande d'œufs aux cheveux blancs, Martha Gude, avec son panier devant soi sous son tablier et ses yeux noirs baissés. Minûte salua, Nagel salua aussi et la femme répondit à peine, mais elle passa devant eux rapidement, se hâta vers la place du marché où elle livra ses deux ou trois œufs, puis s'en revint avec ses sous dans la main. Elle portait une mince robe verte. Nagel ne quittait pas des yeux cette robe verte. Il dit :

— Ainsi, dans trois semaines, vous aurez besoin du paletot, que doit-il donc se passer dans trois semaines ?

— Il doit y avoir une kermesse, une grande fête de nuit ; n'en avez-vous pas entendu parler ? Je dois prendre part aux

tableaux vivants, Mademoiselle Dagny m'a déjà désigné pour y figurer.

— Ah ! dit Nagel, pensivement. Bon, vous recevrez le paletot au premier jour et même un paletot neuf au lieu du vieux. Le suppléant me l'a dit aujourd'hui. Au fond, il n'est pas si mauvais, cet homme… mais, écoutez, rappelez-vous bien ceci : il ne faut pas le remercier, jamais ! Il ne faut jamais, en aucune circonstance, faire mention du paletot devant lui, il ne veut pas de remerciements, comprenez-vous ? Ce lui serait pénible. Vous vous rendez bien compte aussi vous-même de quel manque de tact vous feriez preuve en lui rappelant le jour qu'il était ivre et est sorti de l'hôtel avec une bosse à son chapeau.

— Oui.

— Vous ne direz pas non plus à votre oncle d'où vous est venu le paletot ; pas une âme ne doit le savoir, le suppléant l'a exigé expressément. Vous pouvez bien comprendre en effet que cela l'humilierait si l'on savait en ville qu'il a l'habitude d'offenser n'importe qui et puis après d'être forcé de réparer cela avec des paletots.

— Oui, je le comprends.

— Écoutez, c'est seulement une idée qui me vient : pourquoi n'employez-vous pas plutôt une charrette pour faire la tournée avec votre charbon ?

— Je ne peux pas, à cause de mon infirmité, je suis incapable de traîner une charrette. Je puis supporter un certain poids quand je me charge avec précaution, mais je ne peux pas me mettre dans les brancards et tirer et faire des efforts de ce genre, sinon je m'éreinte et tombe le nez par terre avec

de grandes douleurs. Mais ça ne va pas mal non plus avec un sac.

— Bon. Revenez me voir. Rappelez-vous : le n° 7 ; entrez directement.

Là-dessus Nagel mit un billet de banque dans la main de Minûte et descendit vivement la rue en direction du quai. Il avait tout le temps tenu à l'œil devant lui la robe verte que maintenant il se mit à suivre.

Quand il arriva à la petite maison de Martha Gude il s'arrêta un moment et épia autour de soi. Personne ne l'observait. Il ne reçut pas de réponse quand il frappa. Deux fois déjà il avait été à cette porte et n'avait pas non plus reçu de réponse ; mais il venait de voir si distinctement Martha retourner directement du marché chez elle et il ne voulait plus repartir sans être entré. Il ouvrit résolument la porte et entra dans la chambre.

Martha Gude se tenait au milieu de la pièce et regardait Nagel. Son visage était décomposé et blême, elle était si intimidée qu'un moment elle tendit les mains droit devant soi, ne sachant plus à quel saint se vouer.

— Pardonnez mon indiscrétion, Mademoiselle, je vous en prie, dit Nagel, en saluant d'une manière particulièrement respectueuse. Je vous serais si reconnaissant si vous me permettiez de causer avec vous un moment. Tranquillisez-vous, ma mission sera bientôt remplie. J'ai déjà cherché en vain plusieurs fois à vous joindre et c'est seulement aujourd'hui que j'ai eu la chance de vous trouver à la maison. Mon nom est Nagel, je suis étranger ici et demeure pour le moment au Central.

Martha continua à ne rien dire, mais avança une chaise à Nagel tandis qu'elle-même se glissait vers la porte de la cuisine. Elle était terriblement embarrassée et ses doigts tripotaient son tablier cependant qu'elle regardait Nagel.

La chambre était telle que Nagel se l'était figurée : une table, une couple de chaises et un lit étaient à peu près tout ce qu'il s'y trouvait. Dans les fenêtres il y avait quelques plantes avec des fleurs blanches, mais il n'y avait pas de rideaux ; le plancher n'était pas propre. Nagel vit aussi la pauvre chaise à haut dossier dans le coin près du lit. Elle n'avait plus que deux pieds et reposait, brisée et misérable, contre le mur. Le siège en était garni de peluche rouge.

— Si je pouvais seulement vous calmer, Mademoiselle ! dit de nouveau Nagel. Ce n'est pourtant pas toujours que l'on a si peur de moi quand j'entre quelque part, héhéhé ! en effet ce n'est pas la première fois que j'entre chez des gens dans cette ville ; vous n'êtes pas la seule que j'aie visitée. Je vais de maison en maison, je fais des tentatives de tous les côtés, vous l'avez peut-être entendu dire ! Non. C'est pourtant ainsi. C'est une conséquence de ma condition, je suis en effet collectionneur, je collectionne toutes sortes de vieilleries, j'achète des choses surannées et les paie le prix qu'elles valent. Oh ! ne vous effrayez pas, Mademoiselle, je ne vole pas, je n'emporte rien en m'en allant, héhéhé ! en général, je n'ai pas cette mauvaise habitude. Vous pouvez être tranquille. Si je ne réussis pas à acheter, en tout bien tout honneur, la chose en reste là.

— Mais je n'ai pas de vieilles choses, dit enfin Martha, et elle avait l'air profondément désespérée.

— On dit toujours cela, répondit Nagel. Oh ! je concède qu'il y a des choses qui peuvent vous tenir au cœur et dont

on n'aime pas à se séparer, des choses que l'on a été habitué à voir autour de soi toute sa vie, des pièces d'héritage de vos parents ou même de vos grands-parents. Mais, d'un autre côté, ces choses réformées restent là et ne peuvent pas servir à grand'chose ; pourquoi devraient-elles occuper la place et immobiliser l'argent ? En effet ces inutiles objets de famille détournent maints beaux deniers ; ils finissent par s'affaisser un beau jour et il faut les porter au grenier. Pourquoi ne pas plutôt les vendre pendant qu'il en est temps ? Certaines gens se mettent en colère quand je viens et me répondent qu'ils ne conservent aucune vieille chose… bon, chacun son plaisir, je m'incline et m'en vais. Il n'y a rien à faire là-contre. D'autres personnes deviennent honteuses et répugnent à me montrer une poêle à frire sans fond, par exemple. Tant elles s'y entendent peu. Mais ce sont là surtout des âmes simples qui ne se rendent pas compte à quel degré la manie de collectionner s'est développée. Je dis expressément : manie, je reconnais que c'est la pure et simple manie qui me pousse, c'est pourquoi j'appelle les choses par leur nom. Mais, au demeurant, cela n'intéresse que moi et c'est mon affaire. Voici ce que je voulais dire : c'est presque à la fois ridicule et sot de la part de ces gens d'avoir honte de faire voir une antiquité. À quoi ressemblent ces armes et ces anneaux que l'on exhume des tumulus ? Mais cela leur enlève peut-être toute valeur ? Non, n'est-ce pas, Mademoiselle ! Vous devriez voir, par exemple, ma collection de sonnailles ! J'ai même une sonnaille, de vulgaire fer-blanc d'ailleurs, qui a été adorée comme divinité dans une tribu d'indiens. Figurez-vous, elle a été suspendue pendant un temps infini au poteau d'une tente dans le camp et a reçu des prières et des offrandes. Oui, voyez-vous ça. Mais je m'éloigne vraiment par trop de l'objet de ma visite. Quand j'arrive au chapitre de mes sonnailles je parle facilement un peu trop.

— Mais, je n'ai réellement pas de ces vieilles choses, répéta Martha.

Pourrais-je, dit Nagel lentement et avec une mine de connaisseur, pourrais-je, par exemple, regarder cette chaise-là ? C'est une simple question, je ne ferai naturellement pas un mouvement avant d'avoir votre permission. Du reste je l'ai un peu examinée d'ici où je suis assis, depuis que je suis entré.

Martha se trouble, elle répond :

— Cette… Mais, je vous en prie… les pieds sont cassés…

— Les pieds sont cassés, parfaitement ! Et puis, après ? Quelle importance cela a-t-il ? Précisément à cause de cela peut-être, oui, précisément à cause de cela ! Puis-je vous demander d'où vous la tenez ?

Nagel avait pris la chaise en mains, il la tournait et la retournait dans tous les sens et l'examinait point par point. Elle n'avait pas de dorure, simplement une petite ornementation en haut du dossier, une espèce de couronne, taillée dans l'acajou. Le dossier avait d'ailleurs été pignoché à coups de couteau. Sur le cadre du siège en plusieurs endroits on avait haché du tabac ; on voyait encore les marques.

— Elle nous vient de quelque part à l'étranger, je ne sais pas d'où. Mon grand-père rapporta une fois à la maison plusieurs de ces chaises, mais maintenant il n'y a plus que celle-ci qui reste. Mon grand-père était marin.

— Ah. Et votre père, était-il aussi marin ?

— Oui.

— Alors, vous avez peut-être navigué avec lui ? Excusez la question.

— Oui, j'ai navigué avec lui durant bien des années.

— Vraiment ? Ah ! comme c'est amusant ! Vous avez vu maints pays, labouré la vague salée, comme on dit ! Ah ! voyez-vous ! Et puis vous êtes revenue vous installer ici ? Ah ! oui, c'est tout de même chez soi qu'il fait le meilleur, oui, chez soi… À propos, vous n'avez pas idée où votre grand père a déniché cette chaise ? Je dois vous dire en effet, j'attache beaucoup d'importance à savoir un peu l'histoire des choses, pour ainsi dire à connaître leur *curriculum vitae.*

— Non, je ne sais pas où il l'a dénichée, il y a si longtemps de cela. Peut-être en Hollande ? Ah ! je ne sais pas.

Nagel remarqua, à sa grande satisfaction, que Martha s'animait de plus en plus. Elle s'était avancée dans la pièce et était restée debout presque à côté de lui, tandis qu'il tripotait la chaise et semblait ne pouvoir s'en rassasier la vue. Il parlait continuellement, faisait ses réflexions sur le travail, entrait dans le ravissement en découvrant, incrustée à l'envers du dossier, une petite plaquette où était à son tour incrustée une autre plaquette… travail grossier, ouvrage d'enfant, sans goût, qui n'était même pas exécuté avec soin. La chaise était vermoulue et il la maniait avec beaucoup de précaution.

— Oui, dit alors Martha, si vraiment vous… je veux dire : si cela peut vous faire le moindre plaisir de posséder cette chaise, je vous la laisserai volontiers. Je la porterai moi-même à l'hôtel si vous le désirez. Je n'en ai pas l'emploi… » Et tout à coup, elle ne put se retenir de rire de l'ardeur que mettait Nagel à entrer en possession de ce

meuble vermoulu… « Au fond, elle n'a pas plus d'un pied de convenable, dit-elle.

Nagel regarda Martha. Ses cheveux étaient blancs, mais son sourire était jeune et ardent et ses dents admirables. Quand elle riait, ses yeux s'humectaient et devenaient brillants. Quelle vieille fille aux yeux noirs ! Nagel ne sourcilla pas.

— Cela me réjouit, dit-il d'un ton sec, que vous vous décidiez à me céder la chaise. Maintenant, venons-en au prix. Oh ! pardon, attendez un peu, laissez-moi parler, je ne veux pas vous laisser demander un prix, c'est toujours moi qui le fixe. Je taxe une chose, j'offre tant et tant en échange, et puis, basta ! Vous pourriez avoir envie de demander une somme exorbitante. Vous pourriez vouloir me faire monter, pourquoi pas ? Vous pouvez objecter là-contre que vous n'avez pas, à vrai dire, l'air aussi féroce… bon, je le reconnais volontiers ; mais, tout de même j'ai affaire à plus d'une sorte de gens et je tiens à fixer le prix moi-même, comme cela je sais ce que je fais. C'est un principe chez moi. Qui vous empêcherait d'exiger, par exemple, trois cents couronnes pour cette chaise, si vous aviez licence de décider vous-même ? Vous pourriez d'autant mieux le faire que vous savez qu'il s'agit ici en réalité d'un meuble précieux et rare. Mais il m'est impossible de payer un prix aussi fabuleux ; je le dis tout net pour que vous ne vous fassiez pas d'illusions. Je ne veux pourtant pas me ruiner, il faudrait que je sois fou pour vous payer cette chaise trois cents couronnes ; en deux mots je vous en donne deux cents, pas un sou de plus. Je veux bien payer ce que je trouve qu'une chose vaut, mais pas plus.

Martha ne disait pas un mot, elle regardait fixement Nagel et écarquillait les yeux. Finalement, elle crut qu'il plai-

santait et se remit à rire, à sourire légèrement, d'un air déconcerté.

Nagel tira tranquillement les billets rouges de sa poche et les agita une ou deux fois en l'air. Cependant il ne perdait pas la chaise de vue. Il dit :

— Je ne veux pas nier que vous auriez pu obtenir davantage de quelqu'un d'autre, je veux être honnête et l'avouer ; vous auriez peut-être pu pousser un peu plus haut. Mais je me suis une fois fixé deux cents en somme ronde pour ce bibelot et je ne trouve pas que je puisse normalement aller plus loin. Faites d'ailleurs comme vous voudrez ; mais réfléchissez d'abord. Deux cents couronnes, c'est aussi un beau denier.

— Non, répondit Martha, avec son sourire déconcerté, gardez votre argent.

— Gardez mon argent ! Qu'est-ce que cela signifie ? Oserai-je vous demander ce qu'il manque à cet argent ? Croyez-vous que je l'aie fabriqué ? car vous n'iriez pourtant pas me soupçonner de l'avoir volé, héhéhé ! Hein ?

Martha ne riait plus. L'homme avait l'air de parler sérieusement et elle commençait à réfléchir. Voulait-il obtenir quelque chose d'elle, ce fou ? Il avait des yeux qui en disaient long. Dieu sait s'il n'avait pas une arrière-pensée, s'il ne tendait pas un piège. Pourquoi venait-il justement chez elle avec son argent ? Enfin elle parut avoir pris une décision et elle dit :

— Si vous voulez absolument me donner une couronne ou deux pour la chaise, je vous en serai reconnaissante. Mais je ne veux pas avoir davantage.

Nagel fit mine d'être surpris au plus haut degré, il s'approcha d'un pas et regarda Martha. Puis il éclata de rire.

— Mais… avez-vous réfléchi ?… C'est bien la première fois que cela m'arrive dans toute ma vie de collectionneur ! Bah ! j'entends la plaisanterie…

— Ce n'est pas une plaisanterie. Je n'ai jamais entendu pire ! Je ne veux pas avoir davantage, je ne veux rien avoir. Prenez la chaise, si vous voulez !

Nagel rit à gorge déployée.

— Encore une fois j'entends la plaisanterie et j'en fais même grand cas, oui, elle me ravit, le diable m'emporte si ce n'est pas vrai ! Une bonne plaisanterie me fait toujours tordre de rire. Mais, maintenant, il faudrait bien arriver à nous entendre ; hein ? Que diriez-vous si nous décidions simplement l'affaire maintenant, pendant que nous sommes de bonne humeur ? D'ici peu vous allez peut-être remettre la chaise dans son coin et la tenir à cinq cents.

— Prenez la chaise. Je… À quoi pensez-vous ?

Ils se dévisageaient mutuellement.

— Si vous croyez que je pense à quoi que ce soit d'autre qu'à obtenir la chaise pour un prix raisonnable, vous vous trompez, dit Nagel.

Martha cria :

— Mais, Seigneur Dieu ! prenez-la… prenez-la !

— Je devrais naturellement vous être très obligé de votre grandiose condescendance. Mais, nous autres collectionneurs, nous tenons aussi à un brin d'honneur dans la vie,

si misérable qu'elle puisse être plus d'une fois, et cet honneur me retient, se dresse pour ainsi dire contre moi sur ses pattes de derrière si j'essaie de me procurer un objet précieux par filouterie. Toute ma collection tomberait dans mon estime – l'estime du propriétaire – si j'apportais parmi les autres un objet acquis ainsi en contrebande, cela jetterait comme un ton faux sur chacun et le moindre d'entre eux. Héhéhé, du reste, laissez-moi rire, c'est tout de même un peu trop fort, c'est le monde renversé que ce soit moi qui doive plaider votre cause alors que je ne devrais regarder que mon propre intérêt. Mais, du moment que vous m'y contraignez, soit.

Martha ne se rendait pas, Nagel n'arrivait pas à la décider. Elle se tenait ferme à cette alternative : ou qu'il prenne la chaise pour une bagatelle, une couronne ou deux, ou qu'il la laisse là. Comme rien n'avait d'effet sur cette obstination, Nagel dit finalement, pour sauver les apparences :

— Bon, laissons cela pour aujourd'hui. Mais promettez-moi de ne pas vendre la chaise à quelqu'un d'autre avant de m'en avoir informé, voulez-vous ? Je ne la lâcherai pas, sachez-le bien, même si elle renchérissait encore. En tout cas je suis consentant à payer aussi cher que quiconque et c'est tout de même moi qui suis venu le premier.

Une fois sorti, Nagel se mit à remonter la rue à longs pas coléreux. Quel entêtement chez cette fille ! Comme elle était pauvre et méfiante ! Tu as vu le lit ? se dit-il à lui-même ! pas même de paille dans le fond, pas même un drap par dessus, mais deux jupons que peut-être elle était forcée d'employer tous les deux dans la journée quand le temps était froid.

Et tout de même elle a si peur de s'aventurer dans l'inconnu qu'elle repousse les meilleures offres ! Mais en quoi

diable cela le concernait-il ? Non, cela ne le concernait pas, à vrai dire. Mais quelle satanée fille ! Hein ? S'il envoyait un homme chez elle pour faire des offres sur la chaise, la pousser, peut-être qu'alors aussi elle concevrait des soupçons ? La sotte personne, la sotte personne ! Mais aussi qu'allait-il chercher là, pour se faire rabrouer de si belle façon ?

Dans son irritation, il était arrivé à l'hôtel avant d'avoir eu le temps d'y penser. Il s'arrêta, retourna avec la même violence et redescendit la rue, jusqu'à la boutique de tailleur de J. Hansen, où il entra. Il prit le patron seul à seul, lui commanda entre quatre yeux un paletot, un paletot de telle et telle façon, et enjoignit au tailleur de tenir cette commande secrète pour tout un chacun. Quand le paletot serait fini, il faudrait l'envoyer sans délai à Minûte, à Grögaard, le charbonnier bancroche, qui…

Était-ce Minûte qui devait l'avoir ?

Et puis après ? Trêve de curiosité ? Qu'est-ce que c'était que cette manière de fouiner !

Mais, c'était à cause des mesures.

Ah ! bien. Oui, c'était Minûte qui devait avoir le paletot ; c'était bien, Minûte pouvait venir lui-même se faire prendre les mesures, pourquoi pas ? Mais pas un mot inutile, pas un clignement d'yeux… était-ce convenu ? Et quand le paletot serait-il prêt ? Dans une couple de jours ; bon !

Nagel versa l'argent tout de suite, dit adieu et partit. Il se frottait les mains, son irritation était tombée et il chantait. Mais si, mais si, il pourrait tout de même… tout de même ! Attends seulement ! Quand il arriva chez lui, il grimpa à sa chambre et sonna ; ses mains tremblaient d'impatience et la porte n'était pas plus tôt ouverte qu'il cria !

— Sara, des formules de télégramme !

Quand Sara entra, il venait d'ouvrir sa boîte à violon et elle vit alors, à son grand étonnement, que cette boîte qu'elle avait toujours traitée avant tant de précaution contenait du linge sale, quelques papiers et des objets de bureau dans le fond, mais pas de violon. Elle n'arrivait pas à s'en aller tout de suite, mais restait là à regarder la boîte.

— Des formules de télégramme ! répéta Nagel plus fort, j'ai demandé des formules de télégramme.

Quand il eut enfin reçu les formules, il rédigea un ordre à l'une de ses connaissances à Christiania d'envoyer en secret et anonymement deux cents couronnes à une demoiselle Martha Gude de cette place, deux cents couronnes, sans un mot d'écrit. Enjoins plus profond mutisme. Johan Nagel.

Mais cela ne pouvait pas aller ; quand il y réfléchit il dut rejeter son plan. Ne vaudrait-il pas mieux s'expliquer avec un peu plus de détails en joignant l'argent, pour être sûr qu'il fût expédié à Martha ? Il déchira le télégramme, le brûla immédiatement et écrivit une lettre à toute vitesse. Oui, c'était mieux, une toute petite lettre était plus complète, cela pourrait vraiment aller. Ah ! il lui montrerait, il lui ferait comprendre…

Mais quand il eut mis l'argent dans la lettre et fermé l'enveloppe, il demeura un moment à réfléchir de nouveau à la question. Elle pourrait encore concevoir des soupçons, se dit-il à lui-même ; deux cents couronnes étaient une somme trop ronde et par dessus le marché une somme que tout récemment il avait fait miroiter à ses yeux. Non, ceci n'allait pas non plus ! Il sortit encore un billet de dix couronnes de

sa poche, rouvrit l'enveloppe et modifia le montant à deux cent dix couronnes. Puis il cacheta la lettre et l'expédia.

Encore une bonne heure après, il trouvait ce tour excellent quand il y repensait. Cela viendrait sur Martha comme une merveilleuse lettre du ciel, d'en-haut, des hauteurs, lâchée sur elle par des mains inconnues. Et que dirait-elle en recevant cet argent ! Mais quand il se demanda de nouveau ce qu'elle en viendrait à dire, comment elle prendrait la chose, il perdit de nouveau courage. Le plan était dangereux, beaucoup trop téméraire, c'était un plan sot et mauvais. Car justement elle ne dirait rien de raisonnable, mais se comporterait comme une dinde. Quand la lettre arriverait elle ne la comprendrait pas, tout simplement, et laisserait à d'autres le soin de la déchiffrer. Elle l'étalerait toute grande au guichet de la poste, si bien que toute la ville viendrait à s'en occuper, elle s'en remettrait sur place au jugement du receveur des postes, peut-être même ferait-elle l'entêtée et dirait : Non, gardez votre argent ! Alors le receveur met son doigt sur son nez et dit : Attendez un peu, halte-là ! il me revient quelque chose ! Et il cherche dans ses registres et trouve que la même somme a été expédiée d'ici, il y a quelques jours, précisément la même somme, pour ne pas dire peut-être les mêmes billets, deux cent dix couronnes à telle et telle adresse à Christiania. L'expéditeur s'avère être un sieur Johan Nagel, un étranger, qui pour le moment demeure au *Central*… Oh ! ces employés des postes, ils ont un nez long comme ça pour flairer…

Nagel sonna de nouveau et envoya le garçon de l'hôtel reprendre la lettre sur-le-champ.

Toute la surexcitation nerveuse dans laquelle il avait vécu toute la journée finit par le dégoûter complètement de

cette histoire. Au fond, il envoyait tout au diable ! Cela le regardait-il si le Seigneur Dieu organisait une collision avec perte de vies humaines sur la ligne de l'Érié au cœur de l'Amérique ? Non, certes non ! Bon, mais il avait tout aussi peu à faire avec l'estimable demoiselle Martha Gude, de cette place.

Pendant deux jours il ne sortit pas de l'hôtel.

X

Le samedi soir Minûte entra dans la chambre de Nagel à l'hôtel. Minûte portait son nouveau paletot et rayonnait de joie.

— J'ai rencontré le suppléant, dit-il, et il n'a pas sourcillé, et même il m'a demandé de qui je tenais ce paletot. C'est la ruse qu'il a employée pour me mettre à l'épreuve.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— J'ai ri et j'ai répondu que je ne voulais pas le dire, à personne, qu'il veuille bien m'excuser, adieu !… Oh ! je suis capable de lui répondre… Tenez, cela fait bien treize ans que je n'ai pas eu un paletot neuf : j'ai calculé… Il faut que je vous remercie du dernier argent que vous m'avez donné. C'était encore une fois beaucoup trop d'argent pour un estropié, à quoi pourrais-je employer tout ça ? Vous me rendez si confus avec tous vos bienfaits que cela me hante ; c'est comme si tout est déchaîné au dedans de moi et ne peut pas rester en place. Hahahaha ! Mais, Dieu m'assiste, je suis un enfant. Oh ! je savais bien que j'aurais le paletot un jour, qu'est-ce que je vous ai dit ? Cela prend souvent un peu de temps, mais je n'attends jamais en vain. Le lieutenant Hansen m'a promis une fois deux chemises de flanelle, des chemises de flanelle qu'il ne portait plus. Il y a deux ans de cela mais je suis aussi sûr de les avoir un jour que si je les avais déjà sur le dos. C'est toujours comme ça. Les gens se rappellent, un peu plus tard, et ils me donnent ce dont j'ai besoin quand le moment vient. Mais ne trouvez-vous pas que je suis comme un autre homme avec des vêtements convenables ?

— Il y a longtemps que vous n'êtes venu ici.

— Voici la chose : j'attendais le paletot, j'avais résolu de ne pas revenir chez vous avec le vieux. J'ai mes particularités, cela me mortifie de me présenter en société avec un paletot déchiré, Dieu sait pourquoi, mais c'est comme si je tombais profondément dans ma propre estime. Excusez qu'en votre présence je parle de ma propre estime comme si ça représentait quelque chose. Ce n'est pas le cas ; ça ne représente rien, je vous assure ; mais je la sens tout de même de temps à autre.

— Voulez-vous prendre du vin ? Non. Mais vous fumerez bien un cigare ?

Nagel sonna et fit monter du vin et des cigares. Lui-même commença aussitôt à boire sec, tandis que Minûte fumait et le regardait. Minûte continuait à parler sans relâche et ne semblait pas vouloir s'arrêter.

— Écoutez, dit Nagel à brûle-pourpoint, vous êtes peut-être un peu mal loti en fait de chemises ? Pardonnez ma question.

Minûte répondit précipitamment :

— Ce n'est pas pour cela que j'ai fait mention des deux chemises. Aussi vrai comme je suis ici, ce n'était pas pour ça.

— Sans doute ! Pourquoi criez-vous ? Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, montrez-moi donc ce que vous portez sous votre paletot.

— Volontiers, bien volontiers, volontiers ! Regardez, de ce côté-ci. Et l'autre côté n'est pas plus mauvais…

— Attendez un peu, c'est que précisément, l'autre côté est un peu plus mauvais, à ce que je vois.

— Mais peut-on attendre mieux ? crie Minûte. Non, je n'ai pas besoin de chemises maintenant, ce n'est pas vrai. J'irai même jusqu'à dire qu'une chemise comme celle-ci est beaucoup trop bonne pour moi. Savez-vous qui me l'a donnée ? Le docteur Stenersen, oui, le docteur Stenersen lui-même. Et je ne crois pas que Madame en ait rien su, quoiqu'elle aussi soit la générosité même. Et même je l'ai eue à Noël.

— À Noël ?

— Vous trouvez que c'est un long moment ? Je n'use pas une chemise pareille comme une bête, je ne m'applique pas à y faire des trous, aussi je l'enlève la nuit et je couche tout nu pour ne pas l'user inutilement pendant que je ne fais que dormir. De cette manière je la fais durer beaucoup plus longtemps et je puis me mouvoir librement parmi les gens sans avoir à rougir pour la raison que je n'ai pas une chemise convenable. Et, pour les tableaux vivants, ça se trouve bien que j'aie encore une chemise avec laquelle je puisse me montrer. Mademoiselle Dagny n'en démord pas, elle veut que je paraisse sur la scène. Je l'ai rencontrée hier à l'église. Elle a aussi parlé de vous…

— Et je vous procurerai un pantalon. Cela vaudra l'argent de vous voir paraître en public. Puisque le suppléant vous donne un paletot, je veux vous donner un pantalon, ce n'est que juste. Mais je le fais sous la condition habituelle que vous tiendrez bouche close là-dessus.

— Sans doute, sans doute.

— Je trouve que vous devriez boire un peu. Non, non, faites comme vous voudrez. J'ai envie de boire ce soir, je suis nerveux et un peu triste. Voulez-vous me permettre une question indiscrète ? Avez-vous connaissance que les gens vous donnent un sobriquet ? On vous appelle Minûte ; le savez-vous ?

— Certainement je le sais. Au début je trouvais cela dur, j'implorais l'aide de Dieu à cette occasion. Tout un dimanche je suis allé dans la forêt et je m'agenouillais continuellement sur les trois seules places qui fussent sèches… c'était au printemps, à la fonte des neiges. Mais il y a longtemps de cela, bien des années, et personne ne m'appelle plus autrement que Minûte et c'est au fond assez bon, pour ce qui est de ça. Pourquoi vouliez-vous savoir si le fait m'était connu ? Quel remède pourrais-je y apporter quand bien même ce me serait archiconnu ?

— Savez-vous aussi pourquoi vous avez reçu ce nom dérisoire ?

— Oui, je le sais. C'est-à-dire : il y a longtemps maintenant, c'était avant que je sois estropié, mais je m'en souviens bien. C'était un soir, ou plutôt une nuit, dans une réunion de garçons. Vous avez peut-être vu la maison jaune en bas, près de la douane, à droite quand vous descendez ? Elle était peinte en blanc dans ce temps-là et c'était le maire qui y demeurait. Le maire était célibataire et s'appelait Sörensen, vraiment un joyeux luron. C'était donc une nuit de printemps, je revenais du quai où je m'étais promené de long en large en regardant les bateaux. Quand j'arrive à cette maison jaune, j'entends qu'il y a des invités à l'intérieur, car il y a un furieux vacarme et des rires d'une assistance nombreuse. Juste comme je passe devant les fenêtres on m'aperçoit et

on frappe aux carreaux. J'entre et me trouve devant le docteur Kolbye, le capitaine William Prante et l'employé des douanes Folkedahl et encore beaucoup d'autres ; oh ! ils sont tous morts ou partis maintenant, mais ils étaient en tout sept ou huit bonnes pièces et chacun saoul comme une grive. Ils avaient cassé toutes les chaises, simplement pour s'amuser, car le maire le voulait ainsi, et ils avaient aussi brisé tous les verres, si bien qu'il nous fallait boire à même les bouteilles. Mais quand je vins à la rescousse et que je fus devenu, moi aussi, saoul comme une grive, le raffut n'en finissait plus. Les messieurs se déshabillèrent et se mirent à courir à travers les chambres, complètement nus, bien que nous n'eussions pas tiré les rideaux, et comme je ne voulais pas faire comme les autres ils me prirent de force et me dévêtirent. Je lançais sans arrêt des coups autour de moi et me défendais comme je pouvais ; enfin, ne sachant plus comment m'en tirer, je leur demandai pardon : je leur pris la main et leur demandai pardon…

— De quoi demandiez-vous pardon ?

— Au cas où j'aurais peut-être pu dire quelque chose qui les aurait incités à se jeter sur moi. Je leur pris la main et leur demandai pardon pour obtenir qu'ils me fissent aussi peu de mal que possible. Mais cela ne servit à rien, ils me dévêtirent complètement. Le docteur trouva même une lettre que j'avais dans ma poche et se mit à la lire tout haut devant les autres. Cela me dégrisa un peu car la lettre était de ma mère : elle me l'avait écrite quand je naviguais. Bref, je traitai le docteur de « cannelle » car c'était connu qu'il buvait beaucoup. Vous êtes une cannelle ! dis-je. Là-dessus il devint furieusement colère et voulut me prendre à la gorge, mais les autres l'en détournèrent. Remplissons-le plus tôt ! dit le maire en parlant de moi, comme si je n'étais pas suffisam-

ment plein. Et ils me vidèrent encore dans le gosier plusieurs fonds de bouteilles. Ensuite vinrent deux messieurs dont je ne me rappelle plus qui ils étaient, mais ils entrèrent avec un baquet d'eau ; ils mirent le baquet au milieu de la pièce et dirent que je devais être baptisé. Tous voulaient que je fusse baptisé, ils poussèrent de furieuses clameurs à l'occasion de cette trouvaille. Et ils inventèrent de mélanger diverses choses dans l'eau pour la salir, ils crachèrent dedans, y versèrent de l'eau-de-vie, ils allèrent même dans la chambre à coucher chercher la pire chose qu'ils pussent trouver et la vidèrent dans l'eau, et par là-dessus ils répandirent deux pelletées de cendres du poêle pour que ce soit encore un peu plus bourbeux. Alors je devais être baptisé. Pourquoi ne pouvez-vous pas tout aussi bien baptiser un des autres ? demandai-je au maire en lui embrassant les genoux. « Nous sommes tous baptisés, répondit-il, baptisés de la même manière, dit-il. » Et je le crois aussi, car il voulait toujours que cela se passât ainsi avec ceux qu'il fréquentait, ils devaient être baptisés. « Viens, je vais t'admettre devant Ma Face ! » me dit le maire aussitôt après. Mais je n'y allai pas de bon gré, je ne bougeai pas et me cramponnai au loquet de la porte. « Viens sur l'heure, veux-tu venir à la *minûte* ! » cria-t-il ; car il ne disait pas minute ; il était de Gudbrandsdalen et prononçait comme cela. Mais non, je n'y allai pas. Alors, le capitaine Prante brailla : « Minûte, Minûte, c'est le mot ! Il faut le baptiser Minûte, le baptiser Minûte. » Et tous étaient d'accord pour me baptiser Minûte parce que j'étais si petit. Mais alors deux hommes me prirent et me traînèrent vers le maire et me placèrent devant Sa Face, et comme j'étais d'une taille si exiguë, le maire m'empoigna, sans le secours de personne, et me plongea dans le baquet. Il plongea ma tête toute entière sous l'eau et me frotta le nez contre le fond où il y avait de la cendre et des éclats de verre, puis il me re-

tira et lut les prières sur moi. Puis les parrains durent faire leur office et cela consistait en ceci qu'ils me levaient à tour de rôle très haut au-dessus du plancher et me lâchaient ; quand ils furent las de ce jeu ils se divisèrent en deux camps et me lancèrent comme un ballon d'un camp à l'autre ; ils faisaient cela pour que je me ressuie et ils continuèrent jusqu'à satiété complète. Alors le maire cria : Halte ! Et là-dessus ils me lâchèrent et tous m'appelèrent Minûte : ils me serrèrent la main en m'appelant Minûte pour sceller mon baptême. Mais je fus encore une fois jeté dans le baquet, ce fut le docteur Kolbye qui m'y rejeta, de tout mon poids, si bien que je me cassai quelque chose dans le côté… parce qu'il ne pouvait oublier que je l'avais appelé : Cannelle !… À dater de cette nuit-là, le sobriquet me resta. Le lendemain toute la ville savait que j'avais été chez le maire et que j'avais été baptisé.

— Et vous vous êtes fait une fracture dans le côté. Mais vous n'avez pas eu de lésion à la tête, j'entends à la tête même ?

Pause.

— Cela fait la deuxième fois que vous me demandez si j'ai eu une lésion à la tête et peut-être y mettez-vous une intention. Mais je ne me suis pas cogné la tête cette fois-là, je n'ai pas eu de commotion au cerveau, si c'est cela que vous craignez. Mais je reçus un tel coup contre le baquet qu'une de mes côtes se brisa. Mais tout cela est réparé maintenant, le docteur Kolbye me soigna gratis de cette fracture de côte et je n'en ai plus jamais souffert.

Pendant le discours de Minûte, Nagel avait bu sec, il sonna, fit rapporter du vin et se remit à boire. Tout à coup il dit :

— L'idée me vient de vous demander : croyez-vous que je me connaisse en hommes, dans une certaine mesure ? Ne me faites pas des yeux si étonnés, c'est simplement une question de camarade. Me considérez-vous comme capable de pénétrer un peu la personne avec qui je cause ?

Minûte le regarde, effarouché, et ne trouve rien à répondre à sa question. Alors Nagel reprend :

— D'ailleurs, je vous prie de m'excuser. La dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir chez moi, je vous ai aussi fait perdre contenance par quelques questions extrêmement sottes. Vous vous rappelez qu'entre autres choses je vous ai offert tant et tant d'argent pour assumer la paternité d'un enfant, héhéhé ! Mais cette fois-là, j'ai commis cette bévue parce que je ne vous connaissais pas ; maintenant, par contre, voilà encore que je vous étonne, et cela malgré que je vous connaisse fort bien et que je vous tienne en grande estime. Tenez, aujourd'hui je le fais uniquement parce que je suis nerveux et déjà extrêmement ivre. C'est toute l'explication. Vous pouvez naturellement bien remarquer que je suis plein comme un boudin ? Bien sûr, vous le pouvez : pourquoi essayer de feindre ? Mais, qu'est-ce que je voulais dire… oui, cela m'intéresserait vraiment de savoir à quel point vous me croyez capable de pénétrer l'âme humaine. Héhé ! je veux dire de pouvoir, par exemple, remarquer un très léger arrière-ton dans la voix de celui avec qui je cause, j'entends incroyablement bien. Quand je bavarde avec un homme, je n'ai pas besoin de regarder cet homme pour suivre exactement ce qu'il dit, j'entends tout de suite s'il essaie de m'en faire accroire ou s'il falsifie la vérité. La voix est un dangereux instrument. Comprenez-moi bien : je ne veux pas justement dire le son matériel de la voix, il peut être haut ou bas, harmonieux ou grossier ; je ne veux pas dire la subs-

tance de la voix, l'existence de la note, non, je m'en tiens au mystère caché derrière elle, le monde d'où elle émane… Et puis, au diable ce monde par derrière ! Il doit toujours y avoir un monde par derrière ! En quoi diable cela me regarde-t-il ?

Nagel but de nouveau et continua à parler :

— Vous devenez bien silencieux ? N'allez pas, à propos de ma hâblerie sur ma compréhension des hommes vous mettre martel en tête au point de ne plus oser bouger. Héhéhé ! voilà qui aurait bon air ! Mais maintenant j'ai oublié ce que je voulais dire. Bah ! alors, je vais dire autre chose qui ne me tient pas au cœur, mais que je dirai tout de même jusqu'à ce que je me rappelle ce que j'ai oublié. Dieu ! Comme je bafouille ! Que pensez-vous de Mademoiselle Kielland ? Laissez-moi entendre votre opinion sur elle. Mon opinion à moi est que Mademoiselle Kielland est une coquette, à ce point qu'au fond ça la réjouirait follement que d'autres aussi, de préférence en aussi grand nombre que possible, moi y compris, allassent s'ôter la vie à cause d'elle. Voilà mon opinion. Elle est délicieuse, ah ! oui, elle l'est, et ce serait une suave douleur que de se sentir piétiné par ses talons, oui, et peut-être aussi en viendrai-je un jour à l'en prier, je n'en voudrais pas jurer. Au demeurant le moment n'est pas encore venu, j'ai du temps devant moi… Mais, Dieu me garde ! comme vous semblez médusé ce soir par mes discours ! Vous ai-je blessé, je veux dire : vous personnellement ?

— Si vous saviez comme Mademoiselle Kielland a joliment parlé de vous ! Je l'ai rencontrée hier, elle s'est longuement entretenue avec moi…

— Dites-moi… oh ! excusez-moi de ne pas vous laisser parler jusqu'au bout ; mais avez-vous peut-être aussi un peu

de cette faculté d'entendre ce qui frémit derrière la voix matérielle de Mademoiselle Kielland ? Et maintenant, entendez-vous très distinctement vous-même que je divague royalement ? Oui, n'est-ce pas ? Bon ! Mais cela me ferait plaisir que, vous aussi, vous vous entendiez un peu aux hommes, car je vous en féliciterais et vous dirais : nous sommes deux, au maximum nous sommes deux qui nous entendons à cela, venez, réunissons-nous pour former une société, une petite association, et n'employons jamais notre savoir l'un contre l'autre… *l'un contre l'autre*, comprenez-vous… de telle sorte que moi, par exemple, je n'emploie jamais mon savoir contre vous, même si je vous pénètre assez bien. Bon, voilà que vous vous troublez et que vous reprenez votre air farouche ! Ne vous laissez donc pas berner par ma hâblerie, je suis ivre… Mais je me rappelle par hasard ce que je voulais dire il y a un moment quand je me suis mis à parler de Mademoiselle Kielland qui ne me tenait pas à cœur. Pourquoi aussi ai-je laissé échapper mon opinion sur elle quand vous ne me l'aviez pas demandée ! J'ai sans doute complètement gâté votre bonne humeur ; vous rappelez-vous comme vous étiez joyeux quand vous êtes entré ici il y a une heure ? Tout ce bavardage vient du vin… Mais ne me laissez pas oublier pour la seconde fois ce que je voulais dire : quand vous racontiez la réunion de garçons chez le maire, vous savez, quand vous avez été baptisé, l'idée a germé, assez singulièrement, dans mon esprit, de donner, moi aussi, une soirée de garçons, oui, à la vie à la mort, une soirée de garçons pour quelques invités, je n'en démordrai pas, je veux l'organiser, et il faut que vous veniez aussi, je compte absolument sur vous. Vous pouvez être tout à fait tranquille, vous ne serez pas baptisé une seconde fois, je prendrai soin que vous soyez traité avec la plus grande affabilité et considération ; au total, on ne cassera ni chaises ni tables. Mais j'aimerais voir

quelques amis chez moi un soir et de préférence aussitôt que possible, disons à la fin de la semaine. Qu'en pensez-vous ?

Nagel but de nouveau, but deux grands verres. Minûte ne répondit d'ailleurs pas à la question. Sa première joie enfantine avait visiblement disparu et il semblait ne prêter l'oreille au bavardage de son hôte que par pure politesse. Il refusait constamment de boire quoi que ce fût.

— Vous êtes devenu tout à coup si étonnamment silencieux, dit Nagel. C'est tout à fait ridicule, mais savez-vous qu'en ce moment vous avez un air comme si vous vous sentiez atteint par quelque chose, atteint par un mot, une allusion. A-t-on jamais entendu chose pareille, *atteint* par quelque chose ! J'ai remarqué que vous aviez fait un petit mouvement, juste maintenant ? Ah ! non pas : alors je me suis trompé ! Vous êtes-vous jamais imaginé quel serait l'état d'âme d'un faussaire clandestin quand un beau jour un agent de la sûreté lui mettrait la main sur l'épaule et le regarderait dans les yeux, sans rien dire ?… Mais comment dois-je faire avec vous, vous devenez de plus en plus triste et renfermé ? Je suis nerveux aujourd'hui et je vous tourmente à mort, mais *il faut* que je parle, c'est mon habitude quand je suis ivre. Et il ne faut pas non plus vous en aller, car alors je serais forcé de causer une heure avec Sara, la bonne, et ce n'est peut-être pas convenable, pour ne pas parler de ce que c'est ennuyeux. Voulez-vous me permettre de vous raconter un petit incident ? Mon histoire est insignifiante, mais elle pourrait peut-être vous amuser un peu, en même temps qu'elle montrerait mon aptitude à comprendre les hommes. Héhéhé ! vous allez en effet entendre que, s'il y a quelqu'un qui ne peut pas pénétrer les hommes, c'est moi… pour le cas où ce renseignement pourrait vous ragaillardir. En deux mots : j'arrivai une fois à Londres – c'était du reste il y a trois

ans, pas plus – et j'y fis connaissance d'une jeune dame ravissante, une des filles de l'homme avec qui j'avais un brin affaire. Je liai connaissance assez intimement avec la dame, nous nous rencontrâmes journellement durant trois semaines et devînmes bons amis. Une après-midi, elle doit me faire voir Londres et nous voilà partis, nous visitons les musées, les collections d'art, les monuments et les parcs et le soir était venu avant que nous eussions pris le chemin du retour. Entre temps les exigences de la nature avaient commencé à faire valoir leurs droits sur moi ; je me trouve, à parler cru, dans un certain embarras, comme il peut bien vous arriver après toute une après-midi de promenade. Que devais-je faire ? Je ne pouvais pas me sauver et je ne voulais pas demander la permission de m'écarter un instant. Bref, je cède à mon besoin, sur place, debout, en marchant, je cède tout simplement, je laisse aller les choses et naturellement je suis bientôt trempé jusque dans mes souliers. Mais que diable aurais-je dû faire, dites-le moi ? J'avais heureusement un immense manteau, très long, et j'espérais qu'il pourrait cacher ma situation. Mais le hasard voulut que nous passions devant une pâtisserie dans une rue fortement éclairée et, Dieu m'assiste, voilà ma dame qui s'arrête devant la pâtisserie et me prie de lui procurer quelque chose à manger. Oh ! cela pouvait paraître un désir très raisonnable, nous avions circulé pendant une demi-journée et nous étions tout à fait exténués. Mais je dus néanmoins m'y refuser. Alors elle me regarde ; elle trouve sans doute que c'est fort mal de ma part de refuser, et elle me prie de lui en dire le motif. Eh ! bien, dis-je alors, la raison est telle et telle, je n'ai pas d'argent, je ne possède pas un penny sur moi, pas un penny ! Bon, c'était une raison valable, on ne pouvait le nier, et la dame n'avait vraiment pas un penny sur elle, elle non plus, pas un penny. Et nous restons là à nous regarder et à rire de notre situation.

Mais elle trouve tout de même un moyen, elle jette un regard sur les maisons et dit : Attendez un peu, restez là un instant, j'ai une amie dans cette maison-là, au premier étage, elle pourra nous procurer de l'argent ! Et là-dessus voilà ma dame qui file précipitamment. Elle demeure absente plusieurs minutes et pendant tout ce long temps je passai par les pires affres. Comment diable me comporterais-je quand elle reviendrait avec l'argent ? Je *ne pouvais pas* entrer dans la pâtisserie où la lumière brillait si terriblement et où il y avait tant de dames et de messieurs ; je serais jeté à la porte immédiatement et le remède serait pire que le mal. Je pourrais serrer les dents et la prier de me rendre le service personnel d'entrer elle-même, tandis que je l'attendrais… Il se passa encore une couple de minutes et ma dame revint. Elle était très contente, même positivement joyeuse, et dit simplement que son amie n'était pas chez elle, ce qui d'ailleurs n'avait pas d'importance, à le bien prendre ; elle pourrait bien tenir encore quelques minutes, cela ne prendrait tout de même pas plus d'un quart d'heure, au maximum, avant qu'elle pût aller dîner chez elle. Elle me pria aussi de l'excuser de m'avoir fait attendre. Et celui qui était heureux, c'était moi, et pourtant à vrai dire c'était moi qui étais tout trempé et souffrais de cette promenade. Mais voici le plus beau de l'affaire… oh ! vous avez peut-être déjà pressenti le reste ? Si, si, je crois fermement que vous avez déjà pressenti le reste ; mais je veux tout de même le raconter aussi ; c'est seulement cette année, en 1891, que j'ai vu clair et compris combien je m'étais comporté stupidement. J'ai de nouveau réfléchi à tout l'incident et j'ai trouvé la plus grande signification à une bagatelle après l'autre ; ma dame n'a pas monté l'escalier, elle n'est pas du tout montée à un premier étage. Quand j'y réfléchis, elle a ouvert une porte de communication avec l'arrière-cour et elle s'y est glissée ; j'ai un soupçon

qu'elle est aussi revenue de l'arrière-cour par la même porte avec une démarche silencieuse et glissée. Qu'est-ce que cela prouve ? Rien, très certainement ; mais n'était-ce pas cependant une singulière circonstance qu'elle ne monta pas au premier étage, mais, par contre sortit dans l'arrière-cour ? Héhéhé, ah ! vous comprenez cela si parfaitement, je puis le voir, mais, à moi, cela n'est pas venu à l'idée avant 1891, trois ans après. Vous n'allez pas en effet me soupçonner d'avoir combiné tout cela d'avance, d'avoir fait traîner la promenade en longueur pour réduire ma dame à la dernière extrémité, de n'avoir pu, spécialement, me détacher d'une hyène des cavernes fossile dans un musée et d'y être revenu trois fois tandis que je ne quittais pas des yeux la demoiselle, à seule fin qu'elle ne pût, d'aucune façon, s'échapper dans une arrière-cour. Naturellement vous ne me soupçonnez pas de cela ? Je ne veux pas nier que quelqu'un pourrait être assez machiavélique pour préférer souffrir lui-même et se tremper de la ceinture aux pieds plutôt que de laisser échapper l'étrange satisfaction de voir une jeune et jolie dame se tortiller sous telle ou telle torture. Mais, pour moi, comme dit, je n'ai vu clair que cette année, trois ans après que l'histoire est arrivée. Héhéhé, hein ! qu'en pensez-vous ?

Pause. Nagel but et continua :

— Vous pouvez dire : quel rapport a cette histoire avec vous et moi et la soirée de garçons ? Non, mon cher ami, très certainement, elle n'a rien à faire avec cela. Mais l'idée m'est venue de vous la raconter tout de même, comme une preuve de ma stupidité touchant l'âme humaine. Ah ! l'âme humaine. Que vous semble par exemple de ceci : un beau matin, il y a quelques jours, je me surprends – je me surprends, moi, Johan Nilsen Nagel – en train de flâner devant la maison du consul Andresen là-haut sur la côte en supputant

combien cela peut être, plausiblement, haut ou bas de plafond dans son salon ? Que dites-vous de cela ? Mais ceci, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est encore l'âme humaine. Aucune bagatelle ne lui est étrangère, pour elle tout a son importance… Par exemple, quelle impression éprouvez-vous quand vous revenez tard la nuit d'une réunion ou d'une autre, ou bien d'une expédition quelconque, et que vous vaquez à vos affaires légitimes, et que tout à coup vous butez dans un homme qui se tient dans un coin et vous regarde, tourne la tête pour vous suivre, à mesure que vous le dépassez, et se contente de vous regarder fixement, sans rien dire ? Et si j'ajoute, par-dessus le marché, que l'homme a des vêtements noirs et que vous ne pouvez rien voir de lui sinon son visage et ses yeux, alors quoi ? Ah ! il se passe bien des choses dans l'âme humaine !… Vous arrivez un soir dans une société, disons de douze personnes, et la treizième – ce peut être une télégraphiste, un pauvre candidat en droit, un employé de commerce, un capitaine de bateau à vapeur, bref, une personne sans la moindre importance – la treizième est assise dans un coin, ne prend aucune part à la conversation et ne fait pas le moindre bruit non plus d'aucune autre manière ; mais cette treizième personne a cependant sa valeur, non seulement en soi, mais aussi comme un facteur dans la société. Justement parce qu'elle porte tel vêtement, parce qu'elle demeure si muette, parce que ses yeux jettent un regard circulaire passablement sot et insignifiant sur les autres invités, et parce que son rôle, d'une manière générale, est d'être si peu importante, elle contribue à donner à la réunion son caractère. Précisément parce qu'elle ne dit rien, elle agit négativement et crée dans toute la pièce la faible teinte de « lugubre » qui fait que les autres invités parlent juste à tel diapason et pas plus haut. N'ai-je pas raison ? Et par là, cette personne peut devenir, littéralement, la personne la plus

puissante de la société. Je ne comprends rien aux hommes, comme dit, mais cela m'amuse néanmoins souvent d'observer quelle effrayante valeur peuvent contenir des bagatelles. Ainsi j'ai été une fois témoin de ce qu'un pauvre ingénieur, absolument étranger, qui n'avait absolument pas ouvert la bouche… Mais c'est une autre histoire qui n'a pas de rapport avec celle-ci, si ce n'est que toutes deux ont passé par mon cerveau et y ont laissé leurs traces. Mais pour rester dans la comparaison : qui sait si votre taciturnité de ce soir ne donne pas précisément à mes paroles ce ton particulier – sans parler de mon incommensurable ivresse – si cette mine qu'a maintenant votre visage, cette expression mi-farouche et mi-innocente de vos yeux ne m'excite pas précisément à parler comme je le fais ! C'est tout naturel. Vous prêtez l'oreille à ce que je dis – à ce que moi, un homme ivre, je dis – vous vous sentez de temps en temps atteint, d'une manière ou de l'autre, – pour me servir de l'expression déjà employée : *atteint* – et je me sens tenté d'aller encore plus avant et de vous jeter encore un bon demi quarteron de mots à la figure. Je ne cite ceci que comme exemple de la valeur des bagatelles. Ne négligez pas les bagatelles, cher ami ! Au nom de Dieu ! les bagatelles ont une valeur énorme… Entrez !

C'était Sara qui avait frappé, elle annonça que le dîner était servi. Minûte se leva aussitôt. Nagel était visiblement ivre et ne parlait même plus clairement ; du reste il se contredisait lui-même sans cesse et divaguait de pis en pis. Ses yeux pensifs et les veines qui se gonflaient à ses tempes montraient que maintes pensées se bousculaient dans sa tête.

— Oui, dit-il, cela ne m'étonne pas que vous vouliez profiter de l'occasion pour vous en aller, après tout le bavardage qu'il vous a fallu endurer ce soir. Il y a pourtant encore

d'autres choses sur lesquelles j'aurais voulu avoir votre opinion ; par exemple vous n'avez pas du tout répondu à ma question sur ce que vous pensez, tout au fond de votre cœur, de Mademoiselle Kielland. Pour moi elle surgit comme l'être le plus rare et le plus inaccessible, pleine de charme et pure et blanche comme neige… imaginez-vous une vraie neige de soie épaisse et pure. Telle elle surgit devant ma pensée. Si vous avez eu une autre impression de ce que j'ai dit auparavant, elle est erronée… Laissez-moi boire le dernier verre en votre présence : à votre santé !… Mais précisément il me vient une idée. Si vous aviez la patience de vous occuper de moi encore deux petites minutes, je vous en serais vraiment tout particulièrement obligé. Voici la chose – approchez-vous un peu, car les cloisons sont minces dans cette maison – oui, voici la chose : je suis irrémédiablement amoureux de Mademoiselle Kielland. Le mot est lâché ! Ce n'est qu'une couple de pauvres et rudes paroles sur la question, mais Dieu dans son ciel sait combien je l'aime éperdument et combien je souffre à cause d'elle. Bah ! c'est une affaire à part, j'aime, je souffre, c'est bien, cela n'a rien à voir ici. Voilà ! Mais j'espère que vous traiterez ma franchise avec toute la discrétion qu'elle mérite ; vous le promettez ? Merci, cher ami ! Mais, dites-vous, comment puis-je être amoureux d'elle quand, il n'y a encore qu'un moment, je l'ai appelée une grande coquette ? On peut bien, en premier lieu, aimer une coquette ; il n'y a rien qui s'y oppose. Mais je ne m'arrête pas à cela. Et puis il vient s'ajouter autre chose. Comment était-ce, avez-vous reconnu que vous compreniez les hommes, ou non ? Si vous compreniez les hommes, en effet, vous comprendriez aussi ce que je vais dire : il est impossible que je pense que Mademoiselle Kielland est vraiment une coquette. Je ne le pense pas sérieusement. Elle est, tout au contraire, une personne fort naturelle… que dites-vous par exemple de

sa manière ouverte de rire alors qu'elle n'a même pas des dents tout à fait blanches ! Néanmoins je puis contribuer à répandre l'opinion que Mademoiselle Kielland est une coquette ; cela ne me gêne pas. Et je ne fais pas cela pour lui nuire et pour me venger, mais pour me défendre moi-même, je le fais par amour de moi-même parce qu'elle est inaccessible pour moi, parce qu'elle déjoue tous mes efforts pour la rendre amoureuse de moi, parce qu'elle est fiancée et déjà liée, elle est perdue, totalement perdue. Tenez, ceci est, avec votre permission, un nouveau et différent côté de l'âme humaine. Je pourrais aller à elle dans la rue et lui dire avec le plus grand sérieux en présence de plusieurs personnes, en apparence simplement pour la déprécier et lui faire du tort, je pourrais la regarder et dire : Bonjour, mademoiselle ! Je vous fais compliment de votre chemise propre ! Avez-vous rien entendu d'aussi idiot ! Mais je pourrais le dire. Ce que j'en viendrais à faire par là-dessus – ou bien je courrais chez moi et me mettrais à sangloter dans mon mouchoir ou bien je m'administrerais une ou deux gouttes du petit flacon que je porte dans la poche de mon gilet – je le passe. De même je pourrais entrer à l'église un dimanche pendant que son père, le pasteur Kielland, prêche la parole de Dieu, remonter au pas de promenade toute la nef, m'arrêter devant Mademoiselle Kielland et dire tout haut : Voulez-vous me permettre de tâter un peu votre pouf ? Hein, qu'en dites-vous ? Par « pouf » je ne voudrais rien dire de particulier, ce serait simplement un mot pour la faire rougir ; mais « accordez-moi de tâter un peu votre pouf », dirais-je. Et ensuite je pourrais me jeter à ses pieds et la supplier de me rendre bienheureux en crachant sur moi… Vous voilà effrayé à souhait ! Oh ! je concède aussi que je tiens un langage téméraire, d'autant plus que je parle d'une fille de pasteur à un fils de pasteur. Pardonnez-moi, mon ami, ce n'est pas par méchanceté, pas par

pure méchanceté, mais parce que je suis saoul comme une grive… Écoutez : j'ai connu une fois un jeune homme qui vola un réverbère, le vendit à un marchand de bric-à-brac et dissipa l'argent en bombances. C'est par Dieu vrai ; c'était même une de mes connaissances, un parent du défunt pasteur Hærem. Mais quel rapport entre ceci et mes relations avec Mademoiselle Kielland ? Ah ! vous avez encore raison ! Vous ne dites rien, mais je vois que vous avez la bouche pleine de paroles que vous voudriez dire, et c'est de votre part une remarque tout à fait raisonnable. Mais, pour en revenir à Mademoiselle Kielland, elle est complètement perdue pour moi et, de cela, ce n'est pas elle que je plains, mais moi. Vous qui êtes là parfaitement à jeun et qui pénétrez les hommes, vous comprendriez aussi si, un jour, je répandais tout bonnement par la ville le bruit que Mademoiselle Kielland s'est assise sur mes genoux, que j'ai eu rendez-vous avec elle trois nuits de suite dans un endroit plus précisément désigné là-bas dans la forêt et que, par la suite, elle a accepté des cadeaux de moi. N'est-ce pas, vous comprendriez cela ? Car vous connaissez diantrement bien les hommes, mon ami, fichtre oui, vous les connaissez, allons, allons, pas de faux-fuyants… Ne vous est-il jamais arrivé de marcher un jour dans la rue, de marcher plongé dans vos innocentes pensées, et que, avant même que vous y ayez songé, tous les gens se sont mis à vous fixer, à vous examiner de la tête aux pieds ? C'est la plus pénible situation dans laquelle on puisse se trouver. Vous vous époussetez devant et derrière, votre regard descend à la dérobée le long de vos vêtements pour inspecter si vous ne vous promenez pas avec votre braguette déboutonnée, et de si angoissants pressentiments vous envahissent que vous allez jusqu'à ôter votre chapeau et regarder s'il n'y serait pas resté une étiquette avec le prix, bien que ce soit un vieux chapeau. Mais tout ce-

la ne sert de rien, vous ne trouvez rien en désordre sur vous et vous devez supporter gentiment que chaque apprenti tailleur et chaque lieutenant vous dévisage à sa guise… Mais, cher ami, si ceci est un tourment de l'enfer, que dirait-on d'une convocation chez le juge d'instruction… Tiens, vous avez encore eu un sursaut ? N'avez-vous pas sursauté ? Ah ! il m'a très distinctement semblé que vous aviez fait un petit haut-le-corps… bah ! Or donc, d'être convoqué chez le juge d'instruction, d'être mis en présence du plus rusé diable de policier, de subir devant tout le public un interrogatoire où, de douze chemins de traverse différents, on revient au même et unique point, quelle jouissance exquise pour celui qui n'a point affaire dans tout cela et se contente d'assister et d'écouter ! N'est-ce pas, là-dessus vous êtes aussi d'accord ?… Dieu sait s'il n'y a pas encore un verre de vin là-dedans, en tordant la bouteille…

Il ingurgita le dernier reste du vin et continua à parler :

— Je dois d'ailleurs vous demander pardon de changer continuellement de sujets de conversation. Ces nombreuses et soudaines sautes d'idées viennent sans doute, pour une part, de ce que je suis lamentablement ivre, mais, pour une part aussi, c'est un de mes défauts en général. La chose est que je ne suis qu'un simple agronome, un élève d'une Académie de bouse de vache, je suis un penseur qui n'a pas appris à penser. Bon, ne nous lançons pas dans des questions aussi spéciales, elles ne vous intéressent pas et, pour moi qui sais déjà à quoi m'en tenir, elles sont franchement répugnantes. Savez-vous bien, cela va souvent si loin quand je suis seul ici et pense à toutes sortes de choses et m'examine moi-même sur toutes les coutures, il arrive souvent que je m'appelle moi-même Rochefort à haute voix, je me tape sur la caboche et m'appelle Rochefort. Que diriez-vous si je vous

racontais que je me suis une fois commandé un cachet avec un porc-épic ?… Cela me rappelle le souvenir d'un homme que j'ai autrefois connu comme un honnête, très ordinaire et estimable étudiant en philologie dans une université allemande. L'homme dégénéra, au cours de deux années, il devint à la fois ivrogne et romancier. Rencontrait-il des étrangers et lui demandait-on qui il était, il finissait par répondre simplement qu'il était un fait, un phénomène. Je suis un phénomène ! disait-il, et il pinçait la bouche par pure arrogance. Mais cela ne vous intéresse pas… Vous parliez d'un homme, un penseur qui n'avait pas appris à penser. Ou bien est-ce moi-même qui en parlais ? Pardon, je suis en effet ivre-mort ; mais cela ne fait rien, ne vous frappez pas pour cela. Je voudrais bien du reste avoir la permission de vous expliquer cette chose du penseur qui ne savait pas penser. Autant que j'aie compris votre propos, vous vouliez attaquer l'homme. Oui, j'ai eu positivement cette impression, vous parliez sur un ton sarcastique ; mais l'homme dont vous avez fait mention mérite d'être vu quelque peu dans son ensemble. D'abord c'était un grand fou. Il portait toujours une longue cravate rouge et souriait par pure extravagance. Il était même si extravagant que mainte et mainte fois il était plongé dans un livre quand quelqu'un venait chez lui, bien qu'il ne lût jamais. Il allait aussi sans bas dans ses souliers, uniquement pour avoir les moyens de se mettre une rose à la boutonnière. Voilà comme il était. Mais le meilleur de tout c'est qu'il avait un certain nombre de portraits, des portraits de quelques modestes, gentilles filles d'artisans, et sur ces portraits il écrivait quelques noms relevés et sonores, simplement pour donner l'impression qu'il avait telles et telles connaissances de distinction. Sur l'un des portraits il avait écrit en caractères distincts : « Mademoiselle Stang » pour faire croire qu'il était en famille avec le ministre d'état, en-

core que notre homme eût pu, tout au plus, s'appeler Lie ou Haug. Héhéhé, que doit-on penser d'une pareille hâblerie ? Il s'imaginait que les gens s'occupaient de lui, le calomniaient. Les gens me calomnient ! disait-il, Héhéhé ! croyez-vous vraiment que personne daignât le calomnier ? Il y eut un jour où il entra dans une boutique de bijoutier, en fumant deux cigares. Deux cigares ! Il en tenait un à la main et l'autre dans la bouche, mais tous deux étaient allumés. Il ne savait peut-être pas qu'il avait deux cigares en train à la fois et, comme un penseur qui n'avait pas appris à penser, il ne demandait pas non plus…

— Maintenant il faut que je parte, dit enfin Minûte à mi-voix.

Nagel se leva tout à coup.

— Faut-il que vous partiez ? dit-il. Voulez-vous vraiment m'abandonner maintenant ? Oh ! cette histoire est aussi trop longue sans doute si l'on doit voir l'homme dans son ensemble. Bon, laissons-la donc pour une autre fois. Alors, vous voulez vraiment partir maintenant ? Écoutez : mille fois merci de cette soirée ! Entendez-vous ? Je suis aussi très remarquablement ivre ; de quoi ai-je l'air en vérité ? Prenez un pouce, mettez-le sous la loupe et regardez le spectacle, hein ? Oh ! je comprends vos mines ; vous êtes un homme diantrement intelligent, Monsieur Grögaard, et ce m'est une fête d'observer vos yeux, tant ils sont innocents. Allumez un nouveau cigare avant de partir. Quand reviendrez-vous ? Mort et passion ! c'est vrai, vous devez venir à la soirée de garçons, entendez-vous ! On ne touchera pas à un cheveu de votre tête !… Non, car je dois vous dire : ce sera seulement une petite soirée paisible, un cigare, un verre, une conversation, et neuf fois neuf hourras pour la patrie, ceci pour le doc-

teur Stenersen ; n'est-ce pas ? Oh ! ça ira. Et le pantalon dont nous avons parlé, vous l'aurez, le diable m'emporte ! Mais, à la condition habituelle, naturellement. Je vous remercie de votre patience de ce soir. Laissez-moi vous serrer la main ! Allumez un nouveau cigare, mon brave… Écoutez, encore un mot : n'avez-vous rien à me demander ? Parce que, s'il y a quelque chose… Bon, comme vous voudrez. Bonne nuit, bonne nuit !

XI

Vint le 29 juin. C'était un lundi.

En ce jour arrivèrent plusieurs choses extraordinaires ; il surgit même en ville une personne étrangère, une dame voilée qui redisparut après deux heures de séjour et après avoir rendu une visite à quelqu'un à l'hôtel…

Dès le matin de bonne heure Nagel avait fredonné et sifflé de contentement dans sa chambre. Tout en s'habillant il sifflait de joyeuses mélodies comme si quelque chose l'eût grandement réjoui. Toute la journée d'avant il avait été taciturne et silencieux, après la forte cuite qu'il avait prise le samedi soir, avec Minûte. Il avait arpenté le plancher de long en large à grands pas et bu une énorme quantité d'eau. Quand il sortit de l'hôtel, le lundi matin, il fredonnait encore et ayant l'air extrêmement satisfait ; dans une attaque de claire joie il adressa même la parole à une bonne femme qui se tenait devant le perron et lui donna quelques sous.

— Pouvez-vous me dire où je pourrais trouver un violon à emprunter ? demanda-t-il. Savez-vous s'il y a quelqu'un qui joue du violon dans cette ville ?

— Non, je ne sais pas, répondit la femme, étonnée.

Elle ne le savait pas, mais Nagel lui donna tout de même quelques sous, de joie, et s'éloigna rapidement. Il avait vu Dagny Kielland avec son ombrelle rouge sortir d'une boutique et il lui emboîta le pas. Elle était seule. Il la salua très bas et lui adressa la parole. Elle devint tout à coup rouge

comme une pivoine, ainsi qu'à son ordinaire, et tint son ombrelle un peu en avant de son visage pour le cacher.

Ils parlèrent d'abord de leur dernière promenade dans la forêt. Dagny avait tout de même été un peu imprudente car elle s'était légèrement enrhumée bien que le temps fut très chaud, elle n'était pas encore tout à fait bien. Elle dit cela franchement et sincèrement comme si elle se fût confiée à une vieille connaissance.

— Mais il ne faut pas le regretter voulez-vous ? dit Nagel, allant droit au but.

— Non, répondit-elle, avec un air étonné ; non, je ne le regrette pas ; comment vous est venue cette idée ? J'ai trouvé que c'était une nuit amusante, quoique, grand Dieu, quelle peur j'ai eue constamment du « feu follet » dont vous racontiez l'histoire. J'ai aussi rêvé de lui depuis. Un rêve effroyable !

Et ils parlèrent un moment du « feu follet ». Nagel bavardait volontiers aujourd'hui, il avoua que lui aussi avait de ridicules accès de terreur muette pour un motif ou un autre : souvent, par exemple, il ne pouvait monter un escalier sans se retourner à chaque pas et regarder s'il n'y avait pas quelqu'un derrière lui. Qu'était-ce ? Ah ? ce que c'était ! Quelque chose de mystérieux, quelque chose d'étrange que la pauvre science « omnisciente » était trop géométrique et trop grossière pour saisir, un souffle d'une puissance invisible, une action des forces aveugles de la vie.

— Savez-vous, dit Nagel, qu'en ce moment je pourrais avoir envie de quitter cette rue pour aller dans une autre parce que ces maisons-ci, ces bornes à gauche, ces trois poiriers en bas dans le jardin du juge cantonal, tout cela a sur

moi une influence antipathique, me remplit d'un sourd tourment. Quand je vais seul, je ne traverse jamais cette rue, je la contourne, même si cela me fait faire un détour. Qu'est-ce que c'est ?

Dagny rit :

— Je ne sais pas. Mais le docteur Stenersen appellerait certainement cela : nervosité et superstition.

— Parfaitement, c'est ainsi qu'il appellerait cela ! Ah ! quelle sottise boursoufflée !... Vous arrivez un soir dans une ville étrangère, disons cette ville-ci, pourquoi pas ? Le lendemain vous faites une promenade par les rues pour jeter un premier coup d'œil. Et au cours de cette promenade vous concevez une secrète aversion, déterminée, pour certaines rues, certaines maisons, tandis que, par d'autres rues, d'autres maisons, vous vous sentez attiré, elles vous inspirent un sentiment d'aise et de joie. Nervosité ? Mais je suppose que vous avez des nerfs comme des bouts de cordages, que, d'une manière générale, vous ne savez pas ce que c'est que la nervosité ? Continuons ! Vous marchez toujours par les rues, vous rencontrez des centaines de personnes et passez devant elles, indifférent ; mais soudain – comme vous arrivez en bas au quai et vous arrêtez devant une pauvre petite maison en rez-de-chaussée, sans rideaux, mais avec quelques fleurs blanches dans la fenêtre – vient à votre rencontre un homme qui vous frappe aussitôt d'une manière ou d'une autre. Vous regardez l'homme et l'homme vous regarde. Il n'y a chez lui rien d'insolite, si ce n'est qu'il est pauvrement habillé et marche un peu courbé ; c'est la première fois de votre vie que vous le rencontrez et vous avez la bizarre intuition que l'homme s'appelle Johannes. Précisément Johannes. Pourquoi vous semble-t-il qu'il s'appelle

précisément Johannes ? Vous ne pouvez pas vous l'expliquer, mais vous le voyez à ses yeux, vous le remarquez aux mouvements de ses bras, vous l'entendez dans le son de ses pas ; et cela ne vient pas de ce que vous ayez jamais rencontré auparavant un homme qui ressemblât à ce dernier et s'appelât Johannes, non cela ne vient pas de là. Car vous n'avez jamais rencontré personne que ce dernier homme vous eût rappelé. Mais vous restez là avec votre étonnement et votre mystérieuse impression, sans rien pouvoir vous expliquer.

— Avez-vous rencontré un pareil homme ici en ville ?

— Non, non, se hâta-t-il de répondre, je suppose seulement cette ville-ci, cette maison en rez-de-chaussée et cet homme, je suppose le tout. Mais, n'est-ce pas, c'est étrange ?… Puis il arrive d'autres choses : Vous arrivez dans une ville étrangère et vous entrez dans une maison étrangère, disons un hôtel, où vous n'avez encore jamais été. Tout à coup vous éprouvez une très forte impression que, dans le temps, il y a beaucoup d'années peut-être, il y a eu une pharmacie dans cette maison. Comment cette idée vous vient-elle ? Il n'y a rien qui rappelle le souvenir d'une pharmacie, il n'y a pas la moindre odeur de médicaments, aucune, aucune trace de rayons sur les murs, aucune empreinte d'un comptoir sur le plancher. Et tout de même vous savez dans votre cœur, qu'il y a bien des années, il y a eu une pharmacie dans cette maison ! Vous ne vous trompez pas, vous êtes pour le moment rempli d'une mystérieuse complicité qui vous révèle des choses cachées. Cela ne vous est peut-être jamais arrivé ?

— Je n'y avais encore jamais pensé. Mais, maintenant que vous en parlez, il me semble que cela m'est arrivé, à moi

aussi. En tout cas j'ai souvent peur dans l'obscurité, je suis angoissée sans cause. Mais c'est peut-être autre chose.

— Dieu sait ce qui est une chose et ce qui en est une autre ! Il se passe tant de choses entre le ciel et la terre, des choses singulières, délicieuses, nonpareilles, et des pressentiments inexplicables, de muettes terreurs qui vous font frissonner de malaise. Imaginez-vous : entendre quelqu'un marcher et se frotter le long des murs par une nuit sombre. Vous êtes complètement éveillé, vous fumez une pipe, vous êtes assis à une table, les sens vagues. Vous avez la tête pleine de projets parmi lesquels vous vous débattez et vous êtes extraordinairement anxieux de venir à bout de tout ce qui concerne ces projets. Et tout à coup vous entendez très distinctement que quelqu'un se frotte le long des murs, dehors, suivant le lambris, dehors, ou même dans votre chambre, là-bas vers le poêle où vous voyez aussi une ombre sur le mur. Vous enlevez l'abat-jour de la lampe pour qu'il fasse plus clair et vous allez vers le poêle. Vous vous placez devant l'*ombre* et vous voyez une personne inconnue de vous, un homme de taille moyenne avec un cache-nez de laine blanc et noir autour du cou et avec des lèvres complètement bleues. Il ressemble au valet de trèfle dans le jeu de cartes norvégien. Je suppose que vous êtes plus curieux qu'effrayé, vous marchez sur le gaillard pour le balayer d'un regard ; mais il ne bouge pas, et pourtant vous êtes si près de lui que vous le voyez cligner des yeux et, au surplus, il est vivant comme vous-même. Alors vous le prenez par la douceur, vous lui dites, comme ça – quoique vous ne l'ayez jamais vu auparavant – : votre nom ne serait-il pas par hasard Homan, Bernt Homan, dites-vous. Et comme il ne répond pas, vous décidez de l'appeler Homan et vous dites : pourquoi diable ne seriez-vous pas un certain Bernt Homan ? Et vous ricanez de lui. Mais il ne bouge toujours pas et vous ne savez plus

comment le prendre. Alors vous reculez d'un pas, vous pointez vers lui le tuyau de votre pipe et vous dites : Bisque ! Mais il ne fait pas mine de sourire. Et voilà le diable déchaîné. Vous vous fâchez et donnez à l'homme une bonne bourrade. Mais voilà que l'homme a l'air de se trouver dans un autre endroit à proximité, mais votre bourrade ne semble pourtant pas le concerner le moins du monde. Il ne tombe pas, il fourre les deux mains dans ses poches, les enfonce bien dans ses poches, remonte les épaules et prend une mine comme s'il voulait dire : Et puis, après ? Tant ça l'a peu affecté que vous lui ayez donné une bourrade. Et puis, après ! répondez-vous, furieux, en lui allongeant un coup dans le creux de l'estomac. Et vous assistez à la chose suivante : après le dernier coup l'homme commence à s'évaporer, vous êtes là et vous le voyez, de vos propres yeux, qui s'efface petit à petit, devient de plus en plus indistinct et finalement il ne reste plus rien de lui que le ventre qui disparaît à son tour. Mais, tout le temps, l'homme a tenu ses poings dans ses poches et vous a regardé avec cette expression de défi qui semblait dire : Et puis, après ?

Dagny rit de nouveau.

— Ah ! quelles étranges aventures vous vivez ! Mais, après ? Comment cela se passe-t-il ensuite, à la fin ?

— Eh ! bien, quand vous vous rasseyez à la table et que vous allez recommencer à vous occuper de vos projets, vous découvrez que vous vous êtes broyé les phalanges sur le mur. Mais ce que je voulais dire, c'est ceci : racontez l'histoire le lendemain à vos amis et connaissances, vous en entendrez. Vous dormiez, répondront-ils. Héhéhé, mais oui, vous dormiez, quoique Dieu et tous ses anges sachent que vous n'avez pas dormi. C'est pure grossièreté et sagesse de

primaire d'appeler cela sommeil alors que vous vous teniez parfaitement éveillé debout à côté d'un poêle, que vous fumiez votre pipe et que vous avez causé avec un homme. Alors arrive le médecin. C'est un excellent médecin qui représente la science, avec la bouche pincée et un air supérieur. Cela, dit-il, mais ce n'est que de la nervosité, cela, dit-il. Ah ! Dieu ! Quelle comédie ! Bon. Mais c'est de la nervosité, cela, dit-il. Pour le cerveau du médecin, c'est une chose de telles et telles dimensions, tant de pouces en hauteur et tant de pouces en largeur, quelque chose qu'on peut prendre dans la main, de la bonne, compacte nervosité. Et il prescrit du fer et de la quinine sur un bout de papier et vous guérit séance tenante. Mais dites, quelle obtusité et quelle logique de rustre de pénétrer – avec ses dimensions et sa chimie – dans un domaine où même les âmes fines et sages n'ont pas pu s'expliquer la chose.

— Vous allez perdre un bouton, dit la jeune fille.

— Je perds un bouton ?

— Elle indiqua du doigt, en souriant, un bouton de la veste de Nagel qui pendait et se balançait au bout d'un fil.

— Si vous l'enleviez tout à fait ? Vous allez bientôt le perdre.

Nagel lui obéit, tira un couteau de sa poche et coupa le fil. En tirant son couteau il fit tomber de sa poche quelque menue monnaie et une médaille suspendue à un ruban en lamentable état. Il se baissa vivement et ramassa les objets tandis que Dagny, arrêtée, le regardait. Alors elle dit :

— Est-ce une médaille ? Mais comment la traitez-vous, regardez le ruban ! Quelle médaille est-ce ?

— C’est une médaille de sauvetage… surtout n’allez pas croire que ce soit grâce à quelque mien mérite qu’elle se trouve dans ma poche. C’est simplement du bluff.

Dagny regarda Nagel. Son visage était parfaitement calme, ses yeux bien ouverts comme s’il ne mentait pas le moins du monde. Elle tenait toujours la médaille à la main.

— Allez-vous recommencer ! dit-elle. Si vous ne l’avez pas méritée vous-même, comment pouvez-vous conserver une telle chose, la porter sur vous ?

— Je l’ai achetée ! cria-t-il, et il rit. Elle est mienne, ma propriété, je la possède comme je possède mon canif, mon bouton de veste. Pourquoi donc devrais-je la jeter ?

— Mais, acheter une médaille ! dit-elle.

— Oui, c’est du bluff, je ne le nie pas ; mais que ne fait-on pas, bien souvent. À certaine occasion, je l’ai portée toute une journée, j’ai fanfaronné avec, j’ai accepté un toast en son honneur, héhéhéhéhé ! Une sorte de bluff en vaut bien une autre ?

— On a gratté le nom, reprit la jeune fille.

Nagel changea soudain de mine et tendit la main vers la médaille.

— Le nom est gratté ? Ce n’est pas possible ; laissez-moi voir. C’est simplement un accident qui lui est arrivé dans ma poche. Je l’ai portée avec de la monnaie, c’est toute l’histoire.

Dagny le regarda avec méfiance. Tout à coup il claque des doigts et s’écrie :

— Comme je puis être distrait ! Le nom est gratté, vous avez raison, c'est tout à fait exact. En effet ce n'était pas mon nom qui était gravé là, c'était le nom du propriétaire, le nom du sauveteur. Je l'ai fait sauter aussitôt que j'ai eu la médaille. Je vous prie de m'excuser de ne pas vous avoir renseignée sur ce point dès le premier moment, ce n'était pas pour mentir. Je pensais en effet à autre chose : comment en êtes-vous venue si soudainement à vous énerver de voir ce bouton de veste qui était sur le point de tomber ? Et après, s'il était tombé ? Serait-ce une manière de réponse à ce que j'ai dit de la nervosité et de la science ?

Pause.

— Mais c'est cependant une étonnante sincérité dont vous faites toujours preuve vis-à-vis de moi, dit la jeune fille, sans répondre à sa question. Je n'en vois pas l'utilité. Vos conceptions sont quelque peu insolites ; en dernier vous me laissez entendre qu'à le bien prendre tout n'est que bluff, rien n'est noble, rien n'est pur, rien n'est grand ; est-ce votre opinion ? Est-ce que cela peut être exactement la même chose, que l'on achète une médaille pour tant et tant de couronnes, ou qu'on la conquière soi-même par telle ou telle action d'éclat ?

Nagel ne répondit pas. Elle continua tout à fait lentement et sérieusement :

— Je ne vous comprends pas. Je puis, par moments, en vous entendant parler, je puis me demander si vous avez vraiment votre raison. Pardon de vous dire cela ! Vous m'inquiétez un peu plus à chaque fois, vous me troublez même ; vous brouillez mes idées sur toutes choses, peu importe de quoi vous parliez, vous mettez tout sens dessus dessous. Comment cela peut-il se faire ? Je n'ai rencontré per-

sonne qui, à ce degré, contredît tout en moi. Dites-moi ; dans quelle proportion pensez-vous vous-même ce que vous dites ; quelle est votre opinion de cœur ?

Elle avait interrogé avec un tel sérieux, une telle chaleur, que Nagel en tressaillit.

— Si j'avais un Dieu, dit-il alors, un Dieu qui soit vraiment pour moi sublime et sacré, je jurerais par ce Dieu que je pense sincèrement tout ce que je vous ai dit, absolument tout, et que mon intention est d'agir pour le mieux, même quand je vous trouble. La dernière fois que nous avons causé ensemble, vous avez dit que j'étais la contradiction même de tout ce que les autres gens pensent des choses. Oui, c'est vrai, je reconnais que je suis une contradiction vivante et je ne le comprends pas moi-même. Mais je suis hors d'état de concevoir que les autres gens aussi n'ont pas des choses la même idée que moi. À tel point les questions me paraissent simples et transparentes et tant je vois leur corrélation dans une clarté *éblouissante*. Ceci est mon opinion de cœur, Mademoiselle ; plût à Dieu que je puisse vous amener à me croire, maintenant et toujours !

— Maintenant et toujours, oh ! non, je ne veux pas promettre cela.

— J'y attache une importance si infinie, dit-il.

Ils étaient arrivés dans la forêt, ils marchaient si près l'un de l'autre que souvent leurs manches se frôlaient, et l'air était si calme qu'il leur suffisait de parler très doucement. De temps à autre un oiseau gazouillait.

Nagel s'arrêta brusquement et fit aussi arrêter la jeune fille.

— Comme j'ai eu envie de vous voir, ces jours-ci, dit-il. Non, non, ne vous effrayez pas ; je ne dirai presque rien, et je n'obtiendrai rien, je ne me fais sur ce point aucune, aucune illusion. Du reste vous ne me comprenez peut-être même pas, je pars à faux et je parle de travers, je dis ce que je ne voudrais pas dire…

Quand il se tut, Dagny dit :

— Comme vous êtes étrange aujourd'hui.

Là-dessus elle voulut se remettre en marche.

Mais Nagel l'arrêta de nouveau.

— Chère Mademoiselle, attendez un peu ! Ayez un peu d'indulgence pour moi aujourd'hui ! J'ai peur de parler, je crains que vous ne m'interrompiez et ne me disiez : Allez-vous en ! Et cependant j'ai pesé tout ceci durant maintes heures de veille.

Elle le regarda, de plus en plus étonnée, et demanda :

— Où voulez-vous en venir ?

— Où je veux en venir ? Me permettez-vous de vous le dire sans détours ? Je veux en venir à ceci… à ceci… que je vous aime, Mademoiselle Kielland. À vrai dire, je ne comprends pas non plus que cela puisse vous étonner à ce point, je suis un homme de chair et d'os, je vous ai rencontrée et j'ai été charmé par vous, cela n'a rien de si singulier ? Que je n'aie peut-être pas dû vous l'avouer, c'est une autre affaire.

— Non, vous n'auriez pas dû.

— Mais à quoi ne peut-on être poussé ? Je vous ai même calomniée par pur amour pour vous, je vous ai traitée de co-

quette et j'ai essayé de vous rabaisser, simplement pour me consoler moi-même et pour me dédommager parce que je vous savais inaccessible pour moi. Cela fait la cinquième fois que je vous rencontre, et je ne me suis cependant pas trahi avant la cinquième fois, quoique j'eusse pu le faire dès la première. En outre, c'est aussi mon anniversaire aujourd'hui, j'ai vingt-neuf ans, et j'étais heureux et j'ai chanté depuis que j'ai ouvert les yeux ce matin. Je pensais – oh ! naturellement c'est ridicule que l'on puisse inventer de pareilles sottises – mais je pensais à part moi : si tu la rencontres aujourd'hui et si tu lui avoues tout, cela ne peut peut-être pas nuire que, par-dessus le marché, ce soit ton anniversaire. Tu peux lui raconter cela aussi et peut-être sera-t-elle plus encline à te pardonner en un tel jour. Vous souriez ? Ah ! combien c'est ridicule ; mais il n'y a plus moyen d'y revenir, malgré tout. Je vous offre mon tribut, de même que tous les autres.

— C'est bien triste que ceci vous soit arrivé aujourd'hui, dit la jeune fille. Vous n'avez pas eu de chance cette année pour votre anniversaire. C'est tout ce que j'en puis dire.

— Non, naturellement… Dieu, quel pouvoir vous avez ! Je comprends que l'on puisse être poussé à n'importe quoi, à cause de vous. Même maintenant, quand vous avez dit ces derniers mots qui n'étaient pas précisément joyeux à entendre, même alors, votre voix était comme un chant. C'était littéralement comme si tout se mettait à fleurir en moi. Comme c'est étrange ! Savez-vous que j'ai erré autour de votre maison la nuit pour essayer de vous entrevoir dans une fenêtre, que je me suis agenouillé ici dans la forêt et que j'ai imploré Dieu pour vous, moi qui ne crois même pas autrement à Dieu. Voyez-vous ce tremble ? J'ai choisi de m'arrêter justement ici maintenant parce que, juste au pied de ce tremble, je me suis agenouillé plusieurs nuits, effondré

de désespoir, stupide et éperdu, simplement parce que vous ne sortiez plus jamais de mes pensées. D'ici je vous ai dit : bonne nuit ! chaque soir, j'ai prié le vent et les étoiles de vous porter mon salut et je crois que vous devez l'avoir reçu en songe.

— Pourquoi m'avez-vous dit tout cela ? Ne savez-vous pas que je…

— Si, si, interrompit-il avec une émotion extraordinaire. Je sais aussi ce que vous vouliez dire : que vous appartenez à un autre depuis longtemps et que je suis sans doute un malhonnête personnage qui viens m'imposer, maintenant qu'il est trop tard, pourquoi ne le saurais-je pas ? Ah ! pourquoi, alors, vous ai-je dit tout cela ? Eh ! bien, pour vous influencer, pour faire impression sur vous et vous amener à réfléchir. Par Dieu, je dis la vérité maintenant, je ne peux pas faire autrement. Je sais que vous êtes fiancée, que vous avez un amoureux que vous aimez et que je ne puis donc aboutir à rien ; oui, mais tout de même j'ai voulu essayer de vous influencer un peu, je ne voulais pas abandonner tout espoir. Figurez-vous cette pensée : abandonner tout espoir, et peut-être me comprendrez-vous mieux. Quand j'ai dit tout à l'heure que je ne m'attendais pas à obtenir quelque chose, je mentais. Je ne l'ai dit aussi que pour vous tranquilliser provisoirement et pour gagner du temps, pour que vous n'éprouviez pas trop d'anxiété d'un seul coup. Dites, est-ce que je dis des folies ? Je ne veux pas dire que vous m'ayez jamais laissé espérer quoi que ce soit et je ne me suis vraiment pas imaginé non plus que je pouvais supplanter quelqu'un. Ah ! l'idée ne m'en est même jamais venue. Mais, pendant des heures désolées, j'ai pensé à part moi : oui, elle est fiancée et elle partira bientôt, adieu !… mais elle n'est pas encore absolument perdue, elle n'est pas déjà partie, dé-

jà mariée, déjà morte ; qui sait ! Et si j'essayais tout, peut-être serait-il encore temps ! Vous êtes devenue ma pensée constante, ma pensée forcée, je vais et vous vois dans toutes choses et j'appelle « Dagny » toutes les rivières bleues. Je ne crois pas qu'il se soit écoulé un seul jour dans ces semaines sans que j'aie pensé à vous. Peu importe le moment du jour où je sors de l'hôtel, aussitôt que j'ouvre la porte et que je sors sur le perron, cet espoir traverse mon cœur : peut-être vas-tu la rencontrer ! et mon regard vous cherche de tous les côtés. Maintenant que je vous le dis, je ne le comprends plus, mais c'est plus fort que moi. Croyez-moi, si j'ai fini par me rendre, du moins ne me suis-je pas rendu sans résistance. Ce n'est pourtant pas encourageant de savoir en son for intérieur que vos efforts sont lamentablement perdus et de ne pouvoir s'empêcher de faire des efforts ; c'est pourquoi aussi l'on résiste jusqu'au dernier moment. Mais, quand cela ne sert absolument à rien ! On peut inventer tant de choses, tant de choses, quand on est assis à sa fenêtre dans sa chambre toute une nuit durant, et que l'on ne peut dormir. On tient un livre à la main, mais on ne lit pas ; on serre les dents, encore et encore, et on lit trois lignes, puis on ne peut plus et on referme le livre en secouant la tête. Le cœur vous bat follement, on murmure sans voix des mots secrets, des mots suaves, pour soi, on appelle un nom et on le baise dans sa pensée. Et la pendule sonne, deux heures, quatre heures, six heures ; puis on veut en finir et on prend la résolution, à la prochaine fois qu'on en trouvera l'occasion, de risquer le saut et de tout avouer… Si j'osais vous adresser une prière en ce moment, je vous prierais de garder le silence. Je vous aime, mais taisez-vous, taisez-vous. Attendez trois minutes.

Dagny l'avait écouté, absolument consternée, sans articuler une parole en réponse. Ils n'avaient pas fait un pas.

— Oh ! vous devez être fou ! dit-elle en secouant la tête. » Et, désolée et blême, au point que ses yeux paraissaient bleuâtres comme la glace, elle ajouta : « Vous savez que je suis déjà fiancée, vous vous en souvenez, vous partez de là, et néanmoins…

— Mais oui, je le sais ! Pourrais-je oublier son visage et son uniforme ? Il est vraiment bel homme et ce n'est pas que je lui trouve des défauts, mais je pourrais bien le souhaiter mort et disparu. À quoi sert-il que je me sois dit à moi-même cent fois : ici tu n'arriveras à rien. Je cesse plutôt de penser à cette impossibilité et je me dis à moi-même : mais si, je puis bien arriver à quelque chose, il peut survenir tant de choses, il y a encore de l'espoir… Et, n'est-ce pas, il y a de l'espoir ?

— Non, non, ne me désespérez pas complètement ! cria la jeune fille. Où voulez-vous m'entraîner ? À quoi songez-vous ? Pensez-vous que je doive… Grand Dieu, ne parlons plus de cela, je vous en prie. Allez-vous en ! Voilà que vous avez tout gâché par quelques sottes paroles, vous avez même gâché toutes nos conversations, car nous ne pouvons plus nous rencontrer. Pourquoi avez-vous fait cela ? Ah ! si j'avais su ! Mais, restez-en là, je vous en prie, aussi bien pour vous que pour moi. Vous comprenez bien que je ne puis rien être pour vous ; je ne conçois pas comment vous avez jamais pu vous imaginer le contraire. Que cela ne dure pas plus longtemps ! Il faut rentrer chez vous et tâcher de prendre votre mal en patience. Grand Dieu, cela me fait sincèrement peine pour vous, à moi aussi ; mais je ne puis agir autrement.

— Mais sera-ce aujourd'hui l'adieu ? Est-ce que je vous vois pour la dernière fois ? Non, non, écoutez ! Je promets d'être calme, de parler de toutes autres choses, et jamais de celle-ci ; alors, nous nous rencontrerons ? Puisque je serai

tout à fait calme ? Ce pourrait être un jour que vous seriez peut-être lasse de tous les autres ; seulement que ce ne soit pas la toute dernière fois aujourd'hui. Voilà encore que vous secouez la tête… votre tête charmante, mais vous la secouez… Comme tout, tout est impossible… Même si vous ne vouliez pas me le permettre, mais que vous répondiez tout de même oui, et que vous mentiez un peu pour me donner une joie. Car cette journée deviendra triste, très triste, et pourtant je chantais ce matin. Seulement une fois encore !

— Vous ne devriez pas me demander cela. Puisque je ne puis le promettre. En outre, à quoi cela servirait-il ? Allez-vous en donc, faites cela ! Peut-être aussi nous rencontrerons-nous, je ne sais pas, mais cela peut bien arriver. Non, partez maintenant, entendez-vous, s'écria-t-elle avec impatience. C'est une vraie charité que vous me ferez, ajouta-t-elle.

Pause. Nagel la regardait fixement, sa poitrine haletait fortement. Puis il rassembla ses forces et salua ; il laissa tomber sa casquette et tout à coup il saisit la main que la jeune fille ne lui avait pas tendue et la serra rudement entre les siennes. Dagny poussa un petit cri et Nagel la lâcha aussitôt, malheureux, complètement désespéré de lui avoir causé cette douleur. Et il demeura là à la suivre des yeux quand elle partit. Quelques pas encore et elle aurait disparu ! Une rougeur lui monte au visage, il se sent offensé et se mord les lèvres, il veut s'en aller, lui tourner le dos, dans une tendresse furieuse. Tout compte fait, il était tout de même un homme ; c'était bien, tout était bien, adieu…

Tout à coup Dagny se retourna et dit :

— Et il ne faut pas rôder la nuit autour du presbytère. Je vous en prie, surtout ne faites pas cela. C'est donc vous qui

avez fait aboyer le chien si furieusement plusieurs nuits. Une nuit, papa était sur le point de se lever. Vous n'avez pas le droit de faire cela, entendez-vous. J'espère que vous ne voulez pas faire notre malheur à tous deux.

Rien que ces mots ; mais au son de sa voix, la colère de Nagel avait tout de même passé, il secoua la tête.

— Et pourtant c'était mon anniversaire aujourd'hui ! dit-il. Sur ce, il mit un de ses bras devant son visage et partit.

Dagny le suivit des yeux, hésita un instant, puis revint sur ses pas en courant. Elle lui saisit le bras.

— Pardonnez-moi, mais il ne peut en être autrement, je ne puis rien être pour vous. Mais peut-être nous rencontrerons-nous plus tard ; ne croyez-vous pas ? Maintenant, il faut que je m'en aille.

Elle tourna sur ses talons et s'éloigna rapidement de Nagel.

XII

Une dame voilée montait à pied du quai où elle venait de débarquer du bateau à vapeur. Elle se dirigea droit sur le *Central Hotel*.

Nagel se tenait par hasard à la fenêtre de sa chambre et regardait dehors, à part cela il avait fiévreusement arpenté le plancher de long en large toute l'après-midi, et ne s'était arrêté qu'une couple de fois pour boire un verre d'eau. Ses joues avaient une rougeur inaccoutumée, une rougeur de fièvre, et ses yeux étaient brûlants. Heure après heure, il avait pensé à une seule et même chose : sa dernière rencontre avec Dagny Kielland.

Un instant il avait voulu se faire accroire à lui-même qu'il pouvait passer son chemin tout simplement et oublier toute cette histoire. Il ouvrit sa malle et en sortit des papiers, quelques instruments de cuivre, une flûte, quelques cahiers de musique, des vêtements, parmi lesquels un costume jaune tout neuf exactement pareil à celui qu'il portait, et différentes autres choses qu'il répandit sur le plancher. Oui, il voulait partir, la ville n'était plus tenable, elle ne pavoisait plus jamais et ses rues étaient mortes ; pourquoi ne partirait-il pas ? Et, au surplus, pourquoi diable avait-il, somme toute, voulu fourrer son nez ici ? C'était un trou, cette ville, un pays perdu, avec des êtres mesquins, aux oreilles longues.

Toutefois, il savait bien qu'il n'arriverait pas à partir et qu'il voulait seulement, par là, se donner du cran et se leurrer soi-même. Abattu, il réemballa toutes ses affaires et remit les malles à leur place. Puis, la tête complètement perdue, il

recommença à marcher de la porte à la fenêtre, de la fenêtre à la porte, et ainsi de suite, à pas pressés, tandis que la pendule en dessous sonnait une heure après l'autre. Enfin elle sonna six heures…

Quand il s'arrêta à la fenêtre et aperçut la dame voilée qui était en train de monter le perron de l'hôtel, son visage changea complètement et il se prit la tête dans les mains à plusieurs reprises. Bah ! pourquoi pas ! Elle avait tout aussi bien que lui le droit de visiter cet endroit. Mais cela ne le regardait pas ; il avait autre chose à penser et, de plus, ils étaient quittes l'un envers l'autre.

Nagel se força à être calme, s'assit sur une chaise et ramassa par terre un journal sur lequel il jeta un regard par-ci par-là comme s'il lisait. Il ne s'était pas passé plus d'une minute ou deux avant que Sara ouvrit la porte et lui remit une carte où était écrit au crayon : Kamma. Seulement : Kamma. Il se leva et descendit.

La dame était debout dans le vestibule ; elle avait une voilette. Nagel s'inclina devant elle sans mot dire :

— Bonjour, Simonsen ! dit-elle, d'une voix haute et émue. Elle dit : Simonsen.

Il eut un haut-le-corps, mais se reprit aussitôt et appela Sara :

— Où pouvons-nous nous retirer un instant ?

Sara les introduisit dans une pièce attenante à la salle à manger où la dame, dès que la porte fut refermée sur eux, se laissa choir sur une chaise. Elle était en proie à une grande émotion.

Leur conversation fut décousue et obscure, avec des demi-mots dont eux seuls comprenaient le sens et beaucoup d'allusions au passé. Ils s'étaient rencontrés auparavant et se connaissaient. L'entrevue ne dura pas une heure. La dame parlait plus danois que norvégien.

— Excuse-moi de t'avoir encore appelé Simonsen, dit-elle. Cet ancien, cet amusant nom d'amitié ! Comme il est ancien et amusant ! Chaque fois que je le prononce pour moi seule, je te vois vivant devant mes yeux.

— Quand êtes-vous arrivée ? demanda Nagel.

— Maintenant, juste maintenant, il y a très peu de temps ; je suis venue par le bateau à vapeur… Oh ! je repars tout de suite.

— Déjà tout de suite ?

— Écoutez, dit-elle, vous êtes content que je reparte déjà tout de suite ; ne croyez-vous pas que je le voie ?… Que devrais-je faire pour ma poitrine, dites-le moi ? Sentez ici, non, plus haut ! Hein, que pensez-vous ? Je crois que cela a empiré quelque peu depuis la dernière fois ; n'est-ce pas ? Bah ! c'est indifférent… N'ai-je pas l'air convenable ? Dites-le moi. Quel air ont mes cheveux ? Peut-être même suis-je sale, positivement sale, car voilà vingt-quatre heures que je voyage… Vous n'avez pas changé, vous êtes même tout aussi froid, aussi froid… Vous n'auriez pas un peigne sur vous ?

— Non… Comment avez-vous pu avoir l'idée de venir ici ? Qu'est-ce qui…

— Eh ! bien, et vous, vous-même, vraiment, comment avez-vous pu avoir l'idée de vous fourrer dans un pareil endroit ? Mais ne croyiez-vous pas que je vous trouverais ?…

Écoute, tu es agronome ici, hein ? Hahaha ! j'ai rencontré sur le quai quelques personnes qui ont dit que tu étais agronome et que tu avais fait un travail dans le jardin d'une certaine Madame Stenersen. C'étaient des groseilliers dont tu t'étais occupé, tu étais allé là en bras de chemise et tu avais travaillé deux jours de suite. Quelle idée !… J'ai les mains tellement glacées ; cela m'arrive toujours quand je suis émue, et maintenant je suis émue. Tu n'as non plus guère pitié de moi, bien que je t'appelle Simonsen comme dans l'ancien temps et que je sois gaie et contente. Ce matin, tandis que j'étais encore couchée dans ma cabine, je pensais : comment va-t-il bien être envers moi, ne va-t-il pas, en tout cas, me tutoyer et me chatouiller sous le menton ? Et j'étais presque certaine que vous le feriez, mais je me suis trompée. Remarquez bien : je ne vous demande pas de le faire maintenant. Je vous prie de le remarquer. Il est trop tard, je ne veux rien de tout cela… Dites-moi, pourquoi êtes-vous là à cligner continuellement des yeux ? Est-ce parce que vous pensez tout le temps à autre chose pendant que je parle ?

Nagel se contenta de répondre :

— Je ne suis vraiment pas très bien aujourd'hui, Kamma. Ne pourriez-vous me dire tout de suite pourquoi vous êtes venue me trouver ? Car vous me rendriez un grand service.

— Pourquoi je suis venue vous trouver ? cria-t-elle. Dieu, comme vous pouvez être terriblement blessant ! Craignez-vous peut-être que je ne vous demande de l'argent, que je ne sois venue uniquement pour vous dépouiller ? Avouez-le simplement, si vous pensez dans votre cœur quelque chose d'aussi noir… Mais, pourquoi je suis venue vous trouver ? Oui, devinez-le donc ! Ne savez-vous pas du tout quel

jour et quelle date c'est aujourd'hui ? Auriez-vous peut-être oublié votre propre anniversaire ?

Et elle se jeta à genoux devant lui en sanglotant, lui saisit les deux mains, les porta à son visage et les appuya sur sa poitrine.

Nagel fut aussitôt étrangement ému de cette violente tendresse à laquelle il ne se serait plus attendu ; il releva la femme, l'attira contre soi et l'assit sur ses genoux.

— Je n'ai pas oublié ton anniversaire, dit-elle ; je me le rappelle toujours. Tu ne sais pas comme je pleure à cause de toi mainte et mainte nuit quand mes pensées m'empêchent de dormir… Mon enfant, tu as encore ta même bouche rouge ! J'ai pensé à tant de choses à bord, je pensais : est-ce que sa bouche est encore aussi rouge ?… Comme tes regards errent de tous côtés ! Tu n'es pas impatient, dis ? À part cela, tu es le même, mais tes regards errent vraiment comme si tu songeais à te débarrasser de moi le plus vite possible. Laisse-moi plutôt m'asseoir sur la chaise à côté de toi, tu préfères certainement cela ; n'est-ce pas ? J'ai tant de choses, tant de choses, dont je veux causer avec toi et il faut que je me dépêche, car le bateau à vapeur repart bientôt et tu ne fais que me troubler avec tes mines indifférentes. Que dois-je dire pour obtenir que tu m'écoutes attentivement ? Au fond, tu n'es pas le moins du monde reconnaissant que je me sois rappelée ce jour et que je sois venue ici… As-tu reçu beaucoup de fleurs ? Oh ! oui, sans doute. Madame Stenersen aussi a dû se souvenir de toi ? Dis-moi, comment a-t-elle l'air, cette Madame Stenersen pour qui tu joues l'agronome ? Hahaha ! tu n'as pas ton pareil !… Je t'aurais aussi apporté quelques fleurs si j'en avais eu les moyens ; mais j'étais trop pauvre, juste en ce moment… Grand Dieu ! écoute-moi un

peu pendant ces quelques pauvres minutes, ne veux-tu pas ? Comme tout est changé cependant ! Peux-tu te rappeler une fois… mais tu ne t'en souviens naturellement pas et c'est inutile de te le rappeler ; mais il fut un temps où tu me reconnaissais à grande distance, rien qu'à la plume de mon chapeau, et tu accourais aussitôt que tu la voyais. Tu sais fort bien que c'est vrai… ne le sais-tu pas ? cela est arrivé une fois sur le rempart de la forteresse. Mais je ne me rappelle plus pourquoi je parle de cette histoire de plume, Grand Dieu, j'ai oublié quel usage j'en devais faire contre toi, et c'était pourtant un bon argument… Qu'y a-t-il ? Pourquoi te lèves-tu ?

Nagel se leva, traversa la pièce sur la pointe des pieds et ouvrit la porte d'une secousse.

— On vous sonne et on vous sonne dans la salle à manger, Sara, dit-il dans la porte.

Et quand il revint et s'assit sur la chaise, il fit un signe de tête à Kamma et murmura :

— Je me doutais bien qu'elle guettait par le trou de la serrure.

Kamma s'impatientait.

— Et quand elle aurait guetté ? dit-elle. Pourquoi, Grand Dieu, êtes-vous si préoccupé de mille autres choses juste en ce moment ? Voilà un quart d'heure que je suis ici et vous ne m'avez pas même priée de dénouer ma voilette. Oh ! n'allez pas vous aviser de m'en prier maintenant, après coup ! Vous ne prenez pas en considération que c'est pourtant terrible d'avoir une voilette d'hiver sur la figure par cette chaleur. Bah ! c'est pain bénit ! que venais-je aussi faire ici ! J'ai bien entendu que vous demandiez à la bonne la permission

d'entrer ici, rien qu'un moment. Rien qu'un moment ! avez-vous dit. Cela signifiait sans doute que vous tâcheriez d'en finir avec moi en une minute ou deux. Oh ! je ne vous le reproche pas, j'en suis seulement indiciblement désolée. Dieu m'assiste !… Et pourquoi ne puis-je jamais te lâcher ? Je sais que tu es fou, que tes yeux sont complètement déments, oui, pense, je l'ai entendu dire et je le crois volontiers. Mais je ne peux pas te lâcher, malgré tout. Le docteur Nissen a dit que tu étais fou, et Dieu sait que tu dois être bien fou quand tu as pu t'installer dans un endroit comme celui-ci et te dire agronome. Je n'ai jamais entendu chose pareille ! Et tu continues à te promener avec cette bague de fer au doigt et tu portes constamment ce costume d'un jaune criard que personne d'autre que toi ne voudrait avoir sur le corps.

— Le docteur Nissen a-t-il dit que je suis fou ? demanda Nagel.

— Le docteur Nissen l'a dit carrément ! Veux-tu savoir à qui il l'a dit ?

Pause. Nagel retomba un moment dans ses pensées. Puis il releva les yeux et demanda :

— Dites-moi sincèrement, ne pourrais-je vous venir en aide avec un peu d'argent, Kamma ? Vous savez que cela m'est possible.

— Jamais ! cria-t-elle, jamais, entendez-vous ! Mais, grand Dieu, allez-vous vous permettre de me jeter au visage un affront après l'autre !

Pause.

— Je ne sais pas, dit Nagel, pourquoi nous devons rester là à nous dire mutuellement des aigreurs.

Mais Kamma l'interrompit et cessa de peser ses paroles :

— Qui est-ce qui est aigre ? Est-ce moi ! Comme tu as radicalement changé de sentiments dans ces quelques mois ? Je viens ici expressément pour… Je n'attends plus que mes sentiments soient payés de retour, tu sais que ce n'est pas mon genre de mendier ces choses ; mais j'avais espéré que tu me traiterais avec un peu d'indulgence… Grand Dieu du Ciel, que ma vie est triste ! Je devrais t'arracher de mon cœur et je ne le peux pas, je te suis et me couche à tes pieds. Peux-tu te rappeler cette fois, rue de Drammen, quand tu as frappé un chien sur le museau parce qu'il avait sauté après moi ? C'était ma faute, j'avais crié parce que je croyais qu'il voulait me mordre ; eh ! bien, il ne voulait pas mordre, il voulait simplement jouer, et après que tu l'eus battu, il se mit à ramper sur le ventre devant nous et se coucha, au lieu de se sauver. Cette fois-là, tu as pleuré sur le chien et tu l'as caressé, tu as pleuré en cachette, je l'ai bien vu ; mais maintenant, tu ne pleures pas, quoique… Mais ceci n'est pas une comparaison ; tu ne vas pas t'imaginer que je me compare à un chien ? Le bon Dieu sait ce que tu es capable d'inventer dans ton arrogance. Quand tu as cette figure-là je te reconnais. Je vois que tu souris, oui, tu as souri ! Tu me nargues en face ! Laisse-moi te le dire sans détour… Non, non, non, pardonne-moi, du reste. Me voilà de nouveau si désespérée. Tu vois ici devant toi une femme brisée, je suis absolument brisée, tends-moi la main ! Ah ! que tu ne puisses jamais oublier cette pauvre petite bévue, jamais ! Ce n'était pourtant qu'une petite bévue de ma part, pour peu que tu y réfléchisses. C'était très mal de ma part de ne pas descendre vers toi ce soir-là ; tu m'as fait signal sur signal et je ne suis pas descendue ; je le regrette, parbleu, si profondément ! Mais *il* n'était pas chez moi alors, comme tu l'as cru, *il* y avait été, mais *il* n'y était plus alors, *il* était parti. Je l'avoue et

j'implore ma grâce. Mais j'aurais dû le chasser, oui, le chasser, je le concède, je concède volontiers tout, et je n'aurais pas dû… Non, je ne comprends pas… je ne comprends plus rien…

Pause. Dans ce silence on n'entendait que les sanglots de Kamma et le cliquetis des couteaux et des fourchettes dans la salle à manger. Kamma continuait à pleurer et s'essuyait les yeux avec son mouchoir sous la voilette.

— Pense donc, il est terriblement désemparé, continua-t-elle, il est si peu capable d'opposer la force à la force. Parfois il tape sur la table et m'envoie au diable, il m'abreuve d'injures, il prétend que je suis sa perdition, il est plus que grossier ; mais tout de suite après il est de nouveau si malheureux et ne peut même pas se résoudre à me laisser partir. Que dois-je faire quand je vois comme il est faible ? Je remets de jour en jour mon départ quoique je ne sois pas trop heureuse… Mais ne me plaignez pas ; oseriez-vous me montrer votre insolente compassion ! Il est en tout cas meilleur que la plupart des hommes et il m'a donné plus de joie qu'aucun autre, plus que vous. Je l'aime tout autant, sachez-le. Je ne suis pas venue ici pour le calomnier. Quand je rentrerai à la maison et le retrouverai, je lui demanderai pardon à genoux de ce que j'ai déjà dit de lui ici. Oui, je le ferai :

Nagel dit :

— Ma chère Kamma, soyez donc un peu raisonnable ! Laissez-moi vous venir en aide, entendez-vous ! Je crois que vous en avez grand besoin. Ne le voulez-vous pas ? C'est vilain de votre part de le refuser quand cela m'est si facile, comme maintenant, et quand je le ferais si volontiers.

Là-dessus il tira son portefeuille.

Kamma cria, furieuse :

— N'ai-je pas dit non ! Êtes-vous sourd, espèce de…

— Mais alors, que voulez-vous ? dit-il, consterné.

Kamma s'assit sur la chaise et cessa de pleurer. Elle semblait regretter sa violence.

— Écoutez, Simonsen… permettez-moi de vous appeler Simonsen encore une fois, et si vous ne vous mettez pas en colère, je vous dirai volontiers quelque chose. À quoi cela ressemble-t-il de vous mettre à habiter un endroit comme celui-ci et pourquoi diable faites-vous cela ? Est-ce donc si étonnant ensuite que les gens disent que vous êtes fou ! Je ne puis même pas me souvenir comment s'appelle la ville avant d'y avoir réfléchi, tant elle est petite, et vous venez ici jouer la comédie et étonner les indigènes avec vos idées saugrenues ! Ne désirez-vous pas, vous, trouver quelque chose de mieux ?… Oh ! cela ne me regarde pas, je ne le dis aussi que par vieille… Mais que croyez-vous que je doive faire pour ma poitrine ? Elle est sur le point d'éclater ! Ne croyez-vous pas que je doive retourner chez un médecin ? Mais, au nom de Dieu, pourquoi irais-je chez un médecin, quand je ne possède pas un centime ?

— Mais je vous avancerais si volontiers de l'argent, entendez-vous. Vous pourriez me le rendre plus tard.

— Bah ! cela n'a pas non plus d'importance, que je consulte ou non un médecin, continua-t-elle, comme un enfant obstiné. Qui aurait du chagrin si je mourais ?… » Mais soudain elle changea de tactique, fit comme si elle se ravisait et dit : « Quand j'y réfléchis, pourquoi n'accepterais-je pas votre argent ? Pourquoi pas aussi bien maintenant qu'auparavant ? Je ne suis pas si excessivement riche que je

doive, pour cette raison… Mais vous avez, à plusieurs reprises, choisi pour m'offrir cet argent le moment où j'étais exaspérée, de sorte que vous saviez d'avance que je le refuserais. Oui, vous avez fait cela ! Vous l'avez calculé exactement, simplement pour économiser votre argent, quoique vous en ayez tant maintenant ; ne croyez-vous pas que je l'aie remarqué ? Et même si vous me l'offrez encore, une fois de plus, vous le faites pour m'humilier et vous réjouir de ce que je sois finalement forcée de l'accepter. Mais il n'y a rien à y faire, je l'accepte donc et je te suis reconnaissante. Plaise à Dieu que je n'aie pas besoin de toi ! Mais sachez-le bien, ce n'est pas pour cela que je suis venue ici aujourd'hui, ce n'est pas pour l'argent, que vous me croyiez ou non. Je ne puis pas croire que vous êtes assez vil pour le penser… Mais de combien peux-tu disposer, Simonsen ? Grand Dieu, il ne faut pas prendre cela trop à cœur, je t'en prie, et il faut croire maintenant que je suis sincère…

— De combien avez-vous besoin ?

— De combien j'ai besoin !… Ciel, j'espère que le bateau ne va pas partir sans moi ?… J'ai peut-être besoin de beaucoup, mais… peut-être plusieurs centaines de couronnes, mais…

— Écoutez, il ne faut pas du tout vous sentir humiliée d'accepter cet argent ; si vous vouliez, vous pourriez le gagner. Vous pourriez me rendre un service infiniment grand, si j'osais vous prier…

— Si tu osais me prier ! cria Kamma, délirant de joie à l'idée de cette issue. Dieu, comme tu peux bavarder ! Quel service ? Quel service, Simonsen ? Je suis prête à tout ! Ah ! mon très cher enfant !

— Vous avez encore trois quarts d'heure avant le départ du bateau…

— Oui. Et que dois-je faire ?

— Vous devez aller trouver une dame et vous acquitter d'une commission.

— Une dame ?

— Elle demeure en bas près du quai dans une petite maison en rez-de-chaussée. Il n'y a pas de rideaux, mais il y a, d'habitude, quelques fleurs blanches dans les fenêtres. La dame s'appelle Martha Gude, Mademoiselle Gude.

— Mais, est-ce elle… n'est-ce donc pas cette Madame Stenersen ?…

— Écoutez, vous êtes sur une fausse piste, Mademoiselle Gude doit avoir dans les quarante ans. Mais elle a une chaise, un fauteuil ancien, dont j'ai résolu de prendre possession, et il faut que vous m'y aidiez… D'ailleurs, serrez votre argent, entre temps je vais vous expliquer toute l'affaire.

Il commençait à faire un peu sombre ; les hôtes de l'hôtel quittaient déjà la salle à manger avec grand bruit que Nagel était encore là à expliquer exactement tout ce qui concernait le fauteuil ancien. Il fallait procéder avec une certaine prudence, il ne servait à rien de faire de grands gestes. Kamma devenait de plus en plus ardente à partir, cette mission équivoque la mettait dans le ravissement, elle riait très haut et demandait sans cesse si elle ne devait pas se déguiser un peu, à tout le moins mettre des lunettes. N'avait-il pas dans le temps porté un chapeau rouge ? Elle pourrait le mettre…

— Non, non, vous ne devez pas faire de blagues. Vous devez en toute simplicité faire une offre pour la chaise, faire monter le prix, vous irez jusqu'à deux cents couronnes, même jusqu'à deux cent vingt couronnes. Et vous pouvez être sûre qu'elle ne vous restera pas sur les bras, vous ne l'aurez pas.

— Dieu ! quelle masse d'argent ! Pourquoi ne l'aurais-je pas pour deux cent vingt couronnes ?

— Parce que je me la suis déjà réservée.

— Mais, supposez qu'elle me prenne au mot ?

— Elle ne vous prendra pas au mot. Allez !

Au dernier moment, Kamma demanda de nouveau un peigne et exprima son chagrin que sa robe pût être un peu chiffonnée. « Mais je ne tolère pas que tu fréquentes tant chez cette Madame Stenersen » dit-elle, en faisant des mines. « Je ne le tolère pas, je deviendrais inconsolable. »… Et elle s'assura encore une fois qu'elle avait bien mis son argent en sûreté. « Comme tu es gentil de m'avoir donné tout cet argent ! » s'écria-t-elle. Et d'un mouvement rapide elle releva sa voilette et embrassa Nagel sur la bouche, en plein sur la bouche. Mais elle était toutefois complètement prise par sa commission pour Martha Gude et elle demanda :

— Comment puis-je te faire savoir que tout a bien marché ? Je peux prier le capitaine de faire fonctionner la sirène, si tu le juges bon, quatre ou cinq coups de sirène, n'est-ce pas convenable ? Tu vois, je ne suis-pas si bête. Fie-toi à moi ! Mais aussi, pourquoi ne ferais-je pas quelque chose pour toi, quand tu… Écoute, ce n'est pas pour l'argent que je suis venue aujourd'hui, crois-moi ! Laisse-moi te remercier encore une fois ! Au revoir, au revoir !

Encore une fois elle tâta son argent.

Et effectivement, une demi-heure après, Nagel entendit une sirène qui lançait cinq brefs appels de suite.

XIII

Quelques jours passèrent.

Nagel se tint chez lui, tournant dans sa chambre avec des mines sombres : il avait l'air tourmenté et souffrant ; en ces jours ses yeux étaient devenus tout à fait ternes. Il ne parla non plus à personne, pas même aux gens de la maison. Il avait un chiffon entortillé autour d'une main ; une nuit qu'il avait, à son habitude, été dehors jusqu'au jour, il était rentré la main enveloppée dans son mouchoir. Les deux blessures qu'il avait, il dit se les être faites en tombant sur une herse qu'on avait jetée en travers du quai.

Le jeudi matin il pleuvait et le temps maussade aggravait encore l'état de dépression d'âme où se trouvait Nagel. Après avoir cependant lu les journaux dans son lit et s'être amusé d'une scène un peu vive à la Chambre des Députés française, il claqua soudain des doigts et se leva d'un bond. Au diable la tristesse ! Le monde était vaste, il était riche, il était joyeux, le monde était beau ; ne venez pas dire le contraire.

Il sonna avant même d'être complètement habillé et informa Sara qu'il avait l'intention de recevoir quelques personnes chez lui le soir, cinq à six bonnes pièces qui pourraient entretenir un peu de vie dans le royaume de la terre, de joyeux gaillards, le docteur Stenersen, l'avocat Hansen, le professeur, et cætera.

Il expédia aussitôt les invitations. Minûte répondit qu'il viendrait ; le suppléant Reinert aussi fut invité, mais il ne vint

pas. À cinq heures du soir tous étaient réunis dans la chambre de Nagel. Comme il continuait à pleuvoir et que le temps était sombre, on alluma la lampe et on tira les rideaux.

Et alors commença la bacchanale, une orgie et un précieux boucan d'enfer dont la petite ville parla durant plusieurs jours après…

Dès que Minûte passa la porte, Nagel alla à lui et le pria de l'excuser d'avoir par trop divagué la dernière fois qu'ils étaient ensemble. Il prit la main de Minûte et la serra cordialement, il le présenta aussi au jeune étudiant Öien qui était le seul à ne pas le connaître. Minûte le remercia à voix basse de son pantalon neuf ; il était maintenant tout neuf des pieds à la tête.

— Vous n'avez pas encore de gilet.

— Non, mais ce n'est pas nécessaire non plus. Je ne suis pas un comte, je vous assure que je n'ai aucun besoin d'un gilet.

Le docteur Stenersen avait cassé ses lunettes et portait maintenant un pince-nez sans cordon qui tombait à chaque instant.

— On peut dire ce que l'on veut, dit-il, c'est tout de même une période d'affranchissement dans laquelle nous vivons. Voyez seulement les élections. Et comparez-les avec les élections de la dernière fois.

Tout le monde buvait sec, le professeur commençait déjà à dire des monosyllabes, ce qui était un signe infaillible. Mais l'avocat Hansen, qui très certainement avait déjà bu quelques verres avant de venir, commença, à son habitude, à contredire le docteur et à troubler l'harmonie.

Hansen était, pour sa part, socialiste, s'il pouvait s'exprimer ainsi : un peu plus avancé. Il n'était pas très content des élections ; quel genre d'affranchissement révélaient-elles au fond, quelqu'un pouvait-il le lui dire ? Allez au diable ! Ah ! oui, c'était une charmante époque d'affranchissement ! Est-ce que même un homme comme Gladstone ne combattait pas pitoyablement Parnell pour des motifs moraux, pour de ridicules motifs « bifteckmoraux » ? Allez au diable !

Mais que diable signifie ce bavardage ? cria tout aussitôt le docteur. Ne doit-il pas y avoir de morale dans les choses ? Quand les gens apprendraient qu'il n'y a pas de morale dans les choses, combien y en aurait-il qui oseraient y mordre ? Il fallait leurrer et berner le peuple pour l'attirer dans le mouvement de l'évolution et il fallait constamment tenir la morale en honneur. Le docteur aimait beaucoup Parnell ; mais du moment que Gladstone le déclarait impossible, on devait bien concéder que cet homme-là s'y entendait un peu. Oh ! il excepterait naturellement Monsieur Nagel, son hôte vénérable, qui ne pouvait pas même pardonner à Gladstone d'avoir de l'or pur dans son sac. Hahaha ! ô grand Dieu !… À propos, Monsieur Nagel, vous n'avez pas non plus grande amitié pour Tolstoï ? J'ai entendu dire à Mademoiselle Kielland que vous aviez vos scrupules à lui rendre justice.

Nagel était en conversation avec l'étudiant Öien ; il se tourna vivement et répondit :

— Je ne me souviens pas d'avoir parlé de Tolstoï avec Mademoiselle Kielland. Je le reconnais comme un grand poète et un pitre philosophique… Mais, un peu après, il ajouta : N'est-ce pas, nous devons avoir toute licence de nous exprimer un peu crûment ce soir ici, si bon nous semble ?

Nous ne sommes que des hommes ici et nous nous trouvons dans une mansarde de garçon. Est-ce bien convenu ? Je suis précisément d'humeur, pour le moment, à mettre la patte sur quelque chose et à grogner.

— Je vous en prie, répondit le docteur, froissé. Tolstoï est un pitre.

— Oui, oui, disons notre opinion, s'écria aussi tout à coup le professeur… Le professeur en était précisément arrivé à ce stade de son ivresse où rien ne l'intimidait plus… Pas de restrictions, docteur, sinon, nous te charrions dehors. Chacun a son opinion : Stöcker par exemple est une parfaite canaille. Je vais le prouver… le prouver !

Tout le monde rit de cette sortie et cela dura un moment avant que l'on pût à nouveau parler de Tolstoï. C'était un grand poète et un grand esprit.

Le visage de Nagel s'enflamma soudain :

— Ce n'est pas un grand esprit. Son esprit est, comme nature et qualité, aussi foncièrement ordinaire qu'il est possible et sa doctrine n'est pas de l'épaisseur d'un cheveu plus profonde que les *alleluiations* de l'Armée du Salut. Un Russe sans noblesse, sans ce vieux nom aristocratique, sans le million net de roubles de Tolstoï, ne serait pas devenu aussi illustre pour avoir appris à quelques paysans à rapetasser leurs souliers… Amusons-nous plutôt un peu ! À votre santé ! Monsieur Grögaard !

À de courts intervalles Nagel profitait de toute occasion pour trinquer avec Minûte et, d'une manière générale, il lui témoigna beaucoup d'attention durant toute la soirée. Une fois encore il revint sur toutes ses balivernes de leur dernière rencontre et pria Minûte de les oublier.

— Pour moi, je ne m'effraie de rien de votre part, dit le docteur. Et, ce disant, il se rengorgea.

— Je suis parfois un peu trop porté à la contradiction, continua Nagel, et ce soir j'en brûle tout particulièrement. Cela provient en partie de quelques événements désagréables qui m'ont atteint un peu rudement avant-hier, en partie de ce triste temps que je ne puis absolument pas supporter. Vous vous entendez assez à ces choses, Monsieur le docteur, et vous me pardonnerez… Pour en revenir à Tolstoï : je ne suis pas capable de trouver son esprit plus profond que, par exemple, celui du général Booth. Tous deux sont des prédicateurs, non pas des penseurs, mais des prédicateurs. Ils débitent des produits existants, vulgarisent une idée qu'ils ont trouvée toute faite, la *vulgopopularisent* à bon marché et dirigent la marche du monde. Mais, quand on débite, il s'agit de débiter avec profit. Tolstoï débite à perte, avec une perte vertigineuse. Il y avait deux amis qui firent une fois un pari : l'un paria douze schillings qu'à la distance de vingt pas il ferait sauter d'un coup de feu une noix placée dans la main de l'autre, sans endommager la main. Bon, il tira, tira mal, tira si mal qu'il mit la main en lambeaux, et brillamment ! Alors l'autre gémit et cria de ses dernières forces : tu as perdu le pari, aboule le demi-souverain ! Et il reçut le demi-souverain. Héhé ! Aboule le demi-souverain, qu'il dit !… Dieu me garde. Comme Tolstoï trime pour tarir et tarir les capitales sources de joie des humains et rendre le monde bien compact de charité envers Dieu et chacun. J'en ai honte en mon for intérieur. Cela paraît impertinent de dire qu'un comte fait profondément honte à un agronome ; mais c'est un fait… Je ne parlerais jamais de cela si Tolstoï était un adolescent qui dût surmonter des tentations, livrer un combat pour prêcher la vertu et vivre pur. Mais notre homme est un vieillard, tari dans ses sources, sans plus aucune trace de

penchants humains. Mais, peut-on dire, cela n'atteint pas sa doctrine ? Si, cela atteint aussi sa doctrine ! Ce n'est que lorsque la vieillesse vous a rendu coriace et imperméable, lorsque la jouissance vous a repu et endurci que l'on va trouver le jeune homme et lui dire : Renonce ! Et le jeune homme vous goûte ça, y réfléchit, et reconnaît que c'est juste, selon l'Écriture. Et le jeune homme ne renonce tout de même pas et pèche impérialement durant quarante ans. Telle est la marche de la nature ! Mais lorsque quarante ans sont passés et que le jeune homme lui-même est devenu un vieillard, alors il selle, à son tour, sa blanche, blanche haquenée et part en chevauchée, tenant haut le fanion de la croisade dans sa main osseuse et il proclame à son de trompe l'édification du monde, le renoncement de l'adolescent et le renoncement de l'adolescent. Héhéhéhé ! Oui, c'est une comédie perpétuellement récurrente ! Tolstoï amuse ma tête, je suis ravi que ce vieil homme puisse encore faire autant de bien ; il finira bien par entrer dans la joie de son Seigneur ! Mais le fait est qu'il répète purement et simplement ce que tant de vieillards ont fait avant lui et ce que tant de vieillards feront après lui. Ce n'est que cela.

— Laissez-moi seulement, pour ne pas faire plus, vous rappeler que Tolstoï s'est montré un véritable ami des besogneux et des abandonnés, est-ce que cela n'aurait pas la moindre importance ? Montrez-moi un aristocrate ici chez nous qui se soit occupé comme lui des petits dans la société. Cela me paraît une manière de voir quelque peu arrogante de prétendre que, parce que personne ne conforme sa vie à la doctrine de Tolstoï, il faut mettre celle-ci dans la même catégorie que celles des pitres.

— Bravo, docteur ! brailla le professeur, la tête de nouveau écarlate. Bravo ! Mais dites-le plus âprement, dites-le

crûment. Chacun a son opinion. Une manière de voir arrogante, en vérité, une manière de voir arrogante de votre part ! Je vais le prouver…

— À votre santé ! dit Nagel, n'oublions pas ce pour quoi nous sommes ici. Voulez-vous réellement prétendre, docteur, que donner un billet de dix roubles, quand il vous reste un million net, est digne d'aucune admiration ? Je ne comprends pas votre raisonnement, le vôtre et celui de tout le monde, je dois être organisé autrement. Quand on exigerait ma vie, je ne puis reconnaître que quiconque, et à plus forte raison un riche, mérite de l'admiration parce qu'il donne une aumône.

— C'est très bien ! remarqua l'avocat, en manière de taquinerie. Je suis socialiste, c'est mon point de vue.

Mais cela irrita le docteur, il se tourna vers Nagel et s'écria :

— Permettez-moi une question : savez-vous si exactement le nombre et l'importance des aumônes que donne Tolstoï au cours d'une année ? Il doit tout de même y avoir une certaine limite à ce que l'on peut dire, même dans une soirée de garçons.

— Et pour Tolstoï, répondit Nagel, la question se pose ainsi : il doit y avoir une certaine limite à la somme que je donne ! C'est pourquoi il a laissé sa femme prendre la faute sur elle s'il ne donne pas davantage ! Héhéhé ! mais, passons là-dessus… Toutefois, écoutez : donne-t-on vraiment une couronne parce que l'on est bon ou parce que l'on estime faire une action bonne et morale ? Comme je trouve que cette manière de voir est naïve ! Il y a des gens qui ne peuvent pas s'empêcher de donner. Pourquoi ? Parce qu'ils y

trouvent une véritable jouissance psychique. Ils ne le font pas par calcul logique, ils se cachent pour le faire, ils ont horreur de le faire ouvertement parce que cela retrancherait une part du plaisir qu'ils y prennent. Ils le font en secret, avec des mains hâtives et tremblantes, la poitrine palpitante d'un bien-être d'âme qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes. Cette idée les frappe soudain qu'ils doivent donner quelque chose, cela se présente sous la forme d'une sensation dans la poitrine, un besoin instantané, étrange, qui monte en eux et obscurcit leurs yeux de larmes. Ils ne donnent pas par bonté, mais par impulsion, en vue de leur propre bien-être ; certains hommes sont ainsi ! On parle avec admiration des hommes généreux… comme dit, je dois être organisé autrement que les autres gens, mais je n'admire pas les hommes généreux. Non, je n'en fais rien. Qui diable n'aime mieux donner que recevoir ? Puis-je demander s'il existe sur la terre un enfant des hommes qui ne préfère secourir la misère que d'être lui-même misérable ? Pour vous prendre vous-même comme exemple, docteur : dernièrement vous avez donné cinq couronnes à votre rameur. Je l'ai entendu par hasard. Bon, mais pourquoi avez-vous donné ces cinq couronnes ? Certainement pas pour faire une action agréable à Dieu, cela ne vous est sûrement pas venu à l'idée ; peut-être même l'homme n'en avait-il pas un besoin particulièrement pressant, mais vous l'avez fait néanmoins. Et à ce moment vous avez sans aucun doute cédé tout simplement à certaine claire impulsion intérieure qui vous poussait à ouvrir la main et à lâcher quelque chose pour réjouir autrui… Je trouve que c'est indiciblement piètre de faire cas de la bienfaisance humaine. On va un jour par la rue, il fait telle et telle sorte de temps et l'on voit telles et telles gens, et le tout réuni élabore en vous un état d'âme de telle et telle sorte. Soudain on aperçoit un visage, un visage d'enfant, un visage de mendiant – disons un

visage de mendiant – qui vous fait tressaillir. Un étrange sentiment vibre dans votre âme et l'on frappe du pied dans la rue et l'on s'arrête. Ce visage a frappé en vous une corde insolitement sensible et l'on attire le mendiant sous une porte cochère et on lui fourre dans la main un billet de dix couronnes. « Si tu le révèles, si tu dis un mot, je te tue ! » murmure-t-on, et on grince presque des dents et on pleure de véhémence en disant cela. Tant cela a pour vous d'importance de ne pas être découvert. Et cela peut se répéter jour après jour si bien que, plus d'une fois, on se trouve soi-même dans le pire embarras et qu'on ne possède plus un liard en poche… Naturellement ce ne sont pas là des traits se rapportant à moi ; mais je connais un homme, un autre homme, oui, je connais, pour ce qui est de cela, deux hommes constitués de la sorte… Non, on donne parce qu'il faut qu'on donne, et puis, basta ! À cette règle je veux toutefois faire une exception pour ce qui regarde les avares. Les avares et les gens âpres au gain font vraiment un sacrifice quand ils donnent quelque chose, là-dessus il n'y a pas de doute. C'est pourquoi je veux dire que ces gens méritent plus d'estime pour un öre dont ils se contraignent à se séparer qu'un homme comme vous et lui et moi qui, par jouissance, prodigue une couronne. Portez mon salut à Tolstoï et dites-lui que je ne donne pas un liard de toute sa répugnante bonté d'exhibition – pas avant qu'il ait donné tout ce qu'il possède, et pas même alors… D'ailleurs je vous demande pardon si j'ai scandalisé quelqu'un. Encore un cigare, Monsieur Grögaard. Monsieur le docteur, à votre santé !

Pause.

— Combien de personnes croyez-vous arriver à convertir dans votre vie ? demanda le docteur.

— Bravo ! cria le professeur. Un bravo du professeur Holtan !

— Moi ? demanda Nagel. Aucune, absolument aucune. S’il me fallait vivre de convertir les gens, je ne tarderais pas à crever. Seulement je ne puis concevoir que tous les autres hommes ne pensent pas, eux aussi, sur les choses, de même que moi. Par conséquent ce doit être moi qui ai le plus grand tort. Mais pas tout à fait tort, il est impossible que j’aie tout à fait tort.

— Mais je ne vous ai pas encore entendu rendre justice à une chose ou à un homme, dit le docteur. Ce serait amusant de savoir si néanmoins il n’existe pas quelqu’un avec qui, vous aussi, vous pouvez sympathiser.

— Laissez-moi m’expliquer un peu, ce sera fait en quelques mots. Vous vouliez sans doute dire proprement ceci : attention ! il n’y a personne vers qui il lève les yeux, il est l’arrogance personnifiée, il ne peut supporter personne. C’est une erreur. Mon cerveau n’embrasse pas grand’chose, il ne porte pas loin ; mais je pourrais tout de même énumérer des centaines et encore des centaines de ces ordinaires, reconnus grands hommes qui remplissent le monde de leur renommée. J’en ai les oreilles pleines. Mais je préférerais nommer les deux, quatre, six, tout à fait grands héros de l’esprit, les demi-dieux, les gigantesques créateurs de valeurs, et, pour le reste, m’en tenir plutôt à quelques pures insignifiances, des génies fins et originaux dont il n’est jamais question, qui vivent un temps très court et meurent jeunes et inconnus. Il est bien possible que j’en énumère relativement beaucoup. Mais je suis bien sûr que j’en viendrais à oublier Tolstoï.

— Écoutez, dit le docteur, péremptoirement et pour en finir – il haussa même fortement les épaules – croyez-vous vraiment qu'un homme pourrait atteindre à une renommée mondiale comme celle de Tolstoï sans être un esprit de haut rang ? C'est remarquablement amusant de vous écouter, mais ce que vous avez dit est pur non-sens. Vous déraisonnez, le diable m'emporte, c'est à vous donner des haut-le-cœur.

Le professeur Holtan brailla :

— Bravo, docteur ! ne laissez pas notre hôte nous couper le souffle… nous couper le souffle…

— Le professeur me rappelle que je ne suis vraiment pas un hôte agréable, dit Nagel en riant. Mais je vais m'amender. Monsieur Öien, vous n'avez rien à boire ? Pourquoi ne buvez-vous pas, Grand Dieu !

Le fait est que l'étudiant Öien était tout le temps resté muet comme une carpe en écoutant la conversation, il en avait à peine perdu un seul mot. Il avait de petits yeux curieux et, quand il écoutait, il dressait littéralement l'oreille. Le jeune homme s'intéressait à beaucoup de choses ; on racontait que, comme bien d'autres étudiants, il écrivait un roman pendant ses vacances.

Sara vint annoncer que le dîner était prêt. L'avocat, qui s'était un peu affaissé sur sa chaise, leva soudain les yeux, regarda la bonne, et quand elle eut franchi la porte pour s'en aller il se leva d'un bond, la rattrapa dans l'escalier et dit, plein d'admiration :

— Sara, tu es rafraîchissante à regarder. Je dois le dire.

Sur ce, il rentra et se rassit à sa place, tout aussi sérieux qu'auparavant. Il était fortement éméché. Quand le docteur Stenersen finit par tomber sur lui à cause de son socialisme il fut totalement incapable de tenir le coup. Ah ! il était un joli socialiste ! Un écorcheur, voilà ce qu'il était, un lamentable intermédiaire entre la puissance et l'impuissance, un juriste qui vivait des querelles des autres et se faisait payer pour donner raison à la chicane, raison légale ! Et c'est cela qui voulait être socialiste !

— Oui, mais en principe, en principe, objecta l'avocat.

Le principe ! Le docteur parla avec la plus grande ironie du principe de l'avocat Hansen. Tandis que les messieurs descendaient à la salle à manger, il fit sortie sur sortie, ridiculisa Hansen en tant qu'avocat et attaqua tout le système socialiste. Le docteur était « homme de gauche », corps et âme, il n'était pas un socialiste de gueule. Qu'était-ce que le principe socialiste ? Que le diable l'emporte !… Maintenant le docteur enfourcha son dada : en résumé le socialisme était la grande idée de vengeance de la classe inférieure. Regarder le socialisme comme un mouvement ! Un peuple de fauves aveugles et sourds qui trottinaient derrière le meneur, la langue entre les dents. Est-ce qu'ils pensaient plus loin que le bout de leur nez ? Non, le peuple ne pensait pas. S'ils pensaient, ils passeraient à la « gauche » et feraient quelque chose d'utile et de pratique au lieu de rester là à baver sur un rêve toute leur vie. Pouah ! Prenez n'importe lequel des meneurs socialistes, quelle sorte de gens est-ce ? Des gaillards maigres et déguenillés assis sur leur tabouret dans une mansarde, qui écrivaient des traités pour la réforme du monde ! Ce pouvaient être de braves gens, naturellement, qui pourrait dire autre chose de Karl Marx ? Mais ce Marx n'en était pas moins là à gratter du papier et extirper du monde la pau-

vreté… théoriquement. Sa tête a imaginé chaque sorte de pauvreté, chaque degré de misère, son cerveau contient toute la souffrance de l'humanité. Alors il trempe sa plume dans l'encre, son esprit est porté au rouge et il écrit page sur page, remplit de grands feuillets de chiffres, prend au riche et donne au pauvre, partage des sommes, remanie toute l'économie de la terre, jette des milliards aux pauvres étonnés… tout cela scientifiquement, tout cela théoriquement ! Et, tout compte fait, il s'avère que l'on est parti, dans sa simplicité, d'un principe foncièrement faux : l'égalité des hommes ! Pouah ! Oui, réellement, un principe foncièrement faux ! Et cela, au lieu de se consacrer à quelque chose d'utile et de soutenir la « gauche » dans son œuvre de réforme pour le progrès de la vraie démocratie…

Le docteur s'était échauffé peu à peu, lui aussi, et il apportait une quantité de formules et d'affirmations. À table il s'excita encore davantage, on but force champagne et le ton monta follement : même Minûte qui était assis à côté de Nagel et qui était resté silencieux jusque-là, se mêla à la conversation par quelques remarques. Le professeur était assis, raide comme un piquet, et criait continuellement à cause d'un œuf qu'il avait reçu sur ses vêtements et qui l'empêchait de bouger. Il était complètement désemparé. Mais quand Sara vint pour l'essuyer, l'avocat profita de l'occasion pour la happer au passage, il la prit dans ses bras et se livra avec elle au pire chahut. Toute la tablée était en plein charivari.

Au milieu de tout cela Nagel demanda que l'on portât un panier de champagne dans sa chambre. Peu après on se leva de table. Le professeur et l'avocat marchaient bras dessus bras dessous et chantaient, de pur contentement, le docteur recommença, sur un ton passionné, son développement sur le principe du socialisme. Mais, dans l'escalier, il eut le mal-

heur de perdre son pince-nez qui tomba, sûrement pour la dixième fois, et se cassa enfin. Les deux verres brisés. Il mit la monture dans sa poche et devint, du coup, à moitié aveugle pour toute la soirée. Cela l'agaça et le rendit encore plus irascible, il s'assit, furieux, à côté de Nagel, et dit ironiquement :

— Si je vous comprends bien, vous êtes un homme religieux ?

Il dit cela avec le plus grand sérieux et attendit une réponse. Après une courte pause, il dit encore que lors de leur premier entretien – c'était précisément le jour de l'enterrement de Karlsen – il avait eu l'impression que Nagel était réellement un homme religieux.

— J'ai défendu la vie religieuse dans l'homme, répondit Nagel, non pas spécialement le christianisme, pas le moins du monde, mais la vie religieuse en général. Vous prétendiez qu'il fallait pendre tous les théologiens. Pourquoi ? ai-je demandé. – Parce que leur rôle est terminé, avez-vous répondu. Et c'est là-dessus que je n'étais pas d'accord avec vous. La vie religieuse est un fait. Un Turc crie : Allah est grand ! et meurt pour cette conviction, un Norvégien s'agenouille devant la Sainte Table et boit le sang du Christ encore de nos jours. Un peuple a une sonnaille ou une autre en quoi croire et, dans cette foi, il meurt bienheureux. L'important n'est pas *ce à quoi* l'on croit, mais *comment* on y croit…

— Cela m'étonne d'entendre ce genre de verbiage, dit le docteur scandalisé. Je me demande vraiment encore une fois si vous n'êtes pas au fond un « homme de droite » déguisé. L'une après l'autre paraissent des critiques scientifiques sur les théologiens et les livres de théologie, un écrivain après l'autre surgit qui met en pièces tel sermonnaire et tel traité

théologique et cependant vous ne vous rendez pas, sur la valeur qu'a encore de nos jours, par exemple, cette comédie du sang du Christ. Je ne comprends pas votre manière de penser.

Nagel réfléchit et dit ensuite :

— Mon raisonnement est, en bref, celui-ci : Quel avantage y a-t-il au fond – excusez d'ailleurs si j'ai déjà posé cette question – quel avantage y a-t-il au fond, même au point de vue pratique, à dépouiller la vie de toute poésie, de tout rêve, de toute belle mystique, de tout mensonge ? Quelle est la vérité, le savez-vous ? Nous ne progressons que par symboles et, ces symboles, nous en changeons à mesure que nous progressons… Mais, n'oublions pas nos verres.

Le docteur se leva et fit un tour par la pièce. Il s'agaça à regarder un petit morceau de tapis, près de la porte, qui s'était recroquevillé et il se mit même à genoux pour l'étaler.

— Tu pourrais bien me prêter tes lunettes, toi, Hansen, puisqu'aussi bien tu es en train de dormir, dit-il, absolument indigné.

Mais Hansen ne voulait pas se défaire de ses lunettes et le docteur se détourna de lui, littéralement outré. Il se rassit à côté de Nagel.

— Oui, c'est pur non-sens, dit-il, tout n'est que fatras, vu de votre point de vue. Vous avez peut-être, en grande partie, raison. Voyez-moi Hansen, hahaha, excuse-moi si je me permets de rire de toi, Hansen, avocat et socialiste Hansen. Tu ne devrais pas éprouver une certaine joie intérieure chaque fois que deux bons bourgeois se prennent de querelle et procèdent l'un contre l'autre. Bien au contraire, tu devrais aller les concilier à l'amiable, sans leur prendre un sou pour

cela ! Et le dimanche suivant tu retournerais au syndicat ouvrier tenir une conférence sur l'état socialiste pour deux artisans et un garçon boucher. Mais oui, on doit participer au profit, chacun selon sa capacité à produire, dirais-tu, tout est si bien organisé et personne ne doit être frustré. Mais voilà que le garçon boucher se lève, le garçon boucher qui, Dieu me pardonne, est un génie en comparaison de vous autres, tant que vous êtes, il se lève et demande : Mais, moi, j'ai une capacité de gros négociant pour consommer, dit-il, mais je ne suis qu'un pauvre garçon boucher pour ce qui est de produire, car je n'ai pas reçu en partage de meilleure aptitude pour cela, dit-il. Ne resterais-tu pas là le bec dans l'eau, andouille ! Oui, ronfle, mon vieux, c'est ce que tu peux faire de mieux, ronfle tout ton saoul !… Le docteur était devenu copieusement ivre, sa langue avait de fâcheux ratés, et il avait des yeux noyés. Après un arrêt il se tourna de nouveau vers Nagel et dit sombrement : Du reste je ne pensais pas précisément que c'étaient seulement les théologiens qui devraient se tuer. Non, nous devrions, Dieu me damne, nous tuer tous, purger le monde de notre présence et laisser tourner le rouleau.

Nagel trinquait avec Minûte. Le docteur ne reçut pas de réponse, il devint furieux et cria très haut :

— N'entendez-vous pas ce que je dis ? Nous devrions nous tuer tous, tant que nous sommes, dis-je, vous aussi, naturellement, vous aussi.

Et, ce disant, le docteur avait un air absolument féroce.

— Oui, répondit Nagel, j'y ai aussi pensé. Mais, en ce qui me concerne, je n'en ai pas le courage… Pause… Ainsi donc je ne dis pas du tout que j'en aurai le courage ; mais si je de-

vais un jour en trouver le courage, je tiens déjà mon pistolet tout prêt. Et, à toute éventualité, je le porte toujours sur moi.

Et il tira de la poche de son gilet une fiole de pharmacie portant la vignette « Poison » et la leva en l'air. La fiole n'était pleine qu'à moitié.

— Véritable acide prussique, l'eau la plus pure ! dit-il. Mais je n'aurai jamais le courage ; cela me paraît bien trop difficile… Monsieur le docteur, vous pourriez sans doute me dire si ceci est suffisant. J'en ai déjà employé la moitié sur un animal et cela a eu un résultat parfait. Il y eut une petite convulsion, un trait d'amer comique autour du museau, deux ou trois souffles, ce fut tout : échec et mat en trois coups.

Le docteur prit le flacon, le regarda, le secoua plusieurs fois et dit :

— C'est suffisant, plus que suffisant… Je devrais donc, à vrai dire, vous enlever cette fiole ; mais du moment que vous n'avez pas le courage, alors…

— Non, je n'ai pas le courage.

Pause. Nagel remit le flacon dans la poche de son gilet. Le docteur s'affaissait de plus en plus, buvait une gorgée, regardait autour de soi avec des yeux morts et crachait au loin par terre. Tout à coup il cria au professeur :

— Hé ! à quel point en es-tu arrivé, Holtan ? Es-tu encore capable d'« associations d'idées » ? Parce que moi je n'en suis plus capable. Bonne nuit !

Le professeur ouvrit les yeux, s'étira un peu, se leva et alla à la fenêtre où il demeura à regarder dehors. Quand la conversation reprit, il profita de l'occasion pour s'éclipser ; il se glissa, sans être remarqué, le long du mur, réussit à ouvrir

la porte et gicla dehors avant que personne l'eût remarqué. C'était toujours ainsi que le professeur Holtan avait l'habitude de quitter une société.

Minûte se leva aussi et voulut partir ; mais quand on le pria de rester encore un petit moment, il se rassit. L'avocat Hansen dormait. Les trois qui n'étaient pas encore ivres, l'étudiant Öien, Minûte et Nagel se mirent alors à parler littérature. Le docteur écoutait, les yeux ouverts seulement à demi, mais sans plus dire un mot. Peu après il dormait, lui aussi.

L'étudiant avait beaucoup de lecture et tenait pour Maupassant : on devait convenir que Maupassant avait pénétré au plus profond des mystères de la femme, et il était inégalé comme poète de l'amour. Quelle hardiesse dans la description, quelle merveilleuse connaissance du cœur humain ! Mais Nagel répondit avec un emportement ridicule, frappa sur la table, brailla, attaqua tous les écrivains sans distinction, fit presque complètement table rase et n'en épargna que fort peu de la mort. Sa poitrine semblait palpiter tout à fait sincèrement au milieu de toute cette véhémence et il avait l'écume à la bouche :

— Les poètes ! Héhé ! Oui, on pouvait dire qu'ils avaient pénétré au tréfonds du cœur humain ! Qu'est-ce qu'étaient les poètes, ces êtres prétentieux qui avaient su s'approprier une telle puissance dans la vie moderne, qu'est-ce qu'ils étaient ? Oui, une éruption, une gale sur le corps social, des dartres enflées et irritables qu'il fallait traiter avec douceur, toucher avec précaution et piété, sinon ils devenaient enragés, car ils ne supportaient pas un traitement un peu rude ! Ah ! oui, les poètes, il fallait absolument en faire cas, surtout des plus bêtes, des moins humainement développés, des

gnomes ; sinon ils s'en allaient bouder à l'étranger ! Héhé ! à l'étranger, oui ! Ah ! Grand Dieu ! quelle impayable comédie ! Et s'il se trouvait un poète, un chantre vraiment ivre d'esprit, avec la poitrine pleine de musique, on pouvait prier le diable de vous emporter s'il n'était pas rangé bien loin derrière un grossier écriveur de livres professionnel comme Maupassant. Un homme qui avait beaucoup écrit sur l'amour, sachant qu'il trouverait le placement de ses livres ; oui, il faut lui rendre cette justice ! Ah ! une petite étoile claire et scintillante, un vrai poète, aussi loin qu'il porte, Alfred de Musset, chez qui l'amour n'est pas une routine de rut, mais une fine et ardente touche de printemps dans tout son être, et chez qui les mots flambent littéralement dans les vers, ce poète n'a peut-être pas moitié autant de gens estampillés de son côté que petit Maupassant, avec sa poésie de mollets, si extraordinairement grossière et sans âme.

Nagel passait toutes les bornes. Il trouva aussi l'occasion de tomber sur Victor Hugo et envoya au surplus faire lanlaire les plus grands écrivains du monde. Si on lui permettait d'apporter un unique petit échantillon du fracas creux et poétique d'un de ces écrivains mondiaux ? Faites attention : « Plût à Dieu que ton acier fût aussi tranchant que ton dernier : Non ! » Que pensait-on, cela ne sonnait-il pas bien ! Qu'en pensait Monsieur Grögaard ?

Cependant Nagel regardait Minûte avec un regard térébrant. Il continua à le fixer et répéta encore une fois, toujours avec les yeux attachés sur le visage de Minûte, cette phrase absurde. Minûte ne répondit pas, ses yeux bleus s'ouvrirent, complètement effrayés, et, dans son désarroi, il but une grande gorgée de son verre.

Vous avez nommé Ibsen, continua Nagel, toujours tout aussi échauffé, et sans que le nom d'Ibsen eût été prononcé. À son avis, il n'y avait qu'un poète en Norvège, et ce n'était pas Ibsen. Non, ce n'était pas lui. On parlait d'Ibsen comme penseur ; ne faudrait-il pas plutôt distinguer un peu entre un raisonnement populaire et une véritable pensée ? On parlait de la renommée d'Ibsen, on nous rebattait les oreilles de son courage ; ne vaudrait-il pas mieux distinguer un peu entre le courage théorique et le courage pratique, entre l'instinct révolutionnaire désintéressé, sans ménagements, et la hardiesse de révolte domestique ? L'un rayonne dans la vie, l'autre épate au théâtre. L'écrivain norvégien qui ne se gonflait pas et ne se servait pas d'une épingle comme d'une lance n'était pas un écrivain norvégien ; il fallait trouver quelque poteau cornier contre lequel s'escrimer, sinon on n'était pas considéré comme un brave à trois poils. Oui, c'était vraiment amusant à regarder à distance. C'était en effet un tumulte de bataille et un courage viril comme dans un combat napoléonien, mais un danger et un risque comme dans un duel français. Héhéhé ! Non, un homme qui voulait se révolter, ce ne devait pas être un petit « phénomène » écrivant, un pur et simple concept littéraire pour Allemands, mais un homme gigotant, agissant dans le tumulte de la vie. Le courage révolutionnaire d'Ibsen ne mènerait jamais son homme sur un terrain dangereux ; cette histoire de la torpille sous l'arche était une pauvre théorie de bureau, comparée à l'exploit vivant et flambant. Bah ! du reste l'un était peut-être tout aussi bon que l'autre du moment que nous nous prosternions devant un pareil ouvrage de dames : écrire des livres pour le peuple. Si misérable que ce fût, cela avait en tout cas autant de valeur que l'impertinent non-sens philosophique de Tolstoï. Que le diable emporte le tout.

— Le tout ? Tout ensemble ?

Oui, presque. Du reste nous avions un poète, c'était Björnson, dans ses meilleurs moments. Il était notre seul poète tout de même, tout de même.

Mais la plupart des objections contre Tolstoï n'atteindraient-elles pas aussi Björnson ? Björnson aussi n'était-il pas simplement un prêcheur de moralité, un vieillard ordinaire et ennuyeux, un professionnel écriveur de livres, et tout le bataclan ?

Non ! cria Nagel en élevant la voix. Il gesticulait et défendait Björnson avec des mots véhéments : On ne pouvait pas comparer entre eux Björnson et Tolstoï, en partie parce que cela irait à l'encontre du simple bon sens agronomique de chacun, en partie parce que tout votre être s'y opposerait. En premier lieu Björnson était un génie tout comme Tolstoï. Nagel ne plaçait pas très haut les grands génies tout à fait ordinaires et communs – Dieu savait qu'il n'en faisait rien – mais c'était à leur hauteur que s'était élevé Tolstoï ; Björnson, par contre, les dépassait de beaucoup. Cela n'empêchait naturellement pas que Tolstoï pût faire des livres qui fussent meilleurs que beaucoup de ceux de Björnson ; mais qu'est-ce que cela prouvait ? Des bons livres, même des capitaines danois, des peintres norvégiens et des commères anglaises pouvaient en faire. En second lieu Björnson était un homme, une personnalité écrasante, et non pas un concept. Il vacarme comme un corps vivant sur notre globe et il lui faut de la place, la place de quarante. Il ne pose pas au sphinx pour le public et ne se fait pas grand et mystérieux comme Tolstoï dans sa steppe ou Ibsen dans son café. L'âme de Björnson est comme une forêt dans la tempête, il lutte, il est partout en campagne, et fait magnifiquement tort

à ses affaires aux yeux du public de *Grand*[20]. Il est bâti « *en masse* »[21], il est un esprit commandeur, un des rares qui sachent commander. Il peut, à la tribune, arrêter les sifflets commençants avec un mouvement de la main. Il a un cerveau dans lequel cela germe et foisonne constamment ; il triomphe vigoureusement et se trompe grossièrement, mais il fait l'un et l'autre avec personnalité et avec âme. Björnson est notre seul poète avec de l'inspiration, avec l'étincelle divine. Cela commence en lui comme un murmure dans les blés un jour d'été[22] et cela finit par là que rien, rien ne s'entend en dehors de ce murmure, en dehors de ce murmure ; car la démarche de son âme est le bond… la démarche du génie. Comparée à celle de Björnson, l'œuvre poétique d'Ibsen, par exemple, est du pur travail de bureau, mécanique. Les vers d'Ibsen consistent principalement en ce que la rime rencontre la rime « *de manière que cela claque* »[23] ; la plupart de ses drames sont de la pâte à papier dramatisée. Où diable en voulait-on venir… Bon, d'ailleurs laissons donc cela ; à la santé de tout le bataclan…

Il était deux heures. Minûte baille. Il a sommeil après une journée laborieuse, fatigué et ennuyé du bavardage sans fin de Nagel, il se lève de nouveau et veut partir. Comme il avait dit adieu et était déjà parvenu à la porte il se produisit un événement qui le fit de nouveau s'arrêter, un perfide petit

---

[20] Grand Hôtel, café de Christiania que fréquentait Ibsen.

[21] En français dans le texte.

[22] Citation d'un poème de Björnson.

[23] Citation d'Ibsen.

événement qui, longtemps après, devait prendre la plus grande importance ; le docteur se réveille, écarte violemment les bras et, dans sa myopie, renverse plusieurs verres ; Nagel qui était assis le plus près du docteur fut inondé de champagne. Il se leva d'un bond, secoua en riant son torse mouillé et cria joyeusement : Hourrah !

Minûte fut aussitôt le génie bienfaisant, il courut vers Nagel avec des mouchoirs et des serviettes et voulut l'essuyer. C'était surtout le gilet qui avait reçu le champagne, si Nagel voulait seulement l'ôter un instant, une minute, ce serait tout de suite arrangé ! Mais Nagel ne voulait pas ôter son gilet. L'avocat se réveilla également au bruit et se mit à crier : hourrah, lui aussi, sans savoir ce qui se passait. Encore une fois Minûte demanda qu'on lui confiât le gilet un instant ; Nagel se contenta de secouer la tête négativement. Soudain il regarde Minûte ; une idée lui vient, il se lève instantanément, ôte son gilet et le tend à Minûte avec une grande vivacité.

— S'il vous plaît ! dit-il. Essuyez-le, gardez-le ; si, si, il faut que vous le gardiez, vous n'avez pas de gilet. Chut ! pas de bêtises ! Je vous le donne de grand cœur, cher ami… Mais, comme Minûte continuait à faire des objections, Nagel lui fourra le gilet sous le bras, ouvrit la porte et le poussa amicalement dehors.

Et Minûte s'en alla.

Cela se passa si vite que, seul, Öien, qui était assis le plus près de la porte, le remarqua.

Alors l'avocat, d'une bonne humeur macabre, proposa de casser aussi le reste des verres. Nagel ne s'opposa à rien et voilà quatre grandes personnes s'amusant à lancer un

verre après l'autre contre le mur. Ensuite de quoi ils burent à même les bouteilles, braillèrent comme des matelots et firent une ronde. Quatre heures arrivèrent avant que le chahut eût pris fin. Le docteur était ivre comme un Polonais. Dans la porte l'étudiant Öien se tourna vers Nagel et dit :

— Mais ce que vous avez dit de Tolstoï peut aussi se dire de Björnson. Vous n'êtes pas conséquent dans vos propos…

— Hahaha ! rit le docteur, transporté. Il exige de la conséquence… à ce moment de la journée !… Pouvez-vous dire « Encyclopédistes », mon brave ?… « Association d'idées » ? Allons, venez, laissez-moi vous aider, à rentrer chez vous… Haha ! à ce moment de la journée !…

Il ne pleuvait plus. Il n'y avait pas non plus de soleil, mais le temps était calme et cela présageait une journée douce.

XIV

De bonne heure le lendemain matin, Minûte se présenta de nouveau à l'hôtel. Il entra silencieusement dans la chambre de Nagel, posa sur la table la montre, quelques papiers, un bout de crayon et le petit flacon de poison, sur quoi il voulut s'éloigner. Comme, pendant ce temps, Nagel s'était tout à coup réveillé, Minûte fut forcé d'expliquer pourquoi il était entré.

— Ce sont les affaires que j'ai trouvées dans la poche du gilet, dit-il.

— Dans la poche du gilet ? Ah ! mort et passion ! mais c'est vrai aussi ! Et quelle heure est-il ?

— Huit heures. Mais votre montre est arrêtée, je n'ai pas voulu la remonter.

— Vous n'avez pas bu l'acide prussique, au moins ?

Minûte sourit et secoua la tête.

— Non, répondit-il.

— Pas même goûté ? Le flacon doit être plein à moitié ; faites-moi voir.

Et Minûte lui fit voir que le flacon était encore plein à moitié.

— Bon ! Et il est huit heures ? Alors il est temps de se lever… Pendant que je me le rappelle, Grögaard, pouvez-vous me procurer un violon à emprunter ? Je voudrais essayer si

je pourrais apprendre à… Bah ! sornettes ! Voici la vérité : je veux acheter un violon, et je veux en faire cadeau à quelqu'un ; ce n'est pas pour mon usage personnel que je veux l'avoir. Si bien qu'il vous faut absolument me procurer un violon, où que vous le preniez.

Minûte se donnerait toute la peine possible.

— Mille fois merci. Alors, vous reviendrez me voir quand le cœur vous en dira ; vous connaissez le chemin. Bonjour !

Une heure plus tard Nagel était déjà dans la forêt du presbytère. La terre était encore humide après la pluie de la veille au soir et le soleil n'était pas très chaud. Nagel s'assit sur une pierre et se mit à surveiller attentivement la route. Il avait vu quelques empreintes connues dans le gravier mou, il était presque convaincu que c'étaient les empreintes de Dagny et qu'elle était allée en ville. Il attendit en vain assez longtemps, se décida enfin à aller à sa rencontre et se leva de la pierre.

Et, effectivement, il ne s'était pas trompé, dès la lisière de la forêt il rencontra la jeune fille. Elle portait un livre, c'était la « Gertrude Colbjörnsen » de Skram[24].

Ils parlèrent d'abord un moment de ce livre, puis Dagny dit :

— Pouvez-vous comprendre… notre chien est mort.

— Il est mort ? répondit Nagel.

---

[24] Romancier danois contemporain.

— Il y a quelques jours. Nous l'avons trouvé raide mort. Je ne comprends pas comment c'est arrivé.

— Mais pensez, j'ai toujours trouvé que c'était un vilain chien que vous aviez ; excusez-moi, mais un de ces dogues avec le nez épaté et un insolent visage humain. Quand il vous regardait, les coins de sa bouche pendaient très bas comme s'il eût porté tout le chagrin de l'Univers. Je suis positivement content qu'il soit mort.

— Fi ! vous n'avez pas honte…

Mais Nagel l'interrompit nerveusement ; pour un motif ou un autre il voulait échapper à cette conversation au sujet du chien et il en détourna le cours. Il se mit à parler d'un homme qu'il avait rencontré une fois et qui était vraiment ce qu'on pouvait rencontrer de plus comique. L'homme était un peu b…b… bègue et n'en faisait pas mystère ; que non, il se faisait plutôt un peu plus b…b…bègue qu'il ne l'était pour bien étaler au grand jour son infirmité. Il avait les idées les plus singulières sur la femme. Au reste il avait coutume de raconter une histoire du Mexique qui, dans sa bouche, devenait indiciblement amusante : C'était un hiver avec un froid enragé, les thermomètres sautaient à l'envi et les hommes se tenaient renfermés jour et nuit. Mais un jour notre homme dut aller à la ville voisine, il traversa une campagne nue, çà et là seulement se dressait une masure et la bise coupante lui brûlait le visage d'une manière insupportable. Au beau milieu de sa marche, il voit arriver dans ce froid insensé une femme demi-nue qui sortait de l'une des masures et se met à courir après lui ; elle crie tout le temps : vous avez une engelure sur le nez ! Prenez garde, vous avez une engelure sur le nez ! La femme avait un cassin à la main et allait les manches retroussées. Elle avait vu passer cet homme étran-

ger avec une engelure sur le nez et avait lâché son travail pour courir l'en avertir. Héhé ! a-t-on jamais entendu chose pareille ! Et elle-même est là, avec les manches retroussées, dans la bise, tandis que toute sa joue droite se ternit petit à petit et blanchit et devient une seule énorme engelure ! Héhé ! c'est absolument incroyable !… Mais, malgré cela et plusieurs autres exemples qu'il avait de l'abnégation féminine, le bègue n'en restait pas moins absolument intraitable sur ce chapitre. La femme est une créature singulière et insatiable, me disait-il, sans expliquer en quoi précisément elle était singulière et insatiable. C'est tout à fait incroyable, ce qu'elle peut s'imaginer, disait-il. Et il racontait : J'avais un ami qui tomba amoureux d'une jeune dame, même qu'elle s'appelait Klara. Il se donna beaucoup de peine pour conquérir cette dame, mais cela ne servit à rien, Klara ne voulait rien savoir de lui, encore qu'il fût un beau jeune homme, et de bonne réputation. La dite Klara avait une sœur, un être extraordinairement bancroche et bossu, qui était littéralement affreuse ; un jour mon ami demande sa main ; le Bon Dieu sait pourquoi il fit cela, mais c'était peut-être par calcul, peut-être aussi était-il vraiment devenu amoureux d'elle, toute laide qu'elle fût. Mais que fait alors Klara ? Ici, tout à coup, le féminin montra la griffe ; Klara crie, Klara fait un raffut du diable ; c'était moi qu'il voulait épouser, c'était moi qu'il voulait avoir ! dit-elle ; mais il ne m'aura pas, je ne veux pas, pour rien au monde je ne veux, dit-elle. Bon, mais croyez-vous alors qu'il put avoir la sœur dont il était devenu fortement amoureux ? Non, c'est justement la malice de la chose, Klara ne voulait pas non plus le céder à sa sœur. Héhéhé ! Mais non, puisque c'était en réalité elle-même qu'il voulait avoir, il ne devait pas même avoir sa sœur bossue, bien qu'elle ne fût bonne pour personne. Ainsi donc, mon ami n'eut aucune des deux dames… C'était une des nombreuses

histoires de l'homme bègue. Il racontait si drôlement, justement parce qu'il était tellement bègue. C'était d'ailleurs une grande énigme que cet homme… Est-ce que je vous ennuie ?

— Non, répondit Dagny.

— Une grande énigme d'homme, donc. Il était si avare et si voleur qu'il était bien capable d'aller jusqu'à s'emparer des courroies de cuir des portières de chemin de fer et les emporter chez lui pour les employer à un usage ou à l'autre. Il ne s'en privait pas ; il doit même avoir été expressément pris sur le fait dans un vol de ce genre. Mais, d'un autre côté, il ne se souciait pas le moins du monde de l'argent quand la lubie lui en prenait. Une fois il avait eu l'idée d'organiser une énorme promenade en voiture. Il ne connaissait personne, aussi loua-t-il, pour soi seul, vingt-quatre voitures qu'il mit en marche l'une après l'autre. Les vingt-trois premières roulent complètement vides et dans la vingt-quatrième, la dernière, il est assis lui-même, regardant de haut les promeneurs, fier comme un dieu du grand cortège qu'il avait mis sur pied…

Mais c'était sans succès que Nagel s'ingéniait à raconter une histoire après l'autre ; Dagny écoutait à peine ce qu'il disait. Il se tut et réfléchit. N'était-ce pas aussi diabolique comme il pouvait dire des bêtises et se rendre ridicule à tout moment ! Assaillir une jeune dame et, qui mieux est, la dame de son cœur, avec un verbiage pareil sur des engelures et vingt-quatre voitures ! Et il se rappela soudain qu'une fois déjà il s'était fourvoyé à fond avec une fadaise sur un Esquimau et un sous-main. À ce souvenir ses joues devinrent tout à coup brûlantes, il eut un sursaut involontaire et se fût presque arrêté. Pourquoi diable ne prenait-il pas garde ! Ah ! comme il avait honte ! Ces moments où il divaguait si sotte-

ment le rendaient comique, l'humiliaient et le rejetaient à des semaines et des mois en arrière. Que devait-elle penser de lui au fond ! Il dit :

— Et combien de temps y a-t-il jusqu'à la kermesse ?

Dagny répondit en souriant :

— Pourquoi vous donnez-vous tant de peine pour parler dans le vide ? Pourquoi êtes-vous si nerveux ?

Cette question parut à Nagel si inattendue qu'il regarda un instant la jeune fille avec égarement. Il répondit à mi-voix, le cœur battant :

— Mademoiselle Kielland, j'ai promis, la dernière fois que j'étais avec vous, que, s'il m'était permis de vous rencontrer encore une fois, je parlerais de toutes autres choses mais non de ce dont il m'était défendu de parler. J'essaie de tenir ma promesse. Je l'ai tenue jusqu'ici.

— Oui, dit Dagny, il faut tenir ses promesses, il ne faut pas rompre ses promesses. Et cette phrase, elle se la dit en quelque sorte à elle-même, plutôt qu'à Nagel.

— Même avant que vous veniez j'avais déjà pris la résolution d'essayer ; je savais que je vous rencontrerais.

— Comment pouviez-vous le savoir ?

— J'avais vu vos pas ici sur la route.

Elle jeta un regard sur lui et se tut.

Peu après elle dit :

— Vous portez un chiffon autour de la main, êtes-vous blessé ?

— Oui, répondit-il, c’est votre chien qui m’a mordu.

Ils s’arrêtèrent tous deux et se regardèrent. Nagel serrait ses mains l’une contre l’autre et il continua, absolument torturé :

— Je suis venu ici dans la forêt chaque nuit, j’ai regardé vos fenêtres chaque nuit avant d’aller me coucher. Pardonnez-moi, ce n’est pourtant pas un crime ! Vous m’avez défendu de le faire, oui, mais je l’ai fait, il n’y a pas de remède. Le chien m’a mordu aussi, il luttait pour sa vie ; je l’ai tué, je lui ai donné du poison parce qu’il aboyait toujours quand je venais dire : bonne nuit ! à vos fenêtres.

— C’est donc vous qui avez tué le chien ! dit-elle.

— Oui, répondit-il.

Pause. Ils étaient toujours arrêtés et se regardaient, la poitrine de Nagel palpitait violemment.

— Et je serais capable de faire de bien pires choses pour arriver à vous voir, reprit-il. Vous n’avez pas idée combien je souffre et combien je suis occupé de vous, jour et nuit, non, vous n’en avez pas idée. Je parle avec les gens, je ris, je donne même de joyeuses beuveries – cette nuit encore j’ai eu du monde jusqu’à quatre heures ; nous avons fini par casser tous les verres – soit, mais tandis que je bois et chante, moi aussi, je pense constamment à vous et j’en deviens fou. Je ne me soucie plus de quoi que ce soit et je ne sais pas ce qu’il adviendra de moi. Ayez tout de même pitié de moi pendant deux minutes, j’ai quelque chose à vous dire. Mais n’en concevez pas d’anxiété, je ne veux ni vous effrayer ni vous tendre un piège, il faut seulement que je vous parle parce que mon tourment m’y force…

— Mais ne voulez-vous donc pas du tout devenir raisonnable ? dit Dagny brusquement. Vous l'aviez promis.

— Oui, sans doute, je l'ai promis ; je ne sais pas, mais peut-être ai-je promis d'être raisonnable. Mais cela m'est si difficile. Soit, je serai raisonnable, soyez-en sûre. Mais comment dois-je m'y prendre, le savez-vous ? Apprenez-le moi. Savez-vous que j'ai été à deux doigts de m'introduire dans le presbytère un jour, d'ouvrir les portes et d'entrer droit chez vous, même s'il y avait plusieurs personnes présentes ! Mais j'ai aussi essayé de tout mon pouvoir de résister, vous pouvez m'en croire, oui, je vous ai même calomniée, j'ai essayé d'anéantir le pouvoir que vous avez sur moi en vous abaissant aux yeux d'autrui. Ce n'est pas par vengeance que je l'ai fait, non, mais vous comprenez que je suis vraiment sur le point de succomber. Je l'ai fait pour me rehausser à mes propres yeux, pour m'apprendre à serrer les dents, à ne pas trop baisser le dos en face de moi-même, dans ma propre conscience. Voilà pourquoi je l'ai fait. Mais je ne sais pas au juste si cela me servira à quelque chose. J'ai aussi essayé de partir, de m'en aller ; j'ai essayé, j'ai commencé à emballer toutes mes affaires ; mais je n'ai pas terminé mes préparatifs et je ne suis pas parti non plus. Comment pourrais-je m'en aller d'ici ! Au lieu de cela je partirais plutôt à votre recherche si vous n'étiez plus ici. Et si je ne vous trouvais jamais, je voyagerais néanmoins à votre recherche, je vous chercherais sans cesse, avec l'espoir de vous trouver une fois, à la fin. Mais quand je verrais que, malgré tout, cela ne me sert de rien, j'en rabattrais et rabattrais de mes espoirs et finalement je serais profondément reconnaissant de réussir, si possible, à voir une personne qui pourrait vous avoir approchée une fois, une amie qui aurait pressé votre main ou qui aurait reçu de vous un sourire dans les bons jours. Voilà ce que je ferais. Alors, puis-je partir d'ici ? Et puis en outre

c'est l'été, toute la forêt est mon église et les oiseaux me connaissent, ils me regardent chaque matin quand j'arrive, ils mettent la tête de côté et me regardent et, un peu après, ils jouent leur morceau. Je n'oublierai jamais non plus comment la ville a pavoisé pour vous le premier soir que je suis arrivé ; cela fit sur moi la plus forte impression, je fus littéralement saisi d'une étrange sympathie ; je circulais sur le bateau, à demi étourdi, et regardais les drapeaux avant de débarquer. Ah ! quel soir c'était !… Mais depuis aussi maintes fois cela a été magnifique ; je passe journellement par les mêmes chemins que vous et parfois je puis avoir la chance de voir vos pas sur la route, comme aujourd'hui, et alors je vous attends jusqu'à ce que vous reveniez, je me fourre dans le bois, je me couche à plat ventre derrière une pierre et je vous attends. Je vous ai vue deux fois depuis le dernier jour que j'ai causé avec vous, et une fois je vous ai attendue six heures avant que vous veniez. Durant ces six heures je suis resté couché derrière la pierre sans me lever, par simple crainte que vous ne veniez et ne m'aperceviez. Dieu sait où vous êtes restée si longtemps ce jour-là…

— J'étais chez les Andresen, dit Dagny, tout à coup.

— Oui, peut-être étiez-vous là, j'ai aussi fini par vous voir quand vous êtes venue. Vous n'étiez pas seule ; mais je vous vis distinctement et vous envoyai un salut à mi-voix de derrière ma pierre. Dieu sait aussi quelle pensée vous traversa au même instant, mais vous avez tourné la tête et vous avez regardé la pierre un moment…

— Écoutez donc… Oh ! vous sursautez comme si c'était votre arrêt de mort que je vais prononcer…

— Ce l'est aussi, je le comprends bien, vos yeux sont devenus de glace.

— Mais, il faut vraiment que cela ait une fin, Monsieur Nagel ! Si vous réfléchissiez à tout cela, vous devriez comprendre vous-même que vous ne vous conduisez pas bien non plus vis-à-vis de l'absent. N'est-ce pas, si vous vous mettez à sa place… sans compter que vous me mettez, moi aussi, dans une situation très pénible. Où voulez-vous en venir ? Laissez-moi vous dire une fois pour toutes : je ne romprai pas ma promesse, *je l'aime*. Ainsi, cela doit être assez clair pour vous. Soyez donc un peu prudent ; je ne veux vraiment pas me promener ici avec vous si vous ne voulez pas me montrer un peu d'égards. Je vous le dis sans détour.

Dagny était émue, sa bouche frémissait et elle faisait de grands efforts pour ne pas éclater en sanglots. Comme Nagel se taisait, elle ajouta encore :

— Je veux bien vous permettre de m'accompagner à la maison, jusqu'à la maison, si vous le désirez et si vous voulez ne pas nous rendre la situation intolérable à tous deux. Si vous vouliez me raconter quelque chose, je vous en serais reconnaissante ; j'aime à vous entendre parler.

— Oui, dit tout à coup Nagel très haut, avec une voix pleine d'allégresse, comme un bavard qui peut enfin se lancer, oui, puis-je avoir seulement la permission de vous accompagner ! Je vais bien… Ah ! quelle douche vivifiante, comme vous me remontez littéralement quand vous êtes fâchée contre moi…

Ils causèrent un long moment de choses indifférentes. Ils allaient à petits pas et si doucement qu'ils avançaient à peine.

— Comme cela sent bon, comme cela sent bon ! dit Nagel. Oh ! comme l'herbe et les fleurs poussent après la pluie !

Je ne sais pas si vous vous intéressez autrement aux arbres ? C'est étrange, mais je me sens mystérieusement en famille avec chaque arbre de la forêt. C'est comme si j'avais une fois appartenu à la forêt ; quand je suis là à regarder autour de moi c'est comme si un souvenir parcourait tout mon être. Oh ! arrêtez-vous un instant ! Écoutez ! Écoutez comme les oiseaux chantent à perdre haleine vers le soleil. Ils sont complètement stupides et fous, ils nous volent presque au visage, sans s'en apercevoir.

Et ils continuèrent à marcher.

— Je porte encore en moi, dit Dagny, la belle image que vous m'avez donnée de la barque et de la voile de soie bleue qui était taillée en forme de croissant de lune. C'était si beau ! Quand le ciel est tout à fait haut et lointain il me semble que je flotte moi-même là-haut et pêche avec un hameçon d'argent.

Nagel fut heureux qu'elle se rappelât encore cette impression du soir de la Saint-Jean, ses yeux se mouillèrent et il répondit avec chaleur :

— Oui, c'est juste, ce serait beaucoup mieux si c'était vous qui étiez dans une pareille barque.

Quand ils furent arrivés à peu près au milieu de la forêt, Dagny eut l'imprudence de demander :

— Combien de temps restez-vous ici ?

Elle le regretta aussitôt, elle aurait voulu rattraper sa question ; mais elle se tranquillisa bien vite quand Nagel sourit et évita de répondre directement. Elle lui fut reconnaissante de son tact, il avait certainement vu ton embarras.

— Je reste ici où vous êtes, répondit-il… Je reste ici aussi longtemps que j'aurai de l'argent, dit-il ensuite. Et il ajouta : cela ne durera pas si terriblement longtemps.

Dagny le regarda, elle sourit aussi et demanda :

— Ne sera-ce pas si terriblement longtemps ? Vous êtes riche, ai-je entendu dire ?

Alors l'ancienne expression mystérieuse passa sur le visage de Nagel et il répondit :

— Je serais riche ? Écoutez, il doit circuler une fable ici en ville d'après laquelle je serais un Crésus, je posséderais entre autres une propriété rurale d'une valeur importante… ce n'est pas vrai, je vous en prie, ne le croyez pas, c'est du bluff. Je ne possède pas de propriété rurale, ou en tout cas elle est extrêmement petite et je n'en suis pas seul propriétaire, mais nous l'avons en indivis avec ma sœur ; en outre elle est totalement et complètement rongée de dettes et de toutes sortes d'hypothèques. Voilà la vérité.

Dagny eut un rire incrédule.

— Mais vous avez pourtant coutume de dire toujours la vérité quand vous parlez de vous-même, dit-elle.

— Vous ne me croyez pas ? Vous doutez ? Laissez-moi néanmoins vous dire, bien que ce soit humiliant pour moi, mais laissez-moi tout de même vous raconter ce qu'il en est. Sachez que dès le premier jour que j'étais dans cette ville, j'ai fait cinq lieues à pied, je suis allé à pied jusqu'à la ville la plus proche et, de là, je me nuis envoyé à moi-même trois télégrammes concernant une grande somme d'argent et une ferme en Finlande. Ensuite j'ai laissé ces trois télégrammes ouverts sur la table de ma chambre plusieurs jours durant

pour que tous et chacun dans l'hôtel pussent les lire. Me croyez-vous maintenant ? Et mon argent n'est-il pas du bluff ?

— En admettant que vous ne mentiez pas de nouveau sur votre propre compte.

— De nouveau ? Vous vous trompez, Mademoiselle. Par Dieu au plus haut du ciel, je ne mens pas ! Voilà !

Pause.

— Mais pourquoi avez-vous fait cela, pourquoi vous êtes-vous envoyé ces télégrammes à vous-même ?

— Ah ! voyez-vous, ce serait une histoire un peu longue s'il me fallait vous présenter cela de manière cohérente… Bah ! du reste, je l'ai fait, en deux mots, pour me vanter, pour éveiller l'attention en ville. Héhéhé, soit dit sans fard.

— *Maintenant vous mentez !*

— Le diable m'emporte si j'en fais rien !

Pause.

— Vous êtes un homme étrange ! Dieu sait ce que vous pensez obtenir par là. En un seul moment vous venez… oui, vous ne craignez même pas de me faire les aveux les plus brûlants ; mais dès que je vous rappelle à la raison en quelques paroles, vous faites aussitôt volte-face et vous vous représentez vous-même comme le pire charlatan, comme un menteur, un imposteur. Vous auriez peut-être pu vous épargner cette peine ; une manière me fait aussi peu d'impression que l'autre. Je suis un être pas trop ordinaire ; toute cette génialité me dépasse.

Dagny était tout à coup vexée.

— Je ne voulais faire preuve d'aucune génialité en ce moment précis. Tout est perdu, n'importe comment, pourquoi donc m'évertuerais-je ?

— Mais alors pourquoi me racontez-vous toutes ces choses déplaisantes sur votre compte dès que vous en trouvez l'occasion ? cria-t-elle avec véhémence.

Et lentement, tout à fait maître de soi, Nagel répondit :

— Pour vous influencer, Mademoiselle.

De nouveau tous deux s'arrêtèrent et se dévisagèrent. Nagel continua :

— J'ai déjà eu une fois le plaisir de vous dire quelques mots de ma méthode. Vous demandez pourquoi je divulgue ceux de mes secrets qui me font du tort et que je pourrais tenir cachés ? Je réponds : Par politique, par calcul. Je m'imagine en effet cette possibilité que ma franchise fasse un peu d'impression sur vous, malgré vos dénégations. Je puis en tout cas me figurer que vous concevez un certain respect pour cette nonchalante indifférence à me livrer moi-même. Peut-être fais-je un faux calcul, c'est bien possible, alors le mal est sans remède. Mais même si mon calcul est faux, vous êtes tout de même perdue pour moi et alors je ne risque plus rien. On peut arriver à ce point, c'est le désespoir, le hasard. Je vous aide vous-même à dresser des accusations contre moi et je vous fortifie selon mes petits moyens dans votre projet de vous débarrasser de moi, simplement vous débarrasser. Pourquoi fais-je cela ? Parce que cela répugne à mon âme chétive de parler à mon propre avantage et de gagner quelque chose par cette sorte de mesquinerie ; je ne pourrais pas sortir une parole de ma bouche. Mais, pouvez-

vous dire, j'essaie ainsi d'obtenir par la ruse et par des voies détournées le même résultat que d'autres obtiendraient par une mesquine franchise. Ah !… Non, je ne veux d'ailleurs pas me défendre. Appelez cela du bluff, pourquoi pas, c'est bon, le mot porte ; j'ajouterai moi-même que c'est le plus misérable des faux. Bon, ainsi c'est du bluff et je ne m'en défends pas. Vous avez raison, tout mon être n'est que bluff. Mais tous les hommes, à un degré ou à un autre, sont prisonniers du bluff, alors une espèce de bluff ne peut-elle être aussi bonne qu'une autre, puisque tout est bluff, jusqu'au tréfonds ?… Je sens que je commence à me trouver dans mon élément, je ne suis pas opposé à l'idée de chevaucher un instant un de mes dadas… D'ailleurs, non, je ne le veux pas ; Grand Dieu du ciel ! comme je suis las de tout cela ! Je dis : laissez faire, laissez seulement faire : un point… Qui pourrait croire, par exemple, qu'il y a, dans la maison du docteur Stenersen, quelque chose qui va de travers ? Je ne dis pas non plus que quelque chose y va de travers, c'est pourquoi aussi je demande s'il pourrait venir à l'idée de quiconque de croire à une chose irrégulière dans cette estimable famille. Il n'y a que deux personnes, mari et femme, pas d'enfants, pas de soucis sérieux, et néanmoins il y a peut-être une troisième personne, Dieu seul le sait, mais peut-être y a-t-il, tout bien compté, encore une personne, en dehors du mari et de la femme, quelqu'un de jeune, un ami trop chaleureux de la maison, le suppléant Reinert. Qu'en dire ? Il y a peut-être des torts des deux côtés. Le docteur peut, au surplus, avoir connaissance de la situation et cependant être impuissant à y remédier ; du moins il a bu énormément cette nuit et il était si indifférent à tout, à l'univers entier, qu'il a proposé la destruction totale de l'humanité par l'acide prussique, sous prétexte qu'il fallait que le rouleau tournât. …Pauvre homme !… Mais il est à peine le seul qui ne soit dans le bluff que

jusqu'aux genoux, même si je ne me compte pas, moi Nagel, qui suis dans le bluff jusqu'à la ceinture. Si je nommais Minûte par exemple ? Une chère âme, un juste, un martyr. Tout le bien est de son côté, mais je le tiens à l'œil. Je vous le dis, je le tiens à l'œil ! Cela semble vous étonner ? Vous ai-je effrayée ? Ce n'était pas mon intention. Laissez-moi aussi vous tranquilliser aussitôt en vous disant que personne ne peut ébranler Minûte, c'est en vérité un juste. Et pourquoi ne le quitté-je pas de vue, pourquoi l'observé-je à deux heures du matin quand il rentre chez lui d'une innocente promenade ?… À deux heures du matin ? Pourquoi l'espionné-je de face et de profil, quand il fait la tournée avec ses sacs de charbon et salue les gens dans les rues ? Pour rien, chère amie, pour rien ! Il m'intéresse simplement, j'ai de la sympathie pour lui et cela me fait plaisir en ce moment de pouvoir le proposer en exemple comme l'homme pur et le juste, au milieu de tout le bluff environnant. C'est pour cela que je le mentionne et vous me comprenez très certainement. Héhého !… Mais pour en revenir à moi-même… Oh ! non, non, je ne veux pas en revenir à moi-même, tout plutôt que cela !

Cette dernière exclamation était si sincère, si pleine de tristesse, qu'elle inspira à Dagny de la pitié pour Nagel. Elle comprit à ce moment qu'elle avait affaire à une âme absolument torturée et déchirée. Mais Nagel ayant aussitôt pris soin d'effacer chez elle cette impression, en éclatant tout à coup d'un rire froid et en jurant encore une fois que tout cela n'était que pur bluff, elle sentit ses sentiments d'amitié l'abandonner tout à coup. Elle dit d'un ton tranchant :

— Vous avez laissé tomber, touchant Madame Stenersen, quelques insinuations qui n'avaient pas besoin d'être à moitié aussi crues pour être tout à fait basses. Et Minûte, un

pauvre infirme, vous vous êtes égayé à ses dépens. C'était vraiment une très mauvaise action, une action abjecte !

Elle se remit à marcher et Nagel la suivit. Il ne répondit pas, il marchait la tête basse. Ses épaules eurent quelques sursauts et Dagny vit, à sa grande surprise, que quelques grosses larmes roulaient sur son visage. Pour les cacher, il se détourna et siffla en réponse à un petit oiseau.

Ils marchèrent deux minutes sans rien dire. Dagny était émue et regrettait amèrement ses paroles dures. Peut-être, au surplus, avait-il raison dans ce qu'il disait ; qu'en savait-elle ? Dieu sait si cet homme n'avait pas vu plus en quelques semaines qu'elle-même pendant des années.

Ils continuèrent à marcher en silence. Nagel était redevenu parfaitement calme et jouait avec son mouchoir. Dans quelques minutes ils seraient en vue du presbytère.

Alors Dagny dit :

— Est-ce que votre main est très blessée ? Puis-je voir ?

Que ce fût pour lui donner une petite joie ou qu'elle lui cédât vraiment durant un moment, toujours est-il que Dagny dit ces paroles avec une voix cordiale, presque émue ; et elle s'arrêta.

Alors toute la passion de Nagel déborda. En ce moment où Dagny était si près de lui, la tête penchée sur sa main, de sorte qu'il sentait le parfum de ses cheveux et de sa gorge, sans qu'un mot fût prononcé, son amour monta jusqu'à la folie, jusqu'à la démence. Il attira Dagny contre soi, d'abord avec un bras, puis, comme elle se débattait, aussi avec l'autre bras, la serra ardemment et longtemps contre sa poitrine et la souleva presque de terre. Il sentit que son dos

ployait et qu'elle s'abandonnait. Lourde et délicieuse, elle reposait dans son étreinte, les yeux à demi voilés plongés dans les siens. Il lui parlait, il lui disait qu'elle était merveilleuse, merveilleuse, et qu'elle serait l'amour de son amour jusqu'à la fin de sa vie. Un homme s'était déjà jeté dans la mort pour elle, lui aussi le ferait, au moindre signe, au moindre mot. Ah ! comme il l'aimait ! Et il continuait à répéter coup sur coup, en la serrant de plus en plus tendrement contre soi : Je t'aime, je t'aime !

La jeune fille n'opposait plus aucune résistance, sa tête penchait un peu par-dessus le bras gauche de Nagel, et il la couvrait de baisers brûlants, à peine interrompus, à de courts intervalles, par les mots les plus tendres. Il remarqua distinctement que Dagny elle-même se pressait contre lui et, sous ses baisers, elle fermait les yeux encore davantage.

— Viens me retrouver demain sous l'arbre, tu te rappelles l'arbre, le tremble. Viens me retrouver, je t'aime, Dagny ! Veux-tu me retrouver ? Viens quand tu voudras, viens à sept heures.

Elle ne répondit pas à ces paroles, mais elle dit seulement :

— Lâchez-moi donc !

Et lentement, elle se désenlaça des bras de Nagel.

Un moment elle demeura debout, regardant autour de soi, son visage prit une expression de plus en plus égarée, finalement un tiraillement désemparé trembla autour de sa bouche et elle s'enfuit vers une pierre au bord de la route et s'y assit. Elle pleurait.

Nagel se pencha sur elle et lui parla doucement. Cela dura quelques minutes. Soudain elle bondit, les poings serrés et le visage blanc de fureur, elle presse les mains contre sa poitrine et dit avec rage :

— Vous êtes un misérable, oh ! Dieu ! quel misérable vous êtes ! Mais peut-être n'est-ce pas votre opinion. Oh ! comment avez-vous pu, comment avez-vous pu faire cela !

Puis elle recommença à pleurer.

Nagel essaya de nouveau de la calmer, mais sans succès ; durant une demi-heure ils restèrent debout près de la pierre au bord du chemin, sans bouger.

— Et vous voulez encore obtenir de moi un rendez-vous pour demain, dit-elle ; mais je ne viendrai pas vous retrouver, je ne veux plus vous voir devant mes yeux, vous êtes un scélérat !

Nagel supplia, se jeta aux pieds de la jeune fille et baisa sa robe ; mais elle répétait sans cesse qu'il était un scélérat et qu'il s'était comporté d'une manière vile. Qu'avait-il fait d'elle ? Allez-vous en, allez-vous en ! Elle lui défendait de la suivre plus loin, pas un pas !

Et elle commença à marcher vers sa demeure.

Nagel voulut malgré tout l'accompagner ; mais elle fit un geste de la main dans sa direction comme pour le repousser et dit :

— N'approchez pas !

Il demeura, sans bouger, à la suivre des yeux, jusqu'à ce qu'elle se fût éloignée de dix à vingt pas, alors, lui aussi,

serre les poings, court après elle, il brave sa défense, et court après elle et la force de nouveau à s'arrêter.

— Je ne vous veux pas de mal, dit-il, ayez un peu pitié de moi ! Tel que me voilà devant vous, je suis consentant à me tuer, rien que pour vous délivrer de moi ; cela ne vous coûtera qu'un mot. Et je vous répéterais aussi cela demain si je vous rencontrais. Mais vous pouvez m'accorder votre miséricorde et me rendre justice. Vous comprenez que je suis soumis à une puissance qui émane de vous et dont je ne suis pas maître. Et ce n'est pas uniquement ma faute si je vous ai trouvée sur mon chemin. Plaise à Dieu que jamais vous n'éprouviez ce que je souffre en ce moment !

Sur quoi il fit demi-tour et s'en alla.

Les fortes épaules dominant le buste court sursautaient de nouveau continuellement tandis qu'il s'en allait par la route. Il ne vit personne de ceux qu'il rencontra, ne reconnut aucun visage, et il ne s'arrêta qu'après avoir traversé toute la ville, quand il se retrouva debout devant le perron de l'hôtel.

XV

Pendant les deux ou trois jours suivants Nagel fut absent de la ville. Il était allé faire une excursion en bateau à vapeur et sa chambre à l'hôtel était fermée à clef. Personne ne savait où il séjournait, mais il s'était embarqué sur un vapeur qui se dirigeait vers le Nord et il n'était peut-être parti que pour se distraire.

Quand il revint un matin de bonne heure avant que la ville fût sur pied, il avait l'air pâle et rongé de veille. Il ne monta cependant pas vers l'hôtel mais se promena d'abord de long en large sur le quai un bon moment, sur quoi il prit une route toute neuve qui conduisait à la crique où la fumée commençait juste à monter de la cheminée du moulin à vapeur.

Il ne fut pas longtemps absent et ne marcha, selon toute apparence, que pour tuer une couple d'heures. Quand le trafic commença sur la place du marché, il y était ; il se tenait au coin de la Poste et observait avec attention tous les allants et venants et quand il vit la jupe verte de Martha Gude, il s'avança et salua.

Pardon, elle l'avait peut-être oublié ? Son nom était Nagel, c'était lui qui avait fait une offre pour la chaise, la vieille chaise. Peut-être l'avait-elle déjà vendue ?

Non, elle ne l'avait pas vendue.

Bon. Et il n'était venu personne d'autre chez elle pour faire monter le prix ? Aucun amateur ?

Si. Mais…

Quoi ? Vraiment ? Il y en avait eu d'autres ? Que dites-vous, une dame ? Ah ! ces gâcheuses de femmes, il fallait qu'elles fourrent leur nez partout ! Ainsi, elle avait eu vent de cette merveille de chaise et aussitôt elle avait voulu se l'attribuer. Ah ! c'était bien le procédé habituel des femmes. Mais combien avait-elle offert, jusqu'où était-elle montée ? Je vous le dis, je ne lâche la chaise à aucun prix, que le diable me noie si je la lâche !

Martha fut ahurie par la véhémence de Nagel et se hâta de répondre :

— Non, non, c'est vous qui l'aurez, avec plaisir !

— Me permettez-vous alors de venir chez vous ce soir vers huit heures pour conclure l'affaire ?

Oui, cela se pouvait peut-être. Mais ne devrait-elle pas plutôt lui envoyer la chaise à l'hôtel ? Ainsi, ce serait réglé…

Pas du tout, pas le moins du monde, il ne le permettait en aucune façon. Un pareil objet devait être traité avec précaution et par des mains expertes ; à parler franc, il ne tolérerait même pas qu'un étranger regardât la chaise. À huit heures il serait là. Écoutez, il lui venait une idée : pas de torchon sur la chaise, pas de lavage, pour l'amour de Dieu ! Pas une goutte d'eau !…

Nagel monta aussitôt à l'hôtel où il s'étendit tout habillé sur son lit et dormit d'un trait jusqu'au soir, d'un sommeil calme et lourd.

Aussitôt qu'il eût pris son dîner, Nagel se rendit au quai, à la petite maison de Martha Gude. Il était huit heures ; il frappa et entra.

La chambre était lavée de frais, le plancher était propre et les fenêtres nettoyées ; Martha elle-même s'était mis un collier de perles de verre autour du cou. Il était clair qu'on l'attendait.

Nagel salua, s'assit et entama aussitôt les négociations. Martha ne céda pas d'un pouce cette fois non plus, au contraire elle était plus intraitable que jamais et persistait à vouloir lui donner la chaise pour rien. À la fin Nagel joua la colère, menaça Martha de lui jeter cinq cents couronnes à la figure et de se sauver avec la chaise. Elle l'aurait bien mérité ! Il n'avait jamais, de toute sa vie, rencontré pareille déraison, et il demanda, avec un coup de poing sur la table, si Martha était folle à lier.

— Savez-vous bien, dit-il, en lui jetant un regard aigu, votre résistance commence vraiment à me donner des soupçons. Dites-moi franchement : cette chaise est bien acquise honnêtement ? Car, je dois vous le dire, j'ai affaire à toutes sortes de gens et l'on ne saurait jamais être trop prudent. Si la chaise est tombée en votre possession par des voies détournées ou équivoques, je n'ose pas m'en mêler. Je vous prie d'ailleurs de me pardonner si j'interprète mal votre refus.

Et il la conjura énergiquement de lui dire la vérité.

Troublée par ce soupçon, à demi craintive et à demi blessée, Martha se justifia aussitôt ; la chaise avait été introduite dans la maison par son grand-père et avait fait partie du patrimoine de la famille depuis un siècle ; Nagel ne devait

pas croire qu'elle, Martha, cachât quoi que ce fût à ce sujet. Elle commençait à avoir les larmes aux yeux.

Bon, alors il voulait vraiment en finir avec ces balivernes, et là-dessus, un point ! Il prit son portefeuille.

Martha fit un pas en avant comme pour l'en empêcher encore une fois ; mais, sans se laisser troubler, il posa sur la table les deux billets rouges et referma son portefeuille.

— S'il vous plaît ! dit-il.

— Donnez-moi seulement cinquante couronnes, en tout cas, supplia Martha.

Et en ce moment elle était si perplexe qu'elle passa deux fois la main sur les cheveux de Nagel en lui adressant cette prière, simplement pour l'amener à céder. Elle ne savait pas elle-même ce qu'elle faisait ; mais elle lui caressa les cheveux et le pria une fois de plus de s'en tenir à cinquante couronnes. La sotte personne avait encore les yeux humides.

Nagel leva la tête et regarda Martha. Cette pauvresse aux cheveux blancs, cette fille de quarante ans, avec un regard noir et encore ardent et cependant des manières qui faisaient penser à une nonne, cette beauté singulière et insolite, cela l'impressionna et ébranla un moment sa résolution. Il lui prit la main, la caressa et dit : « Dieu, comme vous êtes étrange, ma chère… » Mais aussitôt il se leva de son siège et lâcha la main de Martha.

— J'espère que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'emporte la chaise tout de suite, dit-il.

Et il prit la chaise.

Visiblement, Martha n'avait plus peur de lui. Quand elle vit que les mains de Nagel s'étaient salies au contact du vieux meuble, elle mit aussitôt la main à sa poche et lui tendit son mouchoir pour qu'il pût s'essuyer.

Les billets étaient encore sur la table.

— À propos, dit Nagel, permettez-moi de vous demander s'il ne vaut pas mieux que vous gardiez autant que possible pour vous l'histoire de ce marché ? Ce n'est vraiment pas la peine que toute la ville en ait connaissance, hein ?

— Non, dit Martha pensivement.

— À votre place, je serrerais les billets tout de suite. Ou, plutôt, je commencerais par accrocher quelque chose devant la fenêtre. Prenez cette jupe-là !

— Mais il fera bien sombre ? dit Martha. Toutefois elle prit la jupe et l'accrocha ; Nagel l'y aida.

— Nous aurions d'ailleurs dû faire cela tout de suite, dit-il alors ; cela pourrait être fâcheux si quelqu'un m'avait vu ici.

À cela, Martha ne répondit rien. Elle prit l'argent sur la table, tendit la main à Nagel et remua les lèvres, mais ne put émettre une parole.

Tandis qu'il est encore là à lui tenir la main, Nagel dit tout à coup :

— Écoutez, puis-je vous poser une question : c'est peut-être assez dur pour vous de vous tirer d'affaire, je veux dire sans aide, sans assistance… Ah ! vous avez peut-être un peu d'assistance ?

— Oui.

— Oh ! veuillez me pardonner ma question ! Il m'est venu à l'idée que si l'on a vent que vous avez quelque argent non seulement vous ne recevrez plus aucune assistance, mais votre argent vous sera confisqué, tout simplement confisqué. Aussi s'agit-il de tenir notre marché secret pour tout un chacun ; comprenez-vous ? Je veux simplement vous donner un conseil d'homme pratique. Vous ne direz à âme qui vive que nous avons traité cette affaire… Je me rends d'ailleurs compte que je dois vous donner de petits billets pour vous éviter de changer.

Il pense à tout, à chaque éventualité. Il se rassied et compte les coupures. Il ne compte pas exactement, il donne à Martha toutes les coupures qu'il a, les prend au hasard et en fait un rouleau.

— Voilà, cachez-les maintenant ! dit-il.

Et Martha se détourne, dégrafe son corsage et cache les billets sur sa poitrine.

Mais quand elle en a fini, Nagel ne se lève pas encore, il reste assis et dit, comme par hasard :

— Qu'est-ce que je voulais dire ?… Vous connaissez peut-être Minûte ?

Et il remarqua que le visage de Martha commençait à s'empourprer.

— Je l'ai rencontré quelquefois, continua Nagel, je l'aime beaucoup, il est certainement franc comme l'or. Pour le moment je lui ai donné commission de me procurer un violon et il le fera sans doute, ne croyez-vous pas ? Bah ! vous ne le connaissez peut-être pas ?

— Si.

— Ah ! oui, c'est vrai, il m'a raconté qu'il avait acheté des fleurs chez vous pour un enterrement, pour l'enterrement de Karlsen. Dites-moi, vous le connaissez peut-être assez bien ? Quelle est votre opinion sur lui ? Vous croyez bien en tout cas qu'il peut exécuter cette commission à ma satisfaction ? Quand on a affaire à tant de gens il faut bien quelquefois s'informer. J'ai perdu une fois une assez grosse somme d'argent justement pour avoir eu une confiance aveugle dans un homme sans avoir pris de renseignements sur lui ; c'était à Hambourg.

Et Nagel, pour un motif ou un autre, raconte l'histoire de l'homme qui lui avait fait perdre de l'argent. Martha est toujours debout devant lui et s'appuie sur la table ; elle est inquiète et elle finit par dire, avec une certaine véhémence :

— Non, non, ne parlez pas de lui !

— De qui ne dois-je pas parler ?

— De Johannes, de Minûte.

— Minûte s'appelle-t-il Johannes ?

— Oui, Johannes.

— S'appelle-t-il vraiment Johannes ?

— Oui.

Nagel se tait. Ce simple renseignement : Minûte s'appelle Johannes, donne un véritable choc à sa pensée, change même pour un instant l'expression de son visage. Il demeure un moment complètement sans voix, puis il demande :

— Et pourquoi l'appelez-vous Johannes, vous ? Et non Grögaard, ou Minûte ?

Martha répond, avec embarras, en baissant les yeux :

— Nous nous connaissons depuis notre enfance…

Pause.

Maintenant Nagel dit, à demi en plaisantant, et avec une indifférence portée au plus haut degré :

— Savez-vous l'impression que j'ai eue ? Que Minûte doit en réalité être fortement amoureux de vous. Oui, cela m'a réellement frappé, c'est vrai. Et cela ne m'étonne pas beaucoup, bien que je trouve que Minûte ne manque pas de hardiesse. N'est-ce pas, en premier lieu, il n'est plus un jeune homme, ensuite il est aussi un peu infirme. Mais, Grand Dieu, les femmes sont souvent si bizarres ; si l'idée leur en prend elles peuvent bien s'aller jeter tout à fait au diable volontairement, et même avec joie, avec ravissement. Héhéhé ! Voilà comment sont les femmes ! En 1886 j'ai vu ce prodige : une jeune dame de ma connaissance s'est tout simplement mariée avec le saute-ruisseau de son père. Je ne l'oublierai jamais. Il était volontaire dans la maison de commerce, un enfant, seize, dix-sept ans, sans trace de barbe ; mais beau, il l'était, absolument charmant, je dois l'avouer. Elle se jeta sur ce fruit vert avec un amour furieux et fila avec lui à l'étranger. Six mois après elle revint et, alors, l'amour avait disparu. Oui, n'est-ce pas lamentable, mais l'amour avait disparu ! Elle s'ennuya à en périr durant quelques mois, mais elle était mariée, et en quelque sorte hors de jeu ; que pouvait-elle faire ? alors elle tape sur la table et fait la nique au monde, elle devient vraiment une femme légère et commence à devenir à la mode parmi les étudiants et les em-

ployés de commerce et finit par s'appeler *La Glu*[25]. C'était à faire pitié ! Mais une fois de plus elle étonne les hommes ; quand elle se fut amusée une couple d'années de cette délicieuse manière, elle se met tout à coup un beau jour à écrire des nouvelles ; elle devient écrivain et on dit qu'elle avait beaucoup de talent. Elle apprenait avec une facilité incroyable ; ces deux années parmi les étudiants et les calicots l'avaient mûrie à un degré extraordinaire et lui avaient appris le truc pour écrire. À dater de ce jour elle écrivit les choses les plus remarquables Héhéhé ! Oui, c'était une sacrée diablesse !… Bah ! mais ainsi sont les femmes ! Oui, vous riez, mais vous n'osez pas le nier, pas ouvertement. Un saute-ruisseau de dix-sept ans peut parfaitement les rendre folles. Je suis sûr que Minûte lui-même ne serait pas obligé de rester seul au monde, lui non plus, pour peu qu'il s'en donnât la peine et y mît un peu du sien. Il a en effet quelque chose qui peut frapper même un homme, me frapper, moi ; son cœur est d'une pureté si provocante et il n'y a pas trace d'imposture dans sa bouche. N'est-ce pas, vous le connaissez sur toutes les coutures et vous savez qu'il en est ainsi ? Mais, par contre, que dire de son oncle, le marchand de charbon ? Un vieux matois, je m'imagine, un personnage antipathique. J'ai l'impression que c'est en réalité Minûte qui fait marcher toute cette affaire. Mais alors je demande : Pourquoi ne pourrait-il pas aussi faire marcher une affaire à lui ? Bref : Minûte est capable, le jour qu'on voudra, de pourvoir aux besoins d'une famille… Vous secouez la tête ?

— Non, je n'ai pas secoué la tête !

---

[25] En français dans le texte.

— Ah ! bien, vous vous impatientez et cela vous ennuie, ce bavardage sur le compte d'un homme qui ne vous intéresse pas, et vous avez bien raison… Écoutez, je me rappelle tout à coup… il ne faut pas vous en fâcher, je ne veux vraiment que vous aider de la meilleure manière… il faut bien fermer votre porte la nuit ! Vous me regardez avec une telle anxiété ! Allons, n'ayez pas peur et ne concevez pas de soupçon contre moi ! Je voulais vous dire purement et simplement que, surtout maintenant que vous avez de l'argent à surveiller, vous ne devez pas trop vous fier à personne. Je n'ai pas entendu dire positivement que la ville n'est pas sûre ; mais on ne saurait être assez prudent. Savez-vous que vers deux heures du matin il fait passablement sombre aux alentours et à deux heures du matin justement j'ai entendu un vacarme suspect jusque sous mes propres fenêtres. Oui, oui, vous n'allez pas vous fâcher parce que je vous ai donné ce conseil ?… Adieu donc ! Je me réjouis d'avoir fini par vous arracher cette chaise. Adieu, ma chère !

Là-dessus il serra la main de Martha. Dans la porte il se retourna encore une fois et dit :

— Écoutez, il vaut mieux dire que je vous ai donné une couple de couronnes pour la chaise. Mais, pas plus, pas un sou de plus, sinon ce sera confisqué, souvenez-vous-en. N'est-ce pas, je puis y compter ?

— Oui, répondit Martha.

Nagel se retira en emportant la chaise. Tout son visage rayonnait, il ricanait et riait tout haut comme s'il avait exécuté un bon tour de coquin. Dieu me garde ! comme elle est heureuse, maintenant ! dit-il, surexcité. Héhé ! elle ne pourra guère dormir cette nuit, de pure richesse !…

Quand il rentra chez lui, Minûte était assis à l'attendre.

Minûte venait de la répétition et avait un paquet d'affiches sous le bras. Les tableaux vivants promettaient d'être en tous points réussis ; ils devaient représenter des scènes tirées de l'histoire et être présentés sous des éclairages multicolores ; pour lui, Minûte, il avait un rôle de figurant.

Et quand devait commencer la kermesse ?

Elle devait s'ouvrir jeudi, c'était le 9 juillet, le jour anniversaire de la reine. Mais, dès ce soir, Minûte devait apposer les affiches dans tous les endroits possibles ; on avait même obtenu la permission d'en coller une sur le portail du cimetière… Au surplus, il était venu pour donner des renseignements au sujet de ce violon. Il ne lui avait été possible de mettre la main sur aucun ; le seul violon utilisable dans la ville n'était, pas à vendre, il appartenait à l'organiste qui devait s'en servir à la kermesse ; il avait une couple de numéros à jouer.

Bah ! alors il n'y avait rien à y faire.

Minûte se dispose à s'en aller. Tandis qu'il est déjà debout, la casquette à la main, Nagel dit :

— Mais, ne prendrons-nous pas un verre, tranquillement ? Je dois vous dire que je suis assez content ce soir, il m'est arrivé quelque chose d'heureux. Savez-vous, je suis enfin entré en possession, après beaucoup d'efforts d'une pièce de mobilier dont aucun collectionneur dans le pays ne possède la pareille, j'en suis certain ; c'est cette chaise-là. Regardez-la : Vous y connaissez-vous, c'est une perle, une Hol-

landaise absolument incomparable ! Je ne la vendrais pas pour une fortune, du diable si j'en fais rien ! Et, à cette occasion, je voudrais bien boire un verre avec vous, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Puis-je sonner ? Non ? mais vous pouvez bien apposer les affiches demain… Ah ! je ne puis absolument pas oublier ma grande chance d'aujourd'hui ! Vous ne savez peut-être pas que je suis collectionneur, selon mes petits moyens, et que si je séjourne ici c'est aussi pour dénicher des raretés ! Je ne vous ai peut-être pas non plus raconté l'histoire de mes sonnailles de vache ? Non, mais Grand Dieu, alors vous n'avez pas idée de l'homme que je suis. Naturellement, je suis agronome, mais j'ai aussi d'autres choses qui m'intéressent, à côté de cela. Eh ! bien, je possède, à la date d'aujourd'hui, deux cent soixante-six sonnailles. Il y a dix ans que j'ai commencé à les réunir et j'ai maintenant, Dieu merci, une collection de premier ordre. Et cette chaise-là, savez-vous comment j'ai mis la patte dessus ? Un hasard, une veine de pendu ! Je marche un jour dans la rue, je passe devant une petite maison en bas sur le quai et, par vieille habitude, je guigne de côté par la fenêtre, en passant. Alors je m'arrête d'un coup, mon regard tombe sur la chaise et je vois aussitôt quelle valeur elle a. Je frappe et entre dans la maison, une dame entre deux âges, en cheveux blancs, me reçoit… ah ! comment donc s'appelait-elle ? Bon, cela n'a pas d'importance, vous ne la connaissez peut-être tout de même pas ; ce devait être Mademoiselle Gude, Martha Gude, ou quelque chose comme cela… Bien, elle refuse de se défaire de la chaise, mais je travaille si longtemps que je finis par obtenir une promesse ferme, et, aujourd'hui, je vais la chercher. Mais, le meilleur de l'histoire, c'est que je l'ai eue pour rien, elle me l'a donnée gratis. Oh ! j'ai jeté quelques couronnes sur la table pour que la dame n'ait rien à regretter ; mais la chaise en vaut des centaines. Je vous prie

de garder cela pour vous ; on n'aime guère à se faire une mauvaise réputation. Je n'ai d'ailleurs rien à me reprocher. Cette demoiselle ne s'y entendait pas au commerce et moi, qui suis spécialiste et acheteur, je n'avais aucune obligation de chercher son avantage. N'est-ce pas, il ne faut pourtant pas être stupide, il faut guetter l'occasion, c'est la lutte pour la vie… Mais pouvez-vous encore refuser de boire un verre de vin, maintenant que vous connaissez toute l'histoire ?

Minûte maintint qu'il lui fallait partir.

— C'est ennuyeux, continua Nagel. J'aurais eu plaisir à tailler une bavette avec vous. Vous êtes le seul homme dans cette ville qui éveilliez mon intérêt dès que je vous vois, le seul que je me soucie de ne pas perdre de vue. Héhé ! ne pas perdre de vue ! Et par-dessus le marché vous vous appelez Johannes ? Mon cher ami, je l'ai su depuis longtemps, sans que personne me l'ait raconté avant ce soir… Mais, ne vous laissez pas effrayer par moi de nouveau. J'ai cette affreuse malechance de toujours faire peur aux gens. Oh ! ne le niez pas, vous m'avez regardé un instant avec des yeux positivement fixes de terreur, sans que je veuille affirmer qu'au surplus vous avez sursauté…

Minûte était parvenu à la porte. Il semblait vouloir quitter la place au plus tôt sans autre forme de procès.

La conversation devenait aussi de plus en plus pénible.

— Est-ce le 6 juillet aujourd'hui ? demande soudain Nagel.

— Oui, répond Minûte, c'est le 6 juillet. Là-dessus, il pose la main sur le loquet de la porte.

Nagel va lentement vers lui, s'approche de lui à le toucher, le dévisage, en se mettant les mains derrière le dos. Tandis qu'il est dans cette position, il dit, dans un chuchotement :

— Et où étiez-vous le 6 juin ?

Minûte ne répond pas, pas un mot. Frappé de terreur par ces yeux fixes et ce chuchotement mystérieux, incapable de comprendre cette petite question saugrenue touchant un jour, une date du mois passé, il ouvre en hâte la porte à la volée et se jette dans le couloir. Là il tournoie sur lui-même un moment sans trouver l'escalier, cependant que Nagel reste dans la porte et lui crie :

— Non, non, ceci est stupide ! Je vous prie de l'oublier ! Je vous expliquerai cela une autre fois, une autre fois…

Mais Minûte n'entendit rien. Il était déjà en bas dans le vestibule avant que Nagel eût fini sa phrase et, de là, il bondit, sans regarder à droite ni à gauche, dans la rue, descendit la place du marché, alla jusqu'à la grande fontaine, se jeta dans la première rue adjacente venue et disparut.

Une heure plus tard – il était dix heures – Nagel alluma un cigare et sortit. La ville ne s'était pas encore mise au repos ; sur la route conduisant au presbytère on voyait une foule de promeneurs qui circulaient de long en large à pas lents et, tout autour, dans les rues, résonnaient encore des rires et des appels de petits enfants en train de jouer. Femmes et hommes étaient assis dehors sur les perrons et causaient à mi-voix dans la douceur du soir, de temps à autre ils criaient quelque chose à des voisins à travers la rue et recevaient en retour une réponse amicale.

Nagel descendit vers les quais. Il vit Minûte qui collait des affiches sur la Poste, la Banque, l'École et la Prison. Comme il faisait cela avec soin et consciencieusement ! Quelle bonne volonté il montrait, sans prendre garde au temps, bien qu'il pût avoir grand besoin d'aller se reposer ! Nagel passa tout contre lui et salua, mais sans s'arrêter.

Comme il était arrivé presque jusqu'aux quais, il fut interpellé par une voix derrière lui ; Martha Gude l'arrête et lui dit, tout essoufflée :

— Excusez ! Vous m'avez donné trop d'argent.

— Bonsoir ! répondit-il. Faites-vous aussi votre promenade ?

— Non, je suis montée en ville, j'ai été devant l'hôtel, je vous ai attendu. Vous m'avez donné trop d'argent.

— Allons-nous recommencer cette comédie ?

— Mais vous vous êtes trompé ! crie-t-elle, consternée. Il y avait plus de deux cents en petits billets.

— Ah ! bien ! Ah ! il y avait réellement quelques couronnes de trop, une couple de couronnes en plus des deux cents ? Bon, alors vous pouvez me les rendre.

Martha commence à déboutonner son corsage, mais s'arrête tout à coup, regarde autour de soi et ne sait plus ce qu'elle doit faire. Puis elle demanda de nouveau excuse : il y avait tant de monde qu'elle ne pouvait peut-être pas sortir les billets ici dans la rue, elle les avait si bien cachés…

— Non, s'empressa-t-il de répondre, mais je puis aller les chercher, laissez-moi seulement aller les chercher.

Et ils rentrèrent ensemble. Ils rencontrèrent plusieurs personnes qui les regardèrent avec des yeux curieux.

Quand ils furent arrivés dans la chambre de Martha, Nagel s'assit près de la fenêtre, au même endroit que tout à l'heure ; la jupe y était encore accrochée en guise de rideau. Tandis que Martha s'affairait à sortir l'argent, il ne dit rien ; ce fut seulement quand elle eut fini et lui tendit cette poignée de coupures, quelques billets de dix couronnes, usés et décolorés, qui gardaient encore la chaleur de sa poitrine et que son honnêteté lui avait interdit de garder même cette nuit par devers elle, ce fut seulement alors qu'il lui adressa la parole et la pria de conserver l'argent.

Mais de nouveau, comme une fois déjà, elle parut concevoir un soupçon sur ses intentions ; elle le regarda, mal assurée, et dit :

— Mais… je ne vous comprends pas…

Nagel se leva brusquement :

— Mais, moi, je vous comprends admirablement bien, répondit-il, c'est pourquoi je me lève et vais à la porte. Êtes-vous tranquillisée ?

— Oui… Oh ! il ne faut pas rester à la porte. Et, de fait, elle tendit un peu les deux bras comme pour le ramener. La singulière fille avait bien trop peur de contrarier qui que ce fût.

— J'ai une prière à vous adresser, dit alors Nagel, mais toujours sans s'asseoir ; vous pourriez me faire une grande joie si vous vouliez… et je vous la revaudrais d'une manière ou d'une autre ; je voudrais vous prier d'assister à la kermesse jeudi soir. Voulez-vous me faire ce plaisir ? Cela vous

distraira, il y aura beaucoup de monde, beaucoup de lumière, de la musique, des tableaux vivants. Oh ! faites cela, vous ne le regretterez pas ! Vous riez : pourquoi riez-vous ? Ciel ! comme vous avez les dents blanches, mon enfant !

— C'est que je ne peux aller nulle part, répondit Martha. Comment avez-vous pu croire que je puisse aller là ? Et pourquoi le ferais-je, pourquoi voulez-vous m'y entraîner ?

Il lui expliqua toute l'affaire ouvertement et honnêtement : c'était une idée qui lui était venue, il y avait pensé longtemps, il y avait déjà une couple de semaines que cette idée s'était présentée à lui, mais ensuite il l'avait oubliée jusqu'à maintenant. Elle devait seulement se trouver là, assister à la fête, il voulait l'y voir. Si elle le souhaitait, il ne lui adresserait même pas la parole, ainsi donc il ne l'importunerait d'aucune manière, ce n'était pas là son intention. Ce serait simplement un plaisir pour lui de la retrouver une fois parmi d'autres personnes, de l'entendre rire, de la voir vraiment jeune. Allons, il fallait absolument qu'elle vînt !

Il la regarda. Comme ses cheveux étaient blancs, tranchant sur le noir de ses yeux ! D'une main elle tripotait les boutons de son corsage et cette main, une main frêle, avec de longs doigts, avait une couleur grisâtre, elle n'était peut-être pas tout à fait propre non plus, mais elle donnait une singulière impression de chasteté. Le long du poignet couraient deux veines bleues.

— Oui, dit Martha, cela pourrait peut-être être amusant. Mais elle n'avait pas même de vêtements, pas même une robe pour une pareille soirée…

Nagel l'interrompit : il y avait encore trois jours ouvrables à courir ; on pouvait se procurer n'importe quoi d'ici jeudi. Si, il y avait assez de temps ! Était-ce convenu ?

Et peu à peu elle céda.

C'est vrai, il ne fallait pas s'enterrer tout à fait, dit Nagel, on ne pouvait qu'y perdre ! En outre, avec ses yeux, avec ses dents, ce serait dommage ! Et les petites coupures, là, sur la table, ce serait pour la robe, si, si, pas de bêtises ! D'autant plus que c'était sa propre idée à lui, et qu'elle avait dû se faire violence pour lui céder.

Il dit bonne nuit comme d'habitude, brièvement, sans lui donner le moindre motif d'inquiétude. Mais, quand elle l'accompagna dans l'entrée, ce fut elle-même qui lui tendit encore une fois la main et le remercia de l'avoir invitée à cette kermesse. Cela ne lui était pas arrivé depuis bien des années, bien des années, c'était devenu si peu habituel pour elle. Oh ! elle se tiendrait bien !…

La grande enfant, elle promettait même de bien se tenir, quoiqu'il ne l'en eût pas priée.

XVI

Le jeudi arriva, il pleuvait un peu, mais la kermesse fut tout de même ouverte le soir à grand orchestre et avec la plus grande affluence. Toute la ville s'y était rendue ; même de la campagne il arrivait des gens pour prendre part à cette réjouissance inaccoutumée.

Quand Johan Nagel entra dans la salle des fêtes, à neuf heures, le local était plein. Il trouva une place en bas près de la porte où il resta quelques minutes pour écouter un discours. Il était pâle et portait comme toujours son costume jaune ; mais il avait enlevé le pansement de sa main ; les deux plaies étaient presque guéries.

Il vit le docteur et Madame Stenersen en haut près de la tribune ; un peu à leur droite se tenait aussi Minûte avec les autres acteurs des tableaux vivants, mais Dagny n'était pas là.

La chaleur des bougies et de tous ces corps humains pressés les uns contre les autres le chassa bientôt de la salle ; dans la porte il rencontra le suppléant Reinert qu'il salua, mais il ne reçut en réponse qu'un petit signe de tête. Il resta debout dehors dans le couloir.

Il découvre alors quelque chose qui, un long moment après, continua à occuper ses pensées et éveilla sa curiosité ; à sa gauche une porte est ouverte, donnant sur une pièce attenante où le public avait accroché ses manteaux, et, à la lumière de la lampe de cette pièce, il voit distinctement Dagny Kielland debout, en train de tripoter son pardessus, à lui,

Nagel, qu'il avait accroché à une patère. Il ne se trompait pas ; il n'y avait personne en ville qui eût un pareil pardessus d'été jaune ; c'était vraiment le sien, il se rappelait en outre exactement où il l'avait accroché. Dagny ne faisait rien d'autre, elle avait l'air de chercher quelque chose et, en même temps, profitait de l'occasion pour tâter de la main, à plusieurs reprises, tout le long de son pardessus. Il se détourna instantanément pour ne pas la surprendre.

Ce petit événement lui fit aussitôt perdre son calme. Que cherchait-elle et qu'avait-elle à faire avec son pardessus ? Il ne cessait d'y réfléchir et ne pouvait l'oublier. Dieu sait, peut-être avait-elle voulu explorer ses poches pour voir s'il y cachait une arme à feu ; elle le croyait peut-être assez fou pour se livrer à n'importe quelle extravagance. Mais, supposons qu'elle ait mis dans le pardessus une lettre pour lui ? Il alla vraiment jusqu'à s'imaginer cette pure impossibilité. Non, non, elle avait simplement cherché son propre manteau, tout cela n'était qu'un hasard ; comment pouvait-il nourrir de telles improbables chimères !... Cependant, un peu plus tard, quand il vit Dagny se frayer un chemin à travers la salle, il sortit aussitôt et alla sonder les poches de son pardessus, avec des battements de cœur. Il n'y avait pas de lettre, rien, seulement ses gants et son mouchoir.

Des applaudissements éclatèrent dans la salle, le discours d'ouverture du maire était terminé. Et maintenant le public refluait dans les couloirs, dans les pièces attenantes, vers tous les endroits frais et s'y installait tout autour le long des cloisons pour prendre des rafraîchissements. Costumées en serveuses, en tabliers blancs et la serviette sur le bras, de nombreuses jeunes dames de la ville circulaient avec des plateaux et des verres dans les deux mains.

Nagel chercha Dagny ; on ne l'apercevait nulle part. Il salua Mademoiselle Andresen qui, elle aussi, avait un tablier blanc ; il demanda du vin et elle lui apporta du champagne.

Il lui jeta un regard étonné.

— Mais, vous ne buvez pas autre chose, dit-elle en souriant.

Cette attention quelque peu méchante donna toutefois à Nagel un peu plus d'animation qu'il n'en avait eu jusqu'ici. Il pria Mademoiselle Andresen de boire un verre de champagne avec lui et, de fait, elle s'assit aussitôt, bien qu'elle fût fameusement occupée. Nagel la remercia de son amabilité, lui fit compliment de son costume et se montra ravi d'une broche ancienne qu'elle portait au col de sa robe. Elle avait bonne tournure ; le long visage aristocratique au grand nez était extrêmement fin, d'une finesse presque morbide, et il ne changeait pas d'expression, ne faisait pas de mouvements nerveux. Elle parlait avec un calme volontaire, on avait, dans sa société, un sentiment de sécurité, c'était la dame, la femme.

Quand elle se leva, Nagel dit :

— Il doit y avoir ici ce soir une personne à qui je voudrais bien témoigner une petite attention, c'est Mademoiselle Gude, Martha Gude, je ne sais si vous la connaissez ? J'ai entendu dire qu'elle était entrée ici. Je ne saurais dire combien j'aimerais lui faire un peu plaisir d'une manière ou d'une autre ; elle vit tellement isolée, Minûte m'a raconté un peu son histoire. Ne croyez-vous pas, Mademoiselle, que je puisse l'inviter à venir ici avec nous ? Bien entendu, à supposer que vous-même ne voyiez aucun inconvénient à l'avoir près de vous.

— Oh ! non, loin, bien loin de là ! répond Mademoiselle Andresen ; et je vais avec plaisir la chercher tout de suite. Je sais où elle est assise.

— Mais vous revenez aussi ?

— Oui, merci.

Tandis que Nagel est assis là à attendre, entrent le suppléant Reinert, le professeur et Dagny. Nagel se lève et salue. Dagny était pâle, elle aussi, malgré la chaleur ; elle portait une robe jaunâtre avec des manches courtes et, au cou, une chaîne d'or beaucoup trop grosse. Cette chaîne d'or lui allait extrêmement mal. Dagny s'arrêta un instant près de la porte ; elle tenait une main derrière son dos et tripotait sa natte.

Nagel alla vers elle. Il la pria, en quelques mots passionnés, de lui pardonner encore ses grandes fautes du vendredi précédent ; ce seraient les dernières, les toutes dernières ; elle n'aurait plus jamais l'occasion de lui rien pardonner. Il parlait bas, il dit les mots qu'il fallait dire et s'arrêta.

Dagny l'écouta, le regarda même et, quand il eut fini, elle dit :

— Je ne sais presque plus de quoi vous parlez, je l'ai oublié, je veux l'oublier.

Sur quoi elle s'en alla. Elle l'avait regardé avec une grande indifférence.

Les gens bourdonnaient de tous les côtés, on entendait le cliquetis des tasses et des verres, le claquement des bouchons, des rires, des appels et, de l'intérieur de la salle, la fanfare de la ville qui jouait supérieurement mal…

Quand Mademoiselle Andresen et Martha entrèrent, Minûte aussi les accompagnait ; tous s'assirent à la table de Nagel où ils restèrent un quart d'heure. De temps à autre Mademoiselle Andresen présentait à la ronde un plateau aux gens qui demandaient du café ; à la fin elle disparut tout à fait, elle avait par trop à faire.

Les différents numéros du programme se succédèrent ; un quatuor vocal chanta, l'étudiant Öien déclama à pleine voix un poème de sa composition, deux dames jouèrent du piano et l'organiste donna son premier solo de violon. Dagny était toujours assise avec les deux messieurs. Finalement on vint chercher Minûte, il fallait qu'il aille faire des courses, il fallait se procurer de nouveaux verres, de nouveaux sandwiches, tout avait été calculé trop juste pour cette cohue, cette cohue de petite ville.

Quand Nagel fut demeuré seul avec Martha, elle aussi se leva et voulut s'en aller. Elle ne pouvait pas rester là toute seule, elle avait déjà vu le suppléant faire ses remarques et que Mademoiselle Kielland en avait ri. Non, il valait mieux qu'elle s'en allât.

Mais Nagel la persuada de boire en tout cas encore une petite coupe. Martha était vêtue de noir ; sa robe neuve allait bien mais ne lui seyait pas, elle vieillissait cette fille à l'aspect singulier et tranchait par trop avec ses cheveux blancs. Seuls les yeux couvaient d'un feu ardent et, quand elle riait, son visage devenait vraiment plein de vie.

Nagel dit :

— Eh ! bien, vous amusez-vous ? Êtes-vous heureuse ce soir ?

— Oui, merci ! répondit-elle, je suis heureuse.

Nagel s'entretenait avec elle sans arrêt, se réglait sur elle ; il imagina de lui raconter une histoire drôle dont elle rit beaucoup, il s'agissait de la manière dont il était entré en possession de l'une de ses précieuses sonnailles. Un trésor, une antiquité inestimable ! Elle portait gravé un nom de vache, même que la vache, s'appelait Öystein[26] de sorte que ce devait avoir été très certainement un taureau…

Ici Martha se mit tout à coup à rire. Elle s'oublia elle-même, oublia où elle était, secoua la tête et rit comme un enfant de cette pauvre drôlerie. Elle était littéralement rayonnante.

— Pensez, dit Nagel, je crois que Minûte était jaloux.

— Non, répondit-elle, avec hésitation.

— J'ai eu cette impression. Du reste je préfère aussi rester ici tout seul avec vous. C'est amusant de vous entendre rire.

Elle ne répondit pas et baissa les yeux.

Et ils continuèrent à causer. Nagel était tout le temps placé de manière à pouvoir voir la table de Dagny.

Quelques minutes passèrent. Mademoiselle Andresen revint pour un instant, dit quelques paroles, but une gorgée de son verre et repartit.

Alors Dagny quitta soudain sa place et vint à la table de Nagel.

---

[26] Öystein est un prénom masculin.

— Comme vous vous amusez, ici ! dit-elle, et sa voix tremblait un peu. Bonsoir, Martha ! De quoi riez-vous donc ?

— Nous nous amusons de notre mieux, répondit Nagel. Je bavarde à bride abattue et Mademoiselle Gude est bien trop indulgente pour moi, elle a ri maintes et maintes fois… oserions-nous vous offrir un verre de champagne ?

Dagny s'assit.

Une rafale d'applaudissements particulièrement nourrie dans la salle des fêtes fournit à Martha un prétexte pour se lever et aller voir ce qui se passait. Elle se retira de plus en plus loin ; à la fin, elle leur cria : C'est un prestidigitateur, il faut que je voie cela ! Et elle s'en alla.

Pause.

— Vous avez abandonné votre société, dit Nagel, et il en aurait dit davantage, mais Dagny l'interrompit brusquement :

— Et vous, c'est la vôtre qui vous a abandonné.

— Oh ! elle reviendra bien. Est-ce que Mademoiselle Gude n'a pas l'air étrange ? Ce soir elle est joyeuse comme une enfant.

À cela, Dagny ne répondit pas, elle demanda :

— Avez-vous fait un petit voyage ?

— Oui.

Pause.

— Trouvez-vous vraiment que ce soit si amusant ici ce soir ?

— Moi ? Je ne sais même pas du tout ce qui se passe, répondit Nagel. Je ne suis pas venu ici précisément pour m'amuser.

— Et pourquoi donc êtes-vous venu ?

— Pour pouvoir vous revoir, naturellement. Oh ! seulement à distance, naturellement, en silence…

— Oui-da. Et c'est à cette occasion que vous amenez une dame ?

Nagel ne comprit pas cette phrase. Il regarda Dagny et réfléchit.

— Est-ce Mademoiselle Gude que vous voulez dire ? Je ne sais pas ce que je dois répondre. On m'a tant raconté de choses sur elle, elle vit seule chez elle, année après année, il ne se trouve pas l'ombre d'une joie dans sa vie. Ce n'est pas moi qui l'ai amenée ici, je voulais seulement lui faire un peu la conversation ici pour qu'elle ne s'ennuie pas, c'est tout. C'est Mademoiselle Andresen qui l'a fait venir à cette table. Dieu, comme la pauvre a été malheureuse ! Aussi ses cheveux sont tout blancs…

— Mais, vous n'allez pas croire… vous n'allez tout de même pas vous imaginer que je suis jalouse ; hein ? Vous vous trompez ! Oui, je me souviens que vous avez raconté l'histoire d'un fou qui se promenait dans vingt-quatre voitures ; l'homme était b…b…bègue, comme vous disiez, et il devint amoureux d'une jeune fille qui s'appelait Klara. Oh ! oui, je m'en souviens assez clairement. Et Klara qui ne voulait pas avoir affaire à cet homme, ne toléra pas non plus que sa sœur bossue l'épousât. Je ne sais pas pourquoi vous m'avez raconté cela, vous devez le savoir mieux que moi, cela m'est égal. Mais vous ne réussirez pas à me rendre ja-

louse, si c'est cela que vous avez voulu obtenir ce soir. Non ! ni vous, ni votre b…b…bègue !

— Mais, grand Dieu ! dit Nagel, vous ne pouvez pas penser ce que vous dites.

Pause.

— Si, je le pense, répondit Dagny.

— Vous pensez que je me conduirais de la sorte si je voulais vous rendre jalouse ? Donner rendez-vous à une dame de quarante ans, la laisser partir, la lâcher aussitôt que vous arrivez… Il faut que vous me croyiez bien bête.

— Je ne sais pas du tout ce que vous êtes, je sais seulement que vous vous êtes imposé à moi par surprise et que vous m'avez procuré les heures les plus pénibles de ma vie et que, maintenant, je ne me comprends plus moi-même. Je ne sais pas si vous êtes bête, je ne sais pas non plus si vous êtes fou ; mais je ne m'occupe pas de le débrouiller, car ce que vous êtes m'est indifférent.

— Oui, cela doit l'être, dit Nagel.

— Et pourquoi cela ne me serait-il pas indifférent ? continua Dagny, irritée de son acquiescement. Qu'ai-je affaire à vous, grand Dieu ? Vous vous êtes mal conduit avec moi et je devrais, par-dessus le marché, aller m'occuper de vous ? Et cependant, vous me racontez une histoire pleine d'allusions ; j'en suis sûre, ce n'est pas sans motif que vous m'avez raconté l'histoire de Klara et de sa sœur, certainement non ! Mais pourquoi me poursuivez-vous ? Je ne veux pas dire : en ce moment, cette fois-ci c'est moi qui vous ai cherché, mais d'une manière générale, pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille, en général ? Et, que je me sois arrêtée ici une mi-

nute et que j'aie échangé quelques paroles avec vous, vous l'interprétez volontiers comme une preuve que je tiens tellement, que j'attache une telle importance…

— Non, chère Mademoiselle, je ne m'imagine rien.

— Non ? Mais je ne sais pas du tout si vous dites la vérité, je n'en sais absolument rien. Je doute de vous, je me méfie de vous et je vous soupçonne, je dirais presque, d'être capable de tout. Il est bien possible que je sois injuste envers vous en ce moment et, pour une fois, je puis bien avoir, moi aussi, la permission de vous faire de la peine. Je suis si lasse de toutes vos allusions et de toutes vos combinaisons…

Nagel ne disait rien, il faisait tourner lentement son verre sur la table. Mais, quand Dagny répéta qu'elle ne le croyait pas, il se contenta de répondre :

— Ah ! je le mérite bien.

— Oui, continua-t-elle, et je vous crois même extrêmement peu. J'ai même eu un soupçon au sujet de vos épaules, j'ai pensé que vos larges épaules pourraient bien n'être que de l'ouate. J'avoue franchement que je suis entrée, il n'y a qu'un moment, dans cette pièce-là et ai examiné votre pardessus pour voir si vous ne portiez pas des épaules rembourrées. Et, bien que l'expérience m'ait donné tort et qu'il n'y ait rien de faux dans vos épaules, j'ai malgré tout des soupçons, je n'y puis rien. Vous pourriez certainement, par exemple, employer n'importe quel moyen pour vous faire de quelques pouces plus grand que vous ne l'êtes, attendu que vous n'êtes pas particulièrement grand. Je crois fermement que vous seriez capable d'user d'un pareil moyen s'il en existait un. Mais, Grand Dieu ! comment ne pas concevoir de méfiance à votre égard ! Qui êtes-vous, au fond ? Et pourquoi

êtes-vous venu dans cette ville ? Vous ne vous présentez même pas sous votre vrai nom, vous vous appelez en réalité Simonsen, tout bonnement Simonsen ! Je l'ai appris à l'hôtel. Il paraît que vous auriez reçu la visite d'une dame qui vous connaissait et qui vous a crié : Simonsen ! avant que vous pussiez l'en empêcher. Dieu, comme c'est ridicule et bête, cela aussi ! On raconte en ville que vous vous amusez à faire fumer des cigares aux petits garçons et que vous commettez scandale sur scandale dans la rue. Ainsi, vous auriez demandé à une bonne que vous avez rencontrée un jour sur le marché, vous lui auriez demandé, en présence de plusieurs personnes, demandé… quelque chose… Et, malgré tout, vous trouvez tout à fait normal de me faire des déclarations et de vous présenter sur mon chemin à tout bout de champ et… C'est cela qui me torture si indiciblement, que vous puissiez l'oser…

Elle s'arrêta. Quelques contractions autour de sa bouche trahissaient son émotion, chaque parole qu'elle disait était véhémente et profondément sentie, elle pensait ce qu'elle disait et elle n'y allait pas de main morte. Il y eut une courte pause, puis Nagel répondit :

— Oui, vous avez raison, je vous ai causé bien du tourment… Il est clair que si on surveille quelqu'un jour après jour un mois durant, si l'on note toutes ses paroles et tout ce qu'il entreprend, on finira bien par trouver quelque chose de mal à quoi s'accrocher. On peut aussi faire légèrement tort à ce quelqu'un, mais cela n'a pas grande importance, je l'avoue. La ville, ici, n'est pas grande, mes manières sautent quelque peu aux yeux, on se cogne à moi, tous ont un œil au bout de chaque doigt dès que je suis en vue ; c'est inévitable. Et puis, je ne suis pas comme je devrais être.

— Ah ! Seigneur ! dit Dagny, d'un ton bref et tranchant, c'est naturellement parce que la ville est si petite que l'on vous observe tant, je le dis moi-même. Dans une plus grande ville vous ne seriez pas le seul homme à attirer l'attention des gens.

Cette réponse froide et extrêmement juste éveilla au premier abord l'admiration franche de Nagel. Il était sur le point d'en remercier Dagny par quelque politesse, mais il se ravisa. Dagny était par trop échauffée, elle lui en voulait par trop et, en outre, elle sous-estimait peut-être un peu trop sa valeur. Cela le blessa un tantinet. Qu'était-il donc à ses yeux ? Un très quelconque étranger dans une petite ville, un homme que l'on remarquait uniquement parce qu'il était étranger dans la petite ville et portait un costume jaune. Il dit, avec quelque amertume :

— Mais ne dit-on pas aussi que je suis allé une fois écrire des vers obscènes sur une pierre tombale, sur la pierre tombale de Mina Meek ? N'y a-t-il personne qui l'ait vu ? C'est pourtant vrai, par ma foi ! C'est vrai aussi qu'à la pharmacie de cette ville, de cette même ville, je suis entré demander des remèdes pour une maladie honteuse, que j'en avais fait la liste sur un bout de papier, mais que je n'ai pas pu obtenir ces remèdes parce que je n'avais pas d'ordonnance. Et tout à coup je me rappelle ceci : Minûte ne vous a-t-il pas raconté qu'une fois j'ai voulu le soudoyer en lui offrant deux cents couronnes pour qu'il consentît à se donner comme le père d'un enfant naturel à moi ? Cela aussi est la pure vérité, Minûte lui-même peut en témoigner. Ah ! je pourrais sûrement ajouter encore d'autres traits…

— Non, cela n'est pas nécessaire, il y en a déjà assez, répondit Dagny, par bravade. » Et, tandis que ses yeux deve-

naient froids et durs, elle rappelait à Nagel les faux télégrammes, la richesse qu'il s'était attribuée en se télégraphiant à lui-même, la boîte à violon qu'il traînait avec soi bien qu'il n'eût pas de violon et ne sût au surplus pas en jouer, une chose après l'autre, toutes ses impostures, jusqu'à la médaille de sauvetage que, selon son propre aveu, il n'avait pas non plus gagnée de la manière la plus honnête. Elle se rappelait tout et ne l'épargnait pas ; chaque bagatelle prenait à présent de l'importance à ses yeux et elle lui fit savoir que tous les mauvais tours dont elle avait cru autrefois qu'il ne se les attribuait que par manie du mensonge, elle croyait maintenant qu'il les avait réellement commis. Ah ! oui, il était très certainement une nature impudente et équivoque ! « Et tel que vous êtes, dit-elle, vous cherchez tout de même à me prendre par surprise, à me troubler, à m'entraîner à commettre des folies avec vous. Vous n'avez pas honte, vous n'avez pas de cœur pour d'autres que vous-même, vous ne faites que vous expliquer et vous expliquer…

À ce moment Dagny fut interrompue par le docteur Stenersen qui venait de la salle des fêtes en jouant des coudes et était très occupé. Il avait un rôle dans l'organisation de la fête et donnait un fameux coup de collier.

— Bonsoir, Monsieur Nagel ! cria-t-il. Merci pour l'autre soir ! C'était une folle soirée que nous avons eu cette fois-là… Ah ! écoutez, Mademoiselle Kielland, il faut que vous preniez garde, nous allons tout de suite préparer les tableaux vivants.

Sur quoi le docteur redisparut.

On donna encore un morceau de musique et il y eut un mouvement parmi le public dans la salle des fêtes. Dagny se

pencha en avant et guetta par la porte, puis elle se retourna vers Nagel et dit :

— Voilà Martha qui revient.

Pause.

— N'entendez-vous pas ce que je vous dis ?

— Si, répondit Nagel, distraitement. Il ne leva pas les yeux et continua à faire tourner et tourner son verre plein, sans y boire, et baissa la tête presque jusqu'au niveau de la table.

— Chut ! dit railleusement Dagny, voilà qu'on joue de nouveau. N'est-ce pas : quand on entend cette sorte de musique, il est préférable d'être à une petite distance, dans une pièce écartée, avec la main de la bien-aimée dans la sienne,… n'est-ce pas ainsi que vous avez dit une fois ? Je crois que c'est précisément la même valse de Lanner, et puisque voilà Martha qui vient…

Mais elle parut tout à coup regretter sa méchanceté, elle se tut soudain, une lueur passa dans ses yeux et elle se recula nerveusement sur sa chaise. Nagel restait toujours là, la tête baissée, Dagny voyait seulement comme sa poitrine était agitée d'une respiration courte et irrégulière. Elle se leva, déjà elle prenait son verre et voulait dire quelque chose, finir par quelques mots plus aimables qui ne fissent pas mal à Nagel, elle commença même :

— Ah ! il faut que je m'en aille, dit-elle.

Nagel leva vivement les yeux sur elle, se leva à son tour et prit son verre. Tous deux burent en silence. Nagel se faisait violence pour empêcher sa main de trembler, Dagny pouvait voir quelle lutte il soutenait pour prendre un air

calme. Et cet homme que précisément elle avait cru anéanti, écrasé par sa raillerie, dit soudain, tout à fait poli et indifférent :

— C'est vrai, Mademoiselle : voulez-vous être assez aimable… je ne vous verrai sans doute plus… voulez-vous être assez aimable une fois, à l'occasion, quand vous écrirez à votre fiancé, de lui rappeler deux chemises qu'il a autrefois promises à Minûte, il y a deux ans. Je vous prie de me pardonner si je me mêle de ce qui ne me regarde pas, aussi bien est-ce seulement pour Minûte que je le fais. J'espère que vous excuserez ma hardiesse. Dites que c'est deux chemises de flanelle, il se rappellera bien.

Dagny demeura un instant absolument frappée de stupeur, elle restait bouche bée et regardait Nagel, elle ne trouvait pas un mot à dire et oubliait même de reposer son verre sur la table. Cela dura une bonne minute. Mais elle se reprit, jeta à Nagel un regard furieux, plein de tout le tumulte qu'elle sentait en elle, une paire d'yeux qui donnaient au jeune homme une réponse écrasante, et lui tourna le dos d'un coup. En s'en allant elle posa son verre sur une table près de la porte. Elle disparut dans la salle des fêtes.

Elle ne semblait pas du tout penser que le suppléant et le professeur étaient toujours assis au même endroit et l'attendaient.

Nagel se rassit. Ses épaules recommençaient à tressauter et plusieurs fois il se prit violemment la tête à deux mains. Il était très affaissé. Quand Martha arriva, il se leva d'un bond, un regard reconnaissant illumina son visage, et il avança une chaise à Martha.

— Comme vous êtes bonne, comme vous êtes bonne ! dit-il. Asseyez-vous ici, je serai aux petits soins pour vous, je vous raconterai tout un monde d'histoires, si vous le voulez. Vous verrez comme je serai amusant, si vous voulez vous asseoir. Allons, venez donc ! Vous partirez quand vous voudrez et vous me permettrez de vous accompagner, n'est-ce pas ! Je ne vous ferai jamais de chagrin, jamais ! Écoutez, vous voulez bien boire encore une toute petite coupe ? Car je veux vous raconter quelque chose d'amusant, pour vous faire rire encore. Je suis si content que vous soyez revenue ! Dieu ! quelle bénédiction que de vous entendre rire, vous qui êtes toujours si sérieuse ! Ce n'était pas très amusant dans la grande salle, hein ? Restons plutôt un moment ici, il fait si chaud aussi là-dedans ; asseyez-vous donc !

Et Martha hésita, mais elle s'assit.

Et Nagel se met à parler, sans arrêt, raconte d'un trait des historiettes et des aventures comiques, bavarde à tort et à travers, fébrilement, d'un ton forcé, dans la crainte que Martha ne s'en aille s'il vient à se taire. Il change de couleur tant il fait d'efforts, s'embrouille et se prend désespérément la tête entre les mains pour retrouver le fil, et Martha trouve qu'alors encore il est amusant et elle rit ingénument. Elle ne s'ennuie pas, son vieux cœur s'épanouit et elle se laisse même entraîner à parler, elle aussi. Comme elle était étonnamment chaleureuse et naïve ! Quand Nagel dit que la vie était inconcevablement misérable, n'est-ce pas ? – À sa santé ! répondit-elle, cette femme qui, année après année, vivait si pauvrement de vendre des œufs sur le marché, la vie… non, elle n'était pas tellement mauvaise, plus d'une fois même elle était bonne !

— Maintes fois la vie est bonne ! dit-elle.

— Oui, vous avez aussi raison ! répondit alors Nagel… Maintenant il faut que nous regardions les tableaux vivants ! Restons là près de la porte, comme cela nous pourrons nous rasseoir quand vous voudrez. Pouvez-vous voir de votre place ? Sans cela je vous prendrais sur mes bras.

Elle rit et secoua la tête pour le rappeler à l'ordre.

Dès que Nagel aperçut Dagny là-haut sur la scène, sa jovialité se modéra tout à coup, son regard devint fixe et il ne vit plus qu'elle. Il suivait la direction de ses regards, la toisait des pieds à la tête, observait ses mines, et il remarqua qu'une rose sur sa poitrine oscillait, montait et descendait, montait et descendait. Elle se tenait tout à fait en arrière dans un groupe compact de personnages et elle était facilement reconnaissable malgré son scrupuleux déguisement. Mademoiselle Andresen était assise au milieu et jouait la reine. C'était une scène dans un éclairage rouge, un arrangement de personnages et d'armures en manière de charade que le docteur Stenersen avait composé à grand'peine et avec grand dévouement.

— C'est beau ! murmura Martha.

— Oui… Qu'est-ce qui est beau ? demanda Nagel.

— Là-haut ; ne pouvez-vous pas voir ? Que regardez-vous ?

Oui, c'était beau.

Et pour ne pas éveiller chez elle le soupçon qu'il ne regardait qu'un petit endroit, un seul point de toute la scène, il se mit à lui demander qui était chacun des acteurs, et cependant il écoutait à peine ce qu'elle lui répondait. Ils restèrent

là jusqu'à ce que la lumière rouge fût juste sur le point de s'éteindre et que le rideau tombât.

Avec des intervalles de quelques minutes, cinq tableaux se succédèrent ; minuit arriva, Martha et Nagel étaient encore dans la porte et regardaient le dernier tableau ; quand enfin il fut terminé et que la musique recommença à jouer, ils se rassirent à la table et se mirent à causer. Dans sa bonté, Martha résistait de moins en moins et ne parlait plus de s'en aller.

Quelques jeunes dames circulèrent, des carnets à la main, et vendirent des billets pour une loterie qui comportait des poupées, des chaises à bascule, des broderies, un service à thé, une pendule. Partout les gens vacarmaient, tout le monde s'en donnait à cœur joie, la grande salle et les pièces attenantes bruissaient de cette foule de voix comme une Bourse. On ne devait fermer qu'à deux heures du matin.

Mademoiselle Andresen s'installa de nouveau à la table de Nagel. Ah ! qu'elle était lasse, lasse ! Oui, mille fois merci, elle prendrait volontiers une coupe, une demi-coupe ! Ne pouvait-elle aller chercher aussi Dagny ?

Et elle alla chercher Dagny. Minûte l'accompagnait.

Et alors arrive la chose suivante :

Une table est renversée dans le voisinage, une quantité de tasses et de verres tombent par terre, Dagny pousse un petit cri et saisit nerveusement le bras de Martha. Par la suite elle en rit elle-même et pria qu'on l'excusât, tandis que son visage rougissait d'émotion. Elle était surexcitée au plus haut degré et riait d'un rire bref, ses yeux étaient extrêmement brillants. Elle avait déjà mis son manteau et était toute prête

à partir, elle n'attendait que le professeur qui devait la raccompagner comme d'habitude.

Mais le professeur, qui était encore assis avec le suppléant et ne s'était pas levé de sa chaise depuis plus d'une heure, commençait à être passablement ivre.

— Monsieur Nagel t'accompagnera bien, Dagny, dit Mademoiselle Andresen.

Dagny éclata de rire. Mademoiselle Andresen la regarda avec étonnement.

— Non, répondit Dagny, je n'ose plus me trouver avec Monsieur Nagel ! Il est si plein de lubies. Il a même été, une fois, entre nous soit dit, jusqu'à me demander un rendez-vous. Vraiment vrai ! Sous un arbre, disait-il, un grand tremble, à tel et tel endroit. Non, Monsieur Nagel est trop plein d'imprévu pour moi ! Naguère il m'a réclamé à cor et à cri quelques chemises que mon fiancé aurait autrefois promises à Grögaard. Et Grögaard lui-même ne connaît pas le premier mot de cette histoire ! N'est-ce pas, Grögaard ? Hahaha ! C'est bien extraordinaire !

Sur quoi elle se leva vivement, toujours riant, et alla vers le professeur à qui elle dit quelques mots. Visiblement elle insistait pour qu'il l'accompagnât.

Minûte était devenu très agité. Il chercha à dire quelque chose, à s'expliquer, mais il s'embrouilla et y renonça. Il jetait des regards anxieux de l'un à l'autre. Martha elle-même s'étonna et eut peur, Nagel lui parla, lui chuchota quelques mots rassurants et se mit ensuite à remplir les verres. Mademoiselle Andresen eut tout de suite l'idée de parler de la kermesse, quelle foule de spectateurs, malgré la pluie ! Ah !

ils allaient certainement gagner beaucoup d'argent, les frais n'étaient pas si terriblement élevés…

— Quelle était cette belle dame qui jouait de la harpe ? demanda Nagel ; celle qui avait une bouche à la Byron et une flèche d'argent dans les cheveux ?

C'était une étrangère, elle était seulement en visite en ville. Était-elle si belle ?

Oui, il trouvait qu'elle était belle. Et il posa plusieurs questions au sujet de cette dame, bien que tous pussent voir que ses pensées étaient ailleurs. À quoi pensait-il ? Pourquoi, tout d'un coup, lui était-il venu au front cette ride amère ? Il faisait lentement tourner son verre.

Dagny revenait ; elle s'arrêta de nouveau. Tandis qu'elle se tient debout derrière la chaise de Mademoiselle Andresen et boutonne ses gants, elle parle de nouveau, elle dit, avec sa voix claire, si délicieuse.

— Mais quelle était au juste votre intention, en me demandant ce rendez-vous, Monsieur Nagel ? Quelle était votre intention ? Dites-le moi donc.

— Mais, Dagny ! » murmure Mademoiselle Andresen, et elle se lève. Minûte se lève aussi. Tous sont fort péniblement impressionnés. Nagel leva les yeux, son visage ne trahissait pas grande émotion, mais tous remarquèrent qu'il avait lâché son verre et se tordait les mains à plusieurs reprises, et qu'il respirait précipitamment. Qu'allait-il faire ? Il sourit un peu, puis redevint subitement sérieux, qu'est-ce que cela signifiait ? À l'étonnement général, il répondit, d'une voix calme :

— Pourquoi je vous ai demandé ce rendez-vous ? Mademoiselle Kielland, ne préférez-vous pas que je vous

épargne cette explication ? Je vous ai déjà causé tant de désagréments. Je le regrette et, par Dieu, je ferais l'impossible pour que cela ne fût pas arrivé. Mais, pourquoi je vous ai, cette fois-là, demandé un rendez-vous, vous le savez bien, je n'en ai pas fait mystère, encore que j'eusse dû le faire. Vous devez m'accorder votre grâce. Je ne puis rien dire de plus…

Il s'arrêta. Dagny non plus n'en dit pas davantage, elle avait sans doute attendu de lui une autre réponse. Le professeur arriva enfin, juste à temps pour interrompre cette scène pénible ; il était fortement échauffé et ne tenait même pas tout à fait solidement sur ses jambes.

Dagny prit son bras et sortit.

À partir de ce moment ceux de la petite société qui restaient devinrent tout autrement animés, tous respiraient plus légèrement, Martha riait de joie à propos de rien et battait des mains. Par moments quand elle se sentait entraînée à rire par trop souvent elle devenait toute rouge et s'arrêtait en regardant les autres à la ronde pour voir s'ils l'avaient remarqué. Ce joli trouble qui se répétait coup sur coup mettait Nagel dans le ravissement et le poussa à commettre maintes folies, simplement pour tenir Martha en haleine. C'est ainsi qu'il inventa de jouer la chanson du « vieux Noé » sur un bouchon qu'il s'était mis entre les dents.

Madame Stenersen s'était jointe à eux. Elle prétendait ne pas vouloir quitter la place avant que tout fût fini ; il restait encore un numéro : les exercices de deux gymnastes qu'elle voulait absolument voir. Elle avait l'habitude de rester toujours jusqu'à la fin, la nuit était si longue, elle devenait toujours triste quand elle rentrait dans son chez-soi et se retrouvait seule. Ne devraient-ils pas entrer tous dans la salle pour voir les deux gymnastes ?

Et tous entrèrent dans la salle.

Tandis qu'ils sont assis là, un grand homme barbu descend par l'allée centrale. Il porte une boîte à violon à la main. C'est l'organiste, il avait exécuté tous ses numéros et était prêt à rentrer chez lui. Il s'arrête, salue, et se met aussitôt à parler du violon à Nagel. Minûte avait effectivement été chez lui et avait voulu le lui acheter ; mais, voilà, c'était une impossibilité, c'était une pièce d'héritage, il le considérait absolument comme un petit être humain, tant il lui était cher. Et puis, il y avait fait graver son nom, Nagel pouvait voir lui-même que ce n'était pas un violon ordinaire. …Et il ouvre la boîte avec précaution.

Là repose le délicat instrument, d'un brun foncé, soigneusement enveloppé de soie rose, les cordes entourées d'ouate à pansements.

N'est-ce pas, il avait bon air ? Et les trois lettres en minuscules rubis du Cap ici tout en haut du manche, elles signifiaient : Gustav Adolf Christensen. Non, vendre un pareil objet, ce serait péché ; avec quoi pourrait-on s'égayer quand les journées paraissaient longues ? C'était une toute autre affaire s'il n'était question que de l'essayer un instant, de donner un coup d'archet ou deux…

Non, Nagel ne voulait pas l'essayer.

Mais l'organiste avait tout de même tiré l'instrument de la boîte, tout à fait, et tandis que les deux gymnastes faisaient leur dernier saut et que le public applaudissait dans toute la salle, il continua à parler de l'admirable violon qui s'était transmis en héritage à travers trois générations. Il était léger comme une plume, voyez vous-même, vous pouvez le prendre…

Et Nagel aussi trouva qu'il était léger comme une plume. Mais une fois qu'il eut le violon dans les mains, il se mit à le tourner et le retourner et à tripoter les cordes. Il prit un air à demi connaisseur et dit : C'est un Mittelwalder, à ce que je vois. Mais, que ce fût un Mittelwalder, ce n'était pas difficile à voir, du moment que c'était imprimé sur une étiquette collée au fond du violon ; alors, à quoi bon cet air de connaisseur ? Quand les gymnastes eurent disparu et que personne n'applaudit plus, Nagel se leva, lui aussi ; il ne dit rien, pas un mot, mais tend la main vers l'archet. L'instant d'après, alors que tous étaient en train de se lever de leurs places pour quitter la salle, tandis que tout n'était que vacarme et conversations à haute voix, Nagel commence soudain à jouer et obtient peu à peu le silence général. Ce petit homme aux larges épaules qui surgissait, dans un costume d'un jaune criard, au beau milieu de la salle, frappa tout le monde d'étonnement. Et que jouait-il ? Une chanson populaire, une barcarolle, une danse, une danse hongroise de Brahms, un pot-pourri passionné, une musique d'un ton sauvage, qui s'enflait et pénétrait partout. Il tenait la tête tout à fait de côté, tout cela avait un air presque mystérieux : sa subite apparition, en dehors du programme, et au milieu de la salle où il faisait passablement sombre, son extérieur tapageur, cette dextérité folle qui troublait tous les auditeurs et les faisait penser à un sorcier. Nagel continua plusieurs minutes et, toujours, le public restait assis à ses places sans bouger ; il sauta à un morceau pathétique, lourd, énorme, un forte d'une puissance de fanfare, il se tenait tout à fait immobile, son bras seul se mouvait et constamment il tenait la tête de côté. Lui qui avait surgi si inopinément et surpris même les dirigeants de la kermesse, il prit vraiment d'assaut ces placides citadins et paysans ; ils n'y comprenaient rien : à leurs yeux ce jeu devint bien meilleur qu'il ne l'était, meilleur que

tout, tant il se présentait bien, encore que Nagel jouât avec une véhémence pleine de négligence. Mais après quatre ou cinq minutes, il donna subitement quelques coups d'archet atroces, un hurlement désespéré, une lamentation si impossible, si révoltante, que personne ne savait plus ce que cela voulait dire ; il donna trois ou quatre coups d'archet de ce genre et s'arrêta net. Il retira le violon de son menton et s'arrêta.

Une minute entière passa avant que le public se reprît ; finalement il se mit à applaudir follement et sans arrêt, on cria aussi bravo ; des gens montèrent sur les sièges et crièrent : bravo. L'organiste reprit son violon en s'inclinant profondément, le tâta et le recoucha avec précaution ; sur quoi il prit la main de Nagel et le remercia plusieurs fois. Tout n'était que vacarme et tumulte, le docteur Stenersen accourut, hors d'haleine, saisit le bras de Nagel et s'exclama :

— Mais, mordieu, mon garçon, vous jouez tout de même… tout de même !

Mademoiselle Andresen qui était assise le plus près de lui le regarda encore avec le plus grand étonnement et dit :

— Mais, vous racontiez que vous ne saviez pas jouer ?

— Je ne sais pas non plus, répondit Nagel, pas beaucoup, pas de quoi en parler, et je l'avoue sans détours. Si vous saviez comme c'était artificiel, comme c'était peu sincère ! Mais, n'est-ce pas, j'avais l'air extraordinairement sincère ? Héhéhé, il faut étonner le monde, il ne faut pas se gêner !… N'allons-nous pas retourner à nos verres ? Voulez-vous prier Mademoiselle Gude de venir avec nous !

Et ils entrèrent dans la salle voisine. Tout le monde était encore occupé de cet individu mystérieux qui les avait tant

étonnés ; même le suppléant Reinert s'arrêta, en effet, un instant, et dit à Nagel, en passant :

— Je vous remercie, vous avez eu l'amabilité de m'inviter à une réunion de garçons un soir chez vous. Je ne pouvais pas venir, j'étais pris ; mais je vous remercie beaucoup, c'était très aimable de votre part.

— Mais pourquoi donc avez-vous donné ces affreux coups d'archet pour terminer ? dit Mademoiselle Andresen.

— Je n'en sais rien, répondit Nagel ; ça c'est trouvé comme ça. Je voulais marcher sur la queue d'un démon.

De nouveau le docteur Stenersen s'approcha de Nagel et lui fit encore un compliment et, de nouveau, Nagel répondit que son jeu n'était que comédie et bluff, plein de grossiers effets ; si l'on pouvait savoir comme c'était loin d'être bon. Le doigté sur doubles cordes était faux, oui la plupart des touches étaient un tantinet fausses, il l'avait entendu lui-même, mais il n'avait pas pu faire mieux, il y avait si longtemps qu'il avait cessé d'étudier.

Il vint de plus en plus de monde autour de la table et tous restèrent assis jusqu'à la dernière minute, la foule s'était écoulée et l'on commençait déjà à éteindre les bougies dans la salle, avant qu'ils se levassent. Il était deux heures et demie.

Nagel se pencha vers Martha et murmura :

— N'est-ce pas, vous me permettez de vous accompagner chez vous ? J'ai quelque chose à vous dire.

Il paya précipitamment l'addition, dit bonne nuit à Mademoiselle Andresen et sortit avec Martha. Elle n'avait pas de manteau, rien qu'un parapluie qu'elle s'évertuait à cacher

parce qu'il était si troué. Quand ils passèrent la porte, Nagel remarqua que Minûte les suivait d'un long regard douloureux. Il avait la figure tout de travers, plus encore qu'à l'ordinaire.

Ils rentrèrent tout droit à la maison de Martha, Nagel épiait autour de soi, mais il n'aperçut personne. Il dit :

— Si vous vouliez me laisser entrer un petit moment, je vous en serais très reconnaissant.

Martha hésita.

— Il est tard, répondit-elle.

— Vous savez que je vous ai promis de ne jamais vous importuner en aucune façon. Il faut que je vous parle.

Elle ouvrit sa porte.

Quand ils furent entrés, elle alluma une bougie, tandis que Nagel accrochait, comme l'autre jour, quelque chose devant la fenêtre. Il demeura silencieux jusqu'à ce qu'il en eût fini, puis il dit :

— Vous êtes-vous un peu amusée ce soir ?

— Oui, merci ! répondit-elle.

— Bon, ce n'était d'ailleurs pas de cela que je voulais vous parler. Venez vous asseoir un peu plus près. Il ne faut pas du tout avoir peur de moi, voulez-vous me le promettre ? Bon, donnez-moi la main pour sceller le pacte !

Elle lui tendit sa main et il la garda.

— Et vous ne croyez pas non plus que je mente, que je veuille vous mentir, n'est-ce pas ? J'ai l'intention de vous dire quelque chose ; alors, vous ne croyez pas que je veuille vous mentir ?

— Non.

— Bien, car je vais tout vous expliquer au fur et à mesure… Mais, à quel degré me croyez-vous ? je veux dire : jusqu'où pouvez-vous aller dans votre croyance en moi ? Sornettes ! Comme je bafouille ! Mais le fait est que c'est un peu difficile. Me croyez-vous, si je dis, par exemple, que je suis si… vraiment si épris de vous ? Car vous devez bien vous en être aperçue. Mais si j'allais plus loin, je veux dire… Comprenez-vous, je veux simplement vous demander de devenir mon épouse. Oui, mon épouse, le mot est lâché. Non pas seulement ma bonne amie, mais mon épouse… Dieu m'assiste, comme vous vous démenez ! Non, non, laissez-moi garder votre main : je vais m'expliquer mieux. Vous allez comprendre tout à fait clairement. Figurez-vous qu'il n'y a pas d'impossibilité à ce que vous entendiez bien : que, carrément et sans plus de détours, je vous demande votre main et que je pense réellement chaque mot que je dis, figurez-vous d'abord cette possibilité et ensuite permettez-moi de continuer. Bon ! Quel âge avez-vous ? Oh ! je n'avais pas l'intention de vous le demander ; mais j'ai moi-même vingt-neuf ans, j'ai passé l'âge de la légèreté papillonnante, vous avez peut-être quatre, cinq, six ans de plus, cela n'a pas d'…

— J'ai douze ans de plus que vous, dit Martha.

— Douze ans de plus que moi ! s'exclame Nagel, ravi de voir qu'elle lui répond, qu'elle ne perd même pas tout à fait la tête. Ainsi, douze ans de plus que moi, c'est parfait, c'est positivement magnifique ! Et croyez-vous que douze ans

soient un obstacle ? Je pense que vous êtes folle, ma chère ! Mais, quoi qu'il en soit, quand vous auriez trois fois douze ans de plus que moi, puisque j'en suis arrivé à vous aimer et que je pense sincèrement chaque mot que je dis en ce moment, eh ! bien, alors ? J'ai longtemps pensé à cela, non, à vrai dire, pas longtemps, mais toutefois pendant plusieurs jours, je ne mens pas d'une syllabe, croyez-moi, pour l'amour de Dieu, maintenant que je vous prie si instamment. J'y ai pensé pendant beaucoup, beaucoup de jours et cela m'a fait passer des nuits sans sommeil. Vous avez des yeux si étranges, ils m'ont attiré dès la première fois que je vous ai vue. Car une paire d'yeux peuvent m'entraîner au bout du monde ; ah ! une fois un vieillard m'a fait tourner dans une forêt la moitié d'une nuit rien qu'avec ses yeux. L'homme était possédé… Bon ! c'est une autre histoire ! Mais ce sont vos yeux qui ont fait impression sur moi. Pouvez-vous vous rappeler une fois que vous vous teniez ici au milieu de la pièce et que vous m'avez regardé juste comme je passais devant votre maison ? Vous n'avez pas tourné la tête dans ma direction, vous me suiviez seulement des yeux, je ne l'oublierai jamais. Mais quand je vous rencontrai une autre fois et réussis à vous parler, ce fut votre sourire qui me toucha. Je ne sais pas avoir jamais vu quelqu'un rire si cordialement, si chaleureusement que vous ; mais vous ne le savez pas vous-même, et c'est précisément cela qui est si merveilleusement beau, que vous ne le sachiez pas vous-même… Voilà que je divague d'une façon tout à fait épouvantable. Je l'entends bien, mais j'ai le sentiment qu'il me faut parler sans arrêt, sinon vous ne me croiriez pas, et cela fait que je m'embrouille. Mais si seulement vous n'étiez pas à ce point sur vos gardes, je veux dire : si vous n'étiez pas à ce point prête à vous lever et à vous en aller, je parlerais tout de suite beaucoup mieux. Je vous en prie, laissez-moi de nouveau te-

nir votre main, et je parlerai plus clairement. Bien, merci !… Vous comprenez, je ne veux vraiment rien obtenir d'autre de vous que ce que je vous ai dit ; je ne couve pas d'arrière-pensées. Et qu'y a-t-il donc dans mes paroles qui vous surprenne ? Vous ne pouvez pas comprendre que j'aie conçu cette folle pensée, vous ne pouvez pas saisir que je… que je… veuille… non, et il ne vous semble pas que ce puisse être possible ; n'est-ce pas, c'est à cela que vous pensez ?

— Oui… mais, grand Dieu, laissez cela !

— Mais, écoutez : je ne mérite pas que vous me soupçonniez encore de fausseté…

— Non, dit Martha, tout à coup prise de remords, je ne vous soupçonne de rien ; mais c'est tout de même impossible.

— Pourquoi est-ce si impossible ? Êtes-vous liée à quelqu'un d'autre ?

— Non, non.

— Pas du tout ? Parce que, si vous êtes engagée à quelqu'un d'autre… disons, simplement pour dire un nom, par exemple : à Minûte…

— Non ! crie-t-elle très haut… » Et elle lui pressa bel et bien la main.

— Non ? Eh bien, alors il n'y a donc pas d'obstacle jusqu'à maintenant. Et laissez-moi parler encore ; il ne faut pas croire que je suis tellement plus haut placé que vous au point que cette raison rende la chose impossible. Je ne veux rien vous cacher, je ne suis pas, sous bien des rapports, tel que je devrais être ; vous avez entendu vous-même ce soir ce qu'a dit Mademoiselle Kielland. Vous avez peut-être aussi

entendu dire par d'autres personnes de la ville que je ne vaux pas cher, d'une manière et de l'autre. On peut me faire un peu de tort parfois ; mais, dans l'essentiel, on a raison, je suis un homme avec de grands défauts. Ainsi donc c'est vous, avec votre âme pure et vos délicates pensées d'enfant, qui êtes infiniment au-dessus de moi, bien loin que ce soit le contraire. Mais je vous promettrais d'être toujours bon avec vous, vous pouvez me croire, cela ne me semblerait pas difficile, je trouverais ma plus grande joie à vous rendre joyeuse… Il y a en outre une autre chose : vous êtes peut-être un peu inquiète de ce que la ville pourrait trouver à dire ? Mais, d'abord, c'est une chose dont la ville devrait prendre son parti, que vous deveniez mon épouse, volontiers dans l'église même de cette ville, si vous le vouliez. Et, d'autre part, j'ai déjà donné à la ville assez de quoi parler ; cela n'a guère dû passer inaperçu que je vous ai déjà rencontrée plusieurs fois et que vous m'avez permis ce soir d'être avec vous à la kermesse. Par conséquent ce ne deviendra guère pire que ce n'est déjà. Et puis, grand Dieu, quelle importance cela peut-il avoir ? Cela vous deviendrait si délicieusement indifférent, ce que penserait le monde… Vous pleurez ? Mais, voyons, est-ce que cela vous fait de la peine que je vous aie exposée aux potins, ce soir ?

— Non, ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc alors ?

Elle ne répond pas.

Une idée vient à l'esprit de Nagel, il demande :

— Trouvez-vous que je suis méchant avec vous ? Dites-moi : vous n'avez pourtant pas bu beaucoup de champagne ? Vous n'avez certainement pas même bu deux verres ? Vous

avez peut-être eu l'impression que j'ai guetté l'occasion et que je profite de ce que vous avez bu une gorgée de vin pour obtenir plus vite votre consentement ? Est-ce pour cela que vous pleurez ?

— Non, non, pas le moins du monde.

— Alors, pourquoi pleurez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Mais vous ne croyez pas, en tout cas, que je machine quelque traîtrise. Je suis sincère, de fond en comble, par le Dieu du ciel, croyez-moi !

— Oui, je vous crois aussi ; mais je ne comprends pas, je suis si troublée. Vous ne pouvez pas vouloir… vouloir cela.

Si, il le voulait ! Et le voilà qui développe son projet, en tenant la petite main frêle de Martha, tandis que la pluie bat les vitres. Il parle très doucement, se règle sur les idées de Martha et en arrive par moments à dire les pires enfantillages. Ah ! ils réussiraient à mener la chose à bien ! Ils s'en iraient loin, très loin, Dieu sait où ; mais ils se cacheraient si bien que personne ne saurait ce qu'ils seraient devenus. N'est-ce pas, ils feraient cela ? Puis ils achèteraient une petite cabane et un lopin de terre au milieu d'une forêt, une délicieuse forêt dans un pays ou un autre ; ce serait leur propriété personnelle, et ils l'appelleraient l'Éden, et lui le cultiverait, oh ! comme il le cultiverait ! Mais il pourrait arriver qu'il devînt un peu triste parfois ; oh ! cela pourrait arriver ; il pourrait lui venir une idée, un souvenir, quelque événement amer de sa vie qu'il viendrait peut-être à se rappeler ; comme cela pourrait facilement arriver ! Mais alors elle serait un peu patiente avec lui, n'est-ce pas ? Parce qu'il ne le lui laisserait pas trop voir, jamais, il le promettait. Alors il

demanderait seulement un peu de calme pour ruminer seul ce souvenir, ou bien il s'en irait un peu plus loin dans la forêt et reviendrait après un moment. Oh ! mais il ne serait jamais prononcé une parole dure dans leur petite maison ! Et ils la pareraient avec les plus belles plantes sauvages qu'ils pourraient trouver, et de la mousse et des pierres ; ils joncheraient le sol de branches de genévrier, ce serait lui qui les irait chercher. Et à Noël ils n'oublieraient jamais de mettre dehors une gerbe pour les petits oiseaux. Pensez seulement comme ils trouveraient moyen de faire passer le temps et comme ils seraient heureux ! Ils seraient toujours ensemble, ils sortiraient et rentreraient ensemble et ne se quitteraient pas ; en été, ils feraient de longues promenades et observeraient comment l'herbe et les arbres tremblent, comment ils croissent d'année en année. Grand Dieu ! comme ils seraient bons pour les étrangers et les voyageurs qui pourraient passer par là. Il leur faudrait avoir quelque bétail, une couple de grandes bêtes au poil luisant, à qui ils apprendraient à leur manger dans la main, et tandis que lui bêcherait, piocherait et cultiverait la terre, elle surveillerait les bêtes…

— Oui, » répondit Martha. Elle dit : oui, involontairement, et Nagel l'entendit. Il continua :

Plus tard, ils se donneraient un jour ou deux de liberté par semaine, afin de pouvoir aller ensemble à la chasse et à la pêche, tous les deux, la main dans la main, elle en jupe courte avec une ceinture à la taille, lui en vareuse et en souliers à boucles[27]. Comme ils chanteraient et parleraient haut

---

[27] Costume ancien des paysans norvégiens.

et crieraient que toute la forêt en sonnerait ! Mais, n'est-ce pas, la main dans la main ?

— Oui, dit-elle de nouveau.

Peu à peu, elle se laissait entraîner ; Nagel lui faisait tout voir si clairement, il pensait à tout, sans oublier la moindre bagatelle. Il précisa même qu'il s'agirait de trouver un endroit où il serait facile de se procurer de l'eau. Oui, mais ce serait lui qui s'en chargerait, il se chargerait de tout ; elle pouvait avoir confiance en lui. Oh ! il avait des forces pour défricher ce foyer au milieu de la forêt touffue, il avait une paire de poings, elle pouvait voir !… Et, en souriant, il mesurait la frêle main d'enfant de Martha contre la sienne.

Elle acceptait qu'il fît d'elle ce qu'il voulait ; même quand il lui caressait la joue elle restait tranquille et le regardait. Alors il lui demanda, la bouche tout près de son oreille, si elle osait et si elle voulait. Et elle répondit : Oui ; une réponse pensive, une réponse de rêve, prononcée dans un murmure. Mais, peu après, elle commença à hésiter. Non, en y réfléchissant, cela ne pouvait tout de même pas être possible. Comment pouvait-il vouloir une pareille chose ? Qu'était-elle ?

Et de nouveau il la persuada qu'il le voulait, qu'il le voulait de toute la volonté qu'il possédait. Elle ne souffrirait pas de disette, même si la vie était difficile pour eux pendant quelque temps ; il trimerait pour eux deux, elle n'avait rien à craindre. Il parla durant toute une heure et, pièce à pièce, il ébranlait sa résistance. Cela se répéta deux fois pendant cette heure qu'elle se défendit, mit les mains devant son visage et cria : Non, non ; et néanmoins elle lui céda, elle étudia son visage et se rendit compte que ce n'était pas uniquement une victoire d'un instant qu'il voulait remporter. Au

nom de Dieu, alors, puisqu'il le voulait ainsi ! Elle était vaincue, il ne lui servait plus de rien de se rebeller. Finalement elle lui donna un : Oui, sans condition.

La bougie commençait à brûler au ras du goulot de la bouteille vide ; ils étaient toujours assis chacun sur sa chaise, ils se tenaient les mains et causaient. Martha était absolument défaite d'émotion, les larmes lui venaient fréquemment aux yeux, mais elle souriait cependant.

Nagel dit :

— Pour en revenir à Minûte, je suis sûr qu'il était jaloux, là-haut, à la kermesse.

— Oui, répondit Martha, peut-être bien l'était-il. Mais il n'y a rien à y faire.

— Non, n'est-ce pas, il n'y a rien à y faire !... Écoute, je voudrais tant te faire une joie ce soir, que pourrait-ce être ? Je voudrais te donner un tel sujet de ravissement que tu sentes ton cœur éclater ! Dis-moi quelque chose, demande-moi une chose ou une autre ! Ah ! tu es trop bonne, ma petite amie, tu ne demandes jamais rien ! Oui, oui, Martha, rappelle-toi ce que je dis maintenant : je te protégerai, j'essaierai de deviner tes désirs et d'être plein de prévenances pour toi jusqu'à mon dernier moment ! Oh ! chère, souviens t'en, veux-tu ? Jamais tu ne pourras dire que j'ai oublié ma promesse.

Il était quatre heures du matin.

Ils se levèrent ; Martha fit un pas vers Nagel et il l'attira contre sa poitrine. Elle mit les bras autour de son cou et ils demeurèrent ainsi, debout, un petit moment ; le cœur de Martha, son cœur de nonne, craintif et pur, battait violem-

ment contre la main du jeune homme, il le sentit et, pour la tranquilliser, il lui caressa les cheveux. Ils étaient d'accord.

Ce fut Martha qui parla la première :

— Je veux rester éveillée toute la nuit, à penser. Peut-être te verrai-je demain ? Si tu veux ?

— Oui, demain. Oui, je le veux ! Quand demain ? Puis-je venir à huit heures ?

— Oui… Veux-tu que je mette la même robe ?

Cette question touchante, les lèvres tremblantes, les deux yeux francs qui le regardaient, cela le saisit, cela lui alla droit au cœur. Il répondit :

— Chère, douce enfant, comme tu voudras ! Comme tu es bonne !… Non, il ne faut pas que tu veilles cette nuit, il ne faut pas ! Pense à moi, dis bonne nuit et dors ! Tu n'as pas peur ici toute seule ?

— Non… Tu vas être mouillé en rentrant chez toi !

Elle pensait à tout, même qu'il pourrait être mouillé.

— Sois heureuse et dors bien, dit-il.

Mais, comme il était déjà arrivé dans l'entrée, une idée lui revint, il se tourna vers Martha et dit :

— Encore une chose que j'oubliais ; je ne suis pas riche. As-tu peut-être cru que j'étais riche ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en secouant la tête.

— Non, je ne suis pas riche. Mais nous nous achèterons une maison et tout ce dont nous aurons besoin, je suis assez riche pour cela. Et, par la suite, à mesure que le temps passe-

ra, je me chargerai de tout, je porterai toutes les charges, c'est pour cela que j'ai des mains. Tu n'es pas déçue de ce que je ne sois pas riche, au moins ?

Elle dit : non, et s'empara des mains de Nagel qu'elle serra encore une fois. Finalement il la pria de bien fermer la porte derrière lui et sortit dans la rue.

Il pleuvait à verse et il faisait très sombre.

Nagel ne rentra pas à l'hôtel mais prit le chemin de la forêt du presbytère. Il continua à marcher pendant un quart d'heure ; les ténèbres étaient si épaisses qu'il ne pouvait rien distinguer. Enfin il ralentit le pas, s'écarta de la route et avança à tâtons jusqu'à un grand arbre. C'était un tremble. Là il s'arrêta.

Le vent mugit au-dessus de la forêt, la pluie continue à tomber à torrents, à part cela tout est mort et silencieux autour de lui. Il murmure à part soi quelques mots, un nom, il dit : Dagny, Dagny, se tait, puis répète le nom. Il se tient tout droit contre l'arbre et dit ce nom. Au bout d'un moment il parle plus haut, il parle et dit : Dagny, à voix intelligible. Elle l'a offensé ce soir, elle a déversé sur sa tête tout son mépris, il sent encore dans sa poitrine chaque mot qu'elle lui a jeté, et pourtant il est là qui parle d'elle. Il s'agenouille au pied de l'arbre, il prend son canif et grave le nom de Dagny sur le tronc, dans les ténèbres. Il y travaille plusieurs minutes, il tâte l'écorce, entaille et tâte de nouveau, jusqu'à ce qu'il ait terminé…

Il avait ôté sa casquette et resta tête nue tout le temps que dura ce travail.

Quand il eut regagné la route, il s'arrêta, hésita un instant et revint sur ses pas. Il retourna à tâtons à l'arbre, tâta le

tronc avec ses doigts et retrouva les lettres. Il s'agenouille une seconde fois, se penche et baise ce nom, ces lettres, comme s'il ne devait jamais les revoir, enfin il se lève et s'éloigne rapidement.

Il était cinq heures quand il arriva à l'hôtel.

XVII

La même pluie, le même temps lourd et sombre, le jour suivant. Il semblait que toute cette eau qui ruisselait continuellement dans les gouttières et battait les vitres ne dût jamais cesser. Les heures passèrent l'une après l'autre, toute la matinée passa et le ciel ne s'éclaircit pas. Dans le petit jardin de l'hôtel qui s'étendait derrière la maison, toutes les plantes étaient courbées et brisées, toutes les feuilles étaient aplaties sur le sol, recouvertes de terre et d'humidité.

Nagel se tint chez lui toute la journée, il lut, marchant de long en large par la pièce, à son ordinaire, en regardant à tout bout de champ la pendule. C'était une journée interminable ! Avec la plus grande impatience il attendait que le soir vînt.

Quand il fut huit heures il descendit aussitôt chez Martha. Il n'avait aucun mauvais pressentiment mais elle l'accueillit avec un visage ravagé par les larmes et la souffrance. Il lui parla et elle lui répondit brièvement et évasivement sans même le regarder. À plusieurs reprises elle le pria de lui pardonner et de ne pas être mécontent.

Quand il lui prit la main elle se mit à trembler et voulut se retirer ; mais elle finit tout de même par s'asseoir sur une chaise à côté de lui. Elle resta là jusqu'à ce qu'il s'en allât, au bout d'une heure. Qu'était-il arrivé ? Il la pressa de questions, quémanda une explication, mais elle ne put guère lui donner d'éclaircissements. Non, elle n'était pas malade. Elle avait seulement réfléchi à cette chose…

Voulait-elle dire par là qu'elle regrettait sa promesse, que peut-être il lui était impossible de l'aimer ?

Oui, c'était cela… mais qu'il pardonne et ne soit pas mécontent ! Elle y avait réfléchi cette nuit, toute, toute la nuit, et elle avait trouvé cela de plus en plus impossible. Elle avait aussi demandé conseil à son cœur et elle craignait de ne pouvoir l'aimer comme elle le devrait.

Ah ! en ce cas !… Pause… Mais ne croyait-elle pas qu'elle pourrait peut-être en venir à l'aimer plus tard ? Il s'était fait une joie d'avoir la permission de commencer une nouvelle vie dans le monde. Ah ! il serait si bon avec elle !

Ceci la toucha, elle appuya la main sur sa poitrine, mais elle continua à tenir les yeux baissés, sans rien dire.

Ne croyait-elle donc pas qu'il arriverait à se faire aimer d'elle plus tard, quand ils vivraient constamment ensemble ?

Elle murmura : Non. Quelques larmes tombèrent de ses longs cils.

Pause. Le corps de Nagel tremblait, les veines bleues de ses tempes se gonflaient fortement.

Bon, bon, ma chère, alors il n'y avait rien à y faire. Il ne fallait plus qu'elle pleurât à cause de cela. Tout cela ne servait à rien. Elle devait lui pardonner de l'avoir pressée de ses prières. Pourtant il n'avait eu que les meilleures intentions…

Elle lui saisit vivement la main et la retint. Nagel s'étonna un peu de cette véhémence subite et demanda :

Y avait-il en lui quelque chose qui la choquât particulièrement ? Il s'en corrigerait, il s'amenderait si cela était en son pouvoir. Peut-être ne l'aimait-elle pas…

Elle l'interrompit tout à coup :

— Non, ce n'est rien, ce n'est rien. Mais tout cela est tellement inimaginable et je ne sais même pas qui vous êtes, par exemple. Oh ! je sais que vous ne me voulez que du bien ; ne vous méprenez pas à mes paroles.

— Qui je suis, par exemple, » dit-il, et il la regarda. Tout à coup un soupçon lui traverse l'esprit, il comprend que quelque chose a sapé la confiance de Martha en lui, quelque chose d'hostile qui s'est insinué entre elle et lui ; il demande : « Est-il venu quelqu'un chez vous aujourd'hui ?

Elle ne répond pas.

— Excusez-moi, cela n'a d'ailleurs aucune importance, je n'ai plus le droit de vous interroger.

— Ah ! j'étais si heureuse cette nuit, dit-elle. Grand Dieu ! comme j'attendais le matin et comme je vous ai attendu aussi ! Mais aujourd'hui tout n'est plus que doute.

— Voulez-vous me dire simplement une chose : Ainsi vous ne croyez pas que j'aie été sincère avec vous, vous me soupçonnez malgré tout, malgré tout ?

— Non, pas toujours. Dites, ne vous fâchez pas contre moi ! Vous êtes tellement étranger ici, je ne sais rien de vous que ce que vous me dites vous-même ; peut-être que vous êtes sincère en ce moment, et que vous regretterez tout cela plus tard. Je ne sais pas quelles pensées peuvent vous venir ?

Pause.

Alors Nagel lui prend le menton, lui relève un peu la tête et dit :

— Et qu'a dit encore Mademoiselle Kielland ?

Martha se troubla, jeta à Nagel un regard effarouché qui trahissait son désarroi et s'écria :

— Je n'ai pas dit cela ; oh ! ai-je dit cela ? Je n'ai pas dit cela !

— Non, non, vous ne l'avez pas dit. » Nagel s'absorba dans ses pensées ; ses yeux étaient fixés sur un seul point et ne voyaient pas. « Non, vous n'avez pas dit que c'était elle, vous n'avez pas prononcé son nom, tranquillisez-vous… Et pourtant, Mademoiselle Kielland est effectivement venue ici, elle est entrée par cette porte et est repartie par le même chemin après avoir fait son œuvre. Cela lui tenait tant au cœur qu'elle s'est forcée à sortir aujourd'hui, par ce temps ! Comme c'est étrange !… Chère, bonne Martha, bonne âme, je m'agenouille devant vous, parce que vous êtes bonne ! Croyez-moi tout de même, croyez-moi ce soir seulement, et je vous montrerai plus tard combien peu j'ai l'intention de vous tromper. Ne reprenez pas votre promesse, pas maintenant. Réfléchissez-y encore une fois, voulez-vous ? Réfléchissez-y jusqu'à demain et permettez-moi de vous rencontrer alors…

— Ah ! je ne sais pas, interrompit Martha.

— Vous ne savez pas ? Ainsi vous préférez vous débarrasser de moi ce soir, une fois pour toute ? Bon, bon.

— J'aimerais mieux venir chez vous une fois que vous… oui, quand vous serez marié et que vous serez installé… la maison… je veux dire quand… J'aimerais mieux être servante chez vous. Oui, c'est ce que je préférerais.

Pause. Ah ! sa méfiance avait déjà poussé de profondes racines, Nagel ne pouvait plus la vaincre, il n'était plus en son pouvoir de redonner à Martha la même sécurité qu'hier. Et il sentait, à son grand chagrin, qu'elle lui échappait de plus en plus, à mesure qu'il parlait. Mais pourquoi pleurait-elle ainsi, alors ? Qu'est-ce qui la tourmentait ? Et pourquoi aussi ne lui lâchait-elle pas la main ? Il en revint encore une fois à Minûte ; c'était une épreuve ; il voulait amener Martha à lui accorder un rendez-vous demain, quand elle aurait de nouveau tout bien pesé. Il dit :

— Pardonnez-moi de nommer Minûte devant vous pour la dernière fois. Soyez tranquille, j'ai mes raisons de parler comme je le fais. Je ne veux rien dire de mal sur cet individu, au contraire, vous vous rappelez vous-même que j'ai été jusqu'à confier à vos propres oreilles ce que je savais de meilleur sur son caractère. Je m'imaginais la possibilité qu'il fût un obstacle entre vous et moi, c'est pourquoi je vous ai parlé de lui, j'ai prétendu, entre autres choses, qu'il pouvait subvenir aux besoins d'une famille tout aussi bien que quiconque et je crois encore qu'il en est capable, si on l'aide à se mettre en route, dans les commencements. Mais vous n'avez pas voulu du tout entendre parler de cela, vous n'aviez rien à faire avec Minûte, vous m'avez même prié de ne plus parler de lui. Bon ! Mais je ne suis pas encore tout à fait exempt de soupçon, vous ne m'avez pas convaincu et je vous demande à nouveau s'il n'y a pas quelque chose sous roche entre vous et Minûte ? Auquel cas je me retire aussitôt. Ah ! vous secouez la tête ; mais, alors, je ne comprends pas pourquoi vous vous refusez à examiner la question jusqu'à demain et à me faire connaître alors votre décision. Ce n'est que simple équité. Et vous qui êtes si bonne !

Alors, elle céda, elle se leva même, son émotion l'emporta et, avec un sourire et des larmes, elle caressa les cheveux de Nagel, comme une fois déjà. Elle consentit même à le rencontrer demain, elle le ferait bien volontiers ; il devrait seulement venir un peu plus tôt, à quatre heures, cinq heures, pendant qu'il faisait grand jour, de manière que personne n'y trouvât à redire. Mais maintenant il fallait qu'il partît, il valait mieux qu'il partît tout de suite. Oh ! oui, et puis il reviendrait demain, elle serait chez elle et elle le guetterait…

L'étrange enfant que cette vieille fille ! Pour un mot, pour un demi-propos, son cœur s'enflammait et l'entraînait à la tendresse, au sourire. Elle tint Nagel par la main jusqu'à ce qu'il partît. Sur le perron, elle lui dit bonne nuit très haut comme s'il eût pu se trouver à proximité quelqu'un qu'elle voulût braver.

La pluie avait cessé, elle avait enfin presque cessé ; ça et là on apercevait déjà un coin de ciel bleu à travers les nuages bourbeux et seulement de temps à autre une goutte de pluie tombait encore sur la terre mouillée.

Nagel respirait de nouveau plus librement. Oui, il regagnerait la confiance de Martha ; pourquoi n'y réussirait-il pas ? Il ne rentra pas chez lui, il flâna devant les quais, le long de la mer, dépassa les dernières maisons de la ville et s'engagea sur la route du presbytère. Il n'y avait personne en vue.

Comme il avait encore avancé de quelques pas, une forme humaine se lève brusquement du talus de la route et se met à marcher devant lui. C'était Dagny : la natte blonde pendait sur son dos par dessus son imperméable.

Nagel tressaillit de la tête aux pieds et resta un moment presque immobile ; il était au comble de l'étonnement. N'était-elle donc pas à la kermesse, ce soir aussi ? Ou bien faisait-elle simplement un petit tour avant le commencement des tableaux vivants ? Elle avançait avec une lenteur infinie et s'arrêta même une ou deux fois pour regarder en l'air les oiseaux qui recommençaient à voleter parmi les arbres. L'avait-elle vu ? Voulait-elle le mettre à l'épreuve ? S'était-elle levée à son approche pour voir encore une fois s'il oserait lui adresser la parole ?

Elle pouvait se tranquilliser, il ne l'importunerait plus jamais ! Et tout à coup sa fureur s'éveille, une sourde fureur, une fureur aveugle contre cette créature qui voulait peut-être encore le tenter, le faire sortir de ses gonds, simplement pour avoir la satisfaction de l'humilier ensuite. Elle était capable de raconter encore une fois aux gens là-haut à la kermesse qu'il avait cherché à la voir. Ne venait-elle pas d'aller chez Martha pour faire échouer son bonheur, là aussi ? Ne pouvait-elle enfin cesser de lui tendre des embûches ? Elle avait voulu le récompenser selon ses mérites, soit, mais elle avait eu la main plus lourde que de besoin.

Tous deux marchaient avec la même lenteur, l'un derrière l'autre, il y avait constamment une cinquantaine de pas entre eux. Cela dura plusieurs minutes. Soudain le mouchoir de Dagny tombe. Nagel le voit glisser le long de son corps, tourbillonner sur son imperméable et rester étalé sur la route. Savait-elle qu'elle l'avait perdu ?

Et il se dit à lui-même qu'elle avait voulu le mettre à l'épreuve, la colère qu'elle nourrissait contre lui ne s'était pas encore apaisée, elle voulait le déterminer à ramasser ce mouchoir et à le lui apporter, afin de pouvoir le regarder en

plein visage et se délecter de la défaite qu'il avait subie chez Martha. Sa fureur monte, il serre les lèvres et arbore sur son front une ride de passion. Héhé, oui, n'est-ce pas, il devrait se présenter devant elle, lui montrer son visage et la laisser se moquer de lui ! Tiens, tiens, elle a laissé tomber son mouchoir ; il gît là sur la route, au beau milieu de la route ; il est blanc et d'une finesse extrême, c'est même un mouchoir de dentelle ; on pourrait se baisser et le ramasser…

Nagel continuait à marcher avec la même lenteur et, quand il arriva au mouchoir, il posa le pied dessus et poursuivit sa route.

Pendant quelques minutes encore ils marchèrent de la même manière ; Nagel observa que Dagny regardait soudain sa montre et, tout à coup, rebroussait chemin. Elle venait droit à sa rencontre. S'était-elle aperçue qu'elle avait perdu son mouchoir ? Alors, il fit demi-tour, lui aussi, et se mit à marcher lentement devant la jeune fille. Quand il arriva de nouveau au mouchoir il posa de nouveau le pied dessus, pour la seconde fois, et droit, sous les yeux de Dagny. Et il continua à marcher. Il sentait qu'elle était juste derrière lui et cependant il n'accéléra pas son allure. Ils continuèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en ville.

Dagny prit effectivement le chemin de la kermesse ; Nagel monta à sa chambre.

Il ouvrit une fenêtre et s'accouda sur l'appui, brisé, anéanti d'émotion. Maintenant sa fureur était passée, replié sur lui-même, il se mit à sangloter avec la tête dans ses bras, d'un sanglot muet, les yeux secs et le corps traversé de secousses. Ainsi s'étaient déroulés les événements ! Ah ! comme il le regrettait, comme il souhaitait que cela n'eût pas eu lieu ! Elle avait jeté son mouchoir par terre, peut-être avec

intention, peut-être pour l'humilier ; et puis, après ? Il aurait peut-être pu le ramasser, le voler et le garder, caché dans son sein, à travers toute la vie. Il était absolument blanc comme neige et il l'avait piétiné dans la boue de la route ! Peut-être ne le lui aurait elle pas le moins du monde repris une fois qu'il l'aurait, eu entre les mains ; peut-être lui aurait-elle permis de le conserver ; Dieu seul le sait ! Mais si elle avait tout de même tendu la main pour le reprendre, il se serait jeté à genoux et il aurait demandé le mouchoir, les mains tendues, il aurait supplié Dagny de le lui laisser comme souvenir, comme une grâce. Et qu'est-ce que cela aurait pu faire si, de nouveau, Dagny l'avait honni ?

Tout à coup il se redresse, descend l'escalier en trois bonds, se précipite dans la rue, traverse toute la ville en quelques minutes, et revient sur la route du presbytère. Peut-être pourrait-il encore trouver le mouchoir ! Et effectivement, Dagny l'avait laissé là et pourtant il était sûr qu'elle l'avait vu marcher dessus pour la seconde fois. Quelle chance il avait, tout de même, tout de même ! Dieu en soit loué ! Il le fourre dans sa poche, le cœur battant, se hâte de rentrer et le lave avec de l'eau, le rince dans plusieurs eaux, dans d'innombrables eaux, et l'étale avec précaution. Il était un peu endommagé, même déchiré par son talon dans un coin ; mais qu'importait ! Ah ! comme il était heureux de l'avoir trouvé !

Ce ne fut qu'en se rasseyant à la fenêtre qu'il découvrit qu'il avait fait cette dernière promenade à travers la ville sans avoir sa casquette sur la tête. Oui, il était fou, il était fou ! Supposez qu'elle l'ait vu ! Elle avait voulu le mettre à l'épreuve et, tout compte fait, il était, en réalité, misérablement retombé dans son péché. Oh ! il fallait que cela prît fin au plus vite ! Il fallait qu'il pût la voir avec un cœur tran-

quille, la tête haute et les yeux froids, sans se trahir. Ah ! comme il allait essayer ! Il partirait et emmènerait Martha. Elle était bien trop bonne pour lui ; ah ! mais il la mériterait ; il ne se reposerait pas, il ne s'accorderait pas une heure de répit, avant de l'avoir méritée.

Le temps devenait de plus en plus doux, par la fenêtre des souffles légers apportaient à Nagel des odeurs d'herbe mouillée et de terre humide qui le ragaillardissaient de plus en plus. Demain il retournerait chez Martha et la prierait humblement de céder…

Mais dès le matin du jour suivant son espoir fut complètement détruit.

XVIII

D'abord arriva le docteur Stenersen, dès avant que Nagel fut levé. Le docteur pria de l'excuser, mais cette kermesse du diable l'absorbait jour et nuit. Il avait une commission, une mission : il s'agissait de déterminer Nagel à paraître de nouveau ce soir à la kermesse. Les bruits les plus merveilleux couraient sur son jeu, la ville n'en dormait pas de curiosité ; absolument vrai ! Vous lisez les journaux, à ce que je vois ? Ah ! cette politique ! Avez-vous remarqué le dernier mouvement administratif ! D'une manière générale les élections ne marchaient pas comme il aurait fallu, ce ne serait pas un soufflet pour les Suédois… Je trouve que vous restez passablement longtemps au lit ; il est dix heures. Et il fait un temps dehors, l'air vibre de chaleur ! Vous devriez faire une promenade matinale.

Oui, Nagel allait aussi se lever.

Alors, que devait-on répondre aux organisateurs de la kermesse ?

Non, Nagel ne voulait pas jouer.

Non ? Mais c'était pourtant une question d'intérêt national ; avait-il le droit de se soustraire à ce petit service ?

Il ne savait pas jouer du violon.

Mais, grand Dieu ! il y avait justement un tel enthousiasme pour l'entendre, c'étaient surtout les dames qui, hier soir, avaient littéralement assailli le docteur pour qu'il machinât l'affaire. Mademoiselle Andresen ne lui avait laissé ni

paix ni trêve et Mademoiselle Kielland l’avait même pris à part et l’avait prié de ne pas lâcher Nagel, pour rien au monde, avant qu’il eût promis de venir.

Mais Mademoiselle Kielland n’avait pas la moindre idée de la manière dont il jouait ? Elle ne l’avait jamais entendu.

Non, mais elle était tout de même la plus acharnée ; elle s’était même offerte à l’accompagner… « Elle a fini par dire : dites que nous l’en prions, toutes, tant que nous sommes… Vous pourriez bien aussi donner ces dix ou douze coups d’archet pour nous faire plaisir ? »

Il ne savait pas, il ne savait pas jouer !

Allons donc, ce n’étaient que des échappatoires ; il savait bien jeudi soir ?

Nagel s’en défendit : admettez qu’il sache seulement ce pauvre fragment, cet unique pot-pourri incohérent, qu’il se soit exercé à jouer tout au plus ces quelques danses pour étonner les gens un soir ! En outre, il jouait faux que c’en était péché ; il ne supportait pas de s’écouter lui-même ; vraiment il ne le supportait pas.

— Oui, mais…

— Docteur, je n’en ferai rien !

— Mais, sinon ce soir, alors demain soir ? C’est demain dimanche, la kermesse doit clôturer et nous espérons une foule de monde.

— Non, non, il faut m’excuser, je ne jouerai pas demain soir non plus. Au surplus c’est idiot de toucher à un violon quand on ne sait pas mieux s’en servir que je ne le fais. C’est

tout de même singulier que vous ne l'ayez pas mieux entendu !

Cet appel au docteur fit son effet.

— Si, dit-il, je trouvais bien que, par endroits, ça allait un peu de travers, mais, que diable ! nous ne sommes pas tous des connaisseurs.

Rien n'y fit, le docteur essuya refus sur refus et dut se retirer.

Nagel commença à s'habiller. Ah ! bah ! Dagny elle-même avait montré un tel zèle pour l'amener à jouer, elle aurait même été jusqu'à l'accompagner ! Un nouveau piège, sans doute ? Elle avait manqué le coche hier et elle voulait se rattraper par ce moyen ?… Mais, grand Dieu, peut être lui faisait-il tort à son tour, peut-être ne voulait-elle plus le haïr maintenant, elle voulait le laisser en paix ! Et, dans son cœur, il lui demanda pardon de sa méfiance. Il regarda la place du marché ; il faisait un soleil magnifique avec un ciel démesurément haut. Il se mit à fredonner.

Comme il était presque prêt à descendre, Sara glissa une lettre pour lui par l'entrebâillement de la porte ; elle n'était pas venue dans le courrier, un commissionnaire l'avait apportée. La lettre était de Martha et ne contenait que quelques lignes : il ne devait tout de même pas venir ce soir, elle était partie en voyage. Pour l'amour de Dieu il devait tout lui pardonner et ne plus venir chez elle ; le revoir la ferait souffrir. Adieu. Tout en bas de la lettre, en dessous de son nom, elle avait ajouté qu'elle ne l'oublierait jamais. « Je ne pourrai jamais vous oublier » écrivait-elle. Tout compte fait, une note de mélancolie courait à travers ces trois ou quatre lignes, l'écriture elle-même avait un aspect triste et pauvre.

Nagel se laissa tomber sur une chaise. Tout était perdu, perdu ! Même là il avait été repoussé ! Comme c'était étrange tout de même, comme tout se conjurait contre lui ! Pourtant, avait-il jamais eu de meilleure et de plus honnête intention que dans cette affaire ! Et cependant, cependant, cela n'avait servi de rien ! Il demeura immobile plusieurs minutes.

Tout à coup il bondit de sa chaise ; il regarde la pendule, il est onze heures ; peut-être qu'en courant tout de suite il pourrait encore rencontrer Martha avant son départ ! Il se rend immédiatement à la petite maison ; elle est fermée à clef et vide. Il jette un regard par les fenêtres dans les deux pièces : il n'y a personne.

Il est atterré et muet, il revient à l'hôtel sans savoir où il va, sans détacher les yeux du pavé. Comment a-t-elle pu faire cela ! comment a-t-elle pu faire cela ! Il lui aurait pourtant dit adieu et lui aurait souhaité tout, tout le bonheur possible, où qu'elle pût aller. Il aurait voulu s'agenouiller devant elle, malgré tout, à cause de sa bonté, parce qu'elle avait le cœur le plus pur, et elle n'avait pas pu supporter l'idée qu'il le fît. Allons, il n'y avait rien à y faire !

Quand il rencontra Sara dans le vestibule, Nagel apprit que la lettre était venue par un commissionnaire du presbytère. Ainsi c'était l'œuvre de Dagny, cela aussi, elle avait monté toute la pièce, elle avait calculé juste et agi promptement. Non, elle ne lui pardonnerait jamais plus !

Toute la journée il rôda dans la rue, dans sa chambre, dans la forêt, partout, il n'eut pas un moment de calme. Et il allait constamment la tête baissée, avec des yeux qui ne voyaient pas.

Le jour suivant se passa de la même manière. C'était dimanche, une foule de gens de la campagne étaient venus pour visiter la kermesse et voir les tableaux vivants le dernier jour ; Nagel fut encore sollicité de jouer un seul et unique numéro, cette fois par un autre membre du Conseil de direction, le consul Andresen, le père de Fredrikke ; mais il repoussa de nouveau cette demande. Durant quatre jours entiers il erra comme un insensé, dans un étrange état d'absence d'esprit, comme absorbé par une seule pensée, un seul sentiment. Il descendit chaque jour, et plusieurs fois par jour, à la maison de Martha, pour voir si elle ne serait pas revenue. Où était-elle partie ? Mais même s'il la retrouvait cela ne lui servirait quand même à rien ; rien ne servait plus à rien !

Un soir il fut à deux doigts de se heurter à Dagny. Elle sortait d'une boutique et lui frôla presque le coude. Elle fit un mouvement des lèvres comme pour lui adresser la parole, mais rougit soudain et resta muette. Il ne la reconnut pas bien tout de suite et, d'ahurissement, il demeura un instant à la regarder avant de se détourner brusquement et de s'éloigner. Elle marchait derrière lui, il entendait à son pas qu'elle marchait de plus en plus vite ; il avait le sentiment qu'elle voulait le rattraper et il accéléra son allure pour lui échapper, pour se cacher d'elle ; il avait peur d'elle, elle le jetterait encore et toujours dans un malheur ou dans un autre ! Il s'esquiva enfin jusqu'à l'hôtel, il entra d'un bond et se précipita dans sa chambre, au comble de l'agitation. Dieu soit loué, il était sauvé !

Ceci ce passait le 14 juillet, un mardi…

Le lendemain matin il sembla que Nagel avait pris la résolution d'accomplir quelque action. Son visage, au cours de

ces quelques jours, avait totalement changé, il était cendreux et rigide, et ses yeux étaient sans vie. De plus en plus souvent aussi il descendait la rue un bon bout de chemin avant de s'apercevoir qu'il avait laissé sa casquette à l'hôtel. En pareille occasion il se disait qu'il fallait en finir, en terminer avec tout cela ; et, ce disant, il nouait rudement ses mains.

Lorsqu'il sortit du lit le mercredi matin il vérifia d'abord la petite fiole de poison dans la poche de son gilet, la secoua, la flaira et la remit en place. Ensuite, pendant qu'il s'habillait, il se mit, par vieille habitude, à ruminer un de ces longs et incohérents enchaînements d'idées qui l'occupaient continuellement et ne laissaient jamais en repos sa tête lasse. Avec une hâte folle, monstrueuse, son cerveau remplissait sa tâche ; il était surexcité et si désespéré qu'il avait souvent peine à retenir ses larmes, et au milieu de cela mille choses s'imposaient à sa pensée.

Oui, Dieu merci, il avait son petit flacon en sûreté ! Il sentait l'amande amère et le liquide était clair comme de l'eau. Ah ! si, il en aurait tout de même l'emploi bientôt, très bientôt, puisqu'il n'y avait pas d'autres remède. Ce serait quand même la fin. Et pourquoi pas ? Il avait si ridiculement rêvé d'une œuvre sur cette terre, de quelque chose qui pourrait « compter », quelques exploits qui pourraient faire se signer des cannibales… et cela avait mal tourné ; il n'avait pas été à la hauteur de la tâche. Pourquoi n'aurait-il pas l'emploi de ce suc ! Restait à l'avaler sans faire trop de grimaces. Oui, oui, il le ferait, dans la plénitude des Temps, quand l'heure sonnerait.

Et Dagny aurait la victoire…

Quel pouvoir elle avait, cette créature, tout ordinaire qu'elle fût, avec une longue natte et un cœur raisonnable ! Il

comprenait ce pauvre homme qui n'avait pas voulu vivre sans elle, l'homme à l'acier et au dernier : Non. Il ne s'étonnait plus de son acte, le pauvre avait liquidé et qu'aurait-il pu faire d'autre ?… Comme ses yeux de velours bleu brilleront quand, moi aussi, je prendrai le même chemin ! Mais, je t'aime, je t'aime, aussi pour cela, non seulement à cause de tes vertus, mais aussi pour ta méchanceté ! Tu ne me tortures que trop avec ton indulgence ; pourquoi tolères-tu que j'aie plus d'un œil ! Tu devrais prendre l'autre, même les deux ; tu ne devrais pas te résigner à me voir marcher en paix par la rue et avoir un toit sur la tête. Tu m'as arraché Martha, je t'aime malgré cela et tu sais que je t'aime malgré cela et tu en ricanes, et, aussi pour cela, je t'aime, parce que tu en ricanes. Peux-tu demander davantage ? N'est-ce pas assez ? Tes longues mains blanches, ta voix, tes cheveux blonds, ton haleine et ton âme, je les aime comme rien d'autre au monde et je ne puis m'en empêcher, je ne suis plus maître de moi, que Dieu m'assiste ! Oui, tu peux bien me honnir à cœur joie davantage encore et rire de moi, qu'est-ce que cela fait, Dagny, du moment que je t'aime ? Je ne vois pas que cela y fasse ni froid ni chaud ; pour moi, tu peux bien faire ce qui te passe par la tête et tu n'en seras à mes yeux ni moins belle ni moins digne d'être aimée pour cela, je l'avoue de plein gré. Je t'ai déçue d'une manière ou d'une autre, tu me trouves mauvais et méchant, tu me crois capable de toutes les folies. Si je pouvais remédier à ma petite taille par une tromperie ou une autre je n'hésiterais pas à le faire. Oui, et puis, après ? Du moment que tu le dis, c'est vrai aussi pour moi, c'est bon aussi pour moi et je t'assure que mon amour se met à chanter en moi, même quand tu dis cela. Même si tu me regardes avec mépris, même si tu me tournes le dos sans répondre à ma question, même si tu cherches à me rattraper dans la rue pour m'humilier, alors

aussi mon cœur vibre d'amour vers toi. Il faut que tu me comprennes, je ne trompe personne de nous à présent ; mais peu m'importe que tu ries de nouveau, cela ne change pas mon sentiment ; c'est ainsi. Et si je trouvais un jour un diamant, il s'appellerait « Dagny » parce que ton nom seul suffit à me rendre tout chaud de joie. Je pourrais même aller jusqu'à souhaiter entendre ton nom continuellement, l'entendre prononcer par tous les hommes et les bêtes et par toutes les montagnes et par toutes les étoiles, être sourd à tout autre son et n'entendre que ton nom comme une musique sans fin dans mon oreille, nuit et jour, à travers toute ma vie. Je pourrais souhaiter instituer un nouveau jurement en ton honneur, un jurement à l'usage de toutes les races de la terre, uniquement en ton honneur. Et si c'était là pécher et si Dieu m'admonestait, je lui répondrais : inscrivez ce péché à mon compte, mettez-le à mon débit, je le paierai avec mon âme, dans la plénitude des Temps, quand l'heure sonnera…

Comme tout est étrange ! Je me sens arrêté de tous les côtés et pourtant je suis le même, en force et en vie. Les mêmes possibilités qu'auparavant me sont ouvertes, je pourrais faire les mêmes actions ; pourquoi donc suis-je arrêté et pourquoi toutes les possibilités me sont-elles tout à coup devenues impossibles ? Est-ce ma faute personnelle ? Je ne vois pas en quoi. Je suis en possession de tous mes sens, je n'ai pas d'habitudes nuisibles, je ne suis l'esclave d'aucun vice, je ne me précipite pas non plus aveuglément dans le danger. Je pense comme auparavant, je sens comme auparavant, je suis maître de mes mouvements comme auparavant et même j'apprécie les hommes à leur valeur comme auparavant. Je vais chez Martha, je sais qu'elle est le salut, elle est la bonne âme, elle est mon bon ange. Elle a peur, elle a très peur ; mais elle finit par vouloir comme je veux et nous sommes d'accord. Bon ! Je rêve d'une vie dans une paix heu-

reuse ; nous nous retirons dans la solitude, nous demeurons dans une hutte au bord d'une source, nous errons dans les forêts, en vêtements courts et souliers à boucles… exactement comme l'exige son cœur sentimental et bon. Pourquoi pas ? Mahomet va à la montagne ! Et Martha est avec moi, Martha remplit mon jour de pureté et ma nuit de repos et le Seigneur au plus haut des cieux est sur nous. Mais voilà que le monde s'en mêle, le monde se cabre, le monde trouve que c'est de la folie. Le monde dit que tel et tel homme et telle et telle femme raisonnables n'auraient pas fait de même et que, par conséquent, il est fou de le faire. Et je m'avance, homme seul et unique, et je frappe du pied et je dis que c'est raisonnable ! Que sait le monde. Rien ? On s'habitue simplement à une chose, on l'accepte, on la « reconnaît », parce que votre maître l'a déjà reconnue avant vous, tout n'est que pure et simple acceptation, supposition, oui, même le temps, l'espace, le mouvement et la matière ne sont que des suppositions. Le monde n'est rien, il ne fait qu'accepter…

Nagel se tint un instant la main devant les yeux en balançant la tête d'avant en arrière comme si elle lui eût tourné. Il était debout au milieu de la pièce.

À quoi est-ce je que pensais ?… Bon, elle a peur de moi, mais nous nous mettons d'accord. Et je sens dans mon cœur que je lui ferais tout le bien possible tous les jours. Je veux rompre avec le monde, je renvoie la bague ; j'ai pris mes ébats comme un fou parmi d'autres fous, j'ai commis de mauvais tours, j'ai même joué du violon et les gens ont crié : Bien rugi, lion ! J'ai la nausée devant ce triomphe indiciblement grossier d'entendre les cannibales applaudir, je ne veux plus être en compétition avec un télégraphiste de Kabelvaag ; je vais dans la vallée de la paix et deviens l'être le plus pacifique de la forêt, je vénère mon Dieu, satisfait, je fre-

donne des chants, je deviens superstitieux, je ne me rase plus qu'à marée montante et observe les cris de certains oiseaux avant de semer mon blé. Et quand je suis las de travailler, mon épouse se tient dans la porte et m'appelle d'un signe et je la bénis et la remercie de tous ses aimables sourires… Martha, nous étions bien d'accord, n'était-ce pas ainsi ? Et tu le promettais avec une telle certitude, tu le voulais toi-même après que je t'eus tout expliqué ? Et puis tout a fini néanmoins par tourner à rien. Tu as été enlevée, surprise et enlevée, non pour ta perte, mais pour la mienne…

Dagny, je ne t'aime pas, c'est toi qui m'as arrêté de tous les côtés, je n'aime pas ton nom, il m'exaspère, je le parodie, je t'appelle Dangni[28] et tire la langue hors de la bouche ; entends-moi, pour l'amour du Christ ! J'irai te trouver quand l'heure aura sonné et que je serai mort, je me montrerai à toi sur la muraille avec le visage du valet de trèfle et je te poursuivrai de mon squelette, je danserai autour de toi sur une jambe et je paralyserai tes bras de mon emprise. Je le ferai, je le ferai. Que Dieu me préserve de toi maintenant et toujours, c'est-à-dire que le diable t'emporte, comme je l'en prie du fond de mon cœur…

Et puis, après ! pour la millième et dernière fois, et puis, après ? Je t'aime tout de même et, Dagny, tu sais bien que je t'aime tout de même et que je regrette toutes mes paroles amères. Et puis, après ? À quoi cela m'avance-t-il ? Et, en outre, qui sait si ce n'est pas mieux ainsi ? Si tu dis que c'est mieux ainsi, ce l'est aussi, je sens comme toi, je suis un va-

---

[28] Dagny doit se prononcer Dag-nu ; Dangni se prononce Dângni.

gabond arrêté. Mais si, toi aussi, tu avais voulu, si tu avais rompu avec tous les autres pour te lier à moi – ce que je ne méritais pas, mais admettons-le quand même – où cela nous aurait-il conduits ? Tu aurais, tout au plus, voulu m'aider à accomplir mes exploits, à faire ma tâche dans le monde… je te le dis, cela me remplit de confusion, mon cœur s'arrête de honte en y pensant. Je ferais ce que tu voudrais parce que je t'aime, mais j'en souffrirais dans mon âme… Bah ! à quoi diable cela peut-il être utile d'admettre une chose après l'autre, d'avancer des prémisses impossibles ? Tu ne romprais pas avec tous les autres et tu ne te lierais pas à moi, tu déclines cet honneur, tu te ris de moi, tu me honnis : alors qu'ai-je affaire à toi ? Un point.

Pause. Avec véhémence :

Au reste je dois te dire que j'avale ce bon verre d'eau et t'envoie à tous les diables. C'est indiciblement idiot de ta part de croire que je t'aime, que réellement je daigne me donner cette peine, maintenant que la plénitude des Temps est si proche. J'abhorre toute ton existence de contribuable, si pimpante, si bien calamistrée et insignifiante qu'elle soit. Je l'abhorre, Dieu m'en est témoin, et je sens en moi l'exaspération comme un souffle du Saint-Esprit lorsque je pense à toi. Qu'aurais-tu fait de moi ? Héhé, je jurerais que tu aurais fait de moi un grand homme. Héhé ! Va, et te présente aux prêtres ! J'ai honte de tes grands hommes au fond de mon cœur…

Un grand homme ! Combien y a-t-il de grands hommes dans le monde ? En premier lieu il y a les grands hommes de Norvège, ce sont les plus grands. Puis il y a les grands hommes de France, le pays d'Hugo et des poètes. Puis viennent les grands hommes de là-bas, au royaume de Barnum.

Et tous ces grands hommes se balancent sur un globe qui, en proportion de Sirius, n'est pas plus grand que le dos d'un pou. Mais un grand homme n'est, pas un petit homme, un grand homme ne demeure pas à Paris, il *habite* Paris. Un grand homme est placé si haut qu'il peut lui-même voir par-dessus sa tête : Lavoisier demanda que son exécution capitale fût différée jusqu'à ce qu'il eût achevé une analyse chimique, c'est-à-dire, ne marchez pas sur mes ronds ! dit-il. Héhé ! quelle comédie ! Quand pas même, non pas même Euclide, Euclide avec ses axiomes, n'a ajouté plus d'un centime à la valeur de la propriété foncière ! Ah ! comme on a tout rendu pauvre et modeste et peu fier sur la terre du Bon Dieu !

On va faire des grands hommes avec les professionnels les plus accidentels qui, accidentellement, ont perfectionné un appareil à concentrer l'électricité ou qui, accidentellement, ont eu assez de force musculaire pour enjamber la Suède sur un bicycle. Oui, et l'on fait écrire des livres aux grands hommes pour promouvoir le culte des grands hommes ! Héhé, c'est réellement amusant, on en a pour son argent ! Finalement chaque commune voudra avoir son grand homme, un licencié en droit, un romancier, un navigateur polaire de grandeur démesurée. Et la terre va devenir si admirablement plate et simple et unie à parcourir des yeux…

Dagny, maintenant c'est mon tour : je décline l'honneur, je me ris de toi, je te honnis ; alors qu'as-tu affaire de moi ? Je ne deviendrai jamais un grand homme…

Mais admettons seulement qu'il y ait une énorme foule de grands hommes, une légion de génies de telle et telle grandeur ; pourquoi ne pas l'admettre ? Et puis, après ? Le nombre devrait-il m'en imposer ? Tout au contraire, plus il y

en a de cette sorte, plus ils sont ordinaires ! Ou bien devrais-je faire ce que fait le monde ? Le monde est toujours pareil à lui-même, il accepte, ici aussi, ce que le monde a accepté auparavant, il admire, tombe à genoux, se met aux trousses des grands hommes en criant : hourra ! Et je devrais, moi aussi, faire cela ? Comédie, comédie ! Le grand homme passe dans la rue, un enfant des hommes bourre les côtes d'un autre enfant des hommes et dit : voilà tel et tel grand homme qui passe ! Le grand homme est au théâtre, une institutrice pince la cuisse flétrie d'une autre institutrice et murmure : là, dans l'avant-scène, est assis tel et tel grand homme ! Héhé ! Et lui-même, le grand homme ? Il encaisse ! Oui, il encaisse. Les enfants des hommes ont raison, trouve-t-il, il accepte leurs prévenances comme son dû, il ne les dédaigne pas, il ne rougit pas. Et pourquoi rougirait-il ? N'est-il pas un grand homme ?

Mais, ici, le jeune étudiant Öien élèverait une protestation. Il doit lui-même devenir un grand homme, il écrit un roman pendant ses vacances. Il signalerait de nouveau mon inconséquence : Monsieur Nagel, vous n'êtes pas conséquent, expliquez votre manière de voir !

Et j'expliquerais ma manière de voir.

Mais Jeune Öien ne se tiendrait pas pour satisfait, il demanderait : Ainsi il n'y aurait pas de grands hommes en réalité ?

Oui, il poserait cette question, même après que je lui aurais expliqué ma manière de voir ! Héhé ! voilà la forme que cela prendrait à ses yeux. Eh ! bien, je lui répondrais néanmoins du mieux que je pourrais, je me sentirais en verve et je répondrais : Ainsi donc il y a simplement une légion de grands hommes ; entendez-vous bien ce que je dis ? Il y en a

une légion ! Mais, de très grands hommes il n'y en a pas, pas beaucoup. Voilà la différence. Il y aura bientôt un grand homme dans chaque commune ; mais, de très grands hommes, il n'arrivera peut-être jamais à y en avoir un seul par millénaire. Par grand homme, le monde entend tout simplement un talent, un génie et, Grand Dieu, le génie est une conception très démocratique ; tant de livres de bifteck à dévorer par jour donnent du génie à la troisième, quatrième, cinquième, dixième génération. Le génie, dans l'acception populaire, n'est pas l'inouï, un génie est simplement un « à propos »[29] humain ; on s'arrête devant lui, mais il ne vous fait pas cabrer. Figurez-vous : Vous êtes, par un soir étoilé, dans un observatoire et vous regardez au télescope la nébuleuse d'Orion. Alors vous entendez que Fearnley dit : Bonsoir, bonsoir ! Vous regardez autour de vous, Fearnley s'incline profondément, un grand homme vient d'entrer, un génie, le monsieur de l'avant-scène. Et, n'est-ce pas, vous vous faites à vous-même un petit sourire et vous retournez à la nébuleuse d'Orion ? Cela m'est arrivé à moi… Avez-vous compris ma pensée ? Je veux dire : plutôt que d'admirer les grands hommes ordinaires qui font s'entre-bourrer les côtes aux enfants des hommes, de vénération, je préfère les petits génies inconnus, les adolescents qui meurent à l'âge scolaire parce que leur âme les fait éclater, de fines lucioles éblouissantes, qu'il faut avoir rencontrées tandis qu'elles étaient en-vie pour savoir qu'elles ont existé. Tel est mon goût. Mais, avant toutes choses, je dis : il s'agit de distinguer le-plus-haut génie du haut génie, de maintenir le-plus haut-génie au sommet pour qu'il ne soit pas noyé dans le prolétariat des

---

[29] En français dans le texte.

génies. Je veux voir l'inouï Archi-esprit à sa place ; faites-moi donc un choix, trouvez-moi quelqu'un de renversant, déblayez-moi tous ces génies de commune, il s'agit de trouver le génie culminant, Son Éminence Le-Comble-du-Génie…

Sur quoi Jeune Öien dirait… oh ! je le connais, il dira : Mais ceci n'est en réalité que théorie pure, paradoxes.

Et je ne suis pas capable de voir que c'est théorie pure, je n'en suis pas capable, Dieu m'assiste, tant je vois les choses sous un jour si funestement différent ! Est-ce ma faute ? Je veux dire : en suis-je personnellement responsable ? Je suis un étranger, un pérégrin de l'existence, une idée fixe de Dieu, appelez-moi comme vous voudrez…

Avec une véhémence croissante :

Et je vous le dis : cela ne me touche pas, quelque nom que vous me donniez ; je ne me rends pas, jamais, éternellement jamais. Je serre les dents et endurcis mon cœur, parce que j'ai raison ; je veux me dresser, homme seul et unique, en face de l'Univers, et je ne céderai pas ! Je sais ce que je sais, dans mon cœur j'ai raison ; parfois, à de certains moments, je pressens l'infinie cohérence de toutes choses. J'ai encore quelque chose à ajouter, que j'oubliais, je ne baisserai pas pavillon ; je veux jeter à genoux toutes vos sottes acceptations touchant les grands hommes. Jeune Öien prétend que ma manière de voir n'est que théorie pure. Bon, si mon opinion est une théorie, je l'invalide et je me présente avec une autre qui est encore meilleure ; car je ne recule devant rien. Et je dis… attendez un peu, je suis persuadé que je puis dire quelque chose d'encore meilleur, parce que mon cœur est plein de bon droit, je dis : je méprise et honnis le grand homme dans l'avant-scène ; c'est un baladin et un fou devant

mon cœur, ma bouche se contracte de mépris quand je vois sa poitrine gonflée et ses mines de vainqueur. Le grand homme a-t-il lutté lui-même pour devenir un génie ? N'est-il pas né avec ? Alors, pourquoi crier : hourra ! pour lui ?

Et Jeune Öien demande : Mais vous voulez vous-même mettre son Éminence Le-Comble à sa place, vous admirez pourtant l'Archi-esprit qui, lui non plus, n'a pas lui-même conquis de haute lutte son génie ?

Et Jeune Öien croit une fois de plus m'avoir pris en flagrant délit d'inconséquence, c'est ainsi que la chose se présente à ses yeux ! Mais je lui réponds encore, parce que la Sainte-Raison s'est emparée de moi : Je n'admire pas non plus l'Archi-esprit, je casse même Son Éminence Le-Comble si c'est nécessaire et j'en purge la terre. On admire l'Archi-esprit pour sa grandeur, pour son comble de génie… comme si le génie était le mérite propre de l'Archi-esprit, comme si le génie n'appartenait pas à l'humanité commune et n'était pas, à la lettre, une propriété de la matière ! Que l'Archi-esprit ait absorbé la part de génie de son aïeul, de son grand-père, de son père, aussi bien que celle de son fils, de son petit-fils et de son arrière-petit-fils et ait ruiné sa lignée pour des siècles, ce n'est pas, non ce n'est pas la propre faute de l'Archi-esprit. Il a trouvé le génie en lui-même, il en a compris la destination et il l'a utilisé… Théorie ? Non, *ce n'est pas* de la théorie ; considérez que c'est l'opinion de mon cœur ! Mais si cela aussi est théorie alors je cherche dans mon cerveau et je trouve encore une nouvelle échappatoire et je propose encore une troisième, une quatrième et une cinquième écrasante contradiction, selon que j'en suis capable, et je ne m'avoue pas vaincu.

Mais Jeune Öien, lui non plus, ne s'avoue pas vaincu, car il a le monde entier derrière lui, et il dit : Alors, vous n'avez rien à admirer, pas de grand homme, pas de génie !

Et je réponds et je le décourage de plus en plus, au fur et à mesure, car il doit lui-même devenir un grand homme. De nouveau je lui rabats le caquet en répondant : Non, je n'admire pas le génie. Mais j'admire et j'aime le résultat de l'action du génie dans le monde, dont le grand homme n'est que le pauvre instrument nécessaire, pour ainsi dire la chétive alêne qui sert à faire les trous… Est-ce bien ainsi ? M'avez-vous enfin compris ?

Avec les mains brusquement tendues en avant :

Ah ! je viens encore de voir l'infinie cohérence des choses ! Comme cela brillait, comme cela brillait ! La grande explication m'a visité maintenant, à cet instant, au milieu de la pièce ! Il n'y avait plus d'énigmes pour moi, je voyais au fond de toutes les choses. Ah ! comme cela brillait, comme cela brillait !

Pause.

Oui, oui, oui, oui, oui, oui ! Je suis un étranger parmi mes semblables et bientôt sonnera l'heure. Oui, oui… Et du reste, qu'ai-je affaire des grands hommes ! Rien ! Simplement ceci : tout n'est que comédie et bluff et imposture chez les grands hommes. Bon ! Mais tout n'est-il pas comédie et bluff et imposture ? Certainement, certainement, tout n'est qu'imposture. Kamma, et Minûte, et tous les hommes, et l'amour, et la vie ne sont qu'imposture ; tout ce que je vois et entends et perçois est imposture, même l'azur du ciel n'est que de l'ozone, du poison, du poison sournois… Et quand le ciel est vraiment clair et bleu je navigue doucement là-haut

et fais avancer ma barque bruissante dans de l'ozone bleu, de l'ozone trompeur. Et la barque est de bois odoriférant et la voile…

Dagny elle-même trouvait cela si beau : Dagny, tu l'as dit, et merci tout de même de l'avoir dit et de m'avoir aussi rendu heureux alors, au point que j'en ai frémi de joie. Je me rappelle chaque mot et le porte avec moi quand je vais le long des chemins et pense à tout cela, je ne l'oublie jamais… Et tu seras victorieuse, quand sonnera l'heure. Je ne te persécuterai plus. Et je ne t'apparaîtrai pas non plus sur la muraille ; il faut me pardonner d'avoir dit cela par esprit de vengeance. Non, je viendrai à toi, je tournerai autour de toi en battant de mes ailes blanches quand tu dormiras, je marcherai derrière toi quand tu t'éveilleras et te chuchoterai maintes bonnes paroles. Peut-être aussi me souriras-tu en retour en les entendant, oui, peut-être le feras-tu, si tu veux. Mais si je n'ai pas moi-même des ailes blanches, si peut-être mes ailes ne sont pas assez blanches, je prierai un Ange de Dieu d'agir en mon lieu et place et moi je n'irai pas me présenter devant toi, mais je me cacherai dans un coin pour voir que peut-être tu lui souris. Voilà ce que je ferai si je le puis, et je réparerai un peu du mal que je t'ai fait. Ah ! je suis heureux quand je pense à cela et je désirerais le faire tout de suite. Peut-être pourrai-je aussi te donner de la joie par d'autres moyens extraordinaires. J'aimerais à chanter audessus de ta tête chaque dimanche matin quand tu vas à l'église et je prierai aussi l'ange de le faire. Mais s'il ne veut pas faire cela pour moi et si je ne puis l'y amener, je me jetterai à ses pieds et prierai de plus en plus humblement jusqu'à ce qu'il m'exauce. Je lui promettrai en échange quelque chose de bon et je lui ferai un cadeau et je lui rendrai tant de services s'il veut avoir cette gentillesse… Oui, oui, j'en viendrai à bout et je me languis du désir de com-

mencer, je suis ravi quand j'y pense. Et maintenant cela ne durera plus longtemps avant que le moment vienne, je veux moi-même hâter ce moment et je m'en réjouis par-dessus le marché… Songe, quand une fois tout brouillard aura disparu, la la la la…

Nagel dégringola l'escalier, heureux et exalté, et entra dans la salle à manger. Il chantait encore. Puis une petite contingence donna le coup de grâce à son joyeux entrain et l'aigrit pour plusieurs heures. Il chantait et prenait son déjeuner en toute hâte, debout devant la table, sans s'asseoir, bien qu'il ne fût pas seul. Quand il remarqua que les deux autres convives le regardaient, scandalisés, il leur demanda tout aussitôt pardon : s'il avait remarqué leur présence plus tôt, il ne serait conduit plus calmement. Par des journées pareilles il ne voyait ni n'entendait, n'était-ce pas une matinée magnifique ! Ah ! comme les mouches bourdonnaient déjà !

Mais il ne reçut aucune réponse, les deux étrangers conservaient leur air mécontent et causaient dignement politique. La bonne humeur de Nagel tomba d'un coup. Il se tut et quitta la salle à manger sans tambour ni trompette. Il entra dans une boutique, en bas de la rue, et se munit de cigares, puis il partit, à son habitude, vers la forêt. Il était onze heures et demie.

Hein ! les hommes n'étaient-ils pas toujours semblables à eux-mêmes ! Voilà ces deux avocats ou représentants de commerce, ou propriétaires, quels qu'ils pussent être, ils étaient assis dans la salle à manger à parler politique et ils prenaient des airs mauvais et amers parce qu'il lui était arrivé de fredonner de joie en leur présence. Et ils mâchaient leur déjeuner avec des mines extrêmement entendues et ne toléraient pas d'être dérangés. Héhé, ils avaient tous deux de

gros ventres pendants et des doigts gras et boudinés, ils avaient fourré leur serviette jusque sous leur menton. S'il s'écoutait, il retournerait à l'hôtel et les narguerait un brin. Qu'est-ce que c'était que ces très honorables messieurs ! Des représentants en semoule, en peaux d'Amérique, sinon en poterie commune, Dieu seul le sait ! Ah ! oui, il y avait vraiment là de quoi tomber à la renverse ! Et cependant ils avaient porté le coup de grâce à ses joyeuses pensées en un seul instant. Ils n'avaient même pas trop bonne mine ! Si, l'un d'eux avait assez bonne mine, mais l'autre – celui des peaux – avait une bouche de travers qui était ouverte d'un seul côté, ce qui la faisait ressembler à une boutonnière. Il avait aussi une masse de poils gris dans les oreilles. Fi ! il était déplaisant comme le péché ! Mais, n'est-ce pas, on ne devait pas chanter un bout de chanson quand cet homme était à sa mangeoire !

Oui, les hommes étaient réellement semblables à eux-mêmes, ils l'étaient bien ! Ces messieurs parlent politique, l'attention de ces messieurs a été attirée par le dernier mouvement administratif ; Dieu merci, on pourrait sans doute encore sauver Buskerud de la « droite » ! Héhé, comme c'était savoureux d'observer leurs airs de propriétaires de mines quand ils disaient cela. Comme si la politique norvégienne était autre chose que de la sagesse au rabais et de la ténacité paysanne, de la vraie gomme élastique ! Moi, Listerbu Ola Olsen, je consens une indemnité, forte de cent soixante-quinze couronnes, à une veuve dans le Nordland, à condition d'obtenir en revanche un chemin vicinal de trois cents couronnes dans la paroisse de Fjære, canton de Ryfylke. Héhé ! de la gomme élastique !

Mais, mort et passion ! ne va pas chanter une joyeuse chanson et déranger le député Ola dans son travail ! Il

t'arriverait malheur ! Car, prends-y garde, Ola pense, Ola étudie. À quoi pense-t-il ? sur quoi fera-t-il demain une motion politique ? Héhéhé, un homme à la coule dans le petit univers de Norvège, choisi par le peuple pour dire ses répliques dans la Comédie du royaume, revêtu du saint costume national, avec le brûle-gueule bourré de tabac à chiquer menaçant le ciel, et son col de papier ramolli d'une sueur fidèle et honnête. Place à l'élu quand il arrive, écartez-vous, que diable, pour qu'il puisse jouer des coudes !

Ah ! grand Dieu, comme ce sont les zéros, ronds et gras, qui font les nombres grands !…

Au surplus, un point. Allez au diable avec vos zéros ! On finit par se lasser du bluff et l'on ne daigne plus y toucher. On va dans la forêt et l'on s'étend en plein air sous le ciel ; l'espace est plus grand, il y a plus de place pour l'étranger et les oiseaux volants… Et l'on se trouve une couche dans un endroit mouillé, on s'étale à plat ventre sur le sol marécageux et on se réjouit littéralement de se sentir lamentablement imprégné d'humidité. Et l'on enfonce la tête dans les roseaux et les feuilles spongieuses, et la vermine et les vers et de petits lézards mous se traînent le long de vos vêtements et jusque sur votre visage et vous regardent de leurs yeux de soie verte, tandis que de tous côtés le calme mutisme de la forêt et de l'air vous enveloppe d'un murmure et que le Seigneur Dieu siège au plus haut des cieux et abaisse sur vous son regard fixe comme sur sa suprême idée fixe, on se sent en verve, pénétré d'une rare et étrange joie diabolique dont on n'a jamais connu la pareille ; on fait toutes les folies imaginables, on confond l'endroit et l'envers, on met le monde cul par-dessus tête et on s'en réjouit comme si c'était une action méritoire. Pourquoi pas ? On est soumis à des influences singulières et on y cède, on se laisse entraîner avec

plaisir, avec une joie indurée. Tout ce dont on a jadis ricané sarcastiquement, on éprouve un immense besoin de l'exalter et de le porter aux nues : on se délecte de se voir capable de livrer une petite bataille impériale pour la paix éternelle, on pourrait avoir envie d'instituer une commission pour améliorer la chaussure des facteurs, on glisse un mot en faveur de Pontus Wikner et l'on défend l'Univers et Dieu en général. Que le diable emporte la véritable cohérence des choses, elle ne vous importe plus, on pousse un rugissement dans sa direction et on laisse couler l'eau ! « Hoho et Deya, le soleil brille sur la colline ! » N'est-ce pas, on se lâche un peu la bride, on accorde sa harpe et l'on chante des psaumes et des chansons, à braver toute description !

D'un autre côté on laisse dériver son âme au gré du vent et des flots, en s'abandonnant au pire galimatias. Laissez dériver, laissez dériver, c'est si agréable de céder sans résistance ! Et pourquoi devrait-on faire de la résistance ? Héhé ! sera-t-il permis à un vagabond arrêté d'arranger ses derniers instants comme il lui plaît ? Oui ou non ? Un point. Et on s'arrange à sa guise.

Il y a bien quelque chose que l'on pourrait faire, on pourrait user de son influence en faveur de la « mission intérieure », de l'art japonais, de la ligne de Hallingsdal, de n'importe quoi, pourvu qu'on use de son influence en faveur de quelque chose et que l'on aide à mettre quelque chose sur pied. L'idée se fait jour en vous que J. Hansen, honorable tailleur, à qui l'on a jadis acheté un pardessus pour Minûte, que cet homme a d'énormes mérites comme citoyen et comme être humain, on commence à l'estimer et on finit par l'aimer. Pourquoi l'aime-t-on ? Par plaisir, par bravade, par joie indurée, parce qu'on est saisi par… et que l'on cède à… certaines influences singulières. On lui murmure son admira-

tion à l'oreille, on lui souhaite sincèrement gros bétail et menu bétail en abondance et, quand on le quitte, on lui fourre, Dieu me pardonne, sa propre médaille de sauvetage dans la main. Pourquoi ne le ferait-on pas, du moment que l'on cède à ces curieuses influences ? Mais cela ne suffit pas, on regrette aussi d'avoir, dans le temps, parlé irrespectueusement du député Ola. Et c'est seulement alors qu'on s'abandonne vraiment à la plus suave folie, hoho, comme on lui cède !

Que n'a pas fait le député Ola pour le canton de Ryfylke et pour le royaume ! Vos yeux s'ouvrent peu à peu devant son fidèle et honnête travail et votre cœur s'amollit. Votre bonté vous emporte, on sanglote et on pleure de compassion pour lui et l'on jure dans son âme de lui accorder réparation au double et au triple. L'idée de ce vieil homme du peuple militant et souffrant, de cet homme au pelage modeste, vous ravit dans un besoin de miséricorde affectueux et fou qui vous fait hurler de pleurs. Pour relever Ola on dénigre tous les autres et le monde entier, on se fait une jouissance de dépouiller les autres de tous leurs avantages en sa faveur, on cherche les mots les plus somptueux et les plus bénis pour le glorifier. On dit carrément que Ola a fait la plus grande partie de ce qui a été fait dans le monde, qu'il a écrit le seul « Traité de l'analyse spectrale » qui soit digne d'être lu, qu'il est en vérité le seul qui, en l'an 1719, défricha toutes les « Prairies » de l'Amérique, qu'il a inventé le télégraphe et que, par-dessus le marché, il est monté sur Saturne et a causé avec Dieu cinq fois. On sait fort bien que Ola n'a pas fait *tout* cela, mais, par incohérente bonté, on dit tout de même qu'*il l'a* fait, qu'*il l'a* fait, et l'on pleure violemment et l'on jure et l'on se voue perversement aux pires tourments de l'enfer pour affirmer que c'est précisément Ola et personne d'autre qui l'a fait. Pourquoi fait-on cela ? Par bonté, pour donner à Ola une réparation infiniment multipliée ! Et on se répand en hymnes

de louanges pour lui procurer une énorme réparation, on chante libertinement et blasphématoirement que c'est d'ailleurs Ola qui a créé le monde et mis à leur place le soleil et les étoiles, et que c'est lui qui continue depuis à entretenir le tout, et là-dessus on ajoute une longue litanie d'atroces jurements pour affirmer que c'est vrai. Bref, on laisse sa pensée s'adonner aux plus rares, aux plus ravissants débordements dans le sens de la bonté de cœur, à la plus délicate débauche de jurons et de turpitudes. Et chaque fois qu'on a trouvé à dire quelque chose de vraiment inouï, on ramène ses genoux sous soi et on ricane de joie à l'idée de la réparation réussie qu'a fini par obtenir Ola. Oui, tout pour Ola, Ola le mérite parce qu'une fois on a parlé de lui irrespectueusement et qu'on s'en repent.

Pause.

Comment était-ce donc, n'ai-je pas dit aussi une fois la pire fadaise sur un corps qui… oui, qui était mort… attendez un peu… c'était une jeune fille, elle mourut et remercia Dieu de lui avoir prêté son corps dont elle n'avait jamais fait usage. Halte-là, c'était Mina Meek, je me le rappelle maintenant et j'en ai honte de la tête aux pieds. Que de choses on dit en l'air que l'on regrette plus tard et dont on gémit de honte, ah ! comme la honte vous arrête brusquement et vous fait pousser des cris !

À vrai dire Minûte fut seul à l'entendre, mais j'en ai honte pour mon propre compte. Sans parler d'une bévue encore plus ignominieuse que j'ai commise une fois et que je n'oublierai jamais, touchant un Esquimau et un sous-main. Pouah ! arrière ! Grand Dieu ! c'est à en rentrer sous terre !… Silence, la tête haute ! au diable les scrupules ! Songe, quand un jour l'assemblée des élus se réunira dans la vallée de Jo-

saphat, sous la splendeur du ciel, sous la splendeur du ciel ; seras-tu parmi eux ! Ah ! Dieu, comme tout cela est ennuyeux, Dieu-eu, comme tout cela est ennuyeux !…

Quand Nagel fut arrivé dans la forêt, il se jeta à terre sur la première touffe de bruyères venue et se cacha la tête dans les mains. Quelle confusion dans son esprit, quel foisonnement de pensées impossibles ! Un moment après il s'endormit. Il ne s'était pas passé plus de quatre heures depuis qu'il s'était levé et il s'endormit cependant, mortellement las et épuisé.

Quand il se réveilla c'était le soir. Il regarda autour de soi, le soleil était en train de se coucher derrière le moulin à vapeur sur la crique intérieure et les petits oiseaux voletaient d'un arbre à l'autre en chantant. Sa tête était parfaitement en ordre, plus aucune pensée confuse, nulle amertume, il était parfaitement calme. Il s'appuya au tronc d'un arbre et se mit à réfléchir. Devait-il le faire maintenant ? pourquoi pas aussi bien maintenant que plus tard ? Non, il lui fallait d'abord mettre en ordre différentes choses, écrire une lettre à sa sœur, gratifier Martha d'un petit souvenir dans une enveloppe ; il ne pouvait pas mourir ce soir. Il n'avait pas non plus réglé son compte à l'hôtel ; et puis il ne voulait pas oublier Minûte…

Et, à pas lents, il rentra à l'hôtel. Mais demain soir cela aurait lieu, à minuit, sans préparatifs d'aucune sorte, bref et net, bref et net !

Il était trois heures du matin qu'il était encore à la fenêtre de sa chambre à regarder la place du marché.

XIX

ET la nuit suivante, vers minuit, Nagel quitta enfin l'hôtel. Il n'avait fait aucun préparatif, mais il avait écrit à sa sœur et mis quelque argent dans une enveloppe pour Martha ; à part cela, ses malles, sa boîte à violon et la vieille chaise qu'il avait achetée étaient à leur place, quelques livres traînaient sur sa table. Et il n'avait pas non plus payé sa note, il l'avait complètement oubliée. Peu avant de partir, il avait prié Sara de nettoyer les vitres des fenêtres avant son retour et Sara l'avait promis, bien que ce fût au milieu de la nuit ; il se lava soigneusement le visage et les mains, sur quoi il quitta la chambre.

Il était tout le temps calme, presque apathique. Grand Dieu, y avait-il de quoi se rengorger et faire de l'épate ! Un an plus tôt ou plus tard n'avait aucune importance, en outre c'était là une idée qu'il avait nourrie de longue date. Et puis il était absolument las de ses déceptions, de tous ses espoirs frustrés, du bluff général, de cette fine tromperie journalière de la part de tous les hommes. Il en vint à penser, une fois encore, à Minûte à qui il avait aussi laissé un souvenir, une enveloppe avec quelque chose dedans, bien que sa méfiance envers ce pauvre nain perclus ne le quittât jamais. Il pensait à Madame Stenersen qui, malade et asthmatique, trompait son mari droit sous ses yeux sans jamais se trahir par une mine ; à Kamma, cette petite garce cupide qui tendait vers lui ses bras menteurs, où qu'il allât, et fouillait sans cesse ses poches pour y trouver plus d'argent, encore plus d'argent. À l'est et à l'ouest, dans sa patrie et à l'étranger, il avait trouvé les humains tous pareils ; tout était vulgaire et apocryphe et

honteusement déloyal, depuis le mendiant qui portait en écharpe une main saine jusqu'au ciel bleu qui débordait d'ozone. Et lui-même, était-il lui-même meilleur ? Non, non, il n'était pas meilleur lui-même ! Mais aussi il approchait de sa fin.

Il fit un détour par les quais pour voir encore une fois les navires et, en dépassant le dernier môle, il ôta subitement de son doigt la bague de fer et la jeta dans la mer. Il vit où elle tombait, loin du bord. Tiens, tiens, au dernier moment on faisait donc une petite tentative pour se libérer du bluff !

À la petite maison de Martha Gude, il fit une pause et guetta, pour la dernière fois, à travers les fenêtres. À l'intérieur tout était comme à l'ordinaire, calme et tranquille, et on ne voyait personne.

— Adieu ! dit-il.

Et il continua sa marche.

Sans qu'il en sût rien lui-même, ses pas le conduisirent vers le presbytère. Il ne remarqua combien il était arrivé loin que lorsqu'il aperçut la cour comme une aube dans la forêt. Il s'arrêta. Où allait-il ? Qu'allait-il faire sur ces chemins ? Un dernier regard à deux fenêtres du premier étage, un vain espoir d'apercevoir un visage qui ne se montrait jamais, jamais… non, non, on n'irait pas là ! Sans doute on avait tout le temps décidé de le faire, mais on ne le ferait pas ! Il resta encore un moment arrêté à regarder longuement dans la cour du presbytère, il hésita, une prière montait en lui…

— Adieu ! dit-il de nouveau.

Puis il fit brusquement volte-face et prit un chemin de traverse qui s'enfonçait dans la forêt.

Il s’agissait de se diriger au jugé et de s’installer au hasard, au premier endroit venu. Avant tout pas de calcul et pas de sentimentalité ; que n’avait pas inventé Karlsen dans son ridicule désespoir ! Comme si cette petite affaire méritait tant d’apprêts !… Il remarque que le lacet d’un de ses souliers s’est détaché et il s’arrête, met le pied sur une motte pour le renouer. Peu après il s’assied.

Il s’était assis sans y réfléchir, sans le savoir. Il regarda autour de soi ; de grands pins, partout de grands pins, ça et là un buisson de genévriers, le sol, de la terre de bruyère. Bon, bon !

Alors il tire son portefeuille. Il y serre les lettres à Martha et à Minûte. Dans une case séparée repose le mouchoir de Dagny enveloppé de papier, il le prend, le baise à plusieurs reprises, s’agenouille et le baise à plusieurs reprises, puis le déchire lentement en petits morceaux. Cela l’occupe un long moment, il est une heure, une heure et demie, et il déchire toujours ces lambeaux minuscules. Enfin il a rendu le mouchoir absolument méconnaissable, il n’en reste presque plus que des fils, il se lève et le met sous une pierre, le cache tout à fait bien de façon que personne ne le trouve, et il se rassied. Maintenant il ne devait plus rien lui rester à faire ? Et il essaie de se rappeler, mais il n’y a plus rien. Alors il remonte sa montre comme il a l’habitude de le faire chaque soir en se mettant au lit.

Il épie autour de soi ; il fait un peu sombre dans la forêt ; il ne peut rien voir de suspect. Il prête l’oreille, retient son souffle et prête l’oreille, on n’entend pas un son, les oiseaux sont muets, la nuit est douce et morte. Il enfonce les doigts dans la poche de son gilet et en tire la petite fiole.

La fiole est bouchée à l'émeri, par-dessus le bouchon de verre il y a un capuchon de papier triple attaché avec une ganse bleue. Il détache la ganse et tire le bouchon. Clair comme de l'eau avec une faible odeur d'amandes amères ! Il lève la fiole à la hauteur de ses yeux, elle est pleine à moitié. Au même moment il entend un bruit dans le lointain, une couple de coups retentissants, c'était l'horloge de l'église qui sonnait deux heures en ville. Il murmure : l'heure a sonné ! Et il porte vivement la fiole à sa bouche et la vide.

Au premier moment il demeura encore assis droit, les yeux fermés, la fiole vide dans une main et le bouchon dans l'autre. Tout s'était passé si facilement qu'il ne s'en était pas rendu un compte exact. Ce ne fut que par la suite que les pensées commencèrent petit à petit à affluer dans sa tête, il ouvrit les yeux et jeta autour de soi un regard égaré. Tout cela, ces arbres, ce ciel, cette terre, il ne le verrait plus jamais. Comme c'était étrange ! Déjà le poison s'insinuait en lui, s'infiltrait dans les fins tissus, se frayait une route bleue vers ses veines ; d'ici peu il éprouverait une convulsion et peu après il serait étendu raide.

Il perçoit distinctement un goût amer dans la bouche, et sent que sa langue se racornit de plus en plus. Alors il fait des gestes absurdes avec les bras pour voir à quel degré il est déjà mort, commence à compter les arbres alentour, arrive jusqu'à dix et y renonce. Allait-il mourir, vraiment mourir cette nuit ? Non, oh ! non, n'est-ce pas ? Non, pas cette nuit, hein ? Comme c'était étrange !

Si, il allait mourir, il percevait si distinctement comment l'acide faisait son effet dans ses entrailles. Mais pourquoi maintenant, pourquoi tout de suite ? Grand Dieu, cela ne devait pas arriver juste maintenant ! non, n'est-ce pas ? Comme

sa vue commençait à se troubler ! Quel murmure au-dessus de la forêt, bien qu'il n'y eût pas de vent ! Pourquoi aussi des nuages rouges commençaient-ils à dériver au-dessus des cimes des arbres ?… Ah ! non, pas tout de suite, pas tout de suite ! Non, entends-tu, non ! Que faire ? Je ne veux pas ! Dieu céleste, que faire ?

Et soudain toutes les pensées du monde fondent sur lui avec une force écrasante. Il n'était pas encore prêt, il y avait mille choses qu'il aurait dû faire auparavant, et son cerveau luit et flambe de tout ce qu'il aurait dû faire. Il n'a pas encore payé sa note à l'hôtel, il l'avait oubliée, par Dieu, c'était un oubli et il voulait le réparer ! Oh ! il fallait l'épargner encore cette nuit. Grâce ! Grâce pour une heure, pour un peu plus d'une heure ! Grand Dieu ! il avait aussi oublié d'écrire encore une lettre, encore une, deux lignes à un homme en Finlande, il s'agissait de sa sœur, de tout son patrimoine… Au milieu de ce désespoir il était si conscient et son cerveau travaillait avec une si merveilleuse tension qu'il pensa même à son abonnement aux différents journaux qu'il recevait. Ah ! il n'avait pas non plus décommandé ses journaux, ils viendraient continuellement, ils ne s'arrêteraient jamais, ils rempliraient sa chambre du plancher au plafond. Comment s'y prendre ? Et il était mort presqu'à moitié !

Il arrache la bruyère à deux mains, se jette à plat ventre et tente de vomir le poison, se fourre les doigts dans la gorge, mais en vain. Non, il ne voulait pas mourir, pas cette nuit, pas demain non plus, il ne voulait jamais mourir, il voulait vivre, voir encore le soleil durant une éternité ! Et cette goutte de poison, il ne voulait pas la garder dans son corps, il fallait la vomir avant qu'elle le tuât, la vomir, la vomir, par le grand diable d'enfer, il fallait la vomir !

Fou de terreur, il bondit sur ses pieds et se met à errer par la forêt pour chercher de l'eau. Et il crie : de l'eau ! de l'eau ! si fort que son cri se répercute au loin. Il fait rage durant plusieurs minutes, court en rond dans toutes les directions, se heurte aux troncs des arbres, fait des bonds désordonnés par-dessus les buissons de genévriers et gémit à haute voix. Et il ne trouve pas d'eau. Finalement il trébuche et tombe sur le nez, ses mains labourent la terre de bruyère, tandis qu'il tombe et perçoit une faible douleur à une joue. Il essaie de remuer, de se relever, la chute l'avait abasourdi, il retombe en arrière, se sent de plus en plus las et ne se relève plus.

Bien, bien, au nom de Dieu, il n'y avait donc plus de remède ! Et Seigneur, mon Dieu, il allait donc tout de même mourir ! Peut-être que s'il avait eu assez de forces pour trouver de l'eau quelque part, il eût été sauvé ! Ah ! comme il en arrivait malgré tout à mal finir, lui qui s'était imaginé jadis une si belle fin. Il allait mourir par le poison à la belle étoile ! Mais pourquoi n'était-il pas encore raide ? Il pouvait encore remuer les doigts, lever les paupières ; comme cela durait, comme cela durait donc !

Il passe la main sur son visage : il est froid et trempé de sueur. Il était tombé en avant, la tête à l'avalée, il reste étendu sans plus de façons. Il tremble encore de tous ses membres, il a une blessure à une joue et il la laisse tranquillement saigner. Comme cela durait, comme cela durait ! Et il reste couché patiemment et attend. De nouveau il entend sonner l'horloge de l'église, elle sonne trois heures. Il sursaute ; pourrait-il être resté avec le poison dans le corps toute une heure sans être mort ? Il se lève sur le coude et regarde sa montre ; il était bien trois heures. Que cela durait donc longtemps !

Au nom de Dieu, il valait tout de même mieux mourir maintenant ! Et, en venant soudain à se souvenir de Dagny pour qui il voulait chanter chaque dimanche matin et à qui il voulait faire tant de bien, il se trouva content de son sort et les larmes lui vinrent aux veux. Plein de sentimentalité, avec des prières et des larmes silencieuses, il se mit à rassembler dans sa tête tout ce qu'il voulait faire pour Dagny. Ah ! comme il la protégerait de tout mal ! Peut-être que dès demain il pourrait voler vers elle et être près d'elle, bon Dieu, s'il pouvait faire cela dès demain et la réveiller toute rayonnante ! C'était vilain de sa part de n'avoir pas voulu mourir, il y a un instant, puisqu'ainsi il pouvait lui procurer une joie ; oh ! il s'en repentait et lui en demandait pardon ; il ne savait pas où il avait eu la tête. Mais, maintenant elle pouvait s'en fier à lui, il lui tardait d'entrer en planant dans sa chambre et de se présenter devant son lit. Dans quelques heures, peut-être dans une heure, il serait là, oui, il serait là. Et très certainement il obtiendrait qu'un ange de Dieu le fit pour lui, si lui-même en était incapable ; il lui promettrait beaucoup de bonnes choses en échange. Et il dirait : Je ne suis pas blanc, toi tu peux le faire, tu es blanc, et, en échange, tu pourras faire de moi ce que tu voudras. Tu me regardes parce que je suis noir ? Sans doute je suis noir, y a-t-il là de quoi faire de grands yeux ? Mais je veux bien promettre d'être noir encore pendant longtemps, longtemps, si tu veux m'accorder la grâce que j'implore de toi. Je puis être noir un million d'années en plus, et beaucoup plus noir que maintenant, si tu l'exiges aussi, et, pour chaque dimanche où tu iras chanter pour Elle, nous pouvons rajouter encore un million d'années, si tu le veux ainsi. Je ne mens pas, j'inventerai tant de choses à t'offrir en échange et je n'épargnerai rien, écoute-moi seulement ! Tu ne voleras pas seul, je t'accompagnerai, je te porterai et volerai pour nous deux, je le ferai avec joie

et je ne te tacherai pas non plus, tout noir que je suis. C'est moi qui ferai tout et tu te reposeras tout le temps. Dieu sait aussi si je ne pourrai pas te faire cadeau d'une chose que je posséderais. Tu pourrais en avoir besoin ; je m'en souviendrai toujours au cas où quelqu'un me donnerait quelque chose ; peut-être pourrais-je avoir de la chance et gagner beaucoup de choses pour toi, on ne peut pas savoir…

Ah ! il finirait bien par décider un ange de Dieu à faire cela pour lui, il en était sûr…

Et de nouveau l'horloge de l'église sonne. Dans une demi absence d'esprit Nagel compte les quatre coups et n'y pense plus. Il s'agissait d'avoir de la patience. Alors il joignit les mains et pria qu'il lui fût permis de mourir rapidement, en quelques brèves minutes ; ainsi il pourrait peut-être venir chez Dagny avant qu'elle fût réveillée. En échange il remercierait et louerait tout et tous ; c'était une grande grâce et il n'avait plus que ce désir instant…

Il ferma les yeux et s'endormit.

Nagel dormit trois heures durant. Quand il s'éveilla, le soleil donnait sur lui et c'était par toute la forêt un puissant et bruissant gazouillis d'oiseaux. Il se mit sur son séant et regarda autour de soi ; il se rappela tout à coup tout ce qu'il avait fait la nuit ; la fiole gisait encore à côté de lui et il se rappelait aussi avec quelle ardeur il avait finalement prié Dieu de le faire mourir bientôt. Et il vivait encore ! Une fois de plus quelque circonstance inattendue et mauvaise avait croisé sa voie ! Il n'y comprenait rien, c'est en vain qu'il réfléchissait à tout cela et il sentait seulement qu'il n'était pas encore mort !

Il se leva, ramassa la fiole et fit quelques pas. Ah ! comme il se heurtait toujours à des obstacles, quoi qu'il pût honnêtement tenter ! Qu'est-ce qui arrêtait ce poison ? C'était du véritable acide prussique, un docteur avait déclaré que c'était, suffisant, même plus que suffisant ; il avait du reste étendu raide mort le chien du presbytère avec un petit avant-goût dudit. Et c'était, la même fiole, elle était pleine à moitié, il se rappelait l'avoir vu de ses propres yeux avant de la vider. Jamais non plus la fiole n'avait été entre des mains étrangères, il la portait toujours dans la poche de son gilet. Ah ! quelles étaient donc les puissances sournoises qui le poursuivaient secrètement partout ?

Comme un éclair l'idée le traversa que cependant la fiole avait été entre des mains étrangères. Il s'arrête et claque des doigts machinalement. Oh ! il n'y avait pas à s'y tromper, Minûte l'avait eue chez lui toute une nuit. C'était à la soirée de garçons à l'hôtel, quand il avait donné son gilet à Minûte ; la fiole, la montre et quelques papiers étaient restés dans les poches ; Minûte avait rapporté ces objets le lendemain matin de bonne heure. Ah ! ce vieil infirme ridicule, il avait encore fait des siennes avec sa bonté fieffée ! Quelle rouerie, quel tour subtil !

Nagel serra les dents, d'irritation. Qu'avait-il dit cette nuit-là dans sa chambre ? N'avait-il pas expressément déclaré qu'il n'avait pas le courage d'employer le poison sur lui-même ? Et voilà que ce monstre de bout d'homme, hypocrite et pourri jusqu'aux moelles, assis sur une chaise à côté de lui, avait sournoisement mis en doute sa parole ! Ce misérable, cette espèce de taupe ! Il était rentré droit chez lui, avait vidé la fiole, l'avait peut-être même bien rincée, puis remplie à moitié avec de l'eau. Et après cette belle action il s'était mis au lit et avait dormi tranquille !

Nagel se mit à marcher dans la direction de la ville. Il était passablement reposé et voyait les choses avec clarté et amertume. Les événements de la nuit l'avaient humilié et rendu ridicule à ses propres yeux. Pensez, il avait même reconnu l'odeur d'amandes amères de cette eau, il s'était senti la langue racornie par cette eau, il avait perçu en son corps une sensation de mort grâce à cette eau ! Et il s'était démené, avait fait des sauts de carpe par-dessus les trous et les pierres pour cette gorgée de tout à fait ordinaire eau de baptême et de puits ! Furieux et rouge de honte il s'arrêta et poussa des cris dans le vide ; mais peu après il regarda autour de soi, dans la crainte que quelqu'un ne l'eût entendu, et, modifiant sa tactique, il se mit à chanter pour donner le change.

Et à mesure qu'il avançait il se sentit radouci par cette chaude et rayonnante matinée et le chant incessant des oiseaux dans l'air. Une charrette venait à sa rencontre, le charretier salue et Nagel salue ; un chien qui suivait frétille de la queue en le dévisageant… Mais pourquoi n'avait-il pas réussi à mourir honnêtement et honorablement cette nuit ? Il ne s'en consolait pas ; il s'était couché pour se reposer, plein d'aise d'être arrivé à la fin, une joie douce l'avait pénétré, jusqu'au moment où il avait fermé les yeux et commencé à dormir. Maintenant Dagny était levée, peut-être était-elle déjà sortie et il n'avait pu lui donner de joie en aucune manière. Comme il se sentait ignominieusement trompé ! Minûte avait ajouté une nouvelle bonté aux nombreuses bontés dont son cœur était plein, il lui avait rendu un service, il lui avait sauvé la vie… exactement le même service que lui, Nagel, avait une fois rendu à un étranger, un malheureux homme qui ne voulait pas débarquer à Hambourg. C'était à cette occasion qu'il avait mérité sa médaille de sauvetage, héhé, *mérité* sa médaille de sauvetage ! Oui, on sauve des êtres humains, on

n’hésite pas à faire de bonnes actions de temps en temps, on se met résolument à l’œuvre et on sauve les gens de la mort !

Littéralement penaud à ses propres yeux, il se faufila dans sa chambre d’hôtel et s’assit. Elle était propre et intime, les vitres étaient nettoyées et on avait même accroché des rideaux frais repassés. Sur la table il y avait un bouquet de fleurs des champs dans de l’eau. Il n’avait encore jamais eu de fleurs dans sa chambre, cette surprise le transporta d’une telle joie étonnée qu’il se frotta les mains. Quelle rencontre juste en un pareil jour ! Quelle aimable attention d’une pauvre servante d’hôtel ! Une bonne personne, cette Sara ! Ah ! c’était vraiment une matinée ravissante ! Même tous ces visages en bas sur la place du marché avaient l’air joyeux ; le plâtrier était assis à sa table et fumait voluptueusement sa pipe de terre bien qu’il ne vendît pas pour un centime. Peut-être n’était-ce tout de même pas si mal que les projets fous de cette nuit eussent échoué ! Il pensait avec horreur à l’effroi qu’il avait éprouvé quand il cherchait de l’eau de tous côtés, il tremblait encore en y pensant et, assis sur sa chaise bien assurée dans cette chambre claire et avenante où le soleil donnait, il avait en ce moment un sentiment délicieux d’être à l’abri de tout mal. Mais, tout compte fait, il lui restait encore un bon et infaillible moyen qu’il n’avait pas essayé ! Cela pouvait rater un brin la première fois, on ne mourait pas, on se relevait ; mais il y avait, par exemple, un sûr petit revolver qu’on pouvait se procurer à volonté chez le premier armurier venu quand il en serait besoin. Ce qui était différé n’était pas perdu…

Sara frappa. Elle avait entendu que Nagel était rentré et voulait lui faire savoir que le déjeuner était prêt. Comme elle allait partir il la rappela et lui demanda si les fleurs venaient d’elle.

Oui, elles venaient d'elle, il n'y avait pas de quoi remercier.

Nagel lui prit néanmoins la main.

Elle demanda en souriant :

— Où avez-vous été toute cette nuit ? Vous n'êtes pas resté un moment chez vous ?

— Écoutez, répondit-il, ces fleurs, c'est vraiment un joli trait de votre part ; vous avez aussi nettoyé les vitres et vous m'avez mis des rideaux propres cette nuit. Je ne puis dire à quel point vous m'avez fait plaisir par là, je vous souhaite toutes sortes de bonnes choses en retour »… Et subitement il est saisi par un de ces moments de pure folie où il est tout impressions, impulsions irréfléchies, et il dit : « Écoutez, j'avais une pelisse quand je suis arrivé ici à l'hôtel. Dieu sait où elle a été mise, mais j'avais très certainement une pelisse et je veux vous en faire cadeau. Si, si, je le fais par reconnaissance, c'est déjà fermement décidé, la pelisse vous appartient.

Sara éclata de rire de bon cœur. Que ferait-elle d'une pelisse ?

Ah ! elle avait sans doute raison ; mais c'était son affaire ; elle n'avait qu'à l'accepter, lui faire la joie de l'accepter… Et le rire frais de Sara entraîna Nagel à rire à l'unisson ; il se mit à badiner avec elle : Dieu, quelles belles épaules elle avait ! Mais, le croirait-elle, il avait, une fois, vu plus de sa personne qu'elle-même ne le savait ! Oui, c'était dans la salle à manger, elle était debout sur une table et lavait le plafond au-dessus de sa tête, il l'avait vue par l'entrebâillement de la porte ; sa robe était retroussée très haut, il avait vu un pied, un bout de mollet, oui, il avait réel-

lement vu une demi-coudée de mollet délicieux. Héhéhé ! Mais, quoiqu'il en pût être, il voulait lui faire cadeau d'un bracelet avant ce soir, d'ici une couple d'heures ; elle pouvait y compter. Et, en outre, qu'elle se rappelle que la pelisse était à elle…

Ce fou, était-il devenu complètement insensé ? Sara riait, mais elle commençait à avoir à moitié peur de toutes ses étranges fantaisies. Avant-hier il avait donné beaucoup plus d'argent qu'elle ne devait en recevoir à une bonne femme qui lui rapportait son linge ; aujourd'hui il voulait faire cadeau de sa pelisse. On racontait aussi toutes sortes de choses sur son compte dans la ville.

XX

Oui, il était fou, il était fou. Il devait l'être ; car Sara lui offrit du café, du lait, du thé, lui offrit de la bière, lui offrit tout ce qu'elle savait, mais il se leva néanmoins de table aussitôt après s'être assis et laissa son déjeuner en plan. Il s'était subitement rappelé que c'était juste le moment où Martha avait coutume de se trouver sur le marché avec ses œufs ; peut-être était-elle revenue ; ce serait un hasard béni s'il pouvait la revoir aujourd'hui, précisément aujourd'hui. Il remonte à sa chambre et s'assied à la fenêtre.

Toute la place du marché s'étend devant lui ; mais il n'aperçoit pas Martha. Il attend une demi-heure, une heure entière, observe avec la plus grande vigilance tous les coins, mais en vain. À la fin son intérêt se concentre sur une scène qui se passe en bas près du perron de la Poste et qui attire de nombreux curieux ; dans un cercle de passants, au milieu de la rue sablée, il voit Minûte sautiller de ci de là et danser. Il ne porte pas de paletot et il a même ôté ses souliers ; il danse et essuie à chaque instant la sueur de son front et, quand il a fini, il recueille les sous des spectateurs. Oui, Minûte avait repris son ancienne profession, il avait recommencé à danser.

Nagel attend qu'il ait fini et que les gens se soient dispersés, puis il l'envoie chercher. Et Minûte se présente, respectueux comme toujours, la tête penchée et les yeux baissés.

— J'ai une lettre pour vous », dit Nagel. Et il lui tend la lettre, la lui fourre dans la poche de son paletot et commence

à causer avec lui : « Vous m'avez mis dans un grand embarras, mon ami, vous vous êtes moqué de moi, vous m'avez berné, avec une rouerie que je dois admirer, bien qu'elle m'ait aussi irrité. Avez-vous du temps devant vous ? Vous vous rappelez qu'une fois je vous ai promis une explication au sujet d'une certaine chose ? Eh ! bien, je veux vous donner cette explication, je trouve que le moment est venu. Puis-je d'ailleurs vous demander d'abord : avez-vous entendu parler de moi en ville et dire que je suis fou ? Laissez-moi vous tranquilliser, je ne suis pas fou, vous pouvez vous en rendre compte vous-même, n'est-ce pas ? J'avoue que ces derniers temps j'ai été un peu égaré, il m'est arrivé une foule d'événements qui n'ont pas tous été de la bonne sorte, le destin l'a voulu ainsi. Mais je suis maintenant tout à fait rétabli, je suis en parfaite santé. Je vous prie de vous en souvenir… C'est sans doute inutile de vous offrir quelque chose à boire ?

Non, Minûte ne voulait rien boire.

— Je le savais d'avance… En deux mots, je suis plein de méfiance à votre égard, Grögaard. Vous comprenez peut-être à quoi je fais allusion. Vous m'avez si radicalement dupé que je n'essaie plus de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Vous m'avez tout simplement mystifié dans une affaire très sérieuse, d'une manière tout à fait désintéressée de votre part, par bonté de cœur si vous voulez, mais vous ne l'en avez pas moins fait. Vous avez eu cette petite fiole-ci entre les mains ?

Minûte louche vers la fiole et ne répond pas.

— Il y avait du poison dedans, elle a été vidée, puis remplie à moitié avec de l'eau ; c'était de l'eau pure qu'elle contenait cette nuit.

Minûte ne dit toujours rien.

— Oh ! au fond on n'a pas commis de mauvaise action. Celui qui l'a fait a agi dans la pureté de son cœur, précisément pour empêcher le mal. Mais c'est vous qui l'avez fait.

Pause.

— N'est-ce pas ?

— Oui, répond enfin Minûte.

— Oui, et, de votre point de vue, c'était bien agi, mais, du mien, la question prend un autre aspect. Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Je pensais que, peut-être, vous pourriez vouloir…

Pause.

— Ah ! voyez-vous cela ! Mais vous vous êtes trompé, Grögaard, votre bon cœur vous a égaré. N'ai-je pas dit expressément, cette nuit où vous avez emporté le poison, que je n'aurais pas le courage de le boire moi-même ?

— Mais j'ai craint tout de même que vous ne le fassiez. Et justement vous l'avez fait.

— Je l'ai fait ? Qu'est-ce que vous dites ? Héhé, vous vous êtes dupé vous-même, mon brave. J'ai, très certainement, vidé la bouteille cette nuit, mais, remarquez-le bien, je n'ai pas moi-même goûté au contenu.

Minûte le regarde avec étonnement.

— Vous voyez, votre nez s'allonge ! On fait un tour pendant la nuit, on descend aux quais, on rencontre un chat qui se traîne tout le long de la jetée, en se tordant dans les plus

effroyables souffrances. On s'arrête et on prend le chat en observation, il lui est resté quelque chose dans le cou, un hameçon dans le cou, et il tousse et se tortille et n'arrive à le faire ni descendre ni remonter, mais le sang lui coule de la gueule. Bon, on attrape le chat et on essaie de lui enlever cet hameçon ; mais, de douleur, le chat ne peut pas se tenir tranquille, il se renverse sur le dos et, dans sa fureur, il lance un coup de patte en l'air, les griffes ouvertes, et vous déchire la joue en deux temps trois mouvements, comme vous voyez, par exemple, que ma joue est déchirée. Mais voilà que le chat est à deux doigts d'étouffer et il continue à saigner de la gorge. Qu'y peut-on faire ? Tandis qu'on est en train d'y réfléchir, l'horloge de l'église sonne deux heures ; il est donc trop tard pour se procurer de l'aide chez quelqu'un d'autre : car il est deux heures du matin. Alors on se rappelle tout à coup que l'on a dans la poche de son gilet une petite fiole bénie, une fiole de poison ! on souhaite mettre fin aux tortures de l'animal et on lui vide la fiole dans la gorge. L'animal croit que c'est quelque chose de terriblement dangereux qu'il a absorbé, il se contracte et jette des yeux affolés tout autour de lui, puis il fait un bond subit, il s'échappe et fait un bond et recommence à se tortiller tout le long de la jetée. Que se passe-t-il ? Dans la bouteille il n'y a que de l'eau pure, cette eau ne pouvait pas tuer, elle ne pouvait que torturer encore un peu plus et le chat s'en va avec l'hameçon toujours dans la gorge, saignant et hoquetant. Tôt ou tard il mourra d'hémorragie ou étouffera en silence effroyablement seul dans un coin.

— C'était fait de bonne intention, dit Minûte.

— Naturellement ! Vous ne faites jamais autre chose que ce qui est bien et honnêtement intentionné. Il est tout simplement impossible de vous surprendre dans un écart de

conduite et, en ce sens, cette délicate et honnête duperie dans le cas de mon poison n'est rien de nouveau pour vous… Par exemple, tout à l'heure, quand vous dansiez sur la place. J'étais ici à la fenêtre à vous regarder, je ne veux pas vous reprocher d'avoir dansé, je veux seulement vous demander : pourquoi aviez-vous ôté vos souliers ? Vous avez vos souliers maintenant, alors pourquoi les aviez-vous ôtés pour danser ?

— Pour ne pas les user.

— Exactement ce que j'attendais ! Je savais que vous alliez répondre ainsi, c'est pour cela que je vous questionnais. Vous êtes la Pureté la plus accomplie qui ait jamais chaussé une paire de souliers, l'âme la plus inattaquable de la ville. Chez vous, tout est bon et désintéressé, vous êtes sans tache ni ride. J'ai voulu une fois vous mettre à l'épreuve et vous soudoyer pour assumer la paternité d'un enfant étranger. Bien que vous fussiez pauvre et que vous pussiez avoir grand besoin de cet argent, vous avez incontinent repoussé ma proposition. Votre âme se révoltait à la seule pensée d'un tel impur commerce et je n'arrivai par aucune voie à vous persuader, malgré que je vous aie offert jusqu'à deux cents couronnes. Si j'avais su alors ce que je sais maintenant je ne vous aurais pas offensé si grossièrement. Je n'avais pas encore de vous une impression nette, aujourd'hui, par contre, je sais que, vis-à-vis de vous, il faut tout à la fois éperonner et retenir son coursier. Bah ! c'est bon ! Mais restons-en à ce dont nous parlions… Que vous ôtiez vos souliers et que vous dansiez pieds nus, sans attirer là-dessus l'attention des gens, sans prendre garde aux douleurs qui en résultent et sans vous plaindre, c'est précisément un trait de votre caractère. Vous ne geignez pas, vous ne dites pas, par exemple : Voyez, j'ôte mes souliers pour ne pas les user, j'y suis contraint, je

suis si pauvre ! Non, vous agissez, si j'ose ainsi dire, en mutisme. C'est un principe absolu chez vous de ne jamais rien implorer de personne, vous obtenez tout de même tout ce que vous voulez obtenir, mais vous n'avez pas ouvert la bouche. Vous êtes absolument inattaquable, aussi bien vis-à-vis des autres gens que de vous-même, dans votre propre conscience. Je constate ce trait de votre caractère et je continue ; ne vous impatientez pas, je finirai par en arriver à l'explication… Vous avez dit une fois sur Mademoiselle Gude une chose à laquelle j'ai souvent réfléchi, vous avez dit qu'elle n'était peut-être tout de même pas si inaccessible quand on s'y prenait délicatement, du moins vous aviez obtenu d'elle certaines faveurs…

— Non, mais…

— Vous voyez que je m'en souviens. C'était le soir où nous étions ici tous deux à boire, c'est-à-dire c'était moi qui buvais et vous me regardiez boire. Vous avez dit que Martha… oui, vous l'avez appelée simplement Martha et vous avez même raconté qu'elle vous appelait toujours Johannes ; n'est-ce pas, je ne mens pas, elle vous appelle bien Johannes ? Vous voyez, je me rappelle aussi que vous m'avez raconté cela. Bon, mais vous avez dit que Martha était même allée jusqu'à vous permettre tout ce qu'il était possible et vous avez même, ce disant, fait avec l'index un mouvement positivement répugnant…

Minûte sursaute, son visage est tout rouge, et il interrompt Nagel en criant :

— Je n'ai jamais dit cela ! Je n'ai jamais dit cela !

— Vous ne l'avez jamais dit ? Comment ? Mais ne l'avez-vous vraiment pas dit ? Et si je faisais monter Sara et

la priais de témoigner qu'elle se trouvait dans la chambre voisine pendant notre conversation et qu'elle a entendu chaque mot, à travers ces minces cloisons ? Je n'ai jamais vu chose pareille ! Bon, mais tout cela se trouve renversé par votre dénégation. J'aurais bien voulu vous en faire dire un peu davantage sur ce sujet, cela m'a intéressé et j'y ai souvent pensé, mais du moment que vous disconvenez de l'avoir dit, soit ! Je vous en prie, d'ailleurs, rasseyez-vous, ne prenez pas les jambes à votre cou, comme la dernière fois. Du reste la porte est fermée à clef, je l'ai fermée à clef.

Nagel allume un cigare et, pendant qu'il l'allume, il s'arrête subitement.

— Mais, Seigneur ! dit-il, Dieu me garde, comme je me trompe ! Monsieur Grögaard, je vous demande vraiment pardon ; c'est vous qui dites la vérité, vous n'avez jamais dit cela ! Oubliez cela, cher ami, c'est une autre personne qui l'a dit et non pas vous, je me rappelle maintenant, j'ai entendu dire cela il y a quelques semaines. Comment ai-je pu croire un seul instant que vous étiez capable de trahir une dame – et, avant tout, de vous trahir vous-même – d'une pareille manière ! Je ne comprends pas comment cette idée a pu me venir, je dois tout de même être passablement fou… Écoutez, d'ailleurs : quand je me suis trompé, je le reconnais et je demande pardon aussitôt, ainsi donc je ne suis pas fou, hein ? Si toutefois je parle d'une manière un peu incohérente, un peu déréglée, il ne faut pas croire que je le fasse exprès, ce n'est pas que je veuille essayer de vous embobeliner, n'en croyez-rien. Ce serait d'autant plus impossible que vous-mêmes ne dites presque pas un mot. Non, je parle de cette manière bizarre, irréfléchie, parce que telle est mon humeur du moment, c'est toute la raison. Excusez cette digression

loin de l'affaire qui nous occupe. Vous vous impatientez peut-être et vous désirez cette explication ?

Minûte ne répond pas. Nagel se lève et se met à marcher, surexcité, de long en large, de la fenêtre à la porte. Tout à coup, il s'arrête et dit, fatigué et ennuyé de tout ce bavardage :

— Je ne veux vraiment plus continuer ce jeu avec vous, je vais vous dire mon opinion sincère ! Oui, je vous *ai tenu* des propos troublants et je l'ai fait, jusqu'à ce moment, avec intention, pour vous faire dire quelque chose. J'ai essayé de toutes les manières possibles, mais tout cela n'a servi de rien et j'en suis excédé. Eh ! bien, je vais vous donner cette explication, Grögaard ! Je crois, au fond de mon cœur, que vous êtes secrètement un gredin. Secrètement un gredin.

Comme Minûte recommençait à trembler et que ses yeux regardaient dans toutes les directions, pleins d'angoisse et de perplexité, Nagel continua :

— Vous ne dites pas un mot, vous ne sortez pas de votre rôle. Je n'arrive pas à vous faire bouger de place, vous êtes une force muette d'une espèce tout à fait rare ; je vous admire et vous m'intéressez énormément. Vous rappelez-vous cette fois où j'ai causé avec vous toute une soirée et vous ai, entre autres choses, fixé en prétendant que vous aviez sursauté ? J'ai fait cela à titre d'expérience. Je vous ai tenu à l'œil et j'ai expérimenté par différentes voies, presque toujours sans succès, je l'avoue, parce que vous êtes un homme inattaquable. Mais je n'ai pas douté un instant que vous ne fussiez d'une manière ou d'une autre un calme et pieux pécheur clandestin. Je n'ai aucune preuve contre vous, j'en manque malheureusement, de sorte que vous pouvez être tout à fait tranquille, tout cela restera entre nous. Mais pou-

vez-vous comprendre que je sois cependant si sûr de mon affaire, alors que je n'ai aucune preuve ? Voyez, vous ne concevez pas cela. Et tout de même, vous avez une manière de baisser la tête quand nous causons de quelque chose, vous avez une paire d'yeux avec telle et telle expression, des yeux qui cillent précisément quand vous dites telles et telles paroles ou quand nous abordons telles ou telles questions ; vous avez en outre une voix avec cette sorte de susurrement, ah ! cette voix ! Mais, finalement, votre personne me fait une impression antipathique, je la sens dans l'air quand vous approchez, mon âme commence aussitôt à se secouer en moi, de malaise. Vous ne comprenez pas cela ? Moi non plus : mais c'est ainsi. Par Dieu, je me sens persuadé à ce moment même que je suis sur la bonne piste : mais je ne puis vous atteindre, parce que je n'ai pas de preuves. Je vous ai demandé, la dernière fois que vous êtes venu ici, où vous aviez passé la journée du 6 juin. ...Voulez-vous savoir pourquoi je vous ai demandé cela ? Eh ! bien, le 6 juin, c'est le jour de la mort de Karlsen et j'ai cru jusqu'à ce moment que c'était vous qui aviez tué Karlsen.

Minûte répète, tombé des nues : « Que c'était moi qui avais tué Karlsen ! et se tait.

— Oui, je l'avais cru jusqu'à ce moment. Je vous soupçonnais de ce crime, mon sentiment que vous étiez une canaille d'une sorte ou d'une autre m'avait poussé jusque-là. Je ne le crois plus, j'avoue que je me suis trompé sur ce point, j'ai été trop loin et je vous demande pardon. Que vous me croyiez ou non, cela m'a profondément affligé de vous avoir fait ce grand tort, j'ai mendié votre pardon pour cette offense maint et maint soir, quand j'étais seul. Mais, quoique je me sois tellement trompé sur ce point, je suis tout de même tout à fait sûr que vous êtes une âme impure et hypocrite, Dieu

me damne, voilà ce que vous êtes ! Je le sens au plus profond de mon cœur tandis que je vous regarde et, par le saint Jugement de Dieu, vous l'êtes ! Pourquoi en suis-je si sûr ? Remarquez bien : je n'avais, pour commencer, aucune raison de ne pas avoir de vous la meilleure opinion et tout ce que vous avez dit et fait par la suite était en vérité bon et juste, même noble. Au surplus j'ai rêvé de vous quelque chose de tout particulièrement beau ; vous étiez dans un vaste marais et vous souffriez cruellement de mes tracasseries et cependant vous me remerciiez, vous vous jetiez à terre et me remerciiez de ne pas vous tourmenter encore davantage et de ne pas vous faire encore plus de mal. J'ai rêvé cela de vous et c'est très beau. Il n'y a pas non plus une personne en ville qui vous croie capable de n'importe quoi de mal, vous jouissez auprès de tous de la meilleure réputation, vous avez la sympathie de tous, tant vous avez agi avec dissimulation toute votre vie. Et pourtant vous êtes, devant les yeux de mon âme, comme un lâche et rampant ange de Dieu avec une bonne parole sur tous et une bonne action pour chaque jour. Mais, m'avez-vous donc calomnié, m'avez-vous fait du mal, avez-vous dévoilé des secrets me concernant ? Non, non, rien de tout cela, et cela fait précisément partie de votre manière de vous insinuer dans les bonnes grâces des gens, vous rendez justice à tout le monde, vous ne commettez jamais une mauvaise action, vous êtes saint et inattaquable et perpétuellement sans péché aux yeux des hommes. Et cela est assez pour le monde, mais ce n'est pas assez pour moi, je vous soupçonne constamment. La première fois que je vous ai vu il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire. C'était quelques jours après que j'étais arrivé dans cette ville, c'était une nuit à deux heures. Je vous vis devant la maison de Martha Gude en bas au quai, vous vous êtes trouvé subitement au milieu de la rue sans que j'aie vu d'où vous veniez ; vous

avez attendu, vous m'avez laissé vous dépasser et, quand je suis passé devant vous, vous avez louché de mon côté. Cette fois-là je n'avais pas encore causé avec vous, mais il s'éleva en moi une voix qui attira mon attention sur vous et la voix me dit que vous vous appeliez Johannes. Ces mots dussent-ils être les derniers que je prononcerai dans cette vie, une voix chanta dans mon cœur que vous vous appeliez Johannes et que je ne devais pas vous oublier. Ce fut seulement bien plus tard que j'appris que c'était exact aussi en ce qui concerne votre nom. Mais, à dater de cette nuit, mon attention a été attirée sur vous et vous m'avez constamment échappé, je n'ai jamais pu vous acculer au mur. Finalement vous avez été jusqu'à falsifier une gorgée de poison par pure bonne et noble crainte que je ne veuille peut-être le boire. Comment pourrais-je vous expliquer les sentiments que tout ceci m'inspire ? Votre pureté me brutalise, toutes vos belles paroles et actions ne font que m'éloigner de plus en plus de mon but : vous abattre. Je veux vous arracher le masque et vous amener à trahir votre véritable nature ; mon sang se cabre d'antipathie dans mes veines chaque fois que je vois vos yeux bleus menteurs, je me contracte à votre vue et j'éprouve seulement l'impression que vous êtes un faussaire au fond de votre âme. En ce moment encore je crois voir que vous riez intérieurement, que, malgré votre mine désespérée et contrite, vous riez néanmoins d'un rire secret et immonde de ce que je ne puisse rien faire contre vous parce que je n'ai pas de preuves.

Minûte continue à ne pas dire un mot. Nagel poursuit :

— Vous trouvez naturellement que je suis un grossier bandit et un butor, moi qui suis capable de vous assaillir en face avec de telles accusations ? C'est bon, je n'y attache aucune importance, ayez de moi l'opinion qu'il vous plaira ! Au

fond de votre âme vous savez en ce moment que je me suis fait de vous une idée exacte, cela me suffit. Mais pourquoi tolérez-vous que je me conduise de la sorte à votre égard ? Pourquoi ne vous levez-vous pas, pourquoi ne pas me cracher au visage et vous en aller ?

Minûte sembla revenir à soi, il leva les yeux et dit…

— Mais vous avez fermé la porte à clef.

— Tiens, tiens, répond Nagel, vous vous réveillez ! Et vous voulez me persuader que vous croyez la porte fermée ? La porte est ouverte, voyez, la voilà grande ouverte ! Si j'ai dit qu'elle était fermée, c'était pour vous éprouver, c'était un piège que je vous tendais. Le fait est que vous avez su tout le temps que la porte était ouverte, mais vous avez fait semblant de ne pas le savoir, simplement pour pouvoir rester là, pur et innocent comme toujours, et me laisser vous faire tort. Vous n'êtes pas sorti de la chambre, non, vous n'avez pas bougé. Aussitôt que je vous ai laissé entendre que je vous soupçonnais, vous avez dressé l'oreille, vous vouliez apprendre jusqu'où allait mon savoir, à quel point je pouvais être dangereux pour vous. Par Dieu, je sais qu'il en est ainsi et vous pouvez bien le nier si vous voulez, cela m'est égal… Et pourquoi ce règlement de comptes maintenant ? Vous avez bien raison de me poser cette question, car il peut bien sembler que toute cette affaire devrait m'être indifférente. Mon ami, elle ne m'est pas indifférente, je veux d'abord vous donner un avertissement. Croyez-moi, en ce moment je pense sincèrement ce que je dis. Vous vivez une vie de canaille clandestine, d'une manière ou de l'autre, et cela n'a qu'un temps. Un beau jour vous vous trouverez étalé devant tout le monde et chacun pourra vous piétiner. Et d'un. En second lieu j'ai un soupçon que malgré toutes vos dénégations

vous connaissez Mademoiselle Gude de plus près que vous ne voulez le laisser paraître. Soit, mais que m'importe Mademoiselle Gude ? Vous avez encore raison. Devant une question comme celle-ci je dois me taire, Mademoiselle Gude m'importe moins que toute autre personne. Mais, d'une manière tout à fait générale, j'ai bien le droit de m'affliger que vous la fréquentiez et, possiblement, l'infectiez de votre sainte dépravation. Voilà pourquoi j'ai eu cette explication avec vous.

Nagel rallume son cigare et dit :

— Et maintenant, j'ai fini et la porte n'est pas fermée à clef. Vous ai-je fait tort ? Taisez-vous ou répondez, faites comme vous voulez ; mais, si vous répondez, laissez votre voix intérieure répondre pour vous. Cher ami, laissez-moi aussi vous dire avant que vous partiez : je ne vous veux pas de mal.

Pause.

Minûte se lève, met la main dans la poche de son paletot et en retire la lettre, il dit :

— Je ne puis accepter cela.

Ce geste prit Nagel au dépourvu, il avait oublié la lettre, et il dit :

— Ah ! vous ne voulez pas l'accepter ? Pourquoi non ?

— Je ne puis l'accepter.

Minûte pose la lettre sur la table et se dirige vers la porte. Nagel le suit, la lettre à la main, ses yeux s'emplissent de larmes et sa voix se met soudain à trembler.

— Prenez-la, Grögaard, malgré tout ! dit-il.

— Non ! répond Minûte. Et il ouvre la porte.

Nagel repousse la porte et dit encore une fois :

— Prenez-la, prenez-la ! Disons plutôt que je suis fou, que vous devez oublier tout ce que j'ai dit aujourd'hui. Je suis tout à fait fou, il n'y a pas à se soucier de ce que j'ai divagué et battu la campagne une heure entière. N'est-ce pas, vous vous rendez bien compte vous-même qu'il ne faut pas me croire, puisque jes n'ai pas ma raison ? Mais prenez la lettre, je ne vous veux pas de mal, bien que je sois tout à fait hors de moi. Prenez-la, pour l'amour de Dieu, il n'y a pas grand'chose dedans, croyez-moi, il y a fort peu de chose dedans et j'ai très envie de vous donner une lettre en vous quittant, j'ai tout le temps pensé que je vous donnerais une lettre avec presque rien dedans, pourvu que ce fût une lettre. C'est un simple salut. Allons, je vous suis bien sincèrement reconnaissant.

Ce disant, il mit la lettre dans la main de Minûte et, pour éviter d'avoir à la reprendre, il courut à la fenêtre. Mais Minûte ne céda pas, il reposa la lettre sur la table et secoua la tête en signe de dénégation.

Et il sortit.

XXI

Ah ! tout s’arrangeait mal ! Qu’il se tînt dans sa chambre ou qu’il errât par les rues, Nagel ne pouvait trouver le calme ; il avait mille choses en tête et chaque chose lui apportait sa parcelle particulière de torture. Pourquoi donc tout tournait-il contre lui ? Il était incapable de le comprendre : mais les fils se nouaient de plus en plus étroitement autour de lui. Les choses en étaient même arrivées si loin qu’il n’avait vraiment pas pu amener Minûte à accepter une petite lettre qu’il eût voulu lui donner. Tout était triste et impossible. Joignez à cela que l’angoisse nerveuse d’une chose inconnue commençait à le tourmenter, comme si un danger secret l’eût guetté d’une embuscade ou d’une autre. Souvent il sursautait, dans une vague terreur, pour peu que les rideaux claquassent aux fenêtres. Quelles étaient ces nouvelles tortures qui surgissaient ? Ses traits un peu durs, qui n’avaient jamais été beaux, étaient devenus encore moins attrayants, grâce aux poils de barbe noire qui hérissaient son menton et ses joues. Il lui sembla aussi que ses cheveux avaient légèrement grisonné autour des oreilles.

Alors, quoi ? Le soleil ne brillait-il pas, n’était-il pas heureux de vivre encore et de pouvoir aller où il voulait ? Était-il une splendeur qui lui fût fermée ? Le soleil brillait sur la place et sur la mer, les oiseaux chantaient dans les jolis petits jardins autour de chaque maison et se déplaçaient continuellement de branche en branche ; de tous côtés de l’or s’étalait et coulait ; le gravier des rues s’y baignait et là-haut, sur le clocher de l’église, la boule argentée tremblait contre le ciel comme un énorme diamant.

Une joie exaltée s'empare de Nagel, un ravissement si fort et si indomptable que, sur le champ, il se penche à sa fenêtre et laisse tomber une poignée de monnaie d'argent à quelques enfants qui jouent devant le perron de l'hôtel.

— Soyez gentils ! » dit-il, et l'émotion qui le possède est telle qu'il a peine à prononcer ces mots. De quoi pouvait-il éprouver de l'angoisse ? Il n'avait d'ailleurs pas plus mauvaise mine qu'auparavant ; en outre qui pouvait l'empêcher de se raser et de se nettoyer ? Il ne tenait qu'à lui. Et il alla chez le coiffeur.

Le souvenir lui revint aussi de quelques achats qu'il aurait dû faire ; il ne devait pas non plus oublier le bracelet qu'il avait promis à Sara. Et, fredonnant et jubilant, il exécute ses commissions avec l'insouciant contentement d'un enfant devant l'Univers. C'était pure imagination qu'il eût quelque chose à redouter.

Sa bonne humeur persiste et il s'égare en de joyeuses pensées. Il avait eu récemment une sévère explication avec Minûte et c'était déjà à demi effacé de sa mémoire, il ne se la rappelait que comme un rêve. Minûte n'avait pas voulu accepter sa lettre ; mais n'avait-il pas aussi une lettre pour Martha ? Dans son besoin de faire partager à d'autres sa joie débordante, il voulait trouver un biais pour expédier cette lettre. Comment pourrait-il s'y prendre ? Il examina son portefeuille et trouva la lettre. Oserait-il l'envoyer secrètement à Dagny ? Non, il n'oserait pas l'envoyer à Dagny. Il réfléchit et voulut absolument faire partir la lettre tout de suite ; l'enveloppe contenait quelques billets de banque, mais pas de lettre véritable, pas un mot ; il pourrait peut-être prier le docteur Stenersen de l'expédier. Et, satisfait de cette idée, il se rend chez le docteur Stenersen.

Il était six heures.

Il frappe à la porte du cabinet du docteur ; elle était fermée ; il entre par la cour, dans l'intention de s'informer à la cuisine ; au même moment, Madame Stenersen l'appelle du jardin.

La famille est assise à une grande table de pierre, à prendre le café. Il y avait là plusieurs autres personnes, quelques dames et quelques messieurs ; Dagny Kielland aussi était présente ; elle portait un chapeau tout blanc, le chapeau était orné, tout autour, de petites fleurs claires.

Nagel voulut se retirer et bégaya :

Le docteur, c'était le docteur…

Dieu, était-il malade ?

Non, non, il n'était pas malade.

Alors, il n'avait pas la permission de s'en aller.

Et la maîtresse de maison l'attira par le bras. Dagny se leva même et voulut lui laisser sa chaise. Il la regarda, tous deux se regardèrent. Elle avait été jusqu'à se lever devant lui et elle avait dit à voix basse : « Je vous en prie, cette chaise ! »

Mais il se trouva une place à côté du docteur et s'assit.

Cet accueil le décontenança quelque peu. Dagny l'avait regardé avec douceur et avait positivement voulu lui donner sa chaise. Son cœur battait violemment ; peut-être pourrait-il tout de même lui donner la lettre pour Martha ?

Après un petit moment le calme lui revint. On parlait avec une si charmante animation d'une chose après l'autre ;

sa claire joie s'empara de nouveau de lui et fit trembler sa voix. Il vivait, il n'était pas mort, et il ne devait pas mourir non plus. Autour d'une table garnie d'une nappe blanche et d'argenterie étincelante, dans ce vert jardin feuillu, était assise une société de joyeux mortels qui riaient et dont les yeux pétillaient ; y avait-il donc un motif de se sentir malheureux ?

— Si vous étiez vraiment aimable, vous prendriez votre violon et vous nous joueriez quelque chose, dit la maîtresse de maison.

Oh ! comment pouvait-elle avoir une idée pareille ?

Comme les autres aussi l'en priaient, Nagel éclata de rire et dit :

— Mais je n'ai même pas de violon !

Ils allaient envoyer chercher le violon de l'organiste, il serait là dans un instant.

Non, c'était, inutile, il n'y toucherait pas. D'ailleurs le violon de l'organiste était gâté par les petits rubis qui étaient incrustés dans le manche, ils donnaient aux notes un petit son de verroterie, on n'aurait pas dû les mettre à cet endroit, c'était intolérable. Au surplus, il n'était plus capable de conduire l'archet ; oh ! pour ce qui est de cela, il n'en avait d'ailleurs jamais été capable, n'est-ce pas, il devait tout de même bien le savoir ?… Et il se mit à raconter ce qui lui était arrivé la première et seule fois que l'on avait parlé publiquement de son jeu ; cela renfermait presque un symbole. Il avait reçu le journal le soir et l'avait lu dans son lit ; il était très jeune alors et demeurait chez ses parents, c'était un journal local qui avait fait le compte rendu. Ah ! comme il avait été heureux de ce journal ! Il le lut et le relut plusieurs

fois et s'endormit sans éteindre les bougies. Dans la nuit, il s'éveilla, il était encore mortellement las, les bougies étaient consumées, il faisait sombre dans sa chambre ; mais il aperçut par terre quelque chose de blanc et, comme il savait qu'il y avait dans sa chambre un crachoir blanc, il pensa : tu vas voir que c'est le crachoir ! C'était une honte de le dire, mais il avait craché et il avait entendu que cela portait juste. Et, comme cela avait si admirablement porté la première fois, il avait craché encore une fois et cela avait porté juste. Alors il s'était remis à dormir. Mais, au matin, il vit que c'était le précieux journal sur lequel il avait craché, la très bienveillante opinion publique à son égard sur laquelle il avait craché. Héhé ! c'était bien triste !

Tous rirent de cette histoire et la bonne humeur ne fit que croître. Madame Stenersen dit cependant :

— Mais vous avez réellement l'air plus pâle que d'habitude ?

— Ah ! répondit Nagel, cela ne signifie rien, je n'ai rien.

Et il éclata de rire à l'idée qu'il pût souffrir de quoi que ce fût.

Tout à coup une rougeur lui monte aux joues, il se lève du banc et dit qu'il a tout de même quelque chose qui ne va pas. Il ne comprenait pas ce que c'était, mais c'était comme si quelque chose d'inattendu devait lui arriver, il était un peu angoissé. Héhé ! Avait-on jamais entendu chose pareille ! C'était ridicule et cela ne signifiait rien, hein ? Il lui était d'ailleurs arrivé quelque chose.

On le pria de raconter.

Oh ! pourquoi ? C'était sans importance, c'était stupide, pourquoi perdre du temps à cela ? D'ailleurs cela ennuierait la société.

Mais non, cela ne les ennuierait pas du tout.

Oh ! c'était une si longue histoire. Cela commençait tout là-bas, à San-Francisco, cela remontait à un jour qu'il avait fumé l'opium…

L'opium ? Dieu ! comme c'était amusant.

— Non, Madame, à le bien prendre, c'est plutôt pénible, puisque maintenant, en plein jour, je suis là à ressentir de l'angoisse d'une chose vague. Il ne faut pas croire que je fume l'opium comme cela tous les jours ; je n'ai fumé que deux fois, dont la seconde ne présente aucun intérêt. Mais, la première fois, j'éprouvai réellement quelque chose de singulier, c'est vrai. J'étais descendu dans ce qu'on appelle un Den. Comment étais-je arrivé là ? Sans préméditation ! Je flâne de temps à autre par les rues, je regarde les gens, je choisis une personne isolée que je suis à distance et je vois où elle finit par disparaître. Je ne crains pas d'entrer jusque dans la maison et de monter les escaliers pour voir ce qu'elle devient à la fin. La nuit, dans les grandes villes, ce sport est extrêmement intéressant et peut vous conduire à faire les plus extraordinaires connaissances. Bon, ce n'est pas la question ! Me voilà donc à San Francisco en train de flâner par les rues. C'est la nuit, j'ai devant moi une grande femme maigre que je tiens à l'œil ; à la lumière des becs de gaz devant lesquels nous passons, je puis voir qu'elle a des vêtements très minces et qu'elle porte au cou une croix avec des pierres vertes. Où allait-elle ? Elle traverse plusieurs quartiers, tourne plusieurs coins de rue et marche et marche, et je suis continuellement sur ses talons. Finalement nous nous

trouvons dans le Quartier Chinois, la femme descend un escalier de cave et je la suis ; elle entre dans un long couloir et j'entre, moi aussi, dans ce long couloir. À notre main droite se trouve un mur, mais à main gauche ce sont des cafés, des boutiques de coiffeurs et des blanchisseries. La femme s'arrête devant une porte, frappe, un visage aux yeux obliques regarde par le judas de la porte et on laisse entrer la femme. J'attends un peu et reste tout à fait tranquille, puis je frappe, moi aussi, la porte s'ouvre de nouveau et on me laisse entrer.

Dans la pièce il y avait beaucoup de fumée et des conversations à haute voix. Là-bas au comptoir se tient la femme maigre, elle se dispute avec un Chinois portant une chemise bleue qui pend par-dessus son pantalon. Je m'approche un peu et entends que la femme veut donner sa croix en gage pour quelque chose, mais elle ne veut pas remettre la croix, elle veut la conserver elle-même. Il s'agissait de deux dollars et elle devait déjà quelque chose, de sorte que cela faisait en tout trois dollars. Bon, elle se lamente un peu, pleure de temps à autre et se tord les mains ; et je la trouvais très intéressante. Le Chinois en chemise aussi était intéressant, il ne voulait pas faire affaire, du moment qu'on ne lui remettait pas la croix : de l'argent ou le gage !

— Je m'assieds ici et j'attends un peu, dit la femme, et je crois que je finirai par le faire, que je finirai par accepter. Mais je ne devrais pas le faire ! …Et la voilà qui sanglote à la face du Chinois et se tord les mains.

— Qu'est-ce que vous ne devriez pas faire ? demandé-je.

Mais elle entend que je suis étranger et ne répond pas.

Elle était extraordinairement intéressante et je me décide à faire quelque chose pour elle. Je pourrais lui prêter cet argent pour voir ce qui allait se passer. Ce fut par pure curiosité que je le fis, et ensuite je lui donnai encore un dollar pour voir comment elle l'emploierait. Ce serait particulièrement amusant à voir.

Elle me regarde avec de grands yeux et me remercie ; elle ne dit rien, mais hoche la tête à maintes reprises et me regarde avec des yeux pleins de larmes, et pourtant je n'avais agi que par curiosité. Bon, elle paie au comptoir et demande aussitôt une chambre. Elle avait donné tout son argent.

Elle sort et je la suis. Nous parcourons encore un long couloir, il y a des chambres numérotées des deux côtés. Et dans une de ces chambres la femme se glisse et ferme la porte. J'attends un moment, elle ne revient pas ; je secoue un peu la porte, elle est fermée à clef.

Alors j'entre dans la chambre attenante et me mets à attendre. Il y a un divan rouge et une sonnette, la pièce est éclairée par une lampe encastrée dans la cloison. Je me couche sur le divan, le temps me paraît long et je m'ennuie. Pour faire quelque chose, j'appuie sur le bouton et je sonne. Je ne veux rien, mais je sonne.

Un boy chinois arrive, me regarde et disparaît. Quelques minutes se passent. « Viens, laisse-moi te voir une fois encore ! dis-je, pour passer le temps ; pourquoi ne reviens-tu pas ? » Et je sonne de nouveau.

Alors le jeune boy revient, sans bruit, comme un esprit, glissant sur des chaussons de feutre. Il ne dit rien, je ne dis rien non plus ; mais il me tend une minuscule pipe de porce-

laine avec un long tuyau mince et je prends la pipe. Alors il y pose un charbon ardent et je fume. Je n'avais pas demandé de pipe, mais je fume. Peu après, mes oreilles commencent à bourdonner.

Alors je ne me rappelle plus rien jusqu'au moment où je me sens quelque part dans les hauteurs, je commence à m'élever en l'air, je plane. Il faisait ineffablement clair autour de moi et les nuages que je rencontrais étaient blancs. Qui étais-je et où allais-je ? Je cherche dans ma mémoire et ne puis rien me rappeler, mais je montais, en glissant, merveilleusement haut. Je voyais de vertes prairies dans le lointain, des lacs bleus, des vallées et des montagnes dans une splendeur dorée ; j'entendais la musique des étoiles et l'espace autour de moi se berçait sur des mélodies. Mais c'étaient les nuages blancs qui me procuraient un bien-être incomparable, ils coulaient à travers moi et j'avais le sentiment que j'allais en mourir de délices. Cela dura et dura, je n'avais aucune notion du temps et j'avais oublié qui j'étais. Puis un souvenir terrestre vacille à travers mon cœur et tout à coup je commence à descendre.

Je descends, descends, la lumière diminue, il fait de plus en plus sombre autour de moi, je vois la terre sous mes yeux et je me reconnais, il y a des villes, du vent et de la fumée. Alors je m'arrête. Je jette un regard circulaire : autour de moi c'est la mer. Je ne me sens plus heureux, je me cogne à des pierres et j'ai froid. Sous mes pieds se trouve un fond de sable blanc et au-dessus de moi je ne vois rien d'autre que de l'eau. Je nage quelques brasses, je passe devant maints végétaux étranges, des plantes vertes aux feuilles épaisses, des fleurs marines qui tanguent sur leur tige… un monde muet où l'on n'entend pas un son, mais où tout vit et se meut. Je nage encore quelques brasses et arrive à un récif de corail. Il

n'y avait plus de coraux, le récif avait été pillé, mais je dis : Il est déjà venu quelqu'un ici. Et je ne me sentais plus si seul puisque quelqu'un était déjà venu. Je me remets à nager, je veux aborder à terre, mais cette fois je ne fais qu'une couple de brasses avant de m'arrêter. Je m'arrête parce qu'un être humain gît sur le fond devant moi ; c'est une femme, elle est grande et maigre et elle est étendue sur une pierre, tout écharpée. Je la touche et vois que je la connais ; mais elle est morte et je ne comprends pas qu'elle est morte, alors même que je la reconnais à sa croix avec des pierres vertes. C'est la même femme que j'avais suivie récemment à travers les longs couloirs, jusqu'aux chambres numérotées. J'ai envie de nager plus loin, mais je m'arrête et je la relève ; elle était tout étalée sur une pierre et cela me faisait une impression sinistre. Elle tient les yeux grands ouverts, je l'entraîne vers une tache blanche et je vois la croix à son cou, mais je fourre la croix sous sa robe pour que les poissons ne la lui enlèvent pas. Puis je m'éloigne à la nage…

Le lendemain matin on me raconta que la femme était morte dans la nuit. Elle s'était jetée dans la mer devant le Quartier Chinois ; on l'avait trouvée le matin. C'est très extraordinaire, mais elle était morte. Peut-être pourrais-je la rencontrer encore une fois si je faisais quelque chose pour cela ! pensai-je. Et je fumai de l'opium une fois encore pour la rencontrer, mais je ne la rencontrai pas.

Comme c'était étrange ! Mais une autre fois, plus tard, il m'arriva encore quelque chose. J'étais revenu en Europe, j'étais dans mon pays. Je flânais par une nuit très chaude et je descendis au port, vers la pomperie, où je me tins un moment, prêtant l'oreille à ce que l'on disait sur les navires. Tout était tranquille, les pompes ne fonctionnaient pas. Finalement je me sentis fatigué et pourtant je ne voulais pas ren-

trer chez moi à cause de la chaleur. Je montai sur l'échafaudage de l'une des pompes et m'assis là. Mais la nuit était si calme et si chaude que je ne pus me tenir éveillé, et je m'endormis.

Je me réveille en entendant une voix qui m'appelle, je regarde en bas : une femme est debout en bas sur les dalles. Elle est grande et maigre ; quand le bec de gaz jette un éclat, je puis voir que ses vêtements sont très minces.

Je salue.

— Il pleut, dit-elle.

Bon, je ne sais pas s'il pleut, mais en ce cas il vaut mieux se mettre à l'abri. Et je dégringole de l'échafaudage. Au même moment les pompes se mettent à gronder, une pale s'élance en l'air et disparaît, une nouvelle pale s'envole et disparaît, les pompes marchent. Mais si je ne m'étais pas écarté au bon moment, j'aurais été mis en pièces, complètement écrasé. Je le compris tout d'un coup.

Je regarde autour de moi, il commence effectivement à pleuvoir un peu ; la femme s'est mise à marcher, je la vois devant moi et je la reconnais bien, elle porte la croix aujourd'hui aussi. Je l'avais reconnue dès le début, mais j'avais fait comme si je ne la reconnaissais pas. À présent je voulais la rattraper et je marchai de toutes mes forces ; mais je ne la rattrapai pas. Elle n'avançait pas en déplaçant les pieds, elle glissait sans faire un mouvement, elle tourna au coin d'une rue et disparut à mes yeux.

Il y a de cela quatre ans.

Nagel s'arrête. Le docteur semble plutôt enclin à rire, cependant il dit aussi sérieusement qu'il le peut :

— Et vous ne l'avez pas rencontrée depuis ?

— Mais si, je l'ai revue aujourd'hui. C'est pour cela que, par moments, j'ai un sentiment d'angoisse. J'étais à la fenêtre de ma chambre à regarder dans la rue et elle est venue droit vers moi, prenant en diagonale la place du marché, comme si elle venait des quais et de la mer, elle s'est arrêtée sous mes fenêtres et a regardé en l'air. Je n'étais pas sûr que ce fût moi qu'elle regardait et je passai à une autre fenêtre ; mais elle tourna les yeux pour me suivre et me regarda aussi à cette fenêtre. Alors je la saluai ; mais quand elle vit cela, elle fit vivement volte-face et rebroussa chemin, de sa démarche glissée, à travers le marché et vers les quais. Jakobsen, le jeune chien, hérissa son poil, bondit comme un fou hors de l'hôtel en aboyant. Cela me fit une certaine impression. J'avais presque oublié la femme pendant ce long temps et voilà qu'elle revient aujourd'hui. Peut-être voulait-elle me donner quelque avertissement.

Alors le docteur éclata de rire.

— Oui, dit-il, elle voulait vous détourner de venir ici vers nous.

— Naturellement non, elle s'est trompée cette fois, il n'y a rien à redouter. Mais, la fois précédente, il y avait des pales qui m'auraient mis en pièces. Et cela m'a donné une certaine angoisse. Alors, cela ne signifie rien, n'est-ce pas ? Héhé ! cela aurait aussi bon air si l'on devait être ainsi exposé à un danger ou à l'autre. Tout cela me fait rire.

— Nervosité et superstition ! dit le docteur brièvement.

Mais les autres se mirent aussi à raconter chacun leur histoire, la pendule sonnait une heure après l'autre, le soir approchait. Nagel demeura tout le temps silencieux ; il

commençait à frissonner. Finalement il se leva pour partir. Il ne pouvait tout de même pas importuner Dagny avec cette lettre, il valait mieux laisser cela ; peut-être pourrait-il rencontrer le docteur demain et lui remettre la lettre. Son heureuse disposition d'esprit avait complètement disparu.

À son grand étonnement, comme il était sur le point de partir, Dagny se leva aussi. Elle dit :

— Oh ! vous racontez tant d'histoires sinistres que je me sens remplie d'effroi, moi aussi. Je vais voir à rentrer chez moi avant qu'il fasse plus sombre.

Et ils sortirent ensemble du jardin. Nagel se sentit tout chaud de joie. Si, maintenant, il pourrait lui donner la lettre ! Il ne trouverait jamais une meilleure occasion.

— Ne vouliez-vous pas me parler ? cria le docteur, derrière Nagel.

— Non, pas précisément, répondit celui-ci, un peu troublé. Je voulais vous saluer et… Il y avait si longtemps que je ne vous avais vu. Adieu.

Tandis qu'ils descendaient la rue, tous deux étaient inquiets, Dagny aussi était inquiète. Elle imagina de parler du temps ; comme il faisait doux ce soir !

— Oui, calme et doux !

Nagel, lui non plus, ne pouvait rien dire, il marchait et regardait Dagny. Elle avait les mêmes yeux de velours et la même natte blonde dans le dos. Il sentit de nouveau s'éveiller tous les sentiments de son cœur, le voisinage de la jeune fille l'enivrait et il se passa la main sur les yeux. Elle devenait de plus en plus belle à chaque fois qu'il la voyait, à chaque fois ! Il oubliait tout, il oubliait ses sarcasmes, il ou-

bliait qu'elle lui avait enlevé Martha et qu'elle l'avait tenté d'une manière impitoyable avec un mouchoir. Il lui fallait se détourner pour ne pas céder à un nouvel accès d'ardeur. Non, il lui fallait se tenir droit, déjà deux fois il l'avait poussée à bout ; il était tout de même un homme ! Et il retenait presque sa respiration et se faisait dur.

Ils étaient arrivés dans la rue principale ; l'hôtel se trouvait à droite. Dagny avait l'air de vouloir parler. Nagel marchait silencieusement à côté d'elle. Peut-être pourrait-il l'accompagner à travers la forêt ? Tout à coup, Dagny le regarda et dit :

— Merci de votre récit ! Avez-vous encore de l'angoisse ? Il ne faut pas en avoir !

Oui, elle était douce et bonne aujourd'hui ; il voulait sans plus tarder aborder la question de la lettre.

— Je voudrais vous prier de me rendre un service, dit-il. Mais je ne sais si je puis… vous ne voudrez sans doute plus me rendre un service ?

— Mais si, très volontiers même, répondit-elle.

Elle le ferait volontiers, disait-elle ! Nagel mit la main à sa poche pour prendre la lettre.

— Je voulais vous prier de faire parvenir cette lettre. C'est une simple communication, quelque chose… Ce n'est rien d'important, mais… C'est pour Mademoiselle Gude. Vous savez peut-être où est Mademoiselle Gude ? Elle est partie en voyage.

Dagny s'arrêta. Un singulier regard voilé s'échappa de ces yeux bleus, elle demeura un moment tout à fait immobile.

— Pour Mademoiselle Gude ? dit-elle.

— Oui. Si vous voulez être assez bonne ? Cela pourrait peut-être aussi attendre, cela ne presse pas…

— Si, si ! dit-elle tout à coup, vous n'avez qu'à me la donner, je puis bien remettre une lettre de vous à Mademoiselle Gude… » Et quand elle eut mis la lettre dans sa poche, elle fit soudain un salut de la tête et dit : « Allons, merci de cette soirée. Maintenant il faut que je m'en aille. »

Sur quoi elle le regarda de nouveau et partit.

Nagel resta sur place. Pourquoi avait-elle brisé là si rapidement ? Elle ne l'avait pourtant pas regardé avec colère en partant ; bien au contraire. Et cependant elle était partie tout de suite ! Maintenant elle tournait au chemin du presbytère… maintenant elle avait disparu…

Quand il ne lui fut plus possible de la voir, Nagel monta à l'hôtel… Elle avait un chapeau blanc comme neige. Et elle l'avait regardé si étrangement…

XXII

Quel regard voilé elle lui avait jeté ! Nagel n'y comprenait rien. Mais la prochaine fois qu'il la rencontrerait il essaierait de réparer, s'il avait de nouveau fait quelque chose qui lui eut déplu. Comme la tête commençait à lui peser ! Mais il n'avait absolument aucun motif d'angoisse, cela au moins était certain, Dieu merci !

Nagel s'assit sur le sofa et se mit à feuilleter un livre, mais sans le lire. Il se leva et se dirigea, très agité, vers la fenêtre. Sans se l'avouer à lui-même il n'osait presque pas regarder dans la rue, de crainte que ses yeux ne pussent de nouveau rencontrer une vision insolite. Ses genoux se mirent à trembler ; qu'avait-il donc ? Il revint au sofa et laissa tomber le livre par terre. Il avait la tête comme martelée, il se sentait positivement malade. Il n'y avait pas de doute, il avait la fièvre ; ces deux nuits de suite qu'il avait passées dans la forêt avaient fini par agir sur lui et le pénétrer de la tête aux pieds. Déjà, tandis qu'il était assis dans le jardin du docteur, il avait commencé à frissonner.

Bah ! cela passerait ! Ce n'était pas son habitude de se laisser aller pour un bout de rhume ; demain il serait de nouveau tout aussi alerte ! Il sonna et se fit monter du cognac, mais le cognac ne lui faisait aucun effet, ne l'enivrait même pas et ce fut en vain qu'il en but plusieurs grands verres. Le pis était que sa tête aussi commençait à dérailler, il ne pouvait plus penser clairement.

Comme il avait été mis à mal dans l'espace d'une heure ! Eh ! quoi, pourquoi les rideaux claquaient-ils avec une telle

agitation quand il n'y avait pas de vent ? Cela avait-il une signification ? Il se leva de nouveau et se regarda dans la glace, il avait mauvaise mine et l'air égaré. Oui, ses cheveux avaient encore grisonné et ses yeux avaient une bordure rouge… Avez-vous encore de l'angoisse ? il ne faut pas en avoir. Délicieuse Dagny ! Pensez, un chapeau absolument blanc…

On frappe à sa porte et l'hôtelier entre. L'hôtelier lui apporte enfin sa note, une longue note sur deux feuillets. Au demeurant, l'hôtelier est souriant et extrêmement poli.

Nagel prend aussitôt son portefeuille et commence à y chercher et, cependant, il demande, tremblant d'anxieux pressentiments, combien cela fait, et l'hôtelier répond. D'ailleurs cela pouvait très bien attendre à demain ou à un autre jour, cela ne pressait pas.

Ah ! Dieu sait s'il pouvait payer, peut-être ne pouvait-il pas. Et Nagel ne trouve pas d'argent. Quoi, n'avait-il pas d'argent ? Il jette le portefeuille sur la table et commence à fouiller ses poches, il est complètement ahuri et cherche misérablement de tous côtés, finalement il examine aussi les poches de son pantalon, en tire quelque menue monnaie et dit :

— J'ai là quelque argent, mais cela ne suffit sans doute pas, non, cela ne doit pas suffire, comptez vous-même.

— Non, dit à son tour l'hôtelier, cela ne suffit pas.

La sueur perle sur le front de Nagel, il veut donner ces quelques couronnes à l'hôtelier en attendant et il cherche aussi dans les poches de son gilet pour voir s'il ne pourrait y trouver encore quelque menue monnaie. Il n'y en avait pas. Mais il pourrait bien emprunter un peu, peut-être que

quelqu'un lui rendrait le service de lui prêter un peu d'argent ! Dieu sait s'il ne trouverait pas d'aide en demandant à quelqu'un !

L'hôtelier n'a plus l'air content, et même sa politesse l'abandonne : il prend le portefeuille de Nagel qui traîne encore sur la table et se met à l'examiner lui-même.

— Oui, je vous en prie ! dit Nagel, vous pouvez voir vous-même, il n'y a que des papiers. Je n'y comprends rien.

Mais l'hôtelier déboucle le compartiment du milieu et lâche le portefeuille tout à coup ; tout son visage devient un seul sourire, un grand sourire étonné.

— Les voilà ! dit-il. Ce sont des billets de mille ! Alors vous plaisantiez, vous vouliez voir si je comprends la plaisanterie ?

Nagel devint joyeux comme un enfant et abonda dans cette explication. Il respire, délicieusement soulagé, et dit :

— N'est-ce pas, je plaisantais simplement, l'idée m'est venue de vous faire une petite blague. Oui, Dieu merci, j'ai encore beaucoup d'argent ; voyez, voulez-vous voir !

Il y avait beaucoup de gros billets, une masse d'argent en billets de mille couronnes ; l'hôtelier dut sortir en changer un pour se payer. Mais, longtemps après qu'il fut sorti, les perles de sueur demeuraient sur le front de Nagel et il tremblait d'émotion. Comme ses idées étaient brouillées et comme sa tête vide bourdonnait !

Un moment après il tomba sur le sofa dans une somnolence agitée, il se tortillait en rêve, parlait haut, chantait ; il demanda du cognac et but dans un demi-sommeil, plein de fièvre. Sara vint, fréquemment auprès de lui et, bien qu'il lui

parlât presque tout le temps, elle ne comprit qu'une très petite partie de ce qu'il disait. Il était étendu les yeux fermés.

Non, il ne voulait pas se déshabiller ; à quoi pensait-elle ? N'était-ce donc pas le plein milieu du jour ? Il entendait encore distinctement le gazouillis des oiseaux. Elle ne devait pas non plus aller chercher le docteur. Non, le docteur lui donnerait simplement un onguent jaune et un onguent blanc et on confondrait radicalement ces deux onguents, on les emploierait à rebours et on le tuerait séance tenante. C'est de cela que Karlsen était mort ; elle se rappelait bien Karlsen ? oui, il était mort de cela. Quoi qu'il en pût être, Karlsen avait attrapé un hameçon dans le gosier et quand le docteur était venu avec ses médicaments il s'était avéré que c'était simplement une fiole de tout ordinaire eau de baptême et de puits qui l'avait étouffé. Héhéhé ! quoiqu'on ne dût pas rire de cela… Sara, il ne faut pas croire que je suis saoul, hein ? Associations d'idées, entendez-vous ? Les Encyclopédistes et autres. Effeuillez la marguerite, Sara, pour voir si je suis saoul… Écoutez, voilà les meules qui marchent, les meules de la ville ! Dieu ! dans quel trou de pays perdu vous vivez, Sara ; je voudrais vous délivrer du pouvoir de vos ennemis, comme il est écrit. Allez au diable, allez au diable ! Qui êtes-vous, d'ailleurs ? Vous êtes faux, tous tant que vous êtes, et je démasquerai chacun de vous. Vous ne le croyez pas ? Ah ! comme je vous ai observés ! Je suis convaincu que le lieutenant Hansen a promis à Minûte deux chemises de flanelle, mais allez voir s'il les a reçues ! Et pensez-vous que Minûte ait osé l'avouer ? Laissez-moi vous arracher à votre erreur, Minûte n'a pas osé l'avouer, il s'est dégonflé, y êtes-vous ? Si je ne me trompe, Monsieur Grögaard, voilà encore que vous riez d'un rire immonde derrière votre journal ? Non ? Bah ! cela m'est d'ailleurs tout à fait égal… Êtes-vous encore là, Sara ? Bon ! Si vous voulez rester encore cinq minutes je

vous raconterai quelque chose ; est-ce convenu ? Mais figurez-vous d'abord un homme dont les sourcils tombent peu à peu. Pouvez-vous garder cette vision ? Dont les sourcils tombent. Ensuite qu'il me soit permis de vous demander si vous avez jamais couché dans un lit qui grinçait ? Effeuillez la marguerite pour voir si cela vous est arrivé. Je vous suspecte fortement. Du reste j'ai observé tous les gens de la ville comme des suspects. Du reste. Et je me suis bien acquitté de ma tâche, je vous ai donné d'un seul coup une vingtaine de superlativement riches sujets de conversation, j'ai déréglé votre vie, j'ai apporté une scène agitée après l'autre dans votre convenable existence cœcale. Hoho ! Comme les meules ont grincé, comme les meules ont grincé ! Sur quoi je vous conseille, honorable fille Sara Garçon-de-Café, fille de Joseph, de boire le bouillon de viande trop clair pendant qu'il est chaud, car s'il attend jusqu'à devenir froid, il ne restera, Dieu m'assiste, que de l'eau pure… Encore du cognac, Sara, j'ai mal à la tête, des deux côtés de la tête et au milieu du haut de la tête. Cela fait très étonnamment mal…

— Ne voulez-vous pas quelque chose de chaud ? demande Sara.

Quelque chose de chaud ? À quoi pensait-elle encore et encore ? Le bruit se répandrait par toute la ville dans un instant qu'il avait bu quelque chose de chaud. Remarquez-le bien : il n'avait pas l'intention d'éveiller le scandale, il voulait agir en bon contribuable de la ville, marcher selon le rite sur la route du presbytère et ne jamais envisager les choses d'une manière funestement différente de celle des autres gens ; trois doigts en l'air pour l'affirmer par serment… Elle n'avait rien à craindre. Il avait réellement mal par ci par là ; mais il ne s'en déshabillerait pas pour cela car cela passerait plus vite. Il fallait traiter le mal par le mal…

L'état de Nagel empirait et Sara était sur des épines. Elle aurait mieux aimé se sauver, mais, dès qu'elle se levait, Nagel le remarquait aussitôt et demandait si elle voulait l'abandonner. Elle attendait qu'il s'endormît pour de bon, quand il serait las de divaguer. Ah ! comme il divaguait, les yeux constamment fermés et le visage rouge de chaleur et de fièvre. Il avait combiné une nouvelle méthode pour débarrasser de pucerons les groseilliers de Madame Stenersen. Voici en quoi cela consistait : il entrerait un beau jour dans une boutique et achèterait un bidon de pétrole, puis il se rendrait sur la place du marché, ôterait ses souliers et les remplirait de pétrole. Ensuite il les allumerait tous deux, un soulier après l'autre, et il danserait autour d'eux, sur ses bas, en chantant. Cela devait avoir lieu un matin, quand il serait rétabli. Il en ferait un véritable cirque, tout un opéra équestre, et il ferait claquer son fouet.

Il se donna aussi beaucoup de mal à appliquer des noms et des titres singuliers et ridicules à ses connaissances. Il appelait le suppléant Reinert : Bilge, et disait que Bilge était un titre. Monsieur Reinert, très honoré Bilge de la ville, disait-il. Mais à la fin il se mit à extravaguer sur la hauteur sous plafond qu'il pouvait y avoir dans l'appartement du consul Andresen. Trois coudées et demie, trois coudées et demie ! cria-t-il coup sur coup. Trois coudées et demie, au jugé ; n'ai-je pas raison ? Mais, pour parler sérieusement, il avait réellement un hameçon dans le gosier, ce n'était pas une invention, et cela le faisait saigner, cela lui faisait passablement mal…

Enfin vers le soir il s'endormit pour de bon.

Vers dix heures Nagel se réveilla. Il était seul et encore couché sur le sofa. Une couverture que Sara avait étendue sur lui était tombée par terre, mais il n'avait tout de même pas froid. Sara avait d'ailleurs fermé les fenêtres et il les rouvrit. Il lui sembla que sa tête était claire ; mais il était abattu et il tremblait. Cette terreur vague commençait à le reprendre, il la sentait dans la moelle des os quand les cloisons craquaient ou quand on entendait un appel dans la rue. Cela passerait peut-être s'il se couchait et dormait jusqu'à demain. Et il se déshabilla.

Il ne put cependant pas s'endormir. Il resta couché, repensant à tout ce qu'il avait vécu dans les dernières vingt-quatre heures, depuis hier soir, quand il s'était rendu dans la forêt et avait vidé la petite fiole d'eau, jusqu'à maintenant qu'il était couché dans sa chambre, passablement morfondu et tourmenté par la fièvre. Comme ces vingt-quatre heures avaient été longues ! Et l'angoisse ne voulait pas le quitter, ce sentiment vague et mystérieux de se trouver à proximité d'un danger, d'un malheur, ne le lâchait pas. Qu'avait-il donc fait ? Comme cela murmurait autour de son lit ! La chambre était pleine d'un murmure chuchotant. Il joignit les mains et il lui sembla qu'il s'endormait…

Soudain il regarde ses doigts et remarque l'absence de sa bague. Son cœur se met instantanément à battre plus fort ; il regarde de plus près : une légère raie noire autour du doigt, mais pas de bague ! Dieu céleste ! la bague était perdue, oui, il l'avait jetée dans la mer, il ne croyait plus qu'il pourrait en avoir encore besoin puisqu'il allait mourir et il l'avait jetée dans la mer. Mais maintenant elle était perdue, la bague était perdue !

Il saute à bas de son lit, s'habille en hâte et tourne dans sa chambre en titubant comme un insensé. Il était dix heures ; à minuit la bague devait être retrouvée, pensa-t-il, au douzième coup de minuit c'était la dernière seconde… la bague, la bague !…

Il descend les escaliers en coup de vent, se précipite dans la rue, court vers les quais. On peut le voir de l'hôtel, mais il ne s'en soucie pas. De nouveau il se sent épuisé, ses genoux fléchissent sous lui et il ne s'en aperçoit même pas. Oui, maintenant il avait trouvé la raison de cette lourde angoisse qui l'avait oppressé toute la journée, la bague de fer était perdue ! Et la femme à la croix lui était apparue.

Absolument hors de soi de terreur, il saute dans la première barque venue, au bord du quai ; elle est amarrée et il ne peut pas la détacher. Il appelle un homme et le prie de détacher la barque, mais l'homme répond qu'il ne l'ose pas, la barque n'étant pas à lui. – Soit, mais Nagel prendrait tout sur lui, il s'agissait de la bague, il achèterait la barque. – Mais ne pouvait-il donc pas voir que la barque était cadenassée ? Ne pouvait-il pas voir la chaîne de fer ? – Bon, alors il prendrait une autre barque.

Et Nagel sauta dans une autre barque.

— Où voulez-vous aller ? demande l'homme.

— Il faut que je cherche ma bague. Vous me connaissez peut-être, j'avais une bague, là, vous pouvez vous-même voir la marque, à preuve que je ne mens pas. Et maintenant j'ai jeté cette bague, elle est quelque part là-bas.

L'homme ne comprend pas ces propos.

— Vous voulez chercher une bague au fond de la mer ? dit-il.

— Oui, précisément ! répond Nagel. Je vois que vous comprenez. Parce qu'il faut que j'aie ma bague, vous vous en rendez bien compte, vous aussi. Venez et conduisez-moi à la rame.

L'homme demande de nouveau :

— Vous voulez chercher une bague que vous avez jetée dans la mer ?

— Oui, oui, venez vite ! Je vous donnerai beaucoup d'argent.

— Dieu vous bénisse, laissez plutôt cela ! Est-ce avec les doigts que vous voulez la repêcher ?

— Oui, avec les doigts. Cela m'est égal. Je puis nager comme une anguille, en cas de besoin. Peut-être pourrions-nous trouver autre chose que les doigts pour la repêcher.

Et voilà cet homme étranger qui descend effectivement dans la barque. Il se met à parler de l'affaire ; mais il détourne son visage. C'était pure extravagance que tenter pareille entreprise. S'il s'était agi d'une ancre ou d'une chaîne, cela aurait pu avoir un sens ; mais une bague ! Et quand on ne savait même pas au juste où elle se trouvait !

Nagel lui-même commençait à reconnaître combien son projet était impraticable. Mais alors, s'il n'y comprenait plus rien, alors il était perdu ! Les yeux lui sortaient de la tête et il tremblait de fièvre et d'angoisse. Il fait mine de vouloir sauter par-dessus bord et l'homme l'agrippe solidement ; Nagel s'affaisse aussitôt, épuisé, mortellement las, beaucoup trop faible pour pouvoir lutter avec qui que ce soit. Père céleste,

comme cela allait de mal en pis ! La bague était perdue, il était bientôt minuit et la bague était perdue ! Du reste il avait aussi eu un présage.

En ce moment une lueur de conscience claire brilla à travers son cerveau et il pensa à une quantité de choses incroyable dans ces deux ou trois minutes. Il se rappela aussi, ce qu'il avait oublié jusqu'ici, que dès hier soir il avait dit adieu à sa sœur, par écrit, et qu'il avait mis la lettre à la boîte. Il n'était pas encore mort ; mais la lettre était en route, elle courait et on ne pouvait plus l'arrêter, il fallait qu'elle suivît sa marche et elle avait déjà fait bien du chemin. Et quand sa sœur la recevrait il fallait qu'il fût rigoureusement mort. Du reste la bague était perdue, tout était impossible désormais…

Nagel se met à claquer des dents. Il jette autour de soi des regards désemparés, la mer n'est plus qu'à un tout petit saut de lui. Il louche vers l'homme assis sur le banc de nage devant lui, l'homme continue à détourner le visage, mais il fait bonne garde, il est manifestement prêt à intervenir si besoin est. Mais pourquoi détourne-t-il constamment le visage ?

— Laissez-moi vous mettre à terre, dit l'homme. Et il prend Nagel sous les bras et le force à débarquer.

— Bonne nuit ! dit Nagel en lui tournant le dos.

— Mais l'homme le suit, soupçonneusement, observe secrètement tous ses mouvements. Nagel se retourne, furieux, et dit : Bonne nuit, encore une fois ; sur quoi il veut sauter de la jetée dans la mer.

Et de nouveau l'homme l'agrippe.

— Vous n'y arriverez pas, dit-il, tout contre l'oreille de Nagel. Vous nagez trop bien, vous remonterez à la surface.

Nagel sursaute et réfléchit. Oui, il nageait trop bien, il remonterait peut-être à la surface et serait sauvé. Il regarde l'homme, le dévisage fixement ; la vilaine frimousse le regarde à son tour… c'est Minûte.

Encore Minûte, toujours Minûte.

— Va-t'en au diable ! chétive, rampante vipère ! crie Nagel, et il se sauve en courant. Il titube sur la route comme un homme ivre, trébuche, tombe et se relève ; tout danse autour de lui, et il court toujours, il court dans la direction de la ville. Voilà que pour la seconde fois Minûte avait contrecarré ses projets ! Au nom du ciel, qu'allait-il encore inventer ? Comme tout tourbillonnait devant ses yeux ! Comme cela murmurait au-dessus de la ville ! Il tomba de nouveau.

Il se releva sur les genoux et se mit à branler la tête douloureusement d'avant en arrière. Écoutez, un appel est venu de la mer ! Il serait bientôt minuit et la bague n'était pas retrouvée. Et un être le suivait, il entendait le bruit qu'il faisait ; une bête écailleuse au ventre renfoncé qui se traînait à terre et traçait un chemin humide, un horrible hiéroglyphe avec des bras à la tête et une pince jaune sur le nez. Arrière, arrière ! De nouveau, un appel venait de la mer et Nagel, hurlant, serrait les mains contre ses oreilles pour ne pas l'entendre.

Et de nouveau il se relève d'un bond. Tout espoir n'était pas encore perdu, il pouvait se procurer le dernier moyen, un sûr petit revolver, la meilleure chose au monde ! Et il pleure de gratitude à ce nouvel espoir. Tout à coup il se rappelle que c'est la nuit, il ne peut pas trouver de revolver, toutes les

boutiques sont fermées. Et, au même instant, il abandonne tout, s'affaisse le nez en avant et se frappe le front contre la terre sans que cela rende aucun son.

À ce moment l'hôtelier et quelques autres personnes sortirent enfin de l'hôtel pour voir ce que Nagel était devenu…

Alors il se réveilla et regarda autour de soi… il avait rêvé tout cela. Oui, il avait tout de même dormi. Dieu merci, il avait rêvé tout cela ; il n'était pas sorti de son lit.

Il reste un instant à réfléchir. Il regarde sa main, la bague a disparu ; il regarde sa montre, il est minuit, il est minuit, moins quelques minutes. Peut-être échapperait-il à tous les dangers, peut-être serait-il tout de même sauvé ! Mais son cœur bat violemment, et il tremble. Peut-être, peut-être que minuit pourrait venir sans qu'il arrivât rien ! Il prend la montre dans sa main, et sa main tremble ; il compte les minutes… les secondes…

La montre tombe par terre et Nagel saute à bas du lit. « On m'appelle ! » murmure-t-il, et il regarde par la fenêtre avec des yeux dilatés. Hâtivement il passe quelques vêtements, ouvre les portes et bondit dans la rue. Il regarde autour de soi, personne ne l'observe. Alors il descend au galop vers le port, le dos de son gilet, tout blanc, ne cesse de luire dans l'obscurité. Il atteint les quais, suit la route jusqu'à la dernière jetée et, d'un seul coup, saute dans la mer.

Quelques bulles montent à la surface.

XXIII

Cette année au mois d'avril, tard dans la nuit. Dagny et Martha descendaient ensemble par la ville ; elles revenaient de soirée et rentraient chez elles. Il faisait sombre et il y avait, ça et là, de la glace dans les rues, aussi marchaient-elles très lentement.

— Je pense, dit Dagny, à tout ce qu'on a raconté de Nagel ce soir. Beaucoup de choses étaient nouvelles pour moi.

— Je n'ai pas entendu, répondit Martha, j'étais sortie.

— Mais il y a une chose qu'ils ne savaient pas, continua Dagny. Nagel m'a dit dès l'été dernier que Minûte en viendrait à mal finir. Je ne comprends pas comment il avait déjà pu voir cela. Il me l'a dit longtemps, longtemps avant que tu m'aies raconté ce que Minûte t'avait fait.

— Vraiment ?

— Oui.

Elles étaient arrivées dans le chemin du presbytère. La forêt s'étendait, sombre et silencieuse, autour d'elles, on n'entendait rien d'autre que leurs pas sur la route durcie.

Après un long silence, Dagny dit de nouveau :

— Il avait toujours coutume de se promener ici.

— Qui ? répondit Martha. C'est glissant, ne veux-tu pas prendre mon bras ?

— Si, mais prends plutôt le mien.

Et elles continuèrent à marcher en silence, bras dessus bras dessous, étroitement serrées l’une contre l’autre.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2015

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, MichelT, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.